This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

SALON DE 1827.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

Henry Monnier

ESQUISSES,

CROQUIS, POCHADES,

OU

Tout ce qu'on voudra,

SUR LE SALON DE 1827.

PAR A. JAL.

AVEC DES DESSINS LITHOGRAPHIÉS.

*

Quand i'eusse peu prendre quelque aultre forme
plus honnorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict.
MONTAIGNE. *Lettre à madame de Duras.*

*

PARIS
AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS,
RUE VIVIENNE, N° 16.
*
1828

A M. Ch. N.....

Tu en parles bien à ton aise, mon ami : « Un livre » piquant, raisonnable, point technique, pas trop » politique, consciencieux, et qui ne te fasse pas d'en- » nemis dans les ateliers et chez nos inquisiteurs. » Bien obligé de la tâche ! N'aurais-tu pu trouver encore quelques difficultés à m'imposer? Vois cependant ce que tu demandes :

Un ouvrage critique sur l'exposition de cette année, et il faut que cet ouvrage soit

« *Piquant;* » c'est-à-dire qu'il ait un cadre heureux, qu'il soit amusant, varié, abondant en saillies ingénieuses, remarquable par des épigrammes fines, semé de plaisanteries de bon goût ; tel enfin que l'aurait fait Diderot, aidé par Rivarol, et revu par Étienne.

« *Raisonnable ;* » fort bien ! Raisonnable et piquant ! c'est-à-dire que je dois être, à ton compte, grave et gai, modéré et vif, songeant à la peine qu'a donnée un mauvais ouvrage, avant de prononcer sur son mérite, et cependant, pour le juger, formulant une malice que je lancerai bien doucement ; classique et romantique, ou ni l'un ni l'autre ; respectant les personnes, et sincère à l'égard des talens, juste et original dans la critique.... N'est-ce pas comme si tu disais : Aie les connaissances et le bon sens d'un artiste, et le langage d'un homme d'esprit de bonne compagnie? Courier enté sur David serait assez bien ton affaire ; je te souhaite ce phénomène, et pour moi, je suis bien ton serviteur.

« *Point technique ;* » afin que les gens du monde ne soient point effrayés, n'est-ce pas? Oui, et les peintres se moqueront de moi ! Je courrai après une périphrase quand le Dictionnaire technologique me donnerait le mot propre à la chose que je veux dire, et la périphrase ne fera pas que je sois clair pour ceux qui ne savent rien de la langue des arts, et elle sera ridicule aux yeux de ceux qui savent cet idiome ! Une dame que tu connais me disait un jour : « Écrivez

donc sur mon album *le combat du Vengeur,* mais point de beauprés, de lof, d'embardées et de branle-bas ; il faut que tout le monde puisse comprendre sans peine votre récit ; le technique gâterait tout. » Castil-Blaze et Fétis étaient là. « Mes amis, leur dis-je, rédigez l'analyse de la partition de *Don Juan* ou de la *Sémiramide*, mais point d'arpéges, de diatonique, de mineurs et de dominantes. Vous me direz quand vous aurez fini, et nous adresserons sous la même enveloppe notre travail à Madame. » Il n'est question dans l'album ni de *Sémiramide*, ni du *Vengeur,* ni de *Don Juan*. Un peu, mais pas trop de technique ; laisse-moi faire. D'ailleurs, sois convaincu que la plupart des personnes pour qui tu plaides me sauraient fort mauvais gré du soin que je mettrais à éviter les termes d'atelier. Tout le monde peint ou dessine maintenant, comme tout le monde chante ; la duchesse de..... a des leçons d'Hersent, le libraire L..... en a de Bruguière ; le libraire parle très-joliment de modulations, et la noble dame entend à merveille *style et magie de tons*.

« *Pas trop politique ;* » tu es charmant avec ta recommandation ! Comme si tout n'était pas politique à

présent; tout, excepté la conduite de nos hommes d'État. Le peuple compte avec ceux qui le gouvernent; l'absolutisme lutte encore contre la légalité; un grand mouvement s'achève, et tu ne veux pas qu'à propos de tout on parle de politique! Le Salon est aussi politique que les élections; le pinceau et l'ébauchoir sont des instrumens de partis aussi bien que la plume. Les vœux de l'Église et du ministère sont manifestes dans une douzaine de tableaux ou de statues. Et puis, parle du *Trocadéro* et d'*Arcole*, sans faire de la politique! Parle de l'abbé de La Mennais sans parler de Rome, et de Rome sans parler des jésuites, êtres politiques, s'il en fut! Parle de l'archevêque Villèle sans t'occuper de son cher cousin! Le romantisme en peinture est aussi politique, car c'est la révolution; c'est l'écho du coup de canon de 89, comme dit plaisamment le danseur Beaup..., qui est un petit homme très-spirituel.

« *Consciencieux;* » avais-tu besoin de me le dire? Tu sais que je n'appartiens à aucune coterie. J'ai des amitiés, et, sans le vouloir, je suis peut-être partial pour Rouget, Bonnefont, Delacroix, Cogniet, Grénier ou un autre; mais qui pourrait me rendre injuste

pour le reste? Je n'ai point de préventions d'écoles ; j'aime tout ce qui est bien ; je crois que le beau n'est pas dans de certaines conditions imposées par tel ou tel système ; j'admire Raphaël et Téniers..... Mon Dieu, tu sais mes goûts et mes sentimens, et tu me recommandes la conscience!

« *Qui ne te fasse pas d'ennemis dans les ateliers et chez nos inquisiteurs,* » mon parti est bien pris là-dessus. J'ai déjà sur les bras presque toute l'école de Lyon, parce que je préfère Terburg à M. Revoil, et Wouwermans à M. Duclaux. Tous ceux que je ne louerai pas seront mes ennemis ; car tu le sais, l'espèce peintre est encore plus irritable que l'espèce-poëte ; Horace perdrait son latin à vouloir contenter tel amour-propre de *rapin* que je pourrais te nommer. J'eus à parler un jour de l'ouvrage d'un de nos grands artistes, je le traitai d'*admirable*. J'avais flatté cet homme, il se fâcha pourtant ; un de ses amis me le dit ; je publiai alors un *errata* où je lui donnai du *sublime*. Il m'écrivit pour me remercier, mais par sa lettre il me fit très-bien comprendre que *subline* était encore un peu sec. Quant à nos inquisiteurs, le plus fort est fait. Je ne suis pas de leurs amis, grâce au

ciel [1] ; il n'y a pas grand mérite à ne se pas déshonorer ; aussi je ne m'en vante pas, mais je te dis ma position pour te rassurer.

Ainsi, mon ami, récapitulation faite de tout ce que tu exiges de moi, comment veux-tu que je te satisfasse? Mon goût me porte à entreprendre ce que déjà deux fois j'ai exécuté (je pourrais dire, si j'avais plus de vanité : *cum approbatione regis*, du public, tu entends ; car le public est souverain en matière de livres et de succès) ; mais tu m'effraies. Je prends courage cependant ; tu auras mes opinions sur le Salon. Je ne ferai pas un ouvrage *ex-professo*, parce que, fussé-je bien sûr de moi, j'aurais l'air d'un pédant, parce que je serais fort ennuyeux même pour les artistes qui aiment assez à rire aux dépens les uns des autres, parce qu'enfin.... Je t'épargne le troisième motif ; j'ai entendu dire que les trois raisons déduites sentaient la rhétorique. Je ferai ce que je pourrai : des aperçus,

[1] L'auteur des *Esquisses*, *Croquis*, *Pochades*, etc., a publié le *Manuscrit de* 1905, la *Lettre au comte Corbière sur l'inquisition littéraire*, et *Napoléon et la Censure;* ce n'était pas pour se bien mettre avec le pouvoir.

(*Note de l'éditeur.*)

des ébauches, des chapitres détachés; point de plan suivi, diversité! c'est si bon! ici un dialogue, là une scène; plus loin un article biographique, ou une discussion sérieuse; les hommes, les choses, l'époque, l'avenir, le passé; philosophie, morale, politique et même peinture; il y aura de tout dans cette macédoine que je t'adresserai aussitôt qu'elle sera faite. J'y mettrai ce que je croirai capable de t'intéresser ou de t'amuser; si je suis en train de gaieté, il y aura à rire pour toi...., mais pas pour tout le monde. Je chercherai à varier mes formes, à être le moins commun que je pourrai; de l'équité, je t'en promets si le diable ne s'en mêle; pour de l'esprit, fasse mon bon ange que j'en aie autant qu'en a peu... j'allais te nommer un de nos politiques fossiles; choisis.

Mais un titre! c'est ce qu'il y a de plus difficile à trouver. L'étiquette du sac, c'est le grand point! Allons au plus simple, et faisons entendre ce que je veux faire : *revue*, usé; *examen*, vieux; *promenades au Salon*, nauséabonde... Empruntons quelque chose à ce vocabulaire que tu m'interdisais; voyons : *Esquisses... Croquis... Pochades;* pas mal! Mais lequel des trois? tous les trois, parbleu. Eh bien! soit : *Es-*

quisses, Croquis, Pochades, ou tout ce qu'on voudra sur le Salon de 1827, par, etc. Arrangé par Tastu, cela fera le mieux du monde sur une couverture; c'est déjà quelque chose! Oh l'habit, l'habit! demande à ce vieux successeur du maréchal de Saxe pourquoi on lui présente les armes! Adieu.

A. JAL.

Paris, 7 novembre 1827.

P. S. J'oubliais de te dire que je publierai mes *Esquisses* par livraisons. Il y en aura trois, et la dernière paraîtra avant la fin de janvier; leur réunion formera un volume de quatre cents pages environ. Quelques dessins lithographiés d'après les ouvrages les plus remarqués, seront l'*illustration* du livre que je te dédie. Parmi ces dessins tu auras des originaux; tu vois si je te gâte!

SALON DE 1827.

Ouverture du Salon.

LA SAINT-CHARLES. — LES PRIVILÉGIÉS. — MADAME DE MIRBEL. — L'ESCAMOTEUR L'ESPRIT. — LA FILLE DE GREUZE.

Le jour de la fête du Roi avait été fixé pour l'ouverture du salon de peinture. C'est une petite combinaison de flatterie bien heureuse! Dieu, qu'ils ont d'esprit ces courtisans! qu'ils sont ingénieux dans les galanteries qu'ils font aux princes! L'un imagine de planter sur le haut d'une montagne une école de marine, parce que M. le grand-amiral porte le nom d'Angoulême; l'autre fait ouvrir le Louvre aux peintres dans le mois des brumes et des pluies, parce que le roi de France s'appelle Charles! Si le monarque avait nom Paterne, Blaise ou Hubert, les tableaux auraient été exposés en février, avril, ou mai; si M. le Dauphin avait eu le titre de comte de Brest

ou de duc de Toulon, les élèves-officiers des vaisseaux de guerre auraient appris la manœuvre des bâtimens sur une rade et non dans une cour soigneusement pavée ! Imaginative des hommes du pouvoir, que de belles inventions tu as eu depuis douze ans ! Tu as pris le Trocadéro à Chaillot, tu as arrangé des conspirations, tu as fait Wellington maréchal de France, tu as enveloppé la nation dans le filet jésuitique, tu as relevé les statues de la discorde, et pour désaffectionner le peuple de ses souverains, tu as créé les indemnités, tu as désarmé les citoyens, et tu as livré la presse périodique aux agens de la police congréganiste. Sois donc glorifiée, car on te retrouve partout luttant contre le bon sens et la justice; bonne guerre celle-là où tu finiras par être vaincue : tes folies ont duré trop long-temps [1] !

Le 4 novembre, dès le matin, la foule des artistes

[1] L'opinion publique long-temps méconnue finit par se faire jour; les droits de la raison sont reconnus tôt ou tard. On a tant fait, qu'à partir de 1829 le salon aura lieu toutes les années et commencera en février; l'École d'Angoulême sera transférée à Brest; les équipages de haut-bord sont réorganisés à peu près comme ils l'étaient sous l'empire. Vous verrez qu'on finira par remercier M. de Villèle et par rechasser les Jésuites.

et des amateurs empressés assiégeait les portes du Louvre; on avait dit la veille qu'elles s'ouvriraient à dix heures, une affiche démentait cette assurance : le public était invité à attendre jusqu'à une heure après midi. Le public pouvait attendre, il n'est que curieux; mais ces pauvres peintres! leurs ouvrages avaient-ils été accueillis par le jury? Voilà ce qu'ils brûlaient d'apprendre, et on ajoutait trois heures d'agonie à celle qu'ils souffraient depuis qu'on avait annoncé dans le monde que plus de quatre mille tableaux avaient été refusés. Des murmures s'élevaient dans les groupes formés sur la place. « Encore, disait-on, si personne n'avait pénétré dans les salles de l'exposition; mais, non; le privilége se glisse partout. Les artistes sont cependant tous égaux; pourquoi des préférences? De quel droit Monsieur un tel entre-t-il avant nous?.... » Et la médisance de se donner carrière, et des anecdotes, des épigrammes, des saillies vives et gaies, de se croiser comme un feu roulant.... Tous les yeux sont fixés sur la petite porte; madame Lizinka de Mirbel en sort; madame de Mirbel, qui n'a rien envoyé encore au Louvre, en dépit des arrêtés du directeur, et qui bravant le jury dont elle aurait certainement fléchi la sévérité, vient de retenir à une

croisée, pour ses miniatures, la meilleure place qu'un garçon de salle a marquée sur-le-champ, au nom de la noble dame. C'est la loge du gentilhomme de la chambre restant vide le jour d'une représentation gratis. Madame de Mirbel passe auprès de ses confrères trop galans pour faire des observations fâcheuses ; mais elle a trop d'esprit pour ne pas remarquer sur toutes les figures un air d'étonnement qui sera bien plus prononcé dans deux heures, quand on lira sur une toile verte, isolée entre les peintures de M. Saint et celles d'un autre miniaturiste, ces mots à la craie blanche : *Madame de Mirbel.*

Il faut tromper l'ennui de l'attente ; que faire? Causer ; de quoi? de politique. On essaie, mais le cercle est bientôt désert. Les artistes sont indépendans, mais ils n'osent parler librement ; tous espèrent des travaux du ministère ou de la préfecture. C'est tout simple ; il faut bien penser d'abord, puis bien parler ou se taire, et après peindre bien si l'on peut.

Des jeunes gens retardataires apportent leurs tableaux et fendent la presse pour arriver à temps. Leur présence excite une hilarité générale ; on applaudit, on siffle, on hue ; il semble que ce soit de malheureux acteurs qui ont manqué leurs

entrées, ou des maires de petites villes qui ont fait désirer leur présence pour le lever du rideau. Le buste colossal du feu Roi qu'on a recouvert d'une nouvelle couche de vert antique, occupe un instant l'attention qui est bientôt distraite par un spectacle dont on court se donner le plaisir. Un homme, le chapeau sur l'oreille, la redingote militaire garnie de brandebourgs, arrive, portant une boîte et une table de sapin; tout le monde le reconnaît; c'est le fameux L'Esprit, le héros du gobelet et de la gibecière. Il s'installe promptement et commence sa séance par une allocution à l'assistance illustre devant laquelle il s'apprête à *travailler*. « Je vois, Messieurs, que j'ai l'honneur d'être entouré d'artistes, je vais faire tous mes efforts pour satisfaire des connaisseurs aussi distingués. » Et, en effet, l'escamoteur fait des prodiges; jamais pelotes et muscades n'ont paru et disparu si habilement; l'œil le plus exercé est mis en défaut par la main rapide de L'Esprit; jamais monologue de prestidigitateur ne fut plus amusant, plus mêlé de *cuirs* ravissans de prétention; L'Esprit est en verve, il a l'inspiration du coq-à-l'âne et du rébus. Il est applaudi et fait une excellente recette.

Les causeries recommencent après les tours du

joueur de gobelets. Deux hommes se promènent ensemble; on les remarque : ils portent la livrée de la misère, et sont crottés jusqu'à l'échine, ainsi que cet honnête Colletet raillé cruellement par Boileau, parce qu'il n'était point pensionné du roi et que sa pauvreté venait peut-être de sa haine pour la flatterie. Ce sont deux peintres, dit-on; ils n'ont pas eu la bonne chance pour eux. Leur malheur rappelle celui de Greuze. Greuze est mort accablé par la mauvaise fortune; il était à l'aumône et n'obtenait de la pitié de quelques amis qu'un peu de pain et quelquefois une omelette, son dernier régal. Cette omelette est devenue proverbe dans les ateliers; à un jeune homme paresseux ou vicieux, on dit : « Tu finiras par l'omelette! » Et cette prophétie fait frémir.

Le bon homme Greuze avait une fille qui a tout sacrifié à son vieux père ; sa jeunesse, elle l'a dépensée au service de l'infortuné auteur de tant de bons ouvrages. Elle n'a connu aucun des plaisirs sensuels de la vie ; respectable enfant qui se renferma dans les devoirs de la piété filiale, et les préféra à une existence que l'amour aurait pu embellir. Elle vit encore, âgée, très-pauvre, supportant son état avec la résignation d'une piété sincère, dont elle aurait pu tirer parti

dans ce siècle des spéculations cagotes, et attendant la fin d'une carrière que la conscience de sa vertu a seule rendu supportable.

Peu de personnes savaient que mademoiselle Greuze végète ainsi malheureuse. Un artiste distingué, qui nous pardonnera de le nommer, M. Destouches, l'apprend à toutes celles que la conversation a rassemblées auprès de lui. Il ouvre un avis, c'est de recommander la fille de Greuze aux dispensateurs des grâces. Il se charge volontiers de faire des démarches auprès de M. de Forbin, qui s'empressera sans doute de demander une petite pension au département des beaux-arts pour celle qui porte un nom justement célèbre, et à l'éclat duquel elle a ajouté par la constance de ses sentimens honorables. Nous faisons des vœux pour qu'on détourne du budget une parcelle de cet or dont il n'est que trop prodigue pour la corruption. La fille de Greuze doit, comme la petite-fille du grand Corneille, trouver des secours dans le trésor national.

....Midi vient de sonner; la porte du Louvre est ouverte. On se précipite, et bientôt on étouffe dans les salles. Les artistes cherchent leurs productions. Ceux-ci ne les trouvent pas, et les secrets des délibérations du jury leur sont révélés;

ceux-là les voient accrochées, mais ils les trouvent mal éclairées, mal placées, et ils courent se mettre en réclamation auprès de M. de Cailleux, qui les satisfera s'il peut, car il est d'une grande obligeance et d'une impartialité à l'épreuve même des exigences ridicules de certains artistes. Quant au public, il est mécontent.... Le premier jour, le salon est toujours mauvais ; plus tard, c'est différent ; on a débrouillé le chaos ; on a vu, et les opinions se modifient beaucoup. Les délicats seuls persistent, ceux que plaignait La Fontaine, et que rien ne saurait satisfaire ; ils se font gloire de trouver tout pitoyable. Il faut bien avoir l'air connaisseur, et puis la sévérité est *bon genre*.

L'Emplacement.

Ils ont raison de se plaindre; tous, ou presque tous, sont mal servis par l'emplacement. On a voulu laisser dégagées les salles qui recèlent les trésors des écoles anciennes, et l'on a bien fait; il est bon que les étrangers, venant pour faire connaissance avec notre peinture moderne, apprennent un peu l'histoire de l'art en France, et voient depuis Valentin et Stella, jusqu'à M. Delacroix; il est bon aussi qu'ils puissent admirer nos collections italiennes et hollandaises, et qu'ils sachent qu'à l'heure qu'il est, le Musée et le Salon étant ouverts, il n'est pas un lieu au monde où il y ait, réunis dans un espace aussi vaste, autant de chefs-d'œuvre dans tous les genres. Nous applaudissons à cette idée qui a bien son coin de vanité nationale; mais ici la vanité est bien placée et il ne faut point en rougir.

Le grand salon, la première travée de la grande galerie et la galerie d'Apollon n'ont reçu aucuns des ouvrages nouveaux; les pro-

ductions des artistes ont été relé[illegible] dans les salles qui donnent sur le jardin de l'Infante. La plus grande, éclairée à l'italienne, a reçu les morceaux capitaux ; le jour y est triste, mais toutefois meilleur que celui des autres pièces. Dans la plupart de ces dernières, la lumière frappe les tableaux en face, et force le spectateur à se placer hors des points de vue véritables pour lire les sujets et juger l'exécution. C'est un malheur auquel il n'y a pas de remède, mais que les peintres ont très-fort le droit de déplorer. Cette année les industriels ont été très-mal logés dans les barraques, les peintres ne le sont pas mieux dans les salles hautes ; voilà l'égalité comme on l'entend ici.

Le Jury.

LA CHAIRE DU DIABLE. — LA FEMME A BARBE. — LE GÉNÉRAL FOY. — PORTRAIT DU ROI PAR M. GROS. — MM. DELACROIX, CONSTABLE, DANIEL ET ARNAUD.

Toujours et partout le timbre de la douane! Il faut un passe-port pour aller de Paris à Villers-Cotterets; il faut un permis de MM. de l'académie des Beaux-Arts pour exposer au Louvre le tableau, la statue ou le dessin qu'on a créé. Le jury est une institution nuisible, car il ne peut pas être absolument juste, et quand il le serait, je ne vois pas en vertu de quel droit il serait équitablement sévère. Pourquoi pas la liberté absolue à la peinture? Pourquoi M. Lepage n'est-il pas aussi libre dans l'exercice de son industrie que M. le chevalier de Fonvielle dans l'exercice de la sienne? On a toutes les bonnes raisons possibles contre le jury, on n'en a point en sa faveur? Si fait, on en a une, une seule, et la voici : « Les refus du jury détournent de la carrière des arts

des jeunes gens qui s'y jettent sans vocation, et ne pourraient rien dans l'avenir ni pour leur fortune, ni pour la gloire du pays. » Bon pour les jeunes gens; encore resterait-il à savoir si cette sollicitude, qui ne s'étend pas au-delà de la profession du peintre et du statuaire, est bien raisonnable. Tous les états manuels peuvent-ils donc être embrassés absolument sans vocation ! Ne voyez-vous pas que si vous vous rendez juges des prèmiers travaux de l'artiste, il faudra aussi que vous ne permettiez la mise en vente d'une reliure de livre, d'un morceau de fine serrurerie, d'une montre, qu'après examen préliminaire ? Mais en accordant que le jury soit utile *à l'endroit* des jeunes gens, comme disait Corneille, quel bien fait-il aux vieux artistes qu'il blesse dans leur amour-propre, dans leur liberté et dans leur industrie ? On dit que le Roi prête son Louvre pour l'exposition des ouvrages de nos artistes, et qu'il est bien libre de ne faire figurer dans ses salons que des choses qui le puissent agréer. On dit là une des plus étranges sottises ; mais passons, la servilité en a bien trouvé d'autres. Le jury, fût-il tout-à-fait juste, serait certainement très-injuste ; que doit-il être quand il est livré à toutes les chances de partialité qui

tiennent à la condition des hommes et aux circonstances ?

Je suppose six hommes parfaitement indépendans, voulant juger seulement avec sévérité ; le pourront-ils ? Non. Ils ont d'abord, sur les arts et leurs expressions, des idées faites qu'ils voudront faire triompher ; le juré classique repoussera M. Saint-Evre, et le juré romantique, M. Couder ; la question se décidera à la majorité, et c'est le hasard qui décidera de la victoire d'une école sur l'autre ; mais la sévérité leur sera-t-elle toujours possible ? Non. M. Guillemot n'a pas été heureux cette année, mais il a fait, il y a quelques années, des tableaux distingués ; devra-t-on le refuser en 1827, pour le rendre peut-être incapable de produire en 1829 ? Voilà une considération. On recevra M. Guillemot, et alors pourquoi ne reçoit-on pas Monsieur tel qui n'a pas fait plus mal que M. Guillemot ? On admet de droit tous les tableaux des académiciens, des élèves de Rome, pourquoi cela ? Un membre de l'Académie fait-il toujours bien ? Un lauréat de l'Institut est-il infaillible ? Le *portrait du Roi*, par M. le baron Gros, est-il au-dessus de la critique ? Croyez-vous que cette figure sans vie et sans grâce, que ce cheval si roide, que ce groupe de

diplomates si grotesques, que ce ton général si jaune et si lourd, soient des qualités qui recommandent une production académique? Vous avez admis cependant l'ouvrage de M. Gros, et vous avez bien fait, parce que vous devriez tout admettre et laisser le public juge entre les mauvaises et les bonnes choses d'un maître; mais vous avez refusé un portrait de M. Delacroix, et vous ne persuaderez à personne que ce morceau ne valût pas celui de M. Gros que vous acceptiez de droit. De droit! Il ne devrait y avoir de droit pour personne quand il y a un jury, sans quoi le jury est inutile. Voyez cependant que de dérogations au système de rigueur adopté seulement contre quelques pauvres diables? On admet de droit au Louvre les travaux des académiciens, ceux des pensionnaires de Rome, ceux que le ministère et le préfet de la Seine ont commandés, et l'on soumet tous les autres à la censure. Il y a là gros comme une montagne d'injustices; ajoutons-y les passe-droits en faveur du peintre qui a fait un médiocre portrait de quelque grand seigneur, de l'artiste recommandé par une duchesse, et de tant d'autres que des considérations de famille ou de partis, imposent au jury, et vous me direz à quoi est bon le comité de nos juges :

à désoler ceux qu'il repousse, et voilà tout.

Je voudrais que le Louvre pût recevoir toutes les peintures qu'on oserait y apporter. Il est beaucoup d'artistes qui n'exposent au Salon que pour le pot au feu; c'est leur adresse dans le livret qu'ils veulent beaucoup plus encore que l'admission de leurs tableaux dans les salles. Pourquoi refuser à M. Lepage, auteur de *la femme à barbe* et des *Lapons*, demeurant rue et île Saint-Louis, n° 12, ce que vous accordez à d'autres artistes qui ont plus de prétentions et moins de talent peut-être? Madame veuve Lemaire, qui peint pour toutes les ménageries ambulantes, a autant de droit au Salon que madame D...., qui n'a dû long-temps son admission à la galerie d'Apollon, qu'au rang des personnages dont elle faisait les portraits.

Il y a un certain art à placer le jury dans une fausse position pour forcer son indulgence; presque tous ceux qui se sentaient trop faibles pour réussir auprès de lui par la seule puissance de leur mérite, ont fait des ouvrages de circonstances où un prince était intéressé personnellement, et les juges les ont acceptés dans la crainte de passer pour de mauvais royalistes. M. Dumont (François) a largement usé de ce

moyen. Il y a quelques années, on reçut, malgré la peinture, *l'Entrée du Roi* et *l'Apothéose de Louis XVI*, que cet artiste présenta au jury. Cette année on a accueilli de lui *une discussion à la Chambre des Députés*, mais pour d'autres motifs tirés du même principe. Dans le tableau de M. Dumont, le général Foy est représenté à la tribune montrant à l'assemblée la Charte qu'il invoque contre le ministère. Voilà une très-bonne pensée; mais comme elle est rendue, dieu du pinceau ! quelles plaisantes figures ont les quatre secrétaires de la Chambre, et ce bon M. Ravez, et les huissiers, et l'illustre orateur ! C'est une parodie excellente; dessin, couleur, composition, expression, tout est de la même force. Supposez un autre sujet, et l'ouvrage est rejeté unanimement. Pourquoi a-t-il donc été reçu ? Pourquoi, le voici : si le portrait du général Foy avait été refusé, les commissaires pouvaient être accusés par l'auteur de poursuivre la mémoire du député libéral, ou de se liguer avec Nos Excellences contre la Charte; ils n'ont pas osé s'exposer à ce reproche, et je ne penserais pas à les blâmer d'une telle faiblesse si je ne les savais impitoyables sur d'autres points où l'art est beaucoup moins engagé.

Nos relations de bon voisinage avec les Anglais, notre raison qui triomphe à la fin des étroits préjugés de nationalité dans les arts, ont ouvert le Louvre aux peintres de l'Angleterre, comme elles ont donné Favart à ses acteurs. C'est fort bien, et il y a trois ans que deux tableaux de Constable et deux portraits de Laurence justifièrent notre courtoisie ; mais cette année la galanterie du jury a été poussée trop loin. Sévères à l'égard des Français, les juges se sont montrés d'une facilité très-grande pour les artistes de Londres ; l'injustice est doublement fâcheuse. Le tableau de Constable exposé sous le n° 219, est plus que médiocre ; avec tous les défauts de la manière de son auteur, il n'a ni la naïveté ni le coloris qui avaient fait estimer en 1824 les productions du premier paysagiste anglais. C'est une nature triviale et sans charme, c'est une exécution systématiquement grossière, c'est enfin une masse de couleurs sans éclat et sans vérité. Daniell n'a pas mieux réussi dans son *Combat de matelots lascars contre un boa*, et dans son *Éléphant mort ;* point de jour, un coloris de convention, un effet maussade, un dessin commun, tout ce qu'il faut enfin pour faire rejeter des tableaux exécutés par des peintres français,

se trouve dans ces ouvrages étrangers qu'on a reçus avec un empressement poli, que je ne blâmerais point si le Salon s'ouvrait librement à tout le monde. *La vue* à l'huile *du château de Windsor* que nous devons à Daniell, est loin d'être un morceau irréprochable; les arbres en sont mal dessinés, et peints avec une négligence inconcevable; le ton général en est lourd; mais il y a une vérité de perspective et un coup de soleil si naturels, qu'il y aurait eu de la mauvaise grâce à ne pas l'admettre. Ses aquarelles sont très-bonnes, à cela près de quelques défauts qui tiennent à son système de paysage, et elles sont pour le Salon un ornement qu'on serait fâché de n'y pas trouver. Les aquarelles et la grande vue de Windsor devaient être reçues par le jury, *l'éléphant* et *le boa* rejetés, aussi bien que le tableau de Constable. Les membres du comité ont voulu que nous ne fussions pas hospitaliers à demi; c'est à merveille. Les égards, la politesse, sont une obligation dont nous faisons très-bien de ne pas nous affranchir envers des étrangers; mais ce n'est pas aux dépens des nationaux qu'il faudrait que nous fussions obligeans. On a repoussé comme indignes de figurer au Louvre, des paysages de M. Arnaud, jeune artiste lyonnais, qui aime

la peinture avec passion, qui a besoin de vendre ses ouvrages pour pouvoir continuer ses études, et qu'on découragera peut-être par un acte de sévérité vraiment rigoureux. On a commis une injustice; M. Arnaud n'est ni un Bertin, ni un Watelet, ni un Rémond, ni un Regnier, ni un Jolivard; mais il a des dispositions, mais ses paysages refusés ne sont pas inférieurs à celui de Constable et aux deux que je reproche à Daniell. Pourquoi l'a-t-on cruellement repoussé? Pourquoi en a-t-on repoussé d'autres qui méritaient autant d'indulgence? Il faut supprimer le jury. Les expositions officielles sont ridicules. Liberté pour tous, et laissez faire au public! Que messieurs les académiciens fassent des élèves, qu'ils perpétuent dans leurs ateliers les bonnes traditions; mais qu'ils laissent l'exposition ce qu'elle doit être. Il y avait quelquefois à la place Dauphine des chefs-d'œuvre comparativement aux croûtes académiques qu'on étalait au Louvre avec privilége. Ouvrez les portes bien grandes à tout venant; le public fait justice des mauvais poëtes, des prosateurs absurdes; il fera justice aussi des mauvais peintres et des statuaires sans talent. Une exhibition chaque année, et vos salles seront assez grandes pour recevoir tout le monde; plus

de jury, c'est le seul moyen d'être juste. Les jurés ont eux-mêmes intérêt à se récuser ; ceux qui sont artistes courent le risque d'être taxés de jalousie ; ceux qui sont amateurs peuvent être accusés d'ignorance. En leur accordant toutes les vertus et toutes les lumières, il est impossible qu'ils soient absolument impartiaux ; ils commettront au moins une injustice involontaire, et c'est beaucoup trop pour que la suppression du jury ne soit pas un besoin. Se constituer le juge de l'honneur d'un citoyen, disposer de sa vie en vertu d'une loi qui donne la mort, c'est une nécessité cruelle à laquelle le juré en matière criminelle doit se soumettre ; mais quelle nécessité y a-t-il à se constituer le juge du talent d'un rival ? Liberté, liberté !

Il nous manque en France une chose que M. Victor Hugo appelle gaiement *la chaire du diable ;* c'est ce qu'il faudrait créer partout. Nos gens du pouvoir se sont fait l'habitude de parler tout seuls ; la contradiction est de droit naturel, et c'est contre elle qu'on a institué toutes les censures. Le professeur hardi et le faiseur de prônes sont forts du silence de leurs auditeurs ; donnez-nous le banc des conférences libres, et le professeur ne débitera pas de vieilles sornettes,

et le prédicateur ne prêchera que la morale évangélique, sans se mêler des partis pour les diviser, de la Charte pour la maudire. Censure, jury..! voilà le cri des intéressés au silence; liberté! liberté! voilà le nôtre.

Les Tableaux d'Eglise et les Portraits.

DIALOGUE ENTRE LE PÈRE CHONCHON ET LA CI-DEVANT BAILLIVE DE COULOMMIERS.

Mais les saints prévaudront....
VICTOR HUGO. *Cromwell.*

L'on encadre au besoin
Son boucher, son hôtesse et l'épicier du coin.
FABRE D'ÉGLANTINE. *L'Intrigue épistolaire.*

LA BAILLIVE. — A la bonne heure, père Chonchon; mais, plaise à votre révérence, il me semble qu'il est ridicule de voir, dans le palais du roi, des faces de vilains, à côté desquelles une personne de qualité serait toute honteuse de se voir accrochée. J'ai pu me faire peindre, encore l'année dernière, par M. Kinson dont le pinceau est tout-à-fait gentilhomme; il désirait beaucoup de reproduire mes traits qui ont causé tant de ravages autrefois à Coulommiers et dans toute notre province; il aurait eu plaisir à rendre les méplats de mon nez, qui n'ont pas été moins

célèbres que ceux de la petite comtesse de Genlis; mais je n'ai point voulu. Etre au Louvre à côté d'une bourgeoise, m'a toujours paru une chose humiliante. Mon cher abbé, que dirait-on, chez les gens de bien, d'une ci-devant baillive, vicomtesse et sœur de marquis, qui dérogerait à ce point? Et cependant, ne voilà-t-il pas ce qu'il y a de mieux à la cour, qui a commis cette lâcheté! Cela fait pitié, d'honneur. Le siècle...

Le père Chonchon. — Vous avez bien raison, ma chère dame, le siècle fait horreur. On n'a respect pour rien. Depuis, voyez-vous, qu'on a en France des citoyens et plus de sujets, tout est perdu, pour nous surtout, nous, humbles serviteurs de Dieu...

La Baillive. — Ah! ah! l'abbé, doucement; voilà de l'exigence au moins. De quoi vous plaignez-vous? Que n'avez-vous pas obtenu? Votre respectable ordre, que lui a-t-on laissé à désirer?

Le père Chonchon. — Eh! Madame, croyez-vous que ce nous soit contentement ce que nous avons? Que de persévérance, d'adresse, de ruse, il faut employer chaque jour pour gagner un peu de ce terrain qui nous est disputé! Nos conquêtes sont-elles si faciles? Ce ne sont pas les lois ren-

dues autrefois contre nous qui nous arrêtent ; nous sommes, grâce à Dieu, fort au-dessus des lois, et nous avons des garans contre leur sévérité, à la cour, au ministère, au parquet des tribunaux, partout enfin où la foudre pourrait se forger contre nous ; mais ce que nous ne redoutons pas des anciens édits, nous le craignons des mœurs nouvelles. La liberté d'écrire, la chaire politique élevée, par ce qu'ils appellent une Charte, contre la chaire d'où nous faisons descendre la parole jésuitique, l'esprit de philosophie qui travaille les populations d'un bout de l'Europe à l'autre, cette ardeur de tout comprendre, de tout juger, de tout réduire au droit strict, voilà les obstacles que nous avons à vaincre. Certes, vos ministres nous aident ; ils nous chérissent, tremblent de nous déplaire, travaillent à notre vigne que nous leur avons fait prendre pour la vigne du Seigneur ; mais ils sont trop timides ; s'ils font un pas, ils ont l'air d'en rougir devant le peuple ; nous voudrions qu'à la face du ciel et à la barbe des gens à chartes, ils nous reconnussent pour les souverains des souverains, et ces messieurs marchandent encore !

La Baillive. — Il me semble pourtant....

Le père Chonchon. — Non, Madame, non,

ils sont d'une mollesse honteuse. Ils nous forceront à frapper un grand coup, et gare les gallicans ou les ultramontains tièdes ! Si le Dieu des armées nous met un jour le glaive à la main, que ceux-là tremblent qui nous auront résisté ou qui n'auront pas assez vite levé la barrière opposée à nos droits! car c'est nous qui sommes légitimes, c'est nous qui légitimons quelquefois les rois ou les renions, selon les besoins de notre règne. Malheur, voyez-vous, malheur aux impies, aux constitutionnels ! nous en ferons un marche-pied pour notre général.

LA BAILLIVE. — Vous me faites trembler, père Chonchon ; bonté divine, les yeux vous roulent dans la tête comme à ce vilain Brutus qui vient de tuer l'empereur César.

LE PÈRE CHONCHON. — C'est que je suis en colère, je l'avoue, ma chère dame ; mais c'est une sainte colère que celle-là, le ciel me la pardonnera. Si nos légendes disent qu'un chrétien des premiers âges battait son père pour le convertir, qui oserait prétendre que ce zèle un peu brutal n'est pas excusable ? L'intention, madame la vicomtesse, je vous l'ai dit, cela justifie tout. Nos Pères l'ont écrit, et cette doctrine est sacramentelle pour les honnêtes gens.... Mais croyez-vous

que l'inspection de ces tableaux ne soit pas faite aussi pour m'irriter ?

La Baillive. — J'y vois cependant un grand nombre de sujets édifians, et certainement si quelqu'un avait à réclamer ici, ce serait la noblesse et non pas l'Eglise. Saints et moines abondent au Salon; mais des exploits de la vieille noblesse, des beaux traits de vertu de nos aïeules, pas d'apparence.

Le père Chonchon. — Des saints, des moines, et vous appelez cela des sujets édifians! Eh bien! voyons un peu : *Saint Jean l'Évangéliste!* saint Jean, c'est fort bon; mais en quoi cette image peut-elle nous être utile? Celle du père Fayet, notre apôtre, ne vaudrait-elle pas cent fois mieux pour notre sainte cause? Passons : *l'Adoration des Mages!* vieux, connu et de peu d'effet pour nous; Ignace de Loyola, notre saint fondateur, entouré de rois agenouillés, de princes le front dans la poussière, de peuples baisant la trace de ses pas, serait une page d'une éloquence insinuante, profitable à nos intérêts et dont l'auteur mériterait, non cette croix d'honneur qu'on jette au premier venu et dont les nôtres ne se soucient guère, mais une large part au budget de la congrégation. Suivons : *Résurrection de Ta-*

bithe! miracle représenté par vingt maîtres anciens et dont toutes les églises ont une répétition. *La Résurrection de la Compagnie de Jésus*, annoncée par l'évêque d'Hermopolis aux députés des provinces, voilà qui serait un tableau de sacristie du plus haut prix et qui aurait beaucoup de succès à l'exposition! J'y voudrais voir saint Ignace et saint François Xavier dans une gloire, entourés d'un chœur de Jésuites célèbres, et se manifestant au peuple ravi; le premier plan du tableau serait occupé par la tribune où Frayssinous déclara le miracle authentique; sur la tête du digne prélat descendrait un rayon lumineux sortant de la bouche de M. Franchet que porterait un nuage d'or; enfin au pied de la tribune ramperait le gallicanisme blessé à mort. Je me figure que cela serait beau, exécuté par un homme habile comme M. Lordon ou M. de la Noë.... Toutes nos vieilles traditions sacrées sont excellentes, ma chère amie; mais le peuple les sait par cœur et n'y fait plus attention; il lui faut des saints nouveaux, de nouveaux prodiges. Au lieu des *Christ au jardin des Oliviers*, des *Délivrances de saint Pierre*, des *Assomptions de la Vierge*, il faut lui montrer les souffrances et les mortifications des disciples de Paccanari, l'expul-

sion de Russie de nos Pères, leurs combats pour la foi, leurs miracles surtout, madame la vicomtesse; car le peuple qui n'entend pas les paraboles se laisse prendre par les yeux. Le tonnerre éclatant derrière le maître-autel d'une église au moment où un homme de notre ordre prêche sur le jugement dernier; une croix apparaissant au curé et aux officiers municipaux de Miné pendant la prédication d'un docteur de notre société; le prince de Hohenlohe guérissant des malades sans l'imposition des mains, ce sont là des sujets que le gouvernement devrait proposer aux artistes qui veulent être encouragés; ceux-ci ne manqueraient pas de les traiter, car ils trouveraient dans leur exécution le double avantage d'un salaire très-beau et de grandes facilités pour le paradis dont nous disposons. Des ouvrages tels que je les conçois feraient la gloire de cette époque; ils seraient d'un secours incroyable pour notre politique et le perfectionnement de la science morale dont nous nous occupons, comme vous savez. Il y a dans ce genre des monumens à élever; mais d'abord qu'on fasse des *plantations de croix de la Mission* pour les musées de nos grandes villes, qu'on représente le *père Guyon brûlant Voltaire et Rousseau*, qu'on montre au peuple les hono-

rables préfets portant, avec les crocheteurs et les soldats, le bois saint des calvaires restaurés par nous, et vous verrez où nous irons! La peinture est un moyen, croyez-moi. Il est nécessaire qu'elle soit jolie pour persuader davantage; de jolies têtes d'hommes ou de femmes laissent de profonds souvenirs dans les ames tendres, comme les airs les plus agréables de rythmes et de chants gravent pour toujours nos cantiques dans la mémoire des mondains que nous convertissons. Ah! que si j'étais premier ministre....

LA BAILLIVE. — Je vous prierais, père Chonchon, d'interdire le Salon aux gens de rien, afin que nous autres....

LE PÈRE CHONCHON. — Qu'il y a peu d'humilité dans ce vœu, madame la vicomtesse! Je vous en demande pardon, mais j'espérais mieux de votre piété.

LA BAILLIVE. — Ma piété est connue, M. l'abbé; on en parle à la cour, je ne manque guère la messe du roi, et je vais à la procession le cierge à la main tout comme un maréchal. Mais je ne suis pas recluse, et les innocentes pompes du démon sont assez de mon goût. Je ne suis plus de la première jeunesse, et je n'ai pas encore passé le temps où l'on se plaît aux choses du monde;

Chacun son affaire et son sentiment; vous voulez des tableaux qui poussent à la révolution que vous avez entreprise, moi j'en veux qui m'amusent ou me retracent quelques hauts faits de nos vieux preux. Je consens qu'on se fasse peindre quand on a de douze à vingt quartiers; mais des roturiers, des comte de Villèle, des Villemanzy, voilà ce que je ne souffre point. Si j'étais d'humeur à prêcher comme vous, je vous ferais un beau sermon sur l'inconvénient qu'il y a de laisser prendre aux petites gens le ton de se faire portraire; mais je vous fais grâce de mes idées là-dessus. Tenez, père Chonchon, une chose me scandalise qui ne paraît pas vous offusquer beaucoup. Je n'aime pas qu'on ait pendu pêle-mêle *saint Étienne* et *une odalisque, saint Jean-Baptiste* et *Léda, saint Pierre* et *Érigone;* ne pouvait-on séparer l'ivraie du bon grain? Je vous avoue que j'aime mieux *Léda* noire et laide, comme nous l'a faite M. Vignes, qu'un martyr tant fût-il bien représenté; je n'ai pas de goût pour la peinture d'église, mais je crois qu'on doit avoir respect pour elle : il fallait éloigner le profane du sacré...

Le père Chonchon. — Non pas, Madame, s'il vous plaît, non pas. Le peuple est trop indifférent pour que nous nous hasardions à faire une

chose semblable, il irait en foule au profane, il voit au moins le sacré par occasion.

La Baillive. — Tout est combinaison chez vous, profond politique! Ah! père Chonchon, si vos révérends frères sont tous de votre force, la France sera bientôt votre domaine.

Le père Chonchon. — Je suis un indigne moi au prix d'eux, ma chère dame; si vous connaissiez nos pères Gury, Godineot, Coulon et Loriquet, vous seriez dans l'admiration. Ce sont des génies ceux-là!

La Baillive. — Modestie sublime! Ah! cher abbé, si je n'avais pour directeur un ci-devant dominicain, je serais toute à votre ordre.

Le père Chonchon. — Je vous demande sa survivance, madame la vicomtesse.

La Baillive. — Entre nous, mon père, l'emploi est un peu une sinécure.

Le père Chonchon. — Nous accommoderons cela avec le ciel; mais vous me promettez d'employer votre crédit dans les salons du faubourg Saint-Germain pour le triomphe de notre Compagnie. Voyez un peu Corbière et Chabrol; obtenez du petit Reineville, notre élève, que toutes les commandes de tableaux faites aux artistes soient dans le sens que je vous ai dit tout à l'heure....

LA BAILLIVE. — Oui, mais à condition que de votre côté vous ferez exiler la peinture bourgeoise qui encombre le Louvre. Il est une autre révolution que je voudrais faire et où vous pourriez m'aider. Je suis à la tête d'une conspiration contre le costume moderne; il faut en revenir pour tout au bon temps de Louis XV.

LE PÈRE CHONCHON. — Il est vrai que la peinture y gagnerait autant que les mœurs.

LA BAILLIVE. — C'était dans ce temps-là que nous étions ravissantes! et les hommes, ils étaient beaux! Vous surtout étiez charmant avec votre petit collet et votre large coiffure poudrée; vous promettiez de devenir le plus bel évêque du monde; et soit dit sans vous fâcher....

LE PÈRE CHONCHON. — Les combats maigrissent, madame la vicomtesse.

LA BAILLIVE. — Voyez cette jolie duchesse de Guiche, dites-moi si cette petite femme-là, avec ses beaux yeux, sa figure allongée et ses jolis bras, ne serait pas dix fois mieux dans une robe à panier, et la tête chargée d'un galant édifice de fleurs et de cheveux poudrés?

LE PÈRE CHONCHON. — Assurément, Madame; mais il faut respecter les petites coutumes, quand on veut faire de grandes révolutions. Nous som-

mes, nous autres, pour les manches à gigot tant qu'elles seront à la mode; pour la titus et les pantalons que les Français affectionnent, parce qu'ils gênent moins que la culotte et la perruque à bourse.

La Baillive. — C'est une fâcheuse concession faite au mauvais goût.

Le père Chonchon. — Je ne dis pas le contraire, mais voici notre conviction : qu'on triple les contributions, qu'on nous donne l'état civil, qu'on rende ses biens au clergé, qu'on garnisse les bancs de la pairie d'évêques et de chanoines, qu'on fasse des processions, qu'on refuse la sépulture aux libéraux, aux philosophes, aux excommuniés, qu'on nous permette d'hériter au détriment des familles; le peuple ne dira rien. Mais qu'on mette un impôt sur votre petit chien, sur le chat de votre portière, sur le perroquet de votre frère, et alors troubles, révolutions, sang versé. La cherté du pain cause à peine de légers murmures, décrétez la queue et tout est fini pour nous.

La Baillive. — C'est bien dommage. Car voyez quelle tournure ont tous ces portraits? Autrefois, ce bon prince de Hohenlohe-Barteinsten aurait-il été représenté debout, un petit bâton à

la main, et engaîné dans un habit étroit comme celui d'un laquais prussien? M. Vanloo l'aurait représenté en Hercule terrassant l'hydre de la révolution espagnole. Il n'aurait pas manqué de le couronner de laurier et de lui donner une belle pose de capitan. Cette demoiselle de Korzakoff, à qui Gros a fait de si grands yeux, M. Boucher en aurait fait une Diane; au lieu de violettes, elle aurait à la main un arc; à cet air mélancolique le grand artiste aurait substitué un air de provocation et de noble fierté. C'est qu'il était divin, M. Boucher! il entendait les femmes, lui! Je me rappellerai toute ma vie la duchesse de Millancourt, elle voulut se faire peindre et alla chez le peintre des grâces. — Je veux un joli portrait, monsieur l'artiste. — Je ferai l'impossible, madame la duchesse. Et en effet il fit une chose merveilleuse. La duchesse était louche, l'habile homme la peignit de profil, du côté de son bon œil; elle était rousse, il la fit blonde; elle était plus que contrefaite, il dissimula sa bosse avec une peau de tigre, adroitement jetée sur l'épaule disgraciée. Nos gens d'aujourd'hui n'entendent rien à tout cela. Je ne vois ici qu'un portrait passable, c'est celui de madame Lafont, et pourquoi? parce que le peintre a mis les doigts de la dame sur

les cordes d'une lyre, et qu'aujourd'hui personne n'a de lyre. Cela est original, galant et bien trouvé; je ne parle pas de la peinture qui est d'une mollesse charmante et d'une couleur délicieusement fausse. Cet ouvrage fait honneur à M. Robert Lefèvre.

Le père Chonchon. — Robert Lefèvre! attendez donc; oui, c'est lui. Oh! l'aimable homme, le bon chrétien! Avez-vous su ce qui lui arriva, il y a dix-huit mois environ?

La Baillive. — Non vraiment; contez-moi donc cela, monsieur l'abbé.

Le père Chonchon. — Nos pères du Mont-Valérien avaient besoin, pour orner leur église, de belles peintures religieuses. Ils les voulaient gratis, car ils ne sont pas bien riches. Ils frappèrent à tous les ateliers; mais semblables aux frères quêteurs des capucins qui se voient repoussés par les voluptueux qui donnent tout au diable et rien aux pauvres moines, ils n'essuyèrent que des refus. M. Robert Lefèvre fut le seul à penser que les bénédictions de notre général valent tout l'or donné par un Colbert; il fit le *Christ en croix* que vous voyez là-bas. Un peintre m'a assuré que cela n'est pas bon, que le dessin, la couleur... Que sais-je moi? Bref le tableau plut

beaucoup ; vous savez le proverbe : à cheval donné on ne regarde pas la bride. Le supérieur voulait témoigner toute sa reconnaissance au peintre dévoué ; il ne savait que lui offrir pour le satisfaire et il lui dit un jour : « M. Robert, demandez ce qui de nous pourrait vous être agréable ; nous avons quelque crédit, mettez-nous à l'épreuve ; les décorations du mérite vous les avez obtenues ; vous avez fait les portraits de nos deux Rois aussi souvent que vous avez fait celui de l'Empereur (je ne vous rappelle pas vos anciens ouvrages pour vous les reprocher, mais pour énumérer vos récentes productions officielles) ; que voulez-vous, dites, Monsieur ? — Mon père, je vous rends grâces, je suis trop payé si j'ai pu être agréable à messieurs les missionnaires. — Le ciel m'inspire une idée, M. Robert ; voici là-bas notre cimetierre ; les personnes pieuses de la cour et de la ville briguent une place dans cette enceinte sacrée autant qu'une charge au Palais ou une fortune à la Bourse ; eh bien, permettez que nous vous offrions *gratis* six pieds carrés de notre terrain. Je ne veux pas vous dire combien se vend d'ordinaire le petit espace que nous vous prions d'accepter, ce serait malséant ; mais prenez et croyez que vous

n'avez pas fait une mauvaise affaire. » Le peintre ne put refuser ; il possède à perpétuité un emplacement qu'il a choisi, et il sera enterré en fort bonne compagnie, je vous assure.

La Baillive. — Cette anecdote a beaucoup couru et je l'avais traitée d'invention ridicule, mais puisque votre révérence....

Un gardien. — Allons, Messieurs, sortons, il est cinq heures.

La Baillive. — Déjà ! comme le temps passe vite en votre compagnie, père Chonchon !

Le père Chonchon. — Ah ! Madame la vicomtesse, vous me comblez. J'ai l'honneur de vous présenter mes hommages très-humbles. Ah ça, souvenez-vous de nos conventions.

La Baillive. — Et vous, mon père : *remember*, comme disent les acteurs anglais.

Le père Chonchon. — Les acteurs anglais ! Quoi ! Madame, et vous aussi, vous donnez dans le libéralisme effronté du théâtre anglais ? Vous allez entendre Shakspeare et Otway ?

La Baillive. — Que voulez-vous ?...

Et la conversation allait reprendre de nouvelles routes quand le gardien recommença son avertissement. Le père Chonchon salua la ci-devant baillive de Coulommiers d'un air fort maussade,

celle-ci lui tira une révérence et lui lança un sourire qui demandaient pardon, et ils se séparèrent.

De la Manie de l'Imitation.

Peuple singe....
C'est proprement le mal français.
LA FONTAINE.

L'originalité semble être un vice en France; on la poursuit, on la combat, on la tue quand par hasard elle n'est pas tombée dans une tête puissante; l'imitation au contraire, on la caresse, on l'encourage, on lui décerne tous les honneurs du génie. L'invention qu'on estime assez dans les arts industriels, est comptée pour bien peu de chose dans les arts libéraux; un froid imitateur de Campistron ou de Lamotte est plus estimé que Népomucène Lemercier ou Lamartine. Victor Hugo ne jure point par Rousseau le lyrique, ou par un autre, et l'on ne veut voir que les défauts de ses qualités brillantes. A Béranger, pour n'avoir point voulu continuer Panard et Collé, on conteste le titre de chansonnier, lui le premier, le plus populaire de nos poëtes contemporains !..

Mais il a vu dans la chanson autre chose que l'amour, le vin, la bonne chère et l'insouciante gaieté, et voilà son crime.

Tout ce qui sort des routines étonne ici. Vieilli sous la monarchie absolue, le peuple (je parle de celui que domine encore le gothique esprit des moines et des seigneurs de village) ne comprend pas le gouvernement nouveau; la révolution n'a pu le déshabituer de ses anciennes coutumes. Il dit: « Ma foi! qu'ils s'arrangent, cela ne me regarde pas; ce sont leurs affaires et non les miennes. » Et le garnisaire vient pour lui faire payer l'impôt ordonnancé par Villèle, et il paie, parce qu'il n'a pas voulu se mêler des affaires de Villèle; il paie, en maudissant le receveur qui n'en peut mais, et par peur, il illumine le lendemain si son commissaire de police le veut absolument. C'est la manie de l'imitation qui l'amène là; s'il avait voulu se donner la peine d'étudier un peu le gouvernement constitutionnel, il courrait à l'élection, donnerait des contrôleurs consciencieux à l'intendant des finances, et rougirait d'aller, aux jours de curée municipale, chercher aux Champs-Elysées des saucisses

Qu'un gendarme galant couvre de papier gris.

Peuple! peuple! tout le monde est peuple, entendez-vous bien, sur le chapitre de l'imitation. Une bonne chose ne réussit que tard; quand elle est adoptée, on n'en veut plus sortir. En musique, on n'a souffert long-temps que le Gluck et le Grétry; on ne tolère maintenant que le Rossini. Aussi, compositeurs de quadrilles et d'opéras font du Rossini, Dieu sait! Ils en feront encore après qu'un homme de génie sera venu faire autre chose qui aura bien de la peine à se naturaliser.

En peinture, la foule des imitateurs est immense; on imita Pierre, de Troy et Natoire; madame Mongez imite servilement David; M. Delacroix a beaucoup d'imitateurs, ou plutôt de victimes; M. Genot a imité M. Bonnefond, quand cet artiste, aujourd'hui si distingué, était dans la mauvaise voie d'où il est maintenant à cent lieues; M. Clérian fils calque pour ainsi dire M. Granet... C'est une épidémie dans le troupeau des moutons de Panurge. Aussi chez nous point de type en rien; nous nous sommes teints successivement des reflets de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie; nous sommes Italiens, Russes, Anglais, tout ce qu'on voudra, et c'est par-là que nous sommes Français. Le peuple pa-

risien est comme une de ces médailles effacées que chaque antiquaire baptise de noms différens, et qui ne gardent aucune trace de leurs empreintes antiques. Dans le midi, dans le nord et dans une partie de l'ouest, il y a des caractères; il n'y en a point à Paris, et Paris est la France, selon le vœu du système de centralisation qui annihile l'esprit des départemens.

Il y a quelques oseurs dans les arts; mais on leur fait les cornes, et cependant ces oseurs sont encore bien timides, car presque tous imitent Byron, Goëthe, Shakspeare, Schiller, Moratin, Rossini, Constable, Boningthon et une foule d'autres. L'habitude est une poétique toute faite pour le peuple; l'imitation, une inspiration toute trouvée pour les artistes. Sortirons-nous jamais de-là? Non. Nous sommes au centre du monde civilisé; on nous apporte des idées de tous les points de la circonférence; nous les adoptons parce que c'est plus tôt fait que d'en chercher nous-mêmes. Notre paresse vient en aide à nos préjugés, et nous sommes classiques, romantiques, gallicans ou jésuites, selon que le vent souffle du nord ou du midi; bonnes gens d'ailleurs, aimables et spirituels, au dire de l'Europe entière, et gastronomes, oh! gastronomes!....

Pour cela nous n'imitons personne, et nos maîtres en fait de vignettes sont de très-humbles écoliers dans nos cuisines et nos offices. J'en suis tout fier !

M. Delavau.

Or sù, presto, sbrighiamo la e si stampi questa cosa per l'excellentissimo signor prefetto di pulisia, c'est-à-dire : Vite, qu'on imprime ceci pour monseigneur l'excellentissime préfet de police (ou de propreté, car c'est le même mot en italien).

PAUL-LOUIS COURIER. *Lettre à M. Renouard.*

J'ARRIVAIS auprès du cadre de M. Saint, curieux de voir le portrait d'un officier des *gardes à pied ordinaires du corps du Roi* [1], dont une femme m'avait parlé comme d'une fort bonne miniature. Deux individus étaient debout devant les ouvrages de l'habile peintre ; leur tournure me parut singulière, leur vêtement contrastait désagréablement avec ceux de toutes les personnes qui visitaient le salon cette matinée-là. C'était un samedi, jour privilégié, où toutes les belles dames de la finance et de la noblesse, où tous les fashionables de l'armée et de la bourse viennent se voir et parler de tout, excepté des tableaux dont ils sont entourés. Nos deux hommes attachaient

[1] M. de Terne.

leurs regards sur le portrait d'un personnage en habit noir, et modestement décoré d'un ruban rouge, comme tout le monde; ils se parlèrent tout bas; puis, l'un d'eux prononça distinctement le nom de M. Delavau, pendant que l'autre cherchait à deviner l'impression que produisait sur les personnes présentes la révélation qui leur était faite certainement avec intention. J'examinai plus sérieusement, et alors me revinrent en mémoire les vers de MM. Barthélemy et Méry :

> La redingote bleue et l'étroit pantalon,
> Le gilet haut croisé, les bottes sans talon,
> Et ce large col noir dont la ganse impuissante
> Dissimule si mal une chemise absente.

Je reconnus à ne m'y pas tromper, tant le signalement leur convenait, à quelles gens j'avais affaire. C'étaient des espions ou

> Des gendarmes subtils en hommes déguisés.

Déjà j'avais eu cette idée, lorsqu'étant devant l'effigie Kinsonnée de M. le maréchal de Hohenlohe, je vis mes deux observateurs se pincer les lèvres et froncer le sourcil pour un propos inconsidérement échappé à un pair de France de 1814, sur le double miracle auquel M. de Barteinsten doit le bâton et la pairie. Les agens attendaient

que quelqu'un se hasardât à parler de M. Delavau, et fournît la matière d'un de ces rapports qui peuvent faire avancer leurs auteurs d'une colonne au registre de M. de Saint-Jules. J'eus pitié de ces pauvres diables, et dans l'intérêt de leur fortune, je leur donnai bien vite le texte d'une dénonciation. D'abord je parlai de l'ouvrage exposé par M. Saint; je louai la vérité du coloris, la manière large et forte dont est touché le portrait de Monseigneur, le naturel de la pose et l'expression qui doit être très-fidèle. Mes auditeurs en titre d'office s'impatientaient; la largeur un peu outrée des points, le modelé, l'ajustement, n'étaient point leur affaire; il leur fallait mieux que cela pour le quai des Orfèvres, je les satisfis. Mais, afin que M. Delavau puisse contrôler le rapport de ses agens, et savoir jusqu'à quel point il doit compter sur leur fidélité, je vais transcrire ce que je dis alors :

« C'est un homme envers qui la France, Mont-Rouge et la cour sont bien ingrats, que M. le préfet de police; il devrait avoir des statues dans tous les carrefours de Paris, et je ne vois ici qu'un portrait de trois pouces; encore n'est-ce pas une offrande faite par la nation à un de ses bienfaiteurs. Les services rendus par M. Delavau, depuis qu'il

a l'emploi qui immortalisa Lenoir, sont immenses. Qui les pourrait énumérer, et qui peut cependant les avoir oubliés? Magalon attaché à un forçat galeux n'est qu'une de ses plus minces conceptions. Le cercueil de l'honorable duc de Larochefoucault jeté dans un ruisseau; le convoi de Manuel troublé par des cavaliers religieux; la translation du corps de Talma faite comme en secret à sept heures du matin, sont de ces combinaisons dont un autre se parerait, mais qui ne sont rien pour un génie de la portée de celui-là. Monseigneur est admirable pour les grandes choses; on siffle M. Récamier à l'École-de-Médecine; Monseigneur monte tout de suite à cheval par procuration, et charge, comme un héros, les mutins qu'il poursuit jusque dans la rivière; on crie *vive la Charte!* (Cri séditieux s'il en fut, parce qu'il faut que seul M. de Villèle vive, qui est bien autrement important à la France que la Charte.) Monseigneur se fait dragon et gendarme en même temps, et il sabre à dire d'expert; on illumine pour les élections, vite Monseigneur court dans la rue Saint-Denis, l'arquebuse au poing, et il tire aux constitutionnels comme ce bon Charles IX tirait aux calvinistes! Quelques reproches sont faits à M. le préfet, c'est

vrai ; mais que de louanges pour compensation ! Sans doute on pique, on arrête, on vole, on blesse, on tue même quelquefois dans notre bonne capitale ; mais quand il y a un cortége royal ou une procession honorée de la présence des princes, voyez si les quais, places et rues par où doivent passer le Roi et sa famille, ne sont pas bien sablés et soigneusement nettoyés. Rendez donc justice pleine et entière à M. Delavau.

C'est un homme qui.... Ah! un homme, un homme enfin.....

« Et puis, il est d'une rare sagesse ! Jamais il ne va au spectacle ; c'est exemplaire, dans un temps où les dévots arrangent fort bien ensemble mademoiselle Mars et l'abbé Fayet, la gourmandise et l'observation du carême. M. Delavau a refusé ses loges aux théâtres ; vous verrez qu'un jour il refusera son traitement, parce qu'il provient de l'impôt levé sur les maisons de jeux et les filles de joie. M. de Bonald n'en fera jamais autant, lui, il a et il gardera une pension de 12,000 francs sur les produits de la roulette que ce tyran de Bonaparte l'avait forcé d'accepter ; aussi le noble pair n'aima jamais cet empereur, pas même quand il sollicitait l'emploi de gouverneur des enfans de Lucien ou d'un autre des Napoléon. »

Monseigneur l'évêque de Beauvais.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage.
BOILEAU. *Le Lutrin.*

On oubliait ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait ses auditeurs.
GRESSET. *Vert-Vert.*

MA CHÈRE AMIE [1],

M. Hersent...., tu sais qui je veux dire? le peintre de *Ruth*, l'auteur du portrait de la jolie petite madame Hyacinthe Didot; M. Hersent vient de nous donner un chef-d'œuvre. Nous en sommes toutes émerveillées ici, et nous te plaignons bien de ne pas pouvoir jouir du plaisir que nous éprouvons à sa vue; mais aussi, que fais-tu dans ton Beaujolais quand le Salon est ouvert?

[1] Nous avons trouvé cette lettre toute décachetée sur les degrés de la petite porte de Saint-Sulpice : une mendiante nous a dit qu'elle venait de tomber du sac d'une jeune demoiselle qui sortait du salut. Nous la publions en supprimant quelques détails qui pourraient faire reconnaître l'auteur.

Ce n'est point un grand tableau qu'a exposé M. Hersent, mais un portrait; portrait de qui? devine. Tu vas croire, je suis sûre, que c'est celui de notre belle et bonne Séphélie? Mieux que cela, ma chère; de la duchesse de P.? Mieux encore. C'est l'évêque de Beauvais que notre ami (car le peintre de celui que nous aimons mérite ce titre) a fait revivre tout entier sur la toile. Ah! Pauline, qu'il est bien, qu'il est doux, qu'il est ressemblant!

Tu ne peux avoir oublié les traits de celui dont Angélique nous disait : « Mes bonnes amies, prenez donc M. Feutrier pour confesseur, il a de si beaux yeux! » Eh bien! depuis ton départ il est encore mieux qu'il n'était alors. Le violet lui sied à merveille; il est d'un embonpoint qui charme; il a l'air content du sort que notre Saint-Père et le Roi lui ont fait; cette satisfaction nous est une grande joie, et il n'est, je te proteste, aucune de nous qui n'eût acheté au prix de quelques chagrins cette quiétude dont notre directeur paraît goûter les délices.

M. Hersent a représenté Monseigneur debout. Son port a de la grâce; il a la tête haute sans affectation, le regard modeste et assuré à la fois, le front serein, le teint plus calme que frais; il

sourit, mais point à la façon des mondains. Si ses lèvres s'ouvraient, ce serait pour laisser échapper quelques-unes de ces phrases inspirées par l'amour de Dieu, et qui nous donnaient une idée de l'éloquence du bel ange que reçut la Vierge-Marie. Ses mains sont bien blanches, bien potelées, d'une forme presque antique; la bague épiscopale fait ressortir tous les avantages de la droite; l'autre se détache sur un bréviaire relié, comme celui du vice-amiral Allemant, que tu admirais un soir à la chapelle des Tuileries avant les vêpres.

Je ne peux pas te dire combien le pinceau caressant de l'artiste a délicieusement terminé ce portrait. Il faut voir cette rondeur de joues, ce coloris tendre qui ferait l'envie de tant de nos dames, cette charmante mollesse de contours et de touche à laquelle M. Hersent s'est forcé pour rendre mieux son modèle! Je vois quelque chose d'enfantin et de grave dans cette physionomie dont je rêverais, si on ne m'avait averti des dangers qu'il y a pour une jeune fille, à penser dans ses songes aux radieux archanges ou aux hommes qui leur ressemblent. Point de ces angles et de ces grandes cavités que les peintres prodiguent dans la représentation des figures de

Saints ; point de ces couleurs sombres dont ils couvrent le front de leurs anachorètes. Une femme peignant Eliacin ou le fils de Tobie, n'aurait pas fait mieux.

Les libertins, comme dit le père Guyon de ceux que le démon tient sous sa loi, ont trouvé moyen de critiquer l'ouvrage de M. Hersent ; ils l'ont déclaré *joli* et n'ont voulu convenir jamais qu'il fût *beau*. Quelle méchante haine ! Des jansénistes se sont récriés sur l'exposition du portrait d'un prêtre ; ils ont trouvé cela inconvenant, peu conforme à l'humilité chrétienne, que sais-je ? Comme si l'image d'un ecclésiastique revêtu d'un beau rochet de dentelle et d'un camail d'une riche moire était déplacé dans un lieu public, en France, au temps où nous avons le bonheur de vivre !

Les vipères cherchent toujours à mordre, il faut les laisser faire et prier pour leurs victimes. Unis-toi donc d'intention avec nous pour obtenir du ciel de longues années pour notre cher M. Feutrier.

Il m'est venu une idée qui a eu tout de suite un grand succès dans nos salons ; c'est une inspiration, ma chère ! J'ai proposé d'ouvrir une souscription pour l'exécution de cinquante co-

pies de l'admirable portrait de monseigneur de Beauvais. Mon projet a été adopté avec enthousiasme par toutes nos jeunes amies. Nous en parlerons à M. Hersent, et j'espère qu'avant un an (si cet artiste a des élèves habiles et un peu d'industrie [1]), chacune de nous aura dans son oratoire une image du digne abbé que nos pauvres regrettent et que nos vœux ont suivi dans son diocèse. Ce monument de notre piété fera rire les gens du siècle; mais le ciel nous en tiendra compte.

Adieu, ma Pauline; reviens vite parmi nous. Alphonsine est accouchée d'un fils joli, gras, se portant à merveille; elle le destine à l'Eglise. Dieu! le beau cardinal que cela fera, si la vaccine le préserve et s'il tient tout ce que son visage promet!

Je t'embrasse comme je t'aime;

ATHÉNAIS DE Ri.....

Paris, le 5 novembre 1827.

P. S. Tu es capable dans ta campagne de Beaujeu de ne pas lire les journaux et de ne pas

[1] Sous le gouvernement impérial, M. Benoist avait établi une fabrique de portraits de Napoléon : c'est sans doute ce souvenir qui a inspiré à mademoiselle Athénaïs l'idée des copies du portrait de M. Hersent. M. Benoist était employé au ministère de l'intérieur; il

savoir ce qui se passe. Moi, je lis tous les jours deux des feuilles publiques; c'est une occupation charmante; aussi quoique je n'aie pas seize ans, j'entends fort bien le gouvernement. La *Gazette Universelle de Lyon* et la *Gazette de France* sont mes *Heures* politiques. Imagine-toi que la *Quotidienne* nous a à peu près trahies. Elle a passé à la révolution. — Mon père est le candidat ministériel, c'est-à-dire royaliste, d'un des arrondissemens de Paris. — M. Feutrier préside un des colléges de la province. — Achille de M... sera fait capitaine de lanciers si son père vote bien à la Chambre. Qu'il sera distingué sous le bonnet polonais! Il est fort agréable, Achille! Victorine l'aime toujours beaucoup, mais on dit qu'il adore en secret la baronne de R... J'en serais fâchée. Il a pensé un moment à moi; mais ce n'est pas dans l'armée que j'ai placé mes affections. — Notre petite négresse est baptisée; c'est un évêque *in partibus* qui a fait la cérémonie; nous

suggérait aux conseils de préfectures et aux mairies la pensée de demander à l'Empereur son effigie. Sa Majesté accordait cette faveur aux municipaux dévoués; les pétitions retournaient à M. Benoist qui chargeait madame Benoist de l'exécution des ordres de Bonaparte. Madame Benoist avait un talent très-agréable; la plupart de ses portraits de l'Empereur sont fort bien faits.

(*Note de l'éditeur.*)

espérons la faire rosière l'an prochain à Surêne ou à Sceaux. Les maires de ces deux communes nous sont très-dévoués et ils connaissent la vertu de Mila. — Maman a chassé notre jockey Péters, je ne sais pourquoi; il était si gentil sous la livrée !

M. Léon Cogniet.

SAINT ÉTIENNE. — UN MOT SUR LE SYSTÈME NOUVEAU. — LE GRENADIER DE MOSCOU. — LE MARÉCHAL DE HOHENLOHE. — HISTOIRE SINGULIÈRE.

M. Cogniet débuta en 1824 avec beaucoup d'éclat; son *Marius sur les ruines de Minturnes* obtint un succès d'estime parmi les connaisseurs; son *Épisode du massacre des Innocens* réussit auprès des artistes et du peuple. Le jeune peintre ne s'est point arrêté là; il a marché dans la voie qu'il s'était ouverte, et il est arrivé à un talent très-réel que le temps peut fortifier encore, mais qui est déjà un des plus dignes d'estime entre tant de talens divers dont notre école de peinture se doit glorifier.

Saint Étienne portant des secours à une pauvre famille nous paraît un fort bon ouvrage sous tous les rapports. D'un dessin plus élégant et plus pur, d'une couleur plus riche et plus solide que le *Massacre des Innocens*, pour pro-

duire aux yeux du vulgaire autant d'effet que ce tableau, il ne lui manque qu'un sujet à qui tout le monde s'intéresse davantage. La crainte d'une mère pour les jours de son enfant que le fer du bourreau va frapper peut-être, jette une émotion profonde dans tous les cœurs ; la visite d'un modeste chrétien chez un malheureux soldat, n'éveille pas au fond des ames un sentiment aussi vif. Il n'y a point de terreur. Si l'on est né généreux, l'action du charitable visiteur paraît toute simple ; si l'on n'a pas la vertu qui porte à secourir son semblable, on ne comprend pas cette action. Tout l'intérêt que M. Cogniet pouvait mettre dans son sujet, en le traitant avec une sage simplicité, nous le trouvons assurément dans son tableau. Sa composition, exempte de l'exagération et du fracas, qui est le défaut trop ordinaire des ouvrages historiques, est en harmonie avec le caractère du personnage principal.

Etienne, appelé par la misère sous le toit d'un vieux guerrier, dont Tibère a méconnu les services, et que le ministre de l'empereur a condamné peut-être à mourir de faim, parce qu'il n'a pas voulu appuyer de son glaive les volontés tyranniques de Séjan ; Etienne, suivi de deux jeunes disciples de la nouvelle loi, apporte au

moribond du pain et des paroles de consolation. Le vieillard, étendu sur un lit que sa faiblesse ne lui permet pas d'abandonner, exprime seulement par un regard, sa reconnaissance pour le bienfait dont il est l'objet. Une jeune femme, la fille du pauvre, est au chevet du grabat, et joint ses paroles au témoignage muet de gratitude que donne son père. Les compagnons d'Etienne assistent à cette scène attendrissante sans étonnement et presque sans émotion. Chaque jour le spectacle du malheur frappe leurs yeux, chaque jour ils voient leur maître pratiquer la bienfaisance; ils n'admirent plus le vicaire des apôtres, et déjà ils ont appris de lui à regarder comme une épreuve tentée par Dieu sur la force morale de l'homme ces souffrances auxquelles le soldat est près de succomber.

On a blâmé les trois figures de profil de saint Etienne et de ses disciples; on a eu tort et raison: tort, parce que le hasard seul semblant avoir assigné leur position dans le tableau, cette idée éloigne toute apparence d'arrangement; raison, parce qu'il résulte de-là quelque uniformité. Les têtes sont au surplus d'un charmant caractère; elles se ressemblent un peu, mais qui aurait le courage de s'en plaindre! La femme dont nous

parlions tout à l'heure, porte sur ses traits les dégradations de la pauvreté; son expression a cependant de la noblesse, elle est jolie encore quoique les pleurs aient flétri son visage. La tête du vieillard est remarquablement belle; ses yeux enfoncés dans leur orbite qu'ont creusé la maladie et le besoin, sont d'un effet sévère; la maigreur de ses traits et de son corps fait peine à voir, mais elle n'a rien de repoussant. M. Cogniet a su être vrai sans être trivial; c'est un grand mérite dans ce temps-ci.

Le style du morceau que nous louons avec tant de plaisir, est gracieux à la fois et énergique. Le dessin est élégant, mais sans recherche, correct d'ailleurs, et bien loin de ce mépris des formes qu'on affecte aujourd'hui, par une contradiction singulière avec la propension qu'on a pour la reproduction scrupuleuse de la nature; comme si dans une figure d'homme jetée sur la toile, la première chose ne devrait pas être un homme, c'est-à-dire ses proportions, ses os, ses attaches et la configuration de ses muscles! Plusieurs de nos peintres romantiques, qui méritent à beaucoup d'égards les éloges qu'on leur donne, peignent avec chaleur *les dessus*, mais paraissent oublier qu'il y a sous la peau quelque chose qu'il

faut peindre aussi. M. Cogniet, en s'éloignant du système des beautés convenues que l'abus de l'admirable école du style avait introduites dans l'art du dessin, s'est cependant mis en garde contre le laid. Il ne peint pas des statues, mais il choisit dans la nature.

L'effet général du *saint Etienne* est calme; la couleur est vierge de manière; elle a de la solidité et ne manque pas d'éclat dans les têtes et les extrémités des jeunes gens et du saint. La touche de M. Cogniet est large, facile; elle est douce ou vigoureuse, selon qu'elle arrondit le front adolescent d'un des suivans d'Etienne ou qu'elle modèle le torse et la face décharnés du vieux soldat. Nous ne saurions trop louer le tableau que nous venons d'analyser, il renferme des beautés d'un ordre supérieur, et nous n'y voyons rien de médiocre; le principal y est excellent, et les accessoires, traités avec la fermeté d'une peinture d'histoire, sont faits avec le soin d'une peinture de genre.

M. Cogniet a de la pensée; toutes ses compositions en font foi. Le *Massacre des Innocens*, que nous rappelions au commencement de cette note, réussit surtout par la poésie du sujet. Le *Grenadier de Moscou* doit aussi à ce mérite

d'avoir fixé l'attention du public ; d'autres qualités encore le recommandent aux amis des beaux-arts.

Les coupoles dorées du Kremlin brillent au milieu des flammes que le désespoir national vient d'allumer dans Moscou.... Les ressources promises aux Français vont être anéanties par l'incendie; le feu ravira tout espoir à la conquête, et le froid vengera le peuple vaincu des exploits du conquérant... Le besoin de la retraite est pressant; mais cette retraite comment s'opérera-t-elle? Voyez cette vaste plaine recouverte de neige, et dites quel avenir promettent aux braves cet horizon de glace et ce ciel chargé de frimas, qu'un sort ennemi a rendu plus rigoureux qu'il ne le fut jamais, pour faire expier à notre armée trente ans de gloire et de bonheur....

Nos soldats fuient les dangers que présente la ville embrasée et se précipitent dans des périls contre lesquels leur valeur ne sera que trop impuissante. Les colonnes commencent ce mouvement rétrograde qu'ont précédé tant de regrets et que va suivre la mort si horrible sur la terre étrangère....

Quelques tirailleurs se sont écartés d'une division des grenadiers de la garde et s'avancent

dans la campagne, où un parti de Cosaques vient prendre position pour inquiéter la marche de nos régimens. Seul, au milieu d'un petit cimetière dont il s'est fait une espèce de fort, un vétéran de ces légions qui firent trembler le monde, et commencèrent au bord du Nil leur carrière qui devait s'achever au bord de la Moskowa, attaque les cavaliers du Don et se défend contre leurs ripostes. Plusieurs ont déjà été frappés; d'autres ont pris la fuite; plus hardis, deux ou trois s'avancent de nouveau; mais un est atteint d'une balle qui le renverse de son cheval; le grenadier recharge son fusil qui fume encore; sa contenance assurée présage le destin réservé au premier qui se trouvera à la portée de son arme. Une compagnie franchit le mur d'enceinte du cimetière et vient soutenir cet intrépide tirailleur qui n'a ni appelé, ni souhaité peut-être un tel secours, et qui, après avoir calculé toutes les chances de l'armée, a fait avec sang-froid le sacrifice de sa vie. Hélas! il semble repousser les Russes, moins pour remporter une dernière victoire que pour faire respecter son tombeau.

Le combat de ce héros est un épisode plein d'intérêt. Dans la composition de M. Cogniet tout va à l'ame. Rien n'est plus touchant, plus

capable d'inspirer des réflexions mélancoliques et de rappeler de grands souvenirs, que la situation de ce soldat dans lequel on peut voir le représentant allégorique de l'armée entière. Les objets qui l'entourent disent assez quel sera le dénouement de l'action où il s'est engagé; le Russe ne sera pas son plus cruel adversaire! le reflet de l'incendie s'étendant sur la plaine et confondant d'une manière si poétique les élémens de mort qui menacent les Français.... On voit que là va périr le grenadier; une voix sinistre semble lui crier : « Tu n'iras pas plus loin, et la croix de ce cimetière a été plantée pour toi! »

Comme peinture, le tableau de M. Cogniet n'est pas moins remarquable qu'il ne l'est comme conception romantique [1]. L'effet en est terrible, et rien n'y sent le mélodrame. La simplicité dans l'arrangement de la scène et dans la pose du soldat est très-louable. La figure du grenadier est d'un bon dessin; elle est naturelle avec noblesse. Le coloris de ce morceau fait honneur à la palette de l'artiste dont il faut louer aussi la touche large et ferme.

Des qualités analogues, et en rapport, quant à

[1] Exposé en mars 1826 dans les salons de la *Société des Amis des Arts*, cet ouvrage échut, par la faveur du sort, au Roi qui en a fait

l'effet, au sujet qu'il avait à représenter, recommandent le tableau au bas duquel on lit : *Santona.* L'histoire de cet ouvrage est singulière ; il faut que je vous la conte.

La guerre d'Espagne était achevée, et les sujets de Ferdinand commençaient à jouir du bonheur que la présence de nos troupes dans la Péninsule devait assurer au pays ; la gloire de nos conquêtes était consacrée par la poésie ; le préfet de la Seine voulut que la peinture la consacrât aussi. Il commanda une série de tableaux représentant les faits d'armes les plus importans de la campagne. Il y eut de l'illustration à l'huile pour tous les officiers et pour M. de Damas aussi. La collection de la préfecture figura à l'Hôtel-de-Ville, puis au salon de 1824 ; elle est maintenant disséminée sans doute, car M. de Chabrol aura fait à chaque général la galanterie de lui donner la page de cette histoire mémorable qui le concerne. Par une fatalité bizarre, le prince de Hohenlohe-Barteinsten qui n'est jamais oublié du ministère et qui doit au souvenir toujours présent de monseigneur Villèle la dignité de maréchal et la pairie par-dessus le marché, M. de Hohenlohe fut oublié. L'hono-

présent à madame la Dauphine. Cette princesse possède aussi le tableau de *Santona.*

rable guerrier s'en affligea ; M. le préfet le sut et il se hâta de se faire pardonner une faute commise sans volonté. L'affaire était embarrassante : il fallait choisir, dans la part d'action prise par M. le prince Barteinsten aux travaux militaires de 1823, un sujet qui mît sa seigneurie en évidence. Un commis feuilleta les bulletins et ne vit rien. — Un peintre sera peut-être plus heureux, dit le préfet; qu'on m'aille chercher un peintre. On s'adressa à M. Cogniet, et on lui dit : « Il nous faut un tableau où le juste amour-propre de M. de Hohenlohe puisse trouver son compte; le temps est la guerre d'Espagne, le sujet ce que vous pourrez ! » Et M. Cogniet se mit bien vite à l'œuvre. Il s'informa, fit de longues enquêtes et ne découvrit rien. Il n'aurait pas fallu moins qu'un miracle pour qu'il en arrivât autrement. La division du général n'avait pas trouvé l'occasion de se signaler; il n'y avait pas eu de gloire pour tout le monde dans une guerre si courte ! Le baron de Damas avait été plus heureux, lui qui n'avait pas besoin du combat de Llers pour montrer qu'il est grand homme de guerre ! M. Cogniet revint à M. de Chabrol qui s'avisa d'un moyen excellent. « M. le maréchal, pensa-t-il en lui-même, saura peut-être à quelle affaire il s'est trouvé; écrivons à son ex-

cellence. » Il écrivit. M. de Hohenlohe se rappela qu'un jour il s'était présenté devant Santona pour le forcer de capituler; qu'il avait envoyé aux rebelles un parlementaire reçu civilement, mais renvoyé sans réponse; que la ville s'était rendue plus tard, mais qu'il était dans son lit au moment de la capitulation. Il raconta ces faits avec la naïveté modeste et touchante que mettait le grand Condé à dire ses exploits immortels. M. Cogniet se décida à jeter Santona sur le dernier plan de sa toile, comme prétexte de tableau, et il groupa ensuite sur le devant quelques officiers d'état-major dont un reçoit l'ordre d'aller sommer les constitutionnels de se rendre.

Le madrigal de M. le préfet arrangé par M. Cogniet est une fort bonne chose; nous ne voudrions pas pour beaucoup que M. de Hohenlohe n'eût pas éprouvé de regret à l'oubli de l'édile parisien. La composition de ce morceau historique exécuté dans de petites proportions est simple. Le général est en avant de ses aides-de-camp, monté sur un cheval blanc qui bat la terre du pied, et, comme celui de Louis XIV, semble se plaindre de la main qui l'attache au rivage. Le colonel, que les Espagnols vont revoir bientôt, est sur le second plan à droite du prince qu'on voit

par le profil droit; les officiers sont derrière leur chef, et un soldat à gauche présente les armes. Hommes et chevaux sont bien dessinés, largement peints et naturellement en scène. La figure du carabinier, le sac sur le dos et rendant les honneurs militaires à M. de Barteinstein, est très-belle. La couleur de ce tableau est solide et brillante; l'effet en est simple; les personnages se détachent en vigueur sur le fond. Un seul mot suffira à l'éloge de l'ouvrage de M. Cogniet: M. Horace Vernet a rarement fait mieux et il n'a pas toujours fait aussi bien dans ce genre.

M. Cogniet a exposé, outre les trois tableaux que nous venons d'analyser, d'autres productions dignes de leur auteur, mais d'une moins grande importance.

M. l'abbé de La Mennais.

M. L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES. — M. LE CARDINAL DE LATIL.

.... Aujourd'hui l'Église militante
Pour des lambris dorés a déserté la tente.
BARTHÉLEMY ET MÉRY. *Rome à Paris.*

Un rigoriste disait qu'une femme vertueuse et un prêtre ne doivent pas permettre qu'on expose leurs portraits au Louvre. Cela est trop absolu, au moins de moitié. Une femme peut être fort honnête, et vouloir, si elle est jolie, obtenir au Salon de peinture les mêmes succès que dans le monde; voyons, en conscience, y a-t-il là quelque chose qui soit réellement contraire aux mœurs ? Quant au prêtre, il n'y a pas plus de mal de sa part à se montrer dans ce lieu profane, que dans un autre, la cour, par exemple, ou le salon du ministre qui fait les évêques et les pairs. Il est vrai qu'il n'est pas très-bien que l'antichambre de Son Excellence ou celle du prince, reçoivent un

homme supposé étranger aux intrigues et à la corruption du monde.

Un peintre fait des portraits pour vivre ; il ne lui est pas indifférent de portraire un citoyen obscur, si beau de couleur et d'expression qu'il puisse être, ou un personnage connu, tant laid soit-il. Le peintre du bas étage, qui spécule sur les affections de famille ou les vanités des concierges, expose à la porte de son allée, Odry, le Marquis chansonnier, ou la marchande de gâteaux de Nanterre; il atteste par-là qu'il sait *attraper la ressemblance*. Le peintre du grand monde s'adresse à d'autres modèles; pour que tel banquier lui paie un jour deux cents louis le portrait de sa femme ou de sa fille, il sollicitera la faveur de peindre le Roi, M. de Villèle, M. Frayssinous, ou la vieille duchesse de Ser..... Il exposera ses ouvrages au Louvre, et ce lui sera une bonne enseigne pour son atelier.

Dans le temps où la mode était aux bonnets de grenadier, les artistes cherchaient à faire des militaires; depuis qu'on a pu dire :

Ecce tricornigeri veniunt, nigra agmina, patres [1].

les portraits d'abbé sont très-courus. C'est à qui

[1] Plaisante allusion faite par M. Bouvet de Cressé à l'arrivée, auprès

aura l'honneur d'avoir devant son chevalet un prince de l'Église. Nous pourrions nommer un homme d'un talent médiocre, qui a dû de faire une quinzaine de portraits aristocratiques au bonheur qu'il eut de fixer sur la toile les traits d'un jeune prêtre de qualité, répandu dans le plus grand monde et oracle de sa coterie ; encore l'effigie du faiseur de conférences n'avait point été mise au Louvre !

Que voulez-vous qu'un évêque réponde à ceci : « Monseigneur, je suis artiste et j'ai besoin de vivre. Le portrait est ce que nous appelons *le pot-au-feu*. On est devenu si pudibond depuis quelques années, que bien des gens répugnent, par dévotion, à se faire peindre ; ils voient un péché dans une chose toute simple, et qui ne fut réputée en aucun temps peu orthodoxe. Si Votre Éminence voulait lever les scrupules de ces chrétiens timorés, elle me rendrait un service insigne ; je vous prie donc, Monseigneur, de permettre que je reproduise vos traits vénérés, que je place mon tableau au Salon, et qu'à l'abri de ce pieux charlatanisme, je gagne un argent dont j'ai besoin. »

du vaisseau *la Montagne*, du navire portugais *le Saint-Ignace*, qui portait à sa proue la figure du fondateur des jésuites. Ce navire avait été capturé au commencement de la campagne de 1794.

L'évêque refusera-t-il ? Mais les œuvres de charité se pratiquent de cent manières, et celle-là est une des plus sortables. Il acceptera donc pour obliger le peintre, et viendra au Salon braver vos sarcasmes. Un autre motif encore le fera condescendre au désir de l'artiste : l'Eglise a des idées de conquêtes, et il ne lui faut négliger aucun des moyens de réussir ; peupler le Louvre de têtes ecclésiastiques est une excellente chose dans le système. Le prêtre a raison, il oblige le peintre et sert la cause sainte. Quant au peintre, il a raison aussi ; mais nous ne pouvons nous empêcher de comparer ce spéculateur, qui se fait commanditer par un prélat, au pauvre que nous voyons demander l'aumône en récitant des *Pater* et des cantiques.

Il est certainement quelques hommes qui ne vont pas au-devant des gens d'Eglise, mais que ceux-ci vont chercher; il faut bien le dire, nos saints ont aussi leur petit coin d'orgueil. C'est donc pour le général, ce que je viens de dire, et non pour le particulier.

M. Paulin Guérin nous a donné un excellent portrait de M. l'abbé de La Mennais. L'éloquent écrivain est représenté composant une page de *l'Essai sur l'indifférence*. Il vient d'écrire le

mot de *pape*, et il sourit malignement, comme si ce mot jeté dans la discussion doit être à l'instant le sujet d'une de ces luttes animées auxquelles se plaît son génie. Ne cherchez pas sur cette figure le doux patelinage, la réserve arrangée, la grâce mystique, la fraîcheur nonnette d'un abbé de ruelle ou d'un moine de l'antique Citeaux. Il n'y a rien là qui puisse ravir des yeux dévots, rien qui aille aux belles pénitentes ; examinez de plus près, et vous verrez qu'il n'y a rien non plus qui aille au pouvoir. Cette petite tête maigre, longue, caractérisée ; ce teint lymphatique, ces yeux gris, pénétrans et spirituels ; ces joues sillonnées, des pommettes au menton ; ces lèvres un peu grosses et plus violettes que vermeilles ; ce surbaissement des sourcils ; ces rides du coin de l'œil qui s'accordent avec le mouvement des muscles de la bouche pour marquer le sourire ironique ; cet air d'assurance qui n'est pas vaniteux ; cette conviction de la force et du talent, qui se révèle sous la naïveté la moins cherchée ; ce corps frêle; cette petite main au bout de ce petit bras ; tout cet ensemble qui n'a rien de quêteur, vous dit que vous avez affaire à un être hors des données communes. Il est prêtre et ne veut point être évêque ; il vit dans un temps de servilité, et il ne rampe de-

vant personne; il ne recherche pas les succès de boudoir, il ne catéchise pas, entre le café et le boston, des infidèles qu'il convertirait par des madrigaux, il s'attache à de grands systèmes, à de grands hommes. Il se mesure avec Rousseau, et souvent il est de la taille du philosophe. Figurez-vous François de La Mennais à la place de Christophe de Beaumont, et voyez l'archevêque aux prises avec l'auteur d'Emile! Quelle admirable guerre! Si la vérité ne sort pas du choc de ces deux génies, la vérité n'est pas!

L'abbé de La Mennais est un homme à part, un prêtre à part. Il tient pour la puissance suprême de Rome. Il veut des bulles pour charte, un pape pour roi; il fait d'admirables ouvrages pour la légitimité temporelle du successeur de saint Pierre; et, de ce souverain, le seul qu'il comprenne, il ne veut rien, rien, pas même le chapeau rouge. On a dit que M. de La Mennais a choisi une cause, comme Rousseau; je n'en sais rien. Si cela est, il faut convenir qu'il peut y avoir bien du génie en dehors des convictions. On a dit qu'il est la dernière colonne de l'Église romaine; je le crois.

Il prit un jour à M. de La Mennais le désir d'aller à Rome, et il partit. On se hâta de répan-

dre qu'il allait chercher les faveurs du Saint-Siége; il revint comme il était parti. Ce n'est pas que le pontife l'eût accueilli sans distinction ; mais son indépendance refusa tout. Il fut logé au Vatican, reçu par des cardinaux, admis aux audiences intimes du pape, traité en roi ; il quitta le palais où l'on intrigue pour la barrette, et après avoir baisé la main de Léon XII, il recouvrit sa tonsure de la simple calotte noire. A Capri, on l'arrêta comme carbonaro. On n'a pas songé encore à l'arrêter en France comme franc-maçon.

Je me plais à parler longuement de M. de La Mennais avec qui je n'ai cependant aucune sympathie politique ou religieuse; mais j'admire ce grand écrivain; j'aime son imagination vive et brûlante, le tour de son esprit téméraire et original ; je l'estime même quand il oublie la modération jusqu'à nous menacer de nous faire voir *ce que c'est qu'un prêtre ;* je crois sa doctrine encore moins raisonnable que dangereuse ; mais j'honore son caractère. Indépendant et chevalier de la thiare ! voilà de ces contrastes qu'on ne rencontre pas souvent ; c'est comme un paradoxe de conduite.

L'ouvrage de M. Paulin Guérin est très-remarquable par son coloris, sa touche fine et ferme

et la vérité du sujet représenté. Reprochons au peintre un détail qui nuit à l'effet naïf d'un portrait d'ailleurs si bon. Pourquoi avoir affublé du petit manteau M. de La Mennais? ou pourquoi lui avoir mis la plume à la main? Est-ce un trait caractéristique? L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* ne peut-il écrire sans mantelet? Buffon ne composait pas sans manchettes.

M. Robert Lefèvre a recouvert des habits épiscopaux Mgr. de Bourges, et il a bien fait. M. de Villèle tient son rang dans l'Eglise par la mosette; l'abbé de La Mennais le tient par la plume; c'est une faute de goût de représenter l'écrivain avec les accessoires de la coquetterie, c'en serait une d'oublier les dentelles de l'Eminence. Jetez dans le tourbillon du Louvre M. de Villèle avec une simple soutanelle, personne ne devinera en lui un homme d'importance; essayez d'y perdre l'abbé de La Mennais : s'il a son rabat et ses armes, s'il jette un regard sur vous, comment pourrez-vous le méconnaître? M. Robert a bien conservé à la physionomie de Mgr. de Bourges son caractère; il y a du gascon dans ses traits; du gascon, oui, moins.... je n'ose pas dire. L'abbé de Villèle eut quelques succès à la chaire, quand M. le comte de Villèle était chef de l'Opposition royaliste; il

est arrivé à l'archiépiscopat quand l'ennemi du ministère est devenu ministre. C'est un plaisir d'avoir un cousin comme ce bon Joseph! il pense à tous ses parens; plante ceux-là au palais Rivoli, les autres au palais de Bourges, et l'espèce est si bonne qu'elle prend partout. Monseigneur l'archevêque doit chanter *in petto* de beaux *Te Deum* en mémoire de la révolution; sans elle le ministre régirait une sucrerie, et le voilà fouet de Metternich ; que serait alors le prélat? chapelain d'un capitoul, ou gouverneur des enfans d'un négrier!

La peinture de M. Robert Lefèvre n'est pas mauvaise; c'est tout ce qu'on en peut dire. Si sa couleur était plus vraie, son dessin plus élégant, sa touche moins molle, son effet plus vif, on pourrait louer son ouvrage.

Simplicité, naturel, c'est ce qui recommande le portrait de M. Latil exécuté par madame Varcollier [1]. Cette jeune dame, qui débute dans les arts, ou du moins qui expose au Salon pour la première fois, annonce d'heureuses dispositions.

[1] Madame Varcollier est auteur d'un portrait de M. Hesse (n. 1023) que nous préférons encore à celui de M. de Latil, et qui est un ouvrage très-digne d'éloges.

(*Note de l'éditeur.*)

Son pinceau est exempt de manière et il ne manque pas d'énergie ; son crayon est pur, et il ne va qu'à la vérité. Le portrait du cardinal est fort bien, quoique les ombres du bas de la figure soient un peu trop noires, que le camail soit d'un ton un peu crû et que par-là le coloris de la tête perde de son éclat. Quelques glacis remettront tout cela dans une heureuse harmonie. Madame Varcollier fera bien aussi, si Son Eminence le permet, de tempérer les feux de cette plaque du Saint-Esprit que Monseigneur porte sur la poitrine. Il me semble qu'il y aurait de la convenance à jeter dans l'ombre toute la partie mondaine de cette peinture religieuse; M. de Latil ne doit pas chercher à briller par les cordons ; cette faiblesse est bonne pour un courtisan séculier. Les bijoux et les rubans, que sont-ils pour un homme si intimement lié à l'histoire de la Restauration? Ce qui décore M. de Latil, ce n'est pas un ordre ou dix, mais la reconnaissance de l'Église pour le rang qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde politique, et celle des jésuites pour les importantes conquêtes qu'il a faites à leur ordre. Saint Vincent de Paule... Mais voyez la manie des comparaisons! Comparaison n'est pas raison, n'est-ce pas, Monseigneur?

Eh bien ! point de comparaison, je la rétracte et avec La Fontaine :

Je me tais et ne veux vous causer nul ennui,
Ce ne sont pas là mes affaires.

Sir Thomas Lawrence.

PORTRAIT DE MASTER LAMBTON.

L'école anglaise allait perdre toute l'importance qu'elle avait acquise il y a trois ans; on s'en réjouissait, on s'en affligeait. « Voyez, disait ce paysagiste, Constable est bien mauvais cette fois. — Tant pis. — Tant mieux vraiment! Battus aujourd'hui, les Anglais ne se montreront pas en 1829; ils ne nous arracheront plus les décorations et les suffrages du public. — Mais ils vous ont fait entrer dans des voies nouvelles. — Ils ont tourné la tête à quelques jeunes extravagans, et voilà tout; c'est une pitié que leur système; du lazzi, des effets forcés, et pour du classique pas l'ombre. Tenez, ce que nous connaissons d'eux prouve qu'ils n'entendent rien à la peinture; et ma foi, Dieu soit loué! ils ont conspiré eux-mêmes contre l'engouement qu'ils avaient excité! Quand on est Français, Wellington et Kean, Castlereagh et Wilkie, c'est tout un.

Certainement miss Smithson est admirable, entraînante, sublime, naturelle, gracieuse, passionnée, tout ce qu'il vous plaira; elle m'a ravi dans *Belvideira* et dans *Jane Shore*, mais je n'ai pu l'applaudir. Ses succès me faisaient saigner le cœur pour cette pauvre demoiselle Duchesnois; j'ai juré de ne pas aller voir Young et Macready par respect pour Joanny et Lafon. On perd le vrai beau, on mine l'esprit national. — Et l'on sort des vieilles routines. — Oui, pour tomber dans les routines nouvelles. Les préjugés romantiques valent-ils mieux que les préjugés classiques? — Qui parle de défendre les préjugés? C'est pour la liberté que l'on dispute. — Dites donc pour l'anarchie. Aristote et David sont détrônés, on a horreur de l'Olympe et des Atrides; on s'est fait des héros pour faire une autre école. Encore si les novateurs n'étaient pas des copistes, s'ils créaient quelque chose! mais en littérature ils jurent par Schiller ou Shakspeare, en peinture ils reconnaissent pour maîtres Delacroix ou Lawrence. Mais Lawrence leur manque cette année, et c'est déjà la moitié de notre cause de gagnée. »

Lawrence n'a pas manqué aux partisans de l'école anglaise, un de ses plus beaux ouvrages

est arrivé au Louvre, et à quelque système qu'on appartienne, il faut avouer que ce morceau est délicieux. C'est le portrait du jeune Master Lambton, que nous connaissions par la belle gravure (à la manière noire) de Cousins, artiste de Londres. Pour l'école, à laquelle nous avons eu raison de faire quelques emprunts, mais qu'on ne peut sans folie opposer à la nôtre, mieux vaudrait que Lawrence eût envoyé une grande composition. Il ne nous a rien montré encore de capital, le Gérard britannique; ce n'est cependant que lorsque nous aurons vu quelques tableaux historiques de ce maître, que nous pourrons juger de son mérite et de la peinture anglaise. Est-ce sur un portrait de Vandick qu'on a pris la mesure du talent des peintres hollandais?

La pose de l'enfant représenté par sir Thomas Lawrence est pleine de grâce et de vérité. Assis sur une roche qui domine un abîme, la jambe droite pliée sous la cuisse gauche, la tête inclinée à gauche et appuyée sur la main de ce côté; le bras droit étendu et la main posée sur un angle du rocher, les yeux élevés au ciel, et la physionomie calme, le petit Lambton paraît plongé dans une rêverie mélancolique au-dessus de son âge; on dirait un Byron de douze ans.

L'expression de cette figure est ravissante ; belle et jolie, elle a tous les caractères du génie qui devance les années ; des cheveux noirs, bouclés sans trop de soins, donnent au teint de cette aimable créature un éclat que le pinceau a rendu d'une charmante suavité. L'exécution de la partie principale de l'ouvrage, la tête, est irréprochable ; on ne peut trouver rien de plus finement modelé, rien de plus élégamment dessiné. Le coloris pur et sans manière, la touche gracieuse et spirituelle, font un chef-d'œuvre de ce portrait, peint avec une conscience que ne nous avaient pas fait soupçonner les portraits du duc de Richelieu, du baron Gérard et d'une dame anglaise, les seules productions de Lawrence que nous connaissions.

Il est à regretter que le corps du jeune Lambton soit si négligemment indiqué ; il se dessine mollement sous le velours rouge dont il est recouvert. Ce velours lui-même est d'une facture médiocre ; le système de plis adopté par l'artiste est disgracieux. Les roches qui servent de point d'appui et de fond à la figure manquent de solidité. Quant à l'effet, il est inintelligible ; le soleil devant, et derrière la lune. Ce non-sens dépare le tableau, mais il faut le pardonner ; il faut savoir

isoler la tête de Master Lambton des accessoires qui l'entourent; elle est admirable, ils sont mauvais.

La gravure de Samuel Cousins, où le sentiment de l'original est parfaitement conservé, corrige plusieurs des défauts que nous reprochons au portrait de Lawrence; il y a là de la fermeté dans le paysage et dans le vêtement. La planche de Samuel a beaucoup de succès à Londres; l'exposition au Louvre, du morceau dont elle est l'heureuse traduction, va lui donner la vogue à Paris.

Le portrait que nous venons d'examiner est l'objet de la prédilection particulière de son auteur; c'est de tous ses ouvrages celui dont sir Lawrence se pare le plus volontiers, c'est son enfant chéri. Certes, l'affection paternelle se conçoit ici; qui pourrait dire qu'elle est aveugle?

Master Lambton est destiné à la pairie; il est d'une famille de lords. Quelle héritière des Trois-Royaumes ne sera heureuse de recevoir le nom et la main d'un jeune homme qui aura fortune, naissance, beauté et esprit? génie peut-être; oui génie, ou son portrait a menti.

Peinture officielle.

PORTRAITS DU ROI ET DE MADAME. — LE TROCADÉRO. — LE MONUMENT DE QUIBERON. — ENTREVUE A CHARTRES. — PORTRAIT D'UNE DILIGENCE A LA DAUMONT, APPARTENANT A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MM. Gros, Paulin Guérin, Robert Lefèvre, Serrur, Dubois-Drahonnet, Kinson, Delaroche, Couder, Garnier et Schmitz.

Sous Louis XIV et sous Napoléon la peinture officielle fut brillante; d'où vient qu'elle l'est beaucoup moins aujourd'hui? Question oiseuse s'il en fut et qui ne vaut guère la peine qu'on la résolve. Paul-Louis Courier vous aurait dit cela crûment, lui; mais il ne ménageait rien ce diable d'homme; aussi il est mort d'une balle ajustée par quelque dévot au *Freischutz*. Cela apprendra à vivre à tous les gens qui ne savent avoir égards ni politesse pour personne, débitent hardiment ce qu'ils croient vrai, et ne songent point qu'il y a des oreilles auxquelles rien ne va de ce qui n'est pas mensonge galant et fade adulation. Or donc la peinture officielle n'est pas heureuse maintenant;

elle n'est pas toute mauvaise non plus, mais il faudrait pour l'effet qu'on en attend qu'elle fût toute bonne. Il faudrait! je n'en dis pas la cause; mais vous comprenez bien, n'est-ce pas? La peinture d'église aussi devrait toujours être excellente; une *Adoration*, par M. Ansiaux, un *Christ*, par M. Robert Lefèvre, une *Sainte famille*, par M. de La Noë, aident les indifférens, les incrédules, les railleurs. Ce n'était pas trop de Raphaël pour peindre la Vierge, ce ne serait pas trop de Rubens ou de David pour représenter les faits de la monarchie.

Je vois au Louvre quatre portraits du Roi; aucun n'est satisfaisant, c'est un vrai guignon. Le baron Gros, qui a fort bien réussi en peignant M. Macips et mademoiselle Korzakoff (je n'oublie pas M. Villemanzy, dont je n'aime pas cependant la main systématiquement modelée), s'est trompé tout-à-fait en représentant Charles X. Il a fait le monarque trop jeune et sans aucun des caractères distinctifs de sa physionomie; il l'a monté sur un cheval de bois plaqué de nacre, au poitrail large, à la croupe angulaire; il l'a fait agir au milieu d'une atmosphère lourde et jaune sans soleil, sur un terrain mesquinement composé et en présence d'une centaine de petites figures les plus

étranges du monde. Ce qui représente, dit-on, le corps diplomatique dans cette conflagration pittoresque est du plus étrange effet. M. Gros ne s'était pas encore trompé à ce point; le hasard est bien cruel.

M. Paulin Guérin n'a guère mieux réussi. Les accessoires de son tableau sont brillans de couleur, fermes d'exécution, mais le principal est tout-à-fait manqué. Cette face enluminée, ce nez outré, cette coiffure blanche, donnent à la figure du Roi un air de ressemblance avec celle d'un personnage comique napolitain dont, par respect, je ne dirai pas le nom. M. Guérin a peint M. l'abbé de La Mennais!

Le portrait en costume militaire, de M. Robert Lefèvre, est d'une médiocrité désespérante. Le Roi fait une grimace qui est aussi loin de la grâce que de la noblesse. Les larges sillons de ses joues, la saillie de sa bouche et la forme de son nez enlaidissent beaucoup une tête qu'avec un peu de goût on pouvait faire agréablement vraie. Quant à la pose, elle est *mannequinée*. Le bras droit est roide; ce n'est pas une main qui le termine, mais un moule de bois, garni et recouvert d'un tricot; cela ne tiendrait jamais ni une épée ni une plume. La vie manque à cet ouvrage, faible de

couleur, plus faible de dessin, et qui ne rappelle en rien que le monarque fut ce jeune comte d'Artois réputé par l'élégance de sa tournure et les charmes de son visage.

Un valet de pied et un page, quelque peu adonisé, sont les meilleures choses d'un ouvrage de M. Serrur, où figurent Charles X et Monseigneur le Dauphin. Les deux princes ne sont reconnaissables pour personne. La peinture de M. Serrur est d'un poli d'acier; on l'aimerait mieux plus brutale. Tous les acteurs de la scène représentée par l'artiste, à qui nous devons d'autres productions meilleures que celle-ci, sont tirés à quatre épingles comme s'ils allaient passer une revue de propreté. Je paierais bien cher un peu de poussière sur les bottes et l'habit du page, un peu de boue sur le pavé de la cour des Tuileries!

Madame, duchesse de Berry, a été peinte par M. Dubois-Drahonnet. Le portrait est joli et ressemblant; les ajustemens en sont combinés avec art; les détails de robe, de fourrures sont bien exécutés. Si la tête et les bras étaient d'un pinceau plus finement coloriste, l'ouvrage serait très-estimable.

L'auteur du charmant tableau de *Jeanne d'Arc*

interrogée par le cardinal de Winchester, a représenté la *Prise du Trocadéro*. Le sujet était rebelle à une espèce de peinture qu'on appelle encore, et ridiculement, *historique*, à cause de ses grandes proportions; la peinture de chevalet s'en serait beaucoup mieux accommodée. Un effet de feu et de nuit, des lignes de terrain désagréables, un horizon très-haut placé, une confusion de figures sur les derniers plans; et sur les premiers, quelques officiers immobiles, voilà ce qui était donné à M. P. Delaroche et ce que l'artiste a été obligé d'accepter comme élémens d'une grande composition. *Inanitas!*.... M. Delaroche a abordé franchement la difficulté, et il ne faut pas lui tenir moins de compte d'avoir peint le Trocadéro, qu'à nos soldats de l'avoir pris. Le ton général du tableau paraît bleu au premier coup-d'œil; mais après un moment d'examen on reconnaît combien il est exact. Il ne faut pas s'arrêter aux plans éloignés du tableau où on lit mal l'action; tout le mérite de l'ouvrage est dans le groupe de l'état-major du Dauphin et dans la figure de ce prince. On ne peut voir un portrait mieux en action, plus ressemblant que celui du duc d'Angoulême; il est naïf sans trivialité. La pose, les habitudes du corps, le geste, la phy-

sionomie, et jusqu'au lorgnon dont Son Altesse a coutume de se servir, M. Delaroche a tout reproduit avec fidélité : voilà comme on doit être vrai; la peinture officielle n'est bonne qu'à cette condition. C'est ce qui avait surtout distingué le portrait équestre du Roi par M. Horace Vernet. Les têtes des personnages de la cour du généralissime sont extrêmement bien modelées; le peintre y a mis tout son talent, et s'il n'a pu faire un tableau entièrement bon, il a peint du moins trois ou quatre très-bonnes figures.

MM. Garnier et Couder n'ont pas eu la même précaution, tout est de la même force dans leurs ouvrages : plébéïens, nobles, robins, magistrats, évêques et princes, secs chez M. Couder, mous chez M. Garnier; chez l'un et chez l'autre également dépourvus de noblesse, de charme et de coloris. M. Garnier est membre de l'Institut; ce père conscrit des beaux-arts, critique très-sévère, a eu bien tort de faire sa *Rencontre de Leurs Altesses Royales le Dauphin et la Dauphine à Chartres;* il a donné une ample matière de plaisanteries aux élèves qu'il censura dans ses rapports à l'Académie. Que n'ont pas dit ces Messieurs sur les *bonhommes* officiels qu'il a jetés

sur sa toile? Ils ont ajouté un verset à la litanie du Seigneur : « Du classique Garnier, *libera nos, Domine!* » Classique!... Le classique, il y a une conspiration flagrante contre lui, de la part surtout de ceux qui défendent sa cause la brosse à la main. Tous les d'Aubignac de la peinture ont plus contribué à la ruine de l'*école du style* que M. Delacroix, M. Scheffer et leurs imitateurs. M. Couder, qui recueillit les suffrages de tous les gens de goût en faveur de son *Lévite d'Ephraïm* en est à l'*Attila*. Si au moins il revenait à l'*Agésilas!* Mais hélas! nous avons peur qu'il ne soit plus en son pouvoir de faire ce pas rétrograde. Quelle affligeante pensée! et comment s'en défendre en présence de cette *Pose de la première pierre du monument de Quiberon?* en présence de ce *César* et de ce *Virgile mourant?* Pour n'être point sans mérite, le *Saint Ambroise refusant l'entrée du Temple à Théodose* est-il un tableau digne de la première réputation de l'auteur? N'est-ce pas comme un souvenir du dix-huitième siècle? encore faut-il convenir qu'il n'y a ni la facilité de Vanloo, ni l'arrangement de de Troy. Une armure très-bien faite est ce qu'on remarque dans le *Tannegui-Duchâtel* de M. Couder; mais qu'est

ce vêtement de fer et de cuivre dans un ouvrage où il y a une figure nue? Qui voudra comparer le jeune Dauphin à la femme du lévite? Qui retrouvera quelque chose du style dont cette femme était un modèle si élégant chez l'adolescent enlevé par Duchâtel?... Nous n'avons garde de vouloir décourager M. Couder, qu'en d'autres temps nous louâmes avec tant de plaisir; mais la vérité a ses droits que le public défendrait contre nous, et c'est nous qu'on sifflerait.

Le Salon n'a rien à envier à l'exposition des produits de l'industrie; chapes, chasubles, mitres, dais, calices, encensoirs, croix, ostensoirs, burettes, vierges d'argent et de plaqué, châsses de saints, abondaient dans les baraques de la cour du Louvre; adorations, descentes de croix, évangélistes, ascensions, résurrections, miracles, évêques et cardinaux, abondent à l'exhibition des travaux de nos peintres. Encore un point de ressemblance entre les deux expositions : à l'industrie on nous a montré la *voiture du sacre;* nous voyons aux beaux-arts la *diligence à la Daumont* de Monseigneur le Dauphin. Le carrosse du Roi était fort déplacé parmi les objets utiles qui figuraient comme échantillons de nos trésors industriels; c'était une lourde

machine, bonne à rien, de mauvais goût, mais que la critique a dû respecter plus que si c'eût été l'ordonnance d'Andujar ou notre pauvre Charte. *La Daumont* de Monseigneur est au moins un morceau de peinture, et, à ce titre, elle a pu trouver place au Salon; seulement, c'est un tableau parfaitement sans intérêt. Qui a pu songer à faire le portrait d'une diligence? Je conçois la marquise qui veut avoir celui de son griffon, le cavalier qui désire celui de son cheval de bataille, le cordonnier qui a celui de sa linotte; mais d'une voiture, à quoi bon, si elle n'est historique, si elle n'a facilité l'évasion du comte de Provence ou reçu une femme chérie? La table de sapin auprès de laquelle M. Gérard a placé Louis XVIII, est un détail tout philosophique; il était bien de la peindre, elle rappelait l'exil au milieu des témoignages de la puissance actuelle. Mais un coupé de chasse, quel souvenir éveille-t-il? M. Schmitz n'a pas songé à cela; chevaux, postillons, piqueurs, harnais, voiture, il a tout représenté avec naïveté, et sans se mettre en peine d'autre chose que de la ressemblance des bottes, des roues, des lanternes et de la livrée. Comme Titien, peignant sa maîtresse, avait placé un miroir dans son tableau afin que deux fois les traits

de celle qu'il aimait fussent reproduits sur la toile, M. Schmitz a mis *la Daumont* de Son Altesse auprès d'une mare qui en réfléchit les formes élégantes et les couleurs; c'est une attention dont le carrossier ne peut savoir mauvais gré au peintre. L'ouvrage de M. Schmitz n'est pas mal, et il serait bien s'il disait quelque chose au cœur ou à l'esprit; c'est de la peinture matérielle qui va à portraire la robe de chambre d'un financier, l'épée d'un conseiller-d'Etat ou d'un huissier du cabinet, le davier d'un dentiste, la toque d'un héraut-d'armes!.. Mais le chapeau de Napoléon [1]? Oh! c'est différent; la tête est toujours sous ce chapeau. Toute l'histoire de Bonaparte est dans les positions données si spirituellement par M. Steuben à la coiffure du général, du consul et de l'empereur. Vous sourirez d'abord en voyant ce tableau, qui ne paraît qu'une plaisanterie ingénieuse; regardez-le dix minutes, et dites-moi, quand vous vous en éloignerez, quelles pensées ont tourmenté votre ame. Arcole, Austerlitz, Dresde, Fréjus, Waterloo, Sainte-Hélène, il y a tout cela dans ce petit chapeau droit, incliné,

[1] On connaît le dessin lithographié du petit poëme dont nous parlons; il obtint un grand succès, fut saisi, rendu au public, puis ressaisi, etc.

couché et renversé, qui parle mieux des triomphes et des revers, de la politique heureuse et des fautes de Napoléon, que les bulletins de l'empire et les preuves de Scott.

Les trois Hohenlohe.

Hohenlohe sera maréchal.
Prédiction de PAUL-LOUIS COURIER.

Le diable lui livra une rude guerre....
VIE DE SAINT BENOIT. *Les Miracles.*

Triple je suis sans cesser d'être unique.
PARNY. *La Guerre des Dieux.*

Trois portraits de S. A. le prince de Hohenlohe-Barteinstein, maréchal et pair de France, sont exposés au Louvre. Un est de M. Kinson, l'autre de M. Eugène Lami, le troisième de M. Cogniet [1]. Cette trinité se prit un matin à causer

[1] M. Kinson a peint M. de Hohenlohe en pied, et de grandeur naturelle; son tableau est destiné à la salle des maréchaux. Le prince est représenté debout auprès d'un petit tertre que couronne un arbre; orme ou chêne, je ne sais pas lequel des deux; mais à coup sûr ce n'est pas un laurier. Monseigneur a la tête découverte (c'est peut-être le perruquier de Son Altesse qui l'a désiré); il regarde un point de vue dans la campagne. Son œil est bon; l'expression de sa figure est douce; il n'y a point là l'arrogance d'un militaire de profession, mais la bienveillante politesse d'un conseiller aulique; sa main droite est tranquillement reposée sur un bâton bleu fleurdelisé;

entre elle. Un gardien qui faisait sa ronde entendit la conversation. Il nous l'a rapportée, et nous la transcrivons ici sans malice. Pour qu'on puisse reconnaître les interlocuteurs, nous désignons le premier par H-K, le second par H-L, et l'autre par H-C [1].

H-K et H-C (riant). Ah! ah! ah! que c'est drôle!

H-L. — Qu'avez-vous donc?

H-K. — Vous ne voyez pas comme ils m'ont fait beau?

H-L. — Bien brodé, vous voulez dire?

des plaques de toutes les formes garnissent sa poitrine, des clavicules aux fausses côtes; un cordon bleu coupe obliquement le tronc un peu frêle du prince, enfermé par l'artiste dans un habit vernissé qui ne ressemble pas mal à une boite de tôle. Les bottes de M. de Barteinstein sont encore sur les embouchiors. L'exécution de ce morceau est aussi satisfaisante que sa composition. Mou, poli, petit de style, faible de modelé et de couleur., voilà ce que n'est pas le portrait du lieutenant-général comte Lagrange, qu'on voit en face de celui de Monsieur le maréchal, et qu'on doit à M. Drolling. M. Kinson réussit à peindre les femmes; il sait les ajuster avec goût. Madame la marquise Amelot avec ses enfans (n. 607) est bien : c'est un tableau fort agréable; l'auteur devrait s'en tenir à ce genre d'ouvrages. Il manque de la vigueur qu'il faut pour peindre les guerriers; il n'a pas mieux fait le prince de Hohenlohe qu'il n'avait fait le duc d'Angoulême.

[1] H-K (Hohenlohe-Kinson), H-L (Hohenlohe-Lami), H-C (Hohenlohe-Cogniet.

H-C. — Et moi, avec mon air d'assiégeant, suis-je assez plaisant ?

H-L. — Il est vrai que vous êtes passablement comique comme cela. Moi, j'y mets moins de prétention ; je vais le nez au vent, la bouche ouverte, et la main dans ma poche ; mon cheval me mène à la gloire que je rencontrerai s'il ne se trompe pas de route [1].

H-C. — A la gloire? J'y suis, moi.

H-K. — Moi, j'en suis revenu.

H-C. — Voyez Santona.

H-L. — Chut!

H-K. — Voyez mon bâton.

H-L. — Vous le tenez de mauvaise grâce.

H-K. — C'est qu'il est trop lourd pour mon bras.

H-L. — Vous serez donc au salon des maréchaux de France ?

H-K. — Ne m'en parlez pas, c'est horrible. Quelle compagnie, *mein Got!*

H-C. — Des gens de rien, ducs de deux jours, enfans de la révolution....

[1] M. E. Lami aurait pu donner à Son Altesse une physionomie plus spirituelle; il est des cas où il est permis de flatter son modèle. Le portrait est d'ailleurs bon sous le rapport du dessin, du coloris et de la touche.

H-L. — Des soldats qui ont fait la guerre.

H-K. — Contre nous, parbleu.

H-C. — Si mylord Wellington était arrivé, on trouverait à qui parler.

H-K. — Celui-là, à la bonne heure; il ferait cas de nous. Le mieux né entre tous ces parvenus français, c'est Lauriston; il descend de Law.

H-L. — Oh! origine de finance!

H-K. — Oui, mais étrangère.

H-C. — Il faudra savoir tenir son rang, au milieu de ces gens-là.

H-K. — Nous sommes prince souverain, et nous nous en souviendrons.

H-L. — Faites-nous honneur.

H-K. — Je ne demanderais pas mieux si j'étais autrement tourné que je ne suis.

H-C. — Il est vrai que Kinson ne vous a pas flatté.

H-K. — Ah! ne parlons pas de figure; Cogniet ne vous a guère caressé non plus; avec vos ailes de pigeon et votre chapeau en pointe, vous avez la mine de don Quixada haranguant les moulins à vent, avant de les attaquer.

H-C. — C'est comme cela que j'étais à Santona, et je nous trouve très-ressemblant dans ce portrait.

H-L. — Moi, je ne suis pas mal, et je me ferai graver pour populariser nos traits.

H-K. — N'allez pas faire cette sottise ; vous n'entendez donc pas ce que dit le peuple quand il nous voit ici ?

H-L. — Bah ! des plaisanteries, des méchancetés ; propos de loustics révolutionnaires ! On se moque de nous, et sous prétexte que nous sommes Allemand, on ne nous pardonne pas notre fortune militaire en France ; mais les honnêtes gens de la cour sont pour nous. On a ri quand nous avons été fait maréchal, et Villèle nous a donné la pairie ; qu'on rie encore, et Villèle...

H-K. — Que pouvons-nous espérer encore ? la cassette particulière nous pensionne, le budget de la guerre nous traite largement, nous sommes châtelain de Lunéville [1], nous sommes cordon bleu, maréchal et pair...

H-L. — Justice que tout cela.

[1] M. le prince de Barteinstein a reçu de S. M. Louis XVIII, à titre d'usufruit viager, le château de Lunéville que Son Altesse habite plusieurs mois de l'année. M. le maréchal est fort aimé des habitans de l'antique cité lorraine qui ont toujours trouvé en lui un excellent homme. Les Lunévillois ne le nommeraient peut-être pas député, mais ils le prendraient certainement pour juge-de-paix ou pour curé.

(*Note de l'éditeur.*)

H-C. — Sans doute, la maison de Bourbon acquitte sa dette. Nous nous sommes sacrifié pour elle; nos revenus de Hohenlohe, nous les avons dépensés à son service.

H-L. — Vous rappelez-vous les lignes de Weissembourg?

H-K. — Certes... mais, maréchal!

H-L. — Les canons que nous avons pris au camp retranché de Bowdenthen?

H-K. — Très-bien... mais, maréchal!

H-C. — Maréchal! maréchal! on ne peut rien de moins pour un homme de notre rang.

H-L. — Le bâtard Maurice de Saxe ne fut-il pas maréchal aussi? Qu'avait-il fait de plus que nous?

H-K. — De l'équité, Barteinstein. Il n'eut pas le bâton à si bon marché.

H-C. — Et Wellington?

H-K. — Il a triomphé des Français, et c'était bien la moindre des choses qu'on récompensât le vainqueur de Waterloo.

H-C. — Si nous avions pris du service sous Napoléon, on ne nous raillerait pas; mais nous avons refusé les propositions de l'Empereur. Nous n'aurions pas voulu faire comme de Wrède!

H-L. — Laissons dire les méchans et jouissons

tranquillement de notre position. Nous voilà trois fois au Salon; Augereau n'y est qu'une fois, et une fois Bonaparte; j'y ai vu Foy [1], mais si mal peint, qu'il n'est pas reconnaissable. Nous, nous sommes brillans. Nous aurions incendié le Palatinat comme Turenne, battu le Stathouder comme Condé, commandé les grenadiers français comme Audinot, gagné vingt batailles d'Austerlitz, qu'on ne nous traiterait pas mieux. Que les généraux dont les bulletins de l'Empire citèrent chaque jour les noms, déclament contre ce qu'ils appellent notre *gloire anonyme;* ne répondons rien : il faut être philosophe. Livrons notre figure, notre tournure, nos huit plaques aux épigrammes françaises; c'est un mauvais moment à passer. La salle des maréchaux nous vengera, et, après elle, la galerie des Invalides. Le ministère est un appréciateur plus équitable de notre mérite que la nation; allons donc au Luxembourg voter pour le ministère.

[1] M. de Barteinstein se trompe; le général Foy a deux portraits au Louvre; un, peint par M. Dumont, l'autre, lithographié par M. Mauzaisse, je crois. C'est M. Ladvocat qui n'est qu'une fois au Salon, comme Augereau et Bonaparte.

(*Note de l'éditeur.*)

Les Anglo-Vénitiens.

LE ROMANTIQUE ET LE GOTHIQUE. — L'ÉVANGILE SELON SAINT EFFET.

MM. Delacroix, Saint-Evre, Devéria, Decaisne, De Lausac, Poterlet, Tiersonnier, Souchon, Tassaert, Colin, Boulanger, mademoiselle Boulanger.

Le classique se débat partout contre la mort, c'est l'ancien régime des beaux-arts. Au théâtre, il aurait vécu encore avec Talma; il n'aurait pas été aussitôt vaincu, au Salon, avec David. Mademoiselle Duchesnois et Lafon hâtent ses derniers instans, aussi bien que MM. Ansiaux, Garnier, Couder et Guillemot. M. Ingres lutte, et son exemple pourrait plus que toutes les harangues de M. Quatremère, si une impulsion violente n'était pas donnée, si la révolution n'était pas faite dans les esprits. M. Ingres ne tombera jamais dans la disgrâce du parti vainqueur. C'est un peintre qui a son originalité quoiqu'il soit imitateur de l'école romaine. Son style est sévère,

son dessin d'une grande pureté, sa couleur brillante et solide, sa touche ferme et pure; il tient peut-être un peu trop pour le Perrugin; mais avec ses qualités on ne meurt pas, on peut passer de mode....

Passer de mode! Il est triste d'être obligé d'avouer que les arts sont sujets au caprice du temps. La forme est variable; le fond ne devrait pas l'être, il l'est pourtant aussi; tantôt on veut une peinture métaphysique, tantôt une peinture sans idéalité. La poésie et le raisonnement triomphent tour à tour. Les uns ont fait un but des arts du dessin, et ils n'ont peint que pour faire des Académies bien proportionnées, bien touchées, bien colorées; les autres en ont fait un moyen, et c'est le sujet qui les a exclusivement occupés. Pour les premiers la forme était sacrée, pour les autres elle est devenue très-accessoire. Ceux-là cherchaient le beau dans la composition pittoresque, dans l'élégance et la correction du trait, dans l'imitation de l'antique, dans la simplicité des expressions; ceux-ci vont à l'émotion d'abord, au naturel vulgaire, à l'effet piquant; et, quant à leur style, il est systématiquement opposé à celui des grandes écoles anciennes.

La société changeant de direction philoso-

phique et politique, et renonçant la plupart de ses vieilles croyances, toutes ses expressions doivent changer aussi. La littérature et la peinture tendent à se modifier, pour arriver, où? c'est ce que je ne puis dire. On sait bien ce qu'on ne veut plus, on ne sait pas encore bien ce qu'on veut. On n'aime plus Oreste et Hélène, voilà ce qui est certain. La mythologie, avec ses sensualités, ennuie; le mysticisme chrétien plaît aux ames poétiques. Les traditions fabuleuses des premiers âges de la Grèce et de Rome sont désenchantées; c'est le positif des chroniques qui les a tuées. Nous savions très-bien ce qu'avait fait Hercule ou Numa, nous apprenons ce qu'a fait Pépin Héristal ou Louis XI. La tragédie ne nous intéresse plus si elle n'est vraie d'action et de langage; la peinture historique n'aura plus de succès qu'à la même condition.

Entendons-nous pourtant. La révolution romantique ne peut aller aussi loin en peinture qu'en littérature. Il est une partie matérielle de l'art sans laquelle un tableau est bien peu de chose; c'est le dessin..... Des costumes fidèles, une action fortement indiquée, une combinaison de scène habile, une expression naïve, sont de grandes qualités, mais ne suffisent pas.

Il faut encore que les personnages qui agissent, qui représentent une époque, qui s'agitent sur la toile pour nous émouvoir, il faut que ces gens-là soient vrais autrement que par leurs habits. Je veux voir des bras sous leurs manches, des jambes dans leurs bottines. Un homme qui a quelque tournure avec un manteau, je veux pouvoir le déshabiller par la pensée et le trouver homme encore, avec de bonnes proportions, de beaux contours, un ensemble musculaire capable de produire le mouvement qui m'est indiqué. Maintenant on nous fait des étiques, comme si l'étisie était l'état naturel des constitutions au moyen âge. On évite de peindre le nu, parce qu'en général on ne le saurait pas. Le mépris de la plupart des peintres de la réforme pour l'antique, fait qu'ils sont incapables de *mettre une figure sur ses pieds* et de montrer qu'ils en connaissent l'anatomie. Ils ne peuvent dessiner un torse ni le modeler, et à peine se mettent-ils en état d'indiquer les plans d'une tête ou de faire une main. Aussi quel débordement de critiques contre eux, et combien la critique a raison ? Ils compromettent une cause excellente, par l'application fâcheuse de leurs théories. Ils se sont déclarés les ennemis des anciennes conventions, et ils ont

fait des conventions nouvelles qui ne sont pas moins ridicules; ils ont dit : « David a formé des statuaires et non des peintres, rejetons les principes qui mènent à un tel résultat; » et de peur d'être roides, ils sont devenus mous; de peur d'être trop beaux, ils se sont appliqués à paraître laids. La manière de David a fait des victimes, la manière actuelle en fera plus encore. La couleur n'est pas plus chez la majorité des novateurs un sentiment intime, que le dessin ne l'était chez les élèves de l'école du style. Ils apprennent à se faire une palette comme on apprenait chez David à épurer une académie. Imitateurs, copistes même, ils se moquent des copistes et des imitateurs d'un grand peintre qu'on avait tort de copier, parce que dans les arts il faut être soi et non pas un autre, mais dont on pouvait s'inspirer et qu'on doit étudier sans cesse, parce qu'il a un goût toujours pur et qu'il est plein de science et de raison.

Les anti-classiques ont arrangé une poétique dont les principes sont aussi serviles au nom de la liberté, que ceux des écoles de Raphaël et de David l'ont été au nom de l'autorité des maîtres. On devait espérer qu'ils seraient nouveaux, naturels surtout de dessin et de couleur; loin de-là;

ils se sont composé, des genres anglais et vénitien, un goût pastiche (si je puis dire ainsi), qui est sacramentel aujourd'hui. Ils ont cherché à reproduire le coloris et l'effet des ouvrages vénitiens; mais ils les ont exagérés. Ils ont fait de vieux tableaux en copiant des tons que le temps et le travail du vernis sur les couleurs ont rendus crus et noirs. Encore leur passerait-on l'abus d'un système qui a produit dans leurs mains des choses véritablement remarquables sous quelques rapports, s'ils voulaient dessiner; mais non, ils se défendent du dessin comme d'une affectation puérile. Paul Véronèse, Titien, Tintoret, et les autres Vénitiens, dédaignaient-ils donc la forme?

Nos jeunes gothiques, quel que soit d'ailleurs leur mérite, s'ils n'abandonnent pas leur manière outrée, s'ils font encore et toujours des chairs putréfiées, s'ils appauvrissent et broient comme à plaisir le corps humain, s'ils persistent à reconnaître le vrai-ignoble pour le seul beau, reculeront autant le triomphe des idées nouvelles en peinture qu'ils auraient pu l'avancer. S'ils allaient nous forcer à regretter les statues coloriées et les vieilleries classiques! S'ils allaient nous faire admirer le *Scamandre* de M. Lancre-

non ou le *Léonidas* de M. Couder! Je tremble rien que d'y songer.

M. E. Delacroix est regardé comme le chef de l'école nouvelle; c'est lui qu'on imite, c'est par lui qu'on jure; on fait tort à son nom de toute la gloire de l'école gothique. Il a produit en 1824 un ouvrage hors des routes ordinaires, et un Aristote d'atelier a fait des règles d'après l'œuvre du maître oseur, comme on en avait fait d'après Sophocle, Euripide, Shakspeare et Molière. M. Delacroix a de l'originalité, de la verve, une excellente éducation, la passion de son art et une imagination dont on peut désapprouver les écarts, mais dont il faut reconnaître la puissance peu commune. Il y a je ne sais quoi de satanique dans ses créations, je ne sais quoi de fascinateur dans son exécution presque sauvage; le poëte Hugo est peut-être le seul homme qui puisse être dans le secret du génie de ce peintre, que Dante aurait si bien compris. Coloriste chaleureux et énergique, il ne lui a pas été donné d'être parfaitement vrai; on pourrait presque dire qu'il a l'hyperbole de la couleur. Sa palette est riche et terrible; les tons gracieux qu'elle porte quelquefois ont une harmonie singulière qui ne se définit pas : il faut en être saisi pour l'aimer. Ce n'est point des yeux

qu'on la peut juger. Une ame froide ne sympathisera point avec le talent de M. Delacroix; supposez Laharpe devant un tableau de ce jeune artiste, et tâchez d'obtenir de lui autre chose qu'un : Fi donc! L'auteur du *Massacre de Scio* pouvait être dessinateur pur, il ne l'a pas voulu. Pourquoi? Qu'un autre le devine. Son style lui appartient en propre : il est bizarre et il fait des fanatiques! On ne peut pas plus exiger que M. Delacroix ait l'élégance et le charme de Raphaël, qu'on ne peut trouver mauvais que David n'ait pas la vigueur de Tintoret ou la finesse de Vandick; mais on a le droit de demander à un peintre de son mérite qu'il soit correct. Si c'est un parti pris chez lui que l'incorrection, il est permis de s'en affliger : tout système est fâcheux en peinture; celui qui mène à ne pas vouloir qu'un homme soit un homme, mais un être souvent difforme, incomplet et presque toujours laid, celui-là est bien funeste. Les types adoptés par M. Delacroix répugnent à la peinture romantique aussi bien qu'à l'autre, il lui était facile d'en choisir d'autres : ce n'est pas le génie qui a décidé ici; c'est l'esprit, l'esprit systématique. Il ne faut donc voir dans l'auteur du *Pâtre de la campagne de Rome*, de *Marino-Faliero*, et du

Massacre de Scio, que le peintre d'expression et le coloriste. Sous ce double rapport, les productions de M. Delacroix sont fort remarquables. Le pâtre, blessé mortellement, qui se traîne jusqu'au bord d'un marais pour se désaltérer, et qui plonge dans l'eau sa tête hideuse, excite l'horreur beaucoup plus sans doute que ne font tant de martyrs des écoles d'Italie; mais il dégoûte aussi, et ce n'est pas l'impression qu'il devrait produire. Quelqu'amour qu'on ait pour la peinture, on ne peut arrêter long-temps ses regards sur cette image infernale des souffrances auxquelles est condamné un malheureux pour un crime qu'on ignore. A peine peut-on examiner avec assez d'attention le tableau pour voir dans quel effet dramatique l'artiste a jeté son personnage. La couleur de ce morceau est belle comme celle d'un paysage qu'aurait imaginé Byron pour y placer le corps sanglant d'un tyran de Missolonghi; mais est-ce là l'Italie? Ce tableau frappe l'imagination et la rend malade. Il est plein de poésie? Sans doute; la morgue en est pleine aussi..... Il y a cela à dire que si l'ouvrage était vraiment mauvais, personne n'y ferait attention; on en rirait comme d'une bouffonnerie, et je ne me reprocherais pas d'être forcé de le blâmer.

On a fort critiqué la composition du *Marino-Faliero ;* je ne saurais me ranger à l'opinion générale sur ce sujet. Ce n'est pas une page historique que M. Delacroix a eu la volonte de tracer, il a fait de la chronique peinte. Je pourrais appeler ce tableau un procès-verbal à l'huile, car ce n'est pas autre chose. Le cadavre du doge décapité est sur le premier degré de l'escalier du palais ducal ; le bourreau, debout auprès de sa victime, jette les yeux sur la foule pour étudier l'impression que produit le supplice ; en haut de l'escalier un serviteur des Dix montre la robe d'or dont on a dépouillé Faliero avant l'exécution ; au milieu de la galerie, un des membres du conseil présente aux Vénitiens l'épée qui a frappé le doge ; les Dix et tous les dignitaires de la république remplissent la galerie ou sont rangés contre le mur de l'escalier ; le peuple est au pied des marches du palais, il attache ses regards sur le glaive, le bourreau et le traître que la loi vient de tuer. La marche de toute cette représentation est bonne, car elle est vraie ; et si elle ne satisfait pas aux règles de la composition pittoresque, je ne le reprocherai pas à M. Delacroix. Quand M. Gérard a composé son *Philippe V,* quand il a disposé le *Sacre*

de Charles X, il a dû se soumettre à des conditions particulières. Les tableaux d'étiquette doivent être faits selon l'étiquette. Il y avait aussi un maître des cérémonies à Venise pour les décapitations des doges. Si M. Delacroix avait représenté la conspiration de Jaffier, une silhouette de bourreau ne se serait pas dessinée toute seule sur cet escalier qu'on reproche tant au peintre de Marino-Faliero ; il en aurait fait le théâtre d'une action violente ; il y a placé le dénouement froid d'un drame dont les mouvemens nous sont cachés.

Cet ouvrage est original justement par le défaut que les classiques y ont repris ; son aspect étonne, et il serait du plus grand intérêt si les figures ne semblaient pas n'être que le prétexte trouvé par l'auteur pour faire briller son coloris. Les têtes sont d'une laideur repoussante ; c'est une population de damnés ou de scélérats du plus bas étage, que celle dont M. Delacroix nous a donné l'échantillon. Quant au dessin il est plus maniéré dans cette production que dans aucune autre du même artiste. Il semble que ce soit sous l'inspiration de ces vieilles gravures en bois qui nous viennent des âges gothiques, que l'auteur a dessiné tous les personnages. Le bourreau est

vraiment comique; j'en suis fâché, mais je ne puis le voir sans songer à Potier jouant la parodie d'un valet de l'inquisition. Les costumes des 12e, 13e, 14e et 15e siècles ne peuvent-ils donc revêtir que des squelettes? Est-il convenu que la grâce sera dans les formes négatives, et la vérité dans l'absence de toute proportion?

M. Delacroix ne restera pas dans un système où il a entraîné beaucoup d'imitateurs; ceux-ci n'en sortiront plus, parce qu'ils ne sont pas riches de leur propre fonds. Ils marcheront encore à la suite du maître, mais les défauts primitifs ne s'effaceront point. M. Delacroix renoncera au trivial et à l'exagération; il est poëte par la pensée, il sera peintre par la forme. Jamais, sans doute, il n'aura le style pur et châtié de Girodet, mais il ne se contentera plus de revêtir d'une couleur prestigieuse *des à-peu-près humains;* il se gardera du mannequin et de la statue, mais il attachera des membres à des corps, et non des lambeaux livides à d'autres lambeaux. Déjà il a fait un grand pas vers une nouvelle route; son *Christ au jardin des Oliviers* prouve que l'artiste sentait le besoin de changer sa manière. C'est un bel ouvrage que celui-là, et quand M. Delacroix ne produirait plus rien, ce *Christ*, le tableau du

Dante et Virgile et celui du *Massacre de Scio*, lui assureraient une réputation durable. Son génie est tout entier dans ces trois morceaux qui procèdent l'un de l'autre sans se ressembler. Le groupe des trois anges qui apparaissent à Jésus est délicieux d'expression, de sentiment et de style. C'est une révélation qui nous est faite; c'est le ciel des chrétiens qui s'est ouvert pour nous. Quelle douleur dans ces messagers de consolation! Leur parole a frappé d'abattement le fils de Dieu, et il semble qu'ils voudraient pouvoir racheter le mal innocent qu'ils viennent de faire à la victime dont ils ont abreuvé le cœur d'amertume. Ravissante création! C'est un poëme que Châteaubriand ou Nodier analyserait, que traduirait Lamartine, et dont je puis à peine indiquer le sujet. La couleur de ce groupe est admirable, le mouvement en est d'une grâce et d'une naïveté touchantes; on s'arrache difficilement à la contemplation que fait naître une telle vue. La figure du Christ est moins heureuse. Sa pose est naturelle, mais n'annonce-t-elle pas une souffrance trop humaine? L'expression de son visage est pénétrante, mais le caractère n'en est-il pas un peu commun? Il manque de cet idéal qu'on aime à trouver dans les anges dont le

charme nous gâte peut-être le reste du tableau; et puis le ton de la carnation!... Si la palette qui fournit à M. Delacroix la couleur dont il peignit les trois figures aériennes que je ne me lasse pas de louer, ne s'était pas si tôt épuisée; si le Christ était beau comme les envoyés du Seigneur, l'ouvrage serait, en dépit de quelques incorrections, un chef-d'œuvre romantique. Le bras droit, éclairé du coude au poignet, paraît maigre; il gagnerait à entrer tout-à-fait dans l'ombre. La tête, que la brillante et divine auréole efface trop, aurait besoin de quelques lumières et de quelques vigueurs pour reprendre toute son importance! Le tableau de M. Delacroix est conçu et exécuté plus largement que tout ce qu'a créé jusqu'à présent cet artiste si distingué; il produit un grand effet, il est d'une poésie très-élevée, il marque dans le talent de son auteur une heureuse révolution, il est digne enfin de beaucoup d'éloges.

M. *Saint-Evre* a fait des progrès. Ce n'est déjà plus l'auteur de *Job* que le public a à juger; il a modifié son coloris et même un peu son style; il est dans le système gothique, mais sans trop de raideur. Son petit tableau de *Charles IX et Marie Touchet* est très-agréable; l'effet en est

franc et bien entendu. La figure du jeune roi, que M. Saint-Evre a fait lymphatique et comme marquée d'un sceau fatal, est d'un joli ton; le parti de demi-teinte dans lequel elle est enveloppée est heureux. Marie se relève en clair sur le fond; il eût été à désirer que sa tête fût plus finement touchée; le tableau étant dans de petites dimensions, devrait être un peu plus caressé. J'ai horreur des peintures limées au blaireau, léchées et refroidies par un fini égal dans tous les plans et pour tous les objets; cependant j'aime qu'un ouvrage fait pour être vu de près soit plus terminé qu'un morceau de grandes proportions; voilà pourquoi, même indépendamment de leur couleur si fine, si pure, j'admire Metzu, Mieris, Terburg et Téniers, et je ne fais aucun cas de MM..... Mais pourquoi nommer? Ces messieurs ont foi en eux; ils ne souffrent pas la critique; ils disent qu'on les poursuit injustement, et il n'y a parmi eux qu'un homme de courage qui va demander à Rome si en effet on manque d'équité envers son école! Rome l'instruit, et il en revient très-bon peintre. Belle leçon, qui ne profitera point aux autres; celui-là était né pour les arts. Les accessoires du tableau de M. Saint-Evre sont bien faits, mais

seulement, comme il conviendrait pour une toile dix fois plus grande; ce défaut de mesure est surtout sensible dans le rideau rouge qui couvre le lit du roi. Les petits *costumes du temps de Louis XII*, par le même auteur, sont jolis. La femme vêtue de jaune est surtout très-bien; elle a de la grâce; sa tête est d'un ton que je ne trouve pas dans celle de la noble dame qui consulte une marguerite: celle-ci a certaines touches roses aux joues, aux lèvres et au menton, que je ne trouve pas bien vraies. L'aspect de ce morceau est flatteur. Je ne dis rien des *Mousquetaires* qui ont peu d'importance. Le portrait de mademoiselle C. D'E.... manque de charme; le coloris de la figure est diapré par taches. Le portrait de madame H... a les mêmes défauts; de plus, il est affecté. Le costume du seizième siècle est une fantaisie malheureuse.

M. *Decaisne* a un talent plus complet que la plupart de ses compétiteurs romantiques. Les ouvrages qu'il a exposés cette année sont remarquables. Ce qui, de lui et de tout autre, serait un morceau excellent, c'est son tableau de la *Mulâtresse tenant un enfaut*, si les jambes de cet enfant n'étaient pas très-pauvres de forme. La couleur de cette petite figure est charmante;

la poitrine et le ventre sont d'une finesse qu'un grand coloriste voudrait avoir rencontrée. Le portrait d'une dame qui met son gant et dont les épaules sont recouvertes d'une palatine de petit-gris (je donne ce signalement pour faire reconnaître le morceau dont je veux parler); ce portrait, qui a l'aspect d'un tableau anglais, me paraît très-bien. La tête, la poitrine et les bras sont d'un joli ton et d'un modelé simple; les accessoires et le costume sont touchés et colorés avec force; le fond est d'un trop vieux tableau. Le portrait d'une autre dame, aux cheveux blonds très-bien rendus, est agréable, mais il n'a pas assez de relief. L'effet en est bon; la lumière, qui effleure la joue du côté gauche, serait bien imaginée si elle n'aplatissait le visage qu'un peu plus de saillie caractériserait mieux. *La Jeune fille à sa fenêtre,* où elle joue avec un serin, est un ouvrage pensé à la hollandaise et exécuté plus à l'anglaise qu'à la vénitienne ou à la française. Si l'épaule et la gorge de cette adolescente étaient d'un dessin plus soutenu, ce morceau serait irréprochable dans le système de l'école nouvelle. Il plaît par l'aspect, le coloris et la touche. *Milton aveugle, dictant le Paradis perdu à ses filles*, a toutes les qualités de son auteur et n'en a

pas les défauts.... Qui ne voudrait orner son cabinet d'un tableau de chevalet de ce mérite? La tête du poëte est très-expressive, celles de ses filles sont gracieuses. M. Decaisne dessine mieux que nos gothiques; ce morceau en est la preuve. Un scrupule pourtant; je ne suis pas bien sûr que les jambes de la jeune fille, qui est sur le premier plan, ne soient pas trop courtes.

Une *scène de la Ligue* que M. Decaisne a composée dans des proportions plus grandes que celles de son *Milton*, est le morceau capital de ses produits de cette année. Le tableau ne manque pas d'effet, il manque plutôt d'expression; cela tient à une seule figure, celle de Marguerite de Valois repoussant un soldat qui a déjà blessé, avec sa hallebarde, un protestant venu pour chercher un asile contre les soldats de Guise, dans la chambre à coucher de l'épouse d'Henri IV. Le visage de cette femme arrachée au sommeil, et que l'irruption de la soldatesque dans son appartement a dû effrayer, n'a pas l'apparence de la terreur qui est bien dans les traits de la victime des hallebardiers. Le dessin de ce morceau n'est pas irréprochable; il est un peu lourd en général. Le bras gauche de Marguerite présente surtout ce défaut. Il y a de très-belles parties de couleur et un ton

général fort brillant dans l'ouvrage estimable que j'analyse, trop brièvement sans doute, et qui a plus de mérite et de défauts que cette courte appréciation ne le fait supposer.

Les élémens du coloris de M. Decaisne sont l'orangé, le violet, le vert foncé et le jaune; il en use systématiquement, surtout dans ses accessoires. Cet artiste a déjà beaucoup de talent; sa part dans l'exposition est belle; s'il joignait à son savoir-faire un peu de cette flamme dont M. Delacroix est dévoré, ce serait un peintre romantique fait pour les plus grands succès.

M. *Eugène Devéria.* — *Lecture de la sentence de Marie Stuart.* D'où vient que je ne suis point touché à cette représentation d'un événement dont le récit m'a toujours si vivement ému? C'est que cela est froid et sans dramatique. Tous ces gens-là sont trop du parti d'Elisabeth. La belle figure de Leycester qu'il y avait à imaginer! Leycester immobile, cherchant à cacher son trouble, composant son visage et ne trahissant les secrets mouvemens de son ame que par quelque contraction de sa main, comme le *Brutus* de David! Il fallait chercher, inventer et ne pas s'en tenir à une donnée commune. Ce n'est pas un mauvais tableau que celui de M. Devéria,

mais c'est un ouvrage qui n'est pas aussi bon que son auteur pouvait le faire. La partie matérielle du travail du peintre est estimable dans quelques figures, mais l'ensemble est maniéré. Le ton local est un peu lourd; des têtes dans la demi-teinte sont cependant jolies; celle de Marie Stuart ne plaît pas. Quand je vois des peintures du genre de celle-ci et que je me rappelle le *Gustave Wasa* de M. Hersent, combien je regrette que nos jeunes gothiques n'aient pas emprunté à l'auteur romantique [1] qui a su revêtir de formes élégantes et nobles *Ruth* et *Gustave*, la grâce qu'ils sont allés chercher dans les miniatures des vieux Psautiers ! M. Eugène Devéria a beaucoup plus de mérite que son tableau de Marie Stuart ne le fait supposer; il en a donné la preuve dans un grand ouvrage dont nous allons parler tout à l'heure : bonne et loyale justice lui sera rendue alors comme maintenant. Je ne fais point entrer dans le compte que cet artiste a à régler avec la critique, sa *Côte des deux amans;* c'est un péché véniel qu'il faut lui remettre bien vite. Ainsi, qu'il ne soit plus

[1] Ces messieurs n'avouent pas que M. Hersent soit romantique; M. Hersent s'en défendra peut-être lui-même. L'académicien aura tort, aussi bien que les Anglo-Vénitiens qui le regardent comme classique.

parlé des chairs vertes des personnages, du dessin de la figure du jeune homme et surtout d'un certain bras droit qui s'accorde si mal avec l'épaule; oublié, pardonné, et puis voyons *Marc Botzaris!*

Une femme suppliante, un joli ton local : voilà à peu près tout ce qu'on doit louer dans ce tableau qui pouvait être charmant, avec un meilleur dessin et moins d'affectation. Passons, et ne disputons pas sur des fautes d'orthographe quand nous avons une bonne page à examiner; le plaisir de la critique minutieuse est si peu de chose! Admirons cette *Naissance d'Henri IV* qui fait le plus grand honneur à M. E. Devéria; et, en blâmant le parti que cet artiste a pris de faire un tableau vieux de quatre siècles, disons à sa louange qu'il semble que son ouvrage a été peint dans l'atelier de Paul Véronèse et retouché par l'auteur des *Noces de Cana*. La composition en est simple et très-bien entendue. *La brebis* qui vient d'accoucher du *lion*, est étendue sur un lit de repos, vêtue d'habits de fête, la tête penchée en arrière et soutenue par une fille d'honneur, et la gorge à demi recouverte : l'heureuse mère a donné le premier lait au nouveau né. Au pied de la reine, le duc de Vendôme présente, en l'élevant

en l'air, le fils que Jeanne lui a donné; les officiers de sa maison sont au bas de l'estrade, inclinés, agenouillés ou debout, mais tous pénétrés de joie. Le peuple arrive en foule dans le château de Pau dont les portes ont été ouvertes par les hérauts d'armes. Sur le devant un bourgeois salue respectueusement; à côté de lui est le nain de la duchesse, qui joue avec un chien et a l'air de lui conter la joyeuse aventure du 15 décembre 1553. L'expression de toutes les figures est très-bonne. Celle de Jeanne d'Albret est délicieuse; la joie, l'espérance, la douleur physique et le courage, se lisent sur les traits de cette femme pleine de grâce et de pudeur. Cette tête est d'un charmant dessin et d'une couleur fort agréable dans le système de l'ouvrage. Le style de M. Devéria est, ici, bien différent de ce que nous l'avons vu dans ses autres tableaux; il est noble et élégant, sans recherche, sans raideur, sans abandon. Le dessin est correct presque partout; il est gracieux et soutenu dans les figures de Jeanne d'Albret, de ses dames d'honneur et d'une jeune fille vêtue de bleu, sur le premier plan; il est plus ferme dans celle d'un homme qui monte, à droite, sur l'estrade; il est un peu lourd dans les jambes du cavalier qui descend près du nain. Le coloris de cet ouvrage

est plus fort, plus vigoureux et moins maniéré qu'il ne l'est ordinairement chez M. Devéria, et si l'on admet l'âge du tableau, quatre cents ans, il faut convenir qu'il est brillant et vrai. Une foule de charmans détails se font remarquer dans ce tableau romantique, qui restera après avoir obtenu le succès du moment. Il y a des mains de femme, des têtes dans la demi-teinte (celles de trois hommes du peuple à droite, celles des dames auprès de la reine et d'une femme âgée, sur le devant à gauche), des accessoires, des vêtemens, etc., et qui sont dignes de tous les éloges, sous le rapport du dessin et de la couleur. L'effet du tableau aurait pu être plus vif, mais l'auteur a voulu être simple, et il a eu raison. La figure du médecin et celle du page qui tient la burette au vin dont on a trempé les lèvres du Béarnais, sont très-bien. Les délicats blâmeront le petit grotesque, il n'en faut point douter. Je l'aime beaucoup pour moi, ce nain; il est de costume, si je puis dire ainsi; et je le préfère à tout ce qu'on aurait pu mettre à sa place, à ceci par exemple: *Paul Véronèse* f. 1554. Il date le tableau, et d'une manière piquante. M. Devéria a placé son portrait dans son ouvrage; il s'est représenté les mains jointes (à gauche), comme son maître s'était fait, jouant de la basse

aux *noces de Cana*. M. Devéria porte la moustache et la royale vénitiennes. Les éloges qu'a mérités M. Eugène et la vogue qui s'attachera sans doute à son tableau pendant toute la durée du Salon, et encore après s'il va au musée du Luxembourg, seraient peut-être un avertissement pour les gothiques. Puissent-ils lui faire comprendre qu'entrer dans un système pour être seulement extraordinaire est une folie, et que cela seul est bien dans un système donné qui serait bien dans tous.

M. *de Lansac* est une victime de M. Delacroix ; c'est le maître, moins l'inspiration, moins la couleur, moins le dessin ! Comment encourager le talent auquel on doit cette femme grecque qui vient de tuer son fils et qui va se tuer aussi pour ne pas tomber vivante aux mains des Turcs ? Le jury l'a protégé, et l'on nous dit gravement que sans le jury on verrait au Louvre des choses !.... Ils sont charmans messieurs du département des beaux-arts !.. M. de Lansac réussira peut-être un jour, mais que d'études il lui reste à faire ! Il n'a pas encore commencé.

M. *Poterlet* est un néophyte de la nouvelle religion pittoresque, dont nous avons nommé les apôtres. Il a reçu le baptême dans l'atelier de

l'auteur du *Marino-Faliero ;* il a juré de renoncer au classique, à ses pompes et à ses œuvres, et il a tenu parole. De vérité, de correction pas l'apparence dans la scène de la comtesse Derby, arrêtée par le major *(Peveril du Pic)*. C'est un mensonge des plus gros qui se fasse dans le monde romantique ; mais ce mensonge est plein de charme. Vu à six pas, le tableau de M. Poterlet flatte et séduit ; l'effet en est piquant, mais déraisonnable, que c'est un plaisir ! La lumière, l'ombre, les reflets sont capricieusement jetés sur les figures ; on dirait une féerie, ou une de ces délicieuses impossibilités que les Anglais arrangent merveilleusement en vignettes. Le ton du morceau est très-joli, brillant et solide à la fois. La comtesse Derby est une réminiscence de Vandyck ; mais quelle main que cette main droite ! Est-ce là dessiner des doigts ? La figure du major est assez bien indiquée, mais comme le reste, elle est ébauchée seulement ; un petit enfant blond assis aux pieds de la comtesse, est fort gentil de loin ; approchez-vous, cherchez quelque chose dans ce brouillard coloré, et vous n'y trouverez rien ; tout a disparu comme un songe. Il fallait si peu de chose pour que cela fût délicieux ! Etudier un peu les têtes, accuser gra-

cieusement les corps de ces enfans et de ces femmes, finir (je ne dis pas polir) les chairs, et terminer largement les draperies, M. Poterlet le pouvait sans doute; mais *l'évangile selon saint Effet* en ordonne autrement, et il faut obéir. Un système funeste perdra-t-il ce jeune homme qu'une bonne direction peut sauver? David disait un jour à un de ses élèves qui s'appliquait à le copier : « Nigaud, regarde-moi, mais ne me copie pas; si j'avais copié, je serais plus mauvais que Vanloo ou Doyen; j'ai voulu ne ressembler à personne et je suis moi. » M. Delacroix devrait tenir le même langage à ses copistes, pour des raisons encore que David n'avait point; il leur rendrait un grand service et il remplirait la mission du véritable romantique, qui est de ne pas imiter et de ne pas former des serviles.

M. *Tiersonnier* est arrivé au suprême laid; il peut porter le défi au plus habile de créer des hommes aussi hideux que ceux qu'il a imaginés, et la victoire lui est assurée d'avance. Les pélerins reçus par les moines de la Trinité-du-Mont, sont de ces êtres que notre bon Geoffroy-Saint-Hilaire paierait bien cher, si Dieu voulait leur donner la vie; mais que Dieu nous en préserve! La triste

humanité est assez dégradée. Le tableau des Pélerins a un certain sentiment de couleur qu'on retrouve dans une *jeune Napolitaine* qui donnerait de la beauté et de la grâce des filles de Naples la plus mauvaise idée, si le pinceau de M. Tiersonnier pouvait être accusé de fidélité. Le chef-d'œuvre de l'auteur dans sa manière est le tableau où il a représenté un *soldat prenant possession d'une des habitations que César a données aux vétérans après la bataille de Philippe.* Une traduction de Virgile! Quel style et quel coloris! C'est une famille de charbonnier qu'un ramoneur dépossède. La vue d'un tel ouvrage afflige en vérité. J'ai vu bien des gens en rire, je ne sais pour moi ce qu'il y a là de gai. Je ne pourrais sourire en voyant un homme se noyer par sa faute; je me hâterais de lui jeter une corde. Pour M. Tiersonnier, c'est M. Ingres qui a la corde de sauvetage.

M. *Souchon* que nous n'avions pas vu encore dans les rangs de l'école anglo-vénitienne, vient de s'y faire agréger. Une tête de *malade* est son morceau de réception. Il n'a pas encore de vices.

M. *Tassaert* a fait du gothique pour lequel il n'a pas la moindre vocation. J'ai vu parier que le tableau de *Louis XI et Lavaquerie* est une

épigramme contre les peintres de la loi nouvelle, et que M. Tassaert est un classique déguisé qui fait une malice. Je le croirais, à voir le page, la longue dame que précède le roi, et le monarque lui-même ; c'est bien là l'esprit de la caricature ! Exagérer les défauts du style, du dessin et de la couleur d'une école; outrer son expression, c'est le moyen de montrer ce qu'elle a de ridicule. La plaisanterie est spirituelle et de bon goût; mais est-ce bien une plaisanterie ? Si c'était de bonne foi que M. Tassaert a exécuté son ouvrage, il faudrait lui conseiller de se faire expliquer le *labor improbus*. On fait bien des choses avec de la persévérance, de la raison, de la modestie et les avis d'un maître habile ! M. Tassaert n'a peut-être pas passé le temps d'étudier.

M. *Colin* est un adepte; toutefois il est plus Anglican que Vénitien. La *jeune fille assassinée* qu'il a exposée n'est pas sans mérite; mais la figure principale est d'un dessin très-incorrect. L'épaule tuméfiée, dépassant la tête, comme une montagne l'humble roche de la vallée, est horriblement exagérée. La figure d'une paysanne qui s'approche de la victime, est jolie. L'effet du tableau est naturel ; il y a assez de vigueur

dans le coloris qui sent le Constable et qui, bien entendu, ne vaut pas celui qu'il rappelle.

M. *Magimel.* Gothique apprenti celui-là! faible, maigre et lourd. Il a voulu peindre les premiers maîtres du moyen âge, et il a été plus sec que ces maîtres dont il n'a pas même la grâce. Que de tourment il faut se donner pour en arriver là! J'admire comment on peut abdiquer son goût à ce point; comment on peut torturer son talent pour un tel résultat! *Cimabué* et le chevrier *Giotto* sont deux figures qui ne peuvent être produites au Salon que dans un temps de liberté. Imaginez un gouvernement absolu, et sur le trône un roi connaisseur en peinture, et dites-moi.... Dieu! quelle horreur! Cela serait pourtant, si Néron, au lieu de jouer de la flûte, s'avisait de la palette. Eh bien! il y a des gens qui ne bénissent pas les chartes!

M. *Boulanger.* Gothique renforcé celui-ci! Déjà!... Il y a des gens plus royalistes que le Roi, plus ultramontains que le Pape; M. Boulanger est peintre comme ces gens-là sont politiques et religieux. Il a les plus belles dispositions du monde, mais il a donné dans toutes les exagérations de l'école; un brave romantique m'a donné sa parole que ce jeune homme en aurait

un jour tous les mérites. *Amen! amen!* Paysage rouge, vert et noir : ton de maître, comme ils disent sans rire ; figures *pochées* à l'anglaise et stylées à la manière des statues du portail de Saint-Germain-l'Auxerrois ; costumes tranchés de couleurs ; cheval blanc emprunté à Lesueur, (tableau de la *Visite du comte Roger à saint Bruno*) ; tel est le signalement de l'ouvrage de M. Boulanger, qui porte le titre du *Départ*. *Départ* pour *départ*, et tout romantique que je suis, je préfère celui d'Albert Cuyp ; mais où ai-je l'esprit d'aller songer aux Hollandais? M. Boulanger est auteur d'un *Mazeppa* qu'on estime et dont nous reparlerons ; il vaut cent fois *le Départ ;* c'est un ouvrage aussi remarquable par ses qualités que par ses défauts.

Mademoiselle *Boulanger* est aussi une initiée. Elle a représenté deux *Turcs de la suite de Sidi-Mahmoud*. Quand M. de Puymaurin le saura, il en sautera de joie, s'il peut sauter encore, car il est gros, vieux, partant un peu lourd. Pour l'amour des Tunissiens, M. le comte voudra peut-être embrasser la jeune artiste, mais franchement, je conseille à cette demoiselle de dire comme Henriette :

Excusez-moi, Monsieur, je ne sais pas *l'arabe*.

Il est vrai que le directeur de la monnaie des médailles pourrait bien répliquer qu'il ne le sait pas non plus, ce qui égaliserait la partie. Ma foi, elle verra; les femmes ont tant de courage! Des deux Turcs de mademoiselle Boulanger, l'un est barbu et dans la force de l'âge, l'autre est jeune et a les yeux d'une odalisque. Je ne sais plus quelle dame avait peint Henri III aux genoux d'un blondin à qui il venait de donner le collier du Saint-Esprit! Le petit tableau de mademoiselle Boulanger est gentil, mais les têtes semblent touchées avec des aiguilles; les mains sont faites trop sans façon; le ton général est agréable; les détails sont spirituellement indiqués; c'est une esquisse qu'on peut louer. Pastiche d'ailleurs de MM. Delacroix et Devéria.

La série des romantiques n'est point épuisée ici. Il en est beaucoup d'autres encore à nommer; mais ce sont des schismatiques; ils ont modifié le système sous le rapport du dessin; nous les trouverons autre part. Respectons les nuances.

Anecdotes.

LE MARQUIS PEINTRE. — LE GRAND SEIGNEUR OBLIGEANT, OU LA LEÇON DE PEINTURE.

Ménageant tour à tour avec un soin égal
La chèvre royaliste et le chou libéral.
H. DE LATOUCHE. *Les Classiques vengés.*

Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
LA FONTAINE. *Le Coche et la Mouche.*

Vous voyez ces deux individus que le hasard a rapprochés sur ce banc où ils se reposent; il faut que je vous raconte deux anecdotes piquantes dont ils sont les héros.

Le premier est étranger, artiste renommé dans son pays, homme de beaucoup d'esprit, fin diplomate, fort bien avec son roi qui l'a fait marquis, mieux encore avec les adversaires du pouvoir (car où n'y a-t-il pas une Opposition aujourd'hui?) dont il partage les opinions, premier peintre de la

cour, ambitieux et tenant à ne le pas paraître.

L'autre est un grand seigneur français, revêtu d'un emploi important, aimant les arts avec passion, mais sans instinct, bienveillant protecteur, se jetant en travers dans toutes les affaires politiques ou autres, rempli de bonnes intentions, mais, comme Jocrisse, cassant tout ce qu'il touche, à moins qu'une main prudente ne vienne arrêter son bras; on lui a fait une réputation de sottise qu'il n'a pas tout-à-fait méritée; on le doit estimer parce qu'il est sans orgueil et que ses petites vanités ne sont point hostiles; on le doit aimer parce qu'il est bon, facile et obligeant.

Or voici ce qui arriva au marquis, je vous dirai ensuite ce qui advint au gentilhomme. Le marquis avait fait graver une partie de son œuvre, et se disposait à la publier. Il s'était entendu avec un libraire de Munich pour cette publication; le Barbin devait préparer la couverture du livre, et la montrer au Raphaël. Il la lui apporta en effet! « Qu'est ceci, mon cher M. Citadino? — Le projet du titre de votre ouvrage, Monsieur. — Y pensez-vous : *Œuvre du marquis Fritz, premier peintre*, etc. Vous le savez, je ne suis pas comme ce fou de Canova qui estimait plus en lui le marquis d'Ischia que l'auteur de *la Made-*

leine; je supporte le titre qu'on m'a imposé, mais je ne m'en pare pas. Voulez-vous me brouiller avec mes amis de l'Opposition? Marquis! marquis! que cela est ridicule! Point, s'il vous plaît, mon cher Citadino; *premier peintre,* à la bonne heure! Je crois la qualification juste; elle m'honore, j'en tire vanité en secret, et, si tout haut je ne m'en targue pas, c'est de peur d'humilier mes confrères. Ainsi effacez votre *marquis* et revenez me voir. »

Le libraire obéit, et il présenta le lendemain la couverture amendée. « Eh bien! voilà qui n'a pas le sens commun, Citadino. Dieu! que vous êtes maladroit! Voulez-vous me brouiller avec la cour maintenant? Le Roi m'a gratifié d'un titre, c'est pour que je le porte peut-être? Et vous ne devinez pas cela? Je ne suis déjà que trop en froid avec Sa Majesté; on n'ignore pas au palais que je tiens pour les doctrines libérales; on sait que je fais à contre-cœur le tableau du mariage qui m'a été commandé; on ne me voit jamais au cercle des princes, ou chez le grand chambellan; je ne vais point à la chapelle comme mon ami le feld-maréchal qui s'est fait dévot par esprit de flatterie. Faut-il que je me fasse disgracier? dites, Monsieur? — Ma foi, Monsieur,

que le Roi vous disgracie, ou que ce soit l'Opposition, peu m'importe. Hier vous vouliez ce que vous ne voulez plus aujourd'hui; je n'entends pas être ballotté ainsi. Quand vous serez décidé à quelque chose, vous me ferez l'honneur de me prévenir. Adieu, M. le marquis. » L'œuvre de Fritz n'est pas encore publiée !

Venons à notre grand seigneur. Il s'intéressait au Salon; il aurait voulu que l'exposition fût encore plus belle qu'elle n'est, et il se donnait mille peines pour y parvenir. Il savait que beaucoup de peintres étaient loin d'avoir fini leurs ouvrages; car ces messieurs ne commencent jamais à temps, et puis tous veulent imiter celui de leurs confrères qui n'arrive qu'au moment de la fermeture... pour produire plus d'effet, disent les envieux. Il se mit donc à courir les ateliers, à piquer, harceler celui-ci, celui-là, tous. Un de nos artistes célèbres reçut sa visite un beau matin. « Je viens vous tourmenter, mon cher Monsieur. — Monseigneur, vous ne pouvez jamais être un fâcheux pour personne. — Nous allons ouvrir bientôt, serez-vous prêt? — Mais pas tout-à-fait, Monseigneur. — Oh! mon Dieu! que me dites-vous là? Comment voulez-vous qu'on fasse? — Mais, comme on a fait les autres

années. — Est-il de bonne fête sans vous? — Croyez-vous, Monseigneur, qu'on s'apercevra seulement que je n'en suis pas? — Si on s'en apercevra!... Et pourquoi n'avez-vous donc pas fini? — Un accident qui m'est arrivé... — Vous m'effrayez. — J'ai deux doigts malades. — Ciel! — Et je n'ai pu tenir la brosse. — Que c'est affligeant! Mais, pour deux doigts vous vous abstenez de peindre? — Il le faut bien, c'est l'index et le pouce. — C'est singulier; j'imagine pourtant un moyen; tenez. — Voyons, Monseigneur. » Monseigneur prend alors une bougie dans un chandelier, la place entre la première phalange de son *index* et celle de son *medius*, va contre la porte du salon, et figurant le mouvement de la touche : « Vous voyez bien, mon ami, que c'est très-facile. — L'invention est excellente en effet; j'essaierai, Monseigneur. » Le gentilhomme sortit de chez le peintre, enchanté de son idée; celui-ci rit encore de la leçon dont il n'a parlé à personne, tant il est discret, mais que tout le monde sait, parce que l'inventeur du procédé a dit tout de suite à qui a voulu l'entendre : « Nous aurons le tableau d'un tel, je lui ai donné un moyen. » Et il a raconté naïvement l'aventure.

Scène d'après nature.

UN BOURGEOIS, SA FEMME ET UN SERGENT. — *Passage du pont d'Arcole, par M. H. Vernet.*

C'ÉTAIT un dimanche; des curieux en grand nombre se pressaient autour d'un tableau placé au centre de la salle du Trône. L'ouvrage qui faisait foule est de M. Horace Vernet. Le livret ne porte point l'indication du sujet; cette puérilité m'a rappelé la prudente périphrase d'un explicateur des Panoramas, qui, ayant à parler de Napoléon, à propos de la bataille de Tilsitt, montrait sur la toile une place nouvellement repeinte et disait: C'est là qu'était *l'homme que la pudeur m'empêche de nommer*. Dans le groupe, étaient un bourgeois et sa femme qui, pour arriver au premier rang, poussaient de toutes leurs forces; devant eux se trouvait un vieux sous-officier en uniforme; il regardait attentivement le côté droit de la composition de M. Vernet, quand se sen-

tant trop fortement poussé, il se retourna en disant : Ah ça ! bourgeois, 'mmobile, s'il vous plaît.

Le Bourgeois. — Ne voyez-vous pas qu'il y a une dame derrière moi. Passe donc, ma bonne.

Le Sergent. — Les dames, c'est bon ; mais vous individu, après moi, s'il en reste.

La Femme du Bourgeois. — Monsieur, je ne quitte pas mon mari.

Le Sergent. — Avez-vous pas peur qu'on vous le prenne, ou qu'on vous enlève, vous?

Le Bourgeois. — Que ces militaires sont grossiers !

Le Sergent. — Doucement, doucement, *pékin !* pas de propos, ou sinon....

La Femme. — Oh Dieu ! il lève la main sur nous ! C'est une horreur ! Ah ! les soldats, les soldats ! Il n'y a donc pas moyen de leur échapper ; un jour, rue Saint-Denis, avec des fusils ; un autre jour, avec leurs poings, au Salon !

Le Sergent. — N'vous fâchez pas, ma petite bourgeoise. Je n'tire pas sur le peuple. Dame ! on me pousse, je me retourne et j'avertis ; on s'emporte, je vois un particulier en colère, je le toise, il me dit des mots ; je suis vif, j'ai plutôt levé la main que la langue ; mais je reconnais mes

torts... excusez. Vous avez peur, c'est tout simple... Vous m'avez l'air d'être de la rue Saint-Denis, et moi, j'en suis né natif; ça se trouve bien, nous sommes des-compatriotes; venez donc devant moi, ma chère dame, et, vous, bourgeois, arrivez de ce côté.

La Femme. — Vous êtes bien bon, monsieur le soldat.

Le calme se rétablit. Un instant après :

Le Bourgeois. — Ma femme, qu'est-ce que c'est donc que ça?

La Femme. — Parbleu! c'est assez visible, j'espère! *C'est le passage de la Bidassoa.*

Tous les assistans rient.

Le Bourgeois. — Eh bien! c'est drôle, je ne reconnais pas le duc d'Angoulême; il me semble qu'il est plus ressemblant dans ce grand, bleu tableau que nous avons vu tout à l'heure en entrant.

Le Sergent. — Laissez donc, farceur! je crois bien que vous ne reconnaissez pas le Dauphin.... Vous n'avez donc jamais vu une pièce de cent sous de l'an XII.

Le Bourgeois. — Si fait j'en ai vu; après?

Le Sergent. — Regardez donc!

Le Bourgeois. — Regardez, regardez... C'est

dans le livret qu'il faut regarder. Voyons. (*Il cherche.*) Ah! voilà! *Jésus au jardin des Oliviers!* (De grands éclats de rire partent de tous les points du demi-cercle.)

LE SERGENT. — Ah! ah! ah! *Jésus au jardin des...* Quel Jésus! quel jardin! Allons, bourgeois vous êtes un bon enfant; vous avez de la gaieté. Si celui-ci en bottes à revers était Jésus, j'était un apôtre, moi; car j'y était aussi, dans le jardin, comme vous dites. Mais c'était pas des olives qui tombaient, je vous en réponds, c'était des *prunes* et joliment dures encore.

LA FEMME. — Tu ne vois pas, mon ami, que monsieur se moque de toi.

LE BOURGEOIS. — Sergent, ce n'est pas poli, au moins; et j'entends que....

LE SERGENT. — Là, là, ne nous fâchons pas. Mais où diable allez-vous voir là-dedans Jésus, je vous le demande?

LE BOURGEOIS. — On se trompe; mais avec des personnes honnêtes il n'y a pas d'affront!...

LE SERGENT. — La route de Villa-Nova, un jardin des Oliviers! c'est-y pas cocasse?

LA FEMME. — C'est peut-être le livret qui a tort, monsieur le militaire.

LE SERGENT. — Le livret! Prendre les drapeaux de l'armée d'Italie pour celui de Judas!

LA FEMME. — Mais, puisque vous savez ce que c'est, sergent, ayez donc la bonté de nous le dire.

LE SERGENT. — Ah! pour ça, ma petite maman, sauf votre respect, c'est pas possible. Si j'était en *pékin* je n' dis pas, mais en tenue, votre serviteur. Je vous expliquerai le *Trocadéro* tant que vous voudrez; pour ceci, *motus*. C'est de l'ancien régime; et si je venais à vous dire ce qui en est, que l'*autre* prit le drapeau, que nous le suivîmes, que je fus blessé à la jambe gauche, que Lannes y fut blessé aussi, que le brave Muiron y fut tué, que l'*autre* n'eut pas plus peur devant la mitraille que moi devant un canon de marchand de vin, que nous passâmes le pont en criant : *Vive la Répub...*, je me compromettrais, je me ferais casser; parce que, voyez-vous (je n' dis ça pour personne), mais y a toujours, dans la foule, des... vous savez bien, et il ne faudrait qu'un mauvais rapport pour que je soye traité comme séditieux. Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est bien ça, et que celui qui a fait ce tableau est un troupier.

Alors le sergent, portant la main à son bonnet,

dit adieu à ses interlocuteurs et sortit de la foule. Le pauvre bourgeois était fort embarrassé; je m'approchai de lui, et lui dis tout doucement : « Ce que le sergent n'a pas voulu vous dire, parce qu'il est en uniforme, le voici. Ceci représente le général Bonaparte au passage du pont d'Arcole. » La figure du bonhomme changea subitement de couleur; il me regarda, et dit à sa femme d'une voix émue : « Viens, ma bonne, allons-nous en... » Et cependant je n'ai pas l'air d'un de ces hommes qui ont des relations secrètes avec M. Delavau, et

> Possesseurs de la secrète plaque,
> Montrent, pour être admis, au magistrat *ad hoc*
> Le visa d'un jésuite au brevet de Vidoc.

Le tableau de M. Horace Vernet est plein de vérité et de mouvement; le ton général en est peut-être trop clair; les devans, moins reflétés de blanc, donneraient à l'ensemble plus de vigueur et d'effet; c'est l'affaire d'un glacis. La figure du général en chef est très-bien; la confiance dans le succès se lit dans son regard. L'expression de l'officier blessé mortellement et soutenu par un hussard est excellente; cet officier est probablement Muiron dont le nom fut toujours cher à

l'Empereur. On a blâmé le soldat tombant au milieu du pont; on a dit qu'il fait la culbute et que sa pose a l'air d'une bouffonnerie. Le peintre a exprimé une chose d'observation, il n'a aucun reproche à se faire. Certes, un classique ne se serait pas permis cette hardiesse; il n'aurait eu garde; il aurait profité de la circonstance pour peindre un Ajax, et M. Quatremère l'en aurait longuement félicité pour trois raisons : la première, la seconde et la troisième. M. Vernet, qui veut être vrai avant tout, et qui est académicien quand même, s'est laissé aller à faire un grenadier, atteint par derrière d'un morceau de mitraille et tombant, la tête et les mains devant, sans songer qu'il eût été plus noble de tomber sur les reins en levant au ciel des yeux et un bras menaçans. La petite figure du tambour est charmante. Les accessoires militaires sont exécutés avec l'esprit et la fidélité que l'auteur sait apporter à tout ce qu'il fait dans ce genre. Le tableau d'*Arcole* obtient beaucoup de succès, il est fort remarquable et fort désiré; bien des gens lui préféreraient cependant celui de *Montmirail;* moi, je ne choisirais pas.

Le Grand Salon.

C'est le but de toutes les ambitions. Pour arriver là, on prie, on sollicite, on intrigue, et souvent, quand on y est, on se plaint d'y être mal. Messieurs les peintres ne sont pas faciles à contenter, les plus médiocres surtout. « Je suis trop haut. — Je suis trop bas. — Le voisinage de ce tableau tout noir me fait paraître tout blanc. — Je suis à contre-jour. — On m'a sacrifié à un tel. — Les faveurs ne sont jamais pour moi. » Cela et cent choses pareilles, voilà ce qu'on entend tous les matins de la bouche de ceux qui sont arrivés cependant à l'Oasis bienheureuse. Il faudrait, pour satisfaire tous les exposans, barraquer la cour des Tuileries ou la place Louis XV; encore y aurait-il un coin qu'on se disputerait et dont la possession deviendrait le sujet de la correspondance la plus sottement orgueilleuse, de la part des solliciteurs, avec la direction du Musée.

M. Sosthène de Larochefoucauld n'avait pas donné d'abord la pièce de prédilection aux ar-

tistes qui la demandaient avec instance; il l'a accordée plus tard, il a bien fait : elle est plus favorable que toutes les autres; et puis elle est *fashionable*. Tout peintre qui peut dire dans le monde : « J'ai un tableau dans le grand Salon, » passe pour avoir un talent réel; c'est un préjugé qui le rend heureux, et il est doux de faire des heureux. Plusieurs tableaux qu'on avait vus dans les salles qui font partie du Musée Charles X, ont été transportés au grand Salon. Quelques-uns y ont beaucoup gagné, d'autres y ont perdu, que la vanité de leurs auteurs a sacrifiés. Je ne cite point, mais c'est un fait notoire. Un ouvrage remarquablement ridicule n'y figure pas; le peintre s'en est formalisé, et il a prétendu que c'était une brigue qui l'avait éloigné. Le pauvre homme, en se plaignant du tort que lui a fait le directeur, a dit, avec la plus touchante intrépidité d'amour-propre : « Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi; mon tableau de cette année est assurément ce que j'ai fait de mieux (tenez pour certain que c'est ce qu'il a fait de plus mal); je comptais sur son succès pour la croix d'honneur, eh bien! on me l'enterre! Et voilà comme on encourage les arts! comme on est équitable! » J'ai entendu un homme de mérite, qui s'est d'ail-

leurs cruellement trompé cette année, se plaindre de la place qu'on a assignée à son tableau; David n'en eût pas voulu d'autre pour son *Léonidas*. « Le bel honneur d'être dans le grand Salon, » disait un peintre qui, pour avoir fait un bon ouvrage, ne devrait pas se donner le tort de décrier tous ceux de ses confrères, « s'il faut s'y trouver à côté de M. tel! » Il est certain que ce M. tel a du bonheur, du malheur plutôt, car le grand jour du Salon montre toute l'absence de son mérite, et le ridicule de ses prétentions. Un membre de l'Académie a choisi, dit-on, lui-même le clou où il voulait qu'on pendît son tableau; on a suivi ses intentions, et il a réclamé ensuite.

Bien des suppositions furent arrangées, à l'ouverture de l'exposition, sur le refus que le département des beaux-arts avait fait de livrer le grand Salon aux artistes et au public; parmi les moins fondées, il faut placer sans doute celle qui tendait à établir que M. Gérard avait voulu garder le Salon pour lui tout seul. Cela est absurde. M. Gérard n'expose pas en même temps que tous ses confrères, parce qu'il est libre de laisser ses ouvrages un mois seulement au Louvre, parce que trois mois de succès ne lui conviennent peut-

être pas. Il ne se produit donc qu'à la fin du Salon; mais se produire seul, dans une pièce à part, faire une exhibition particulière dans le local des exhibitions publiques, se donner l'apparence d'une immodestie qui est loin de ses habitudes, certainement M. Gérard ne le fera point. C'est le bien mal connaître que de supposer une chose semblable. Et où serait donc ce tact, cet esprit que vous lui connaissez? Le grand Salon est cédé aux artistes, M. Gérard en profitera, il n'y a pas l'ombre d'un doute; mais ce n'est pas pour lui seulement qu'il a été ouvert. Comment imaginerez-vous que l'auteur du *Sacre* aura pu dire à M. de Larochefoucauld, en parodiant la menace d'*Armantine* à *Cerberti* [1] : « Point de salon, point de tableau? »

[1] Dans *une Folie*, opéra-comique : *point de salon, point de modèle.*

La Chasse au Daim.

TABLEAU D'HISTOIRE, PAR M. CARLE VERNET.

Domestica facta.
Les faits domestiques.

Oh! je les entends d'ici nos classiques : « Tableau d'histoire! tableau d'histoire! » Eh oui, Messieurs, par saint Hubert, tableau d'histoire! Qu'y a-t-il là qui vous choque? Les proportions? et le *Jugement de Salomon*, du Poussin! Le style? et les *Batailles de Louis XIV*, par Vander-Meulen! Le sujet? mais il est cent fois plus historique, c'est-à-dire plus vrai, sous le rapport du fait représenté, que toutes les Andromaque, les Clytemnestre, les Athalie, que tous les Charlemagne, les saint Louis et les Titus. Vos poëtes, vos historiens, vos chroniqueurs nous en donnent à garder avec leurs récits. Que savons-nous de positif sur la veuve d'Hector? Pouvons-nous contrôler les Mémoires de Joinville? Savons-nous s'il est certain que Titus employait bien ses journées? Pou-

vons-nous affirmer que Charles se soit occupé lui-même des Capitulaires, ou Louis-le-Gros des Chartes? La *Chasse dans les bois de Meudon*, en 1818, est au contraire un événement que nul ne peut nier; cent témoins vivent encore, qui ont pu l'attester à M. Carle Vernet; je m'en souviens très-bien moi-même; à telles enseignes que je faillis être dévoré par un détachement de la meute qui me rencontra sur la lisière de la route de Versailles, et qui me prit apparemment pour le daim. De fortune, la bête passa sur le moment, et me délivra d'un choc que j'aurais payé de la vie, pour avoir eu l'imprudence d'aller à pied, le jour de Saint-Hubert, de Sèvres à Montreuil. Pauvre voyageur! j'en frémis encore quand j'y songe! Ces terribles animaux m'auraient traité comme ceux de Chantilly ont traité un petit griffon bourgeois qui, se promenant tranquillement sur une pelouse, donna dans la meute du sanglier. Il n'en resta qu'une pate.

Pardon de la digression.

Le sujet est donc historique, par le fait en lui-même, puis par les personnages. C'est le privilége des rois et des princes de faire toujours de l'histoire : une chasse de M. Lafitte serait un tableau de genre; une chasse de M. Rostchild,

baron et prêteur d'argent patenté par des souverains, serait un ouvrage presque historique; une chasse du prince de Monaco serait un tableau d'histoire, et *à fortiori*, de l'empereur de Russie, du grand Turc, de l'empereur d'Autriche, du roi de France ou de Georges IV. Le tableau de la *Chasse au Daim* est plus historique que celui de la *défaite de Darius;* autant que celui *d'Henri IV soupant chez Gabrielle*, et plus que celui de *Fleurus;* celui de *Montmirail* ne le serait que par la présence de Napoléon, roi illégitime, de vrai, mais que sacra le Pape, et qu'épousa l'empereur François II. M. Horace Vernet a peint la bataille de Montmirail, c'est son chef-d'œuvre peut-être, mais il n'a pas fait un tableau d'histoire. Napoléon n'est pas dans sa composition; les convenances de 1823 ne lui permettaient pas de l'y mettre : alors il n'aurait pas fait le *pont d'Arcole;* plus tard il fera peut-être Wagram. Et voilà l'histoire, modifiée, altérée, suivant les temps, les craintes et les espérances des partis.

Ici, au moins, elle est entière, rien n'y manque, personne n'a intérêt à la faire mentir; ce n'est pas le sort d'un royaume qui se joue sur la toile de M. Carle Vernet, c'est la mort d'un pauvre daim que l'on y conspire.

Pour fêter le saint des chasseurs, on s'est mis en campagne dès le matin; botté, éperonné, le fouet à la main, le cor en bandoullière, le coutelas au côté, l'habit vert sur les épaules, on a couru par monts et par vaux, sautant les fossés, franchissant les buissons, excitant les chevaux et les chiens; on a trouvé le daim qu'on a poursuivi, en cherchant à deviner ses ruses pour les déjouer; on l'a contraint à chercher un asile dans un étang, mais la meute l'y suit, et bientôt il mourra après d'inutiles efforts. Ainsi les Autrichiens, je crois, périrent dans des marais où les soldats de l'Empire les avaient acculés; c'est la tactique de la guerre transportée à la chasse.

Le moment choisi par M. Vernet est celui où le daim, amené par des combinaisons de stratégie dans l'étang de Ville-d'Avray, va recevoir l'assaut des chiens. Tous les chasseurs entourent la pièce d'eau; des spectateurs en foule bordent la route de Versailles : deux calèches sont sur le chemin.

Ce tableau est spirituellement composé.

Un officier des chasses rend compte au prince de ce qu'il a fait pour la réussite de l'affaire. Cette figure est bien, mais elle manque un peu de no-

blesse; j'aime mieux celle de Rapp dans le tableau *d'Austerlitz* de M. Gérard.

Un valet de chiens sollicite les paresseux avec le fouet; les derniers piqueurs arrivent au milieu des séchoirs d'une blanchisseuse qui a étendu son linge à la descente du bois. On dira que ces détails d'âne effrayé, de draps au sec, de laveuses dans leurs boîtes, ne sont pas dignes de la peinture historique. Erreur; ce qui est vrai, sans être ignoble, est toujours bon dans un tableau d'histoire. C'est par ce côté-là que celui de M. Carle Vernet est romantique; il est classique par un autre. M. le comte d'Artois a son cordon bleu; je ne sais si l'étiquette le veut pour le jour de la Saint-Hubert, mais j'en doute fort; c'est un apprêt qui sied mal à la chasse. Quand on va courir le bois et la plaine sur les traces d'un cerf, on ne s'affuble d'aucun ornement capable de gêner : c'est bien assez qu'on soit contraint de s'en décorer quand on représente dans un cercle ou dans une revue. Je pense que M. Vernet, s'il a exprimé une chose exacte, a eu tort; j'aurais dissimulé le cordon du Saint-Esprit. Que dirait-on du peintre qui mettrait le ruban d'azur sur la poitrine de Louis XV visitant les cuisines de Versailles, pour voir *mettre la viande au fer*, plai-

sir qu'il prenait souvent, à ce que m'a dit un de ses anciens rôtisseurs. La chasse n'est pas une occupation plus grave ; il est possible que le chevalier du Saint-Esprit soit tenu de porter toujours la décoration de l'ordre, mais il est des jours d'incognito : la visite chez les pauvres et la chasse me paraissent de ces jours-là [1].

L'ouvrage de M. Vernet est d'une exécution très-louable ; on ne croirait pas qu'une main septuagénaire l'a dessiné et peint ; il témoigne d'une facilité rare, même chez un jeune homme. Les chiens, si unis d'intention, si divers de poses et de mouvemens, sont parfaits ; on pourrait

[1] Un cardinal disait, en 1777, à un très-grand seigneur, jeune et un peu libertin : « Monsieur, lorsque vous allez au Palais-Royal ou au Vaux-Hall de Thoré, laissez à votre valet de chambre vos cordons et votre épée. Quand on ne fait pas acte de gentilhomme, il ne faut rien avoir d'un gentilhomme. »

On s'amusa beaucoup, au milieu du siècle dernier, d'un vieux duc qui, ayant été nommé chevalier commandeur des ordres, avait commandé un cordon bleu, de taffetas gommé, pour se mettre au bain.

Feu le père Élysée, médecin du roi, se parait du cordon de Saint-Michel pour venir au théâtre des Variétés, où il passait presque toutes ses soirées dans une petite loge sur la scène. Ces joies d'enfant se conçoivent dans un garçon de douze ans.

Un collégien voulut se coucher avec ses premières bottes ; on le lui permit, et on eut raison. Il comprit le lendemain combien il avait été ridicule. Le vieux docteur et le vieux duc n'auraient pas eu tant de bon sens.

presque en dire autant des chevaux et des hommes. La figure d'un gendarme des chasses, sur le premier plan, me paraît la meilleure du tableau ; dans tout le reste, il a tant d'esprit, tant de fidélité d'observation, qu'on aurait mauvaise grâce à critiquer. Un peu de faiblesse et de crudité dans la couleur, un peu de dureté dans la touche, mais beaucoup moins cependant qu'on en peut reprocher au tableau de la *Course des chevaux à Rome*, ne nuisent point au succès de la *Chasse au daim*. Son succès serait plus complet encore si l'auteur avait trouvé un effet plus piquant.

M. Carle Vernet est un de ces artistes privilégiés, qui ont une vieillesse juvénile; il a conservé à peu près toutes les facultés auxquelles nous avons dû un si grand nombre de productions remarquables. Quelle carrière que celle du peintre qui, sans beaucoup déchoir, finit par la *Chasse du comte d'Artois*, après avoir commencé par le *Triomphe de Paul-Émile!*

La Décence et la Police congréganiste.

LES STATUES. — LES FEUILLES DE VIGNE. — L'ABBÉ GALLAX. — VÉNUS VIERGE. — LES FEMMES MODÈLES. — LA CUILLER A POT.

« On n'a qu'à entrer dans la sacristie de la cathédrale de Sienne, on trouvera, servant d'antiphonier, un groupe admirable des trois Grâces; ce qui ne détourne en aucune manière de bons chanoines que j'ai vus, leurs lunettes sur le nez, occupés seulement de leur plain-chant. »

DE MONTLOSIER. *Les Jésuites, les Congrégations et le parti Prêtre en* 1827. (Mémoire à M. de Villèle.)

Elle fait des tableaux cacher les nudités,

mais elle fait vendre le catéchisme poissard, mais elle facilite l'évasion du curé Maingrat, mais elle protége l'abbé Contrafatto! Dévote police de la congrégation, que tes œuvres soient admirées et respectées! Le viol, l'assassinat, tu les innocentes, si, par hasard, ils ont déshonoré la robe du prêtre; mais l'expression de tous les traits de l'homme dans une statue, tu la poursuis comme un délit. Cela s'appelle entendre la morale! cette

pudeur hypocrite se voit partout maintenant; on allonge les jupons des danseuses de l'Opéra, on défend la représentation d'un clocher dans une décoration de théâtre, on voile le sexe des figures de marbre qui ornent les jardins publics, on souffle la loi du sacrilége, et puis on ouvre à minuit nos églises, le jour de Noël, on attire aux prédications du soir nos filles, nos femmes et nos jeunes gens, pour leur faire chanter des paroles mystiques sur des airs profanes, on donne la chaire de la science au plus docte en pratiques bigotes, on débite sous le nom de miracle les grossières impostures de Migné, on prêche l'abstinence en dégraissant le budget pour rendre plus onctueux le potage de Tartufe, on met à un cierge la dragonne aux quatre étoiles.... Bénies soient nos saintes gens !

Diderot a dit à peu près ceci : « Apollon tout nu, Vénus toute nue, ne sont point des statues indécentes; ce qui serait indécent, c'est une Grâce avec une cornette et des mules. » Diderot avait-il raison ? Oui, selon le bon sens, non selon nos jésuites; et puis c'était un philosophe; quelle apparence qu'il n'eût pas toujours tort? L'abbé Gallay le lui a bien fait voir [1]. Cet ecclésiastique

[1] Novembre 1827.

pudibond et qui avoue Mont-Rouge, étant allé prendre la direction du collége de Perpignan, a commencé sa mission jésuitique par la destruction des idoles. L'école de dessin des élèves était fournie de plâtres et de dessins, propres à être copiés; l'abbé a voulu savoir leur moralité, il les a passés en revue, et révolté de leur immodestie, il les a fait briser et lacérer. Tout a péri, et Vénus la première, à qui Panufle se fût contenté de dire :

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.

Antinoüs, Adonis, le Gladiateur, chefs-d'œuvre antiques que tout le monde admirait sans songer à mal, ont été mutilés et jetés à la voirie, comme les protestans travaillés par les dragons de Louis XIV; un portrait de madame de La Vallière n'a pu trouver grâce devant le terrible Gallay; La Vallière, qui pourtant fut maîtresse de roi! Mais elle se mêla peu de l'église, et confessa elle-même son amant qui n'avait pas encore assez de foi à la compagnie d'Ignace! Pareille chose ne serait point arrivée aux images de Maintenon et d'Octavie : ces femmes-là ont appuyé les jésuites.

La police congréganiste fait son office au Louvre tout comme à Perpignan; seulement elle n'a

pas osé briser. Elle a découpé de larges feuilles de vigne, et a puni Achille, Thésée, Daphnis, l'Amour et Spartacus du péché d'Adam. Si cela n'était que ridicule, il faudrait se contenter d'en rire, mais il faut y voir tout ce qu'il y a : cela est immoral. Oui, M. Franchet, oui, M. Delavau, immoral. L'imagination d'une jeune fille innocente ne s'est jamais arrêtée où vous croyez, quand l'œuvre du statuaire a été exposé tel qu'il était sorti de ses mains; aujourd'hui elle soulève la feuille de vigne, parce qu'elle s'aperçoit qu'on veut lui cacher quelque chose qu'elle ne soupçonnait pas d'abord. Voilà ce que vous faites avec vos sages précautions; on cause de cela devant la statue du *Soldat laboureur*, au lieu de s'occuper de l'expression, de la tête et des détails de la poitrine et des pieds; et puis on rit un peu plus loin, en voyant que vous avez épargné le petit *Amour à la coquille*. Pourquoi n'avez-vous pas mis un fichu et un caleçon à *Sylvie* et à la *Nymphe de la Seine*? Nos lycéens sont-ils donc moins tendres à la tentation que les élèves de madame Clément ou de madame Daubray?

Inconséquens! et vous l'êtes en toutes choses; votre pudeur est une niaise immoralité. Vous laissez *Acis et Galathée* se faire la cour sur une

toile coloriée, c'est-à-dire en chairs et en os, si la peinture est bonne [1]; et pour un *Thésée* de plâtre, découvrant les sandales de son père, vous vous informez de sa nudité, afin de la dissimuler et d'attirer nos regards sur le voile bête que vous y attachez; l'œil lascif d'*Érigone* et le geste de son *Bacchus* en disent cent fois plus que tout ce que vous prenez tant de peine à voiler.... Je ne veux pas qu'on fasse de sculpture indécente; assez il y a, pour corrompre le peuple, de gravures, de chansons du bon temps, de couplets nouveaux (permis par la police) et de traditions de la cour ancienne; ne souffrez point qu'on nous montre un Satyre embrassant une Nymphe, ou qu'en un groupe historique on nous couche Didon auprès d'Énée, et François Ier auprès de la belle Ferronière; ne laissez point exposer un buste de Henri III à côté de celui d'un de ses mignons; voilà votre mission. Mais que la feuille de la vigne ou du figuier vienne par vos soins nous dénoncer une indécence que nous n'aurions point devinée, voilà ce dont vous devez vous garder.

J'ai vu, dans l'église d'un petit village de Bre-

[1] Il est bien entendu que ceci ne fait allusion en rien au tableau de M. Guillemot.

tagne, une statue de la Vierge, toute nue; sa vue ne scandalise personne. Cette vierge n'a pas toujours été ce qu'elle est; c'est une ci-devant Vénus du temps de la décadence des arts, à Rome. Le statuaire avait représenté Cypris tenant dans ses bras l'Amour qu'elle allaite; l'Amour avait des ailes, on les a abattues; une râpe grossière a cru en effacer les articulations, mais elle les a laissées saillantes; je les ai facilement reconnues. Cupidon est devenu Jésus comme Vénus est devenue Marie : Jupiter Olympien est bien un saint Pierre maintenant! Aux jours de fête, les filles basse-brètes recouvrent les épaules de la statue avec un grand manteau d'étoffe de soie, brodé d'or, et chargé de petites images représentant des saints et les traits de la vie du Christ. La Vénus dont je parle n'est pas d'un bon style, mais elle a des formes qui plairaient dans une femme. Eh bien! je suis sûr qu'à aucun des voyageurs qui l'ont vue dans la chapelle de la Vierge, il n'est venu plus qu'à moi un souvenir d'Ovide ou de Parny. Si le curé du lieu avait mis un cotillon et une guimpe à ce marbre, il l'aurait rendu peut-être indécent; à coup sûr il aurait provoqué de mauvaises plaisanteries, ou mis le désir en tête à quelque paysan,

jeune et amoureux de tout ce qui ressemble à la villageoise qui n'est pas encore sa conquête.

La pudeur jésuitique a gagné quelques artistes; il est en province un professeur qui n'a pas permis à ses élèves les modèles du sexe féminin. Qu'est-il arrivé de là? qu'un de ces jeunes gens, ayant à peindre une *Jeanne d'Arc*, a fait une figure qui n'est ni d'un homme ni d'une femme. Il lui fallait modeler la gorge de la Pucelle d'Orléans, il s'est trouvé fort embarrassé, et il a été réduit à appliquer sur la poitrine d'un de ses amis une cuiller à pot de métal pour figurer la nature défendue. Ce que je raconte là est exact.

Les femmes qui servent de modèles aux peintres ont en général une assez mauvaise réputation. Je ne suis ici ni pour les accuser ni pour les défendre; il y a cependant un fait en leur faveur et qu'il faut que je dise. Ces pauvres créatures ne viennent à l'atelier que pour remplir un devoir; et elles mettent toute la décence possible dans l'exercice de leur métier fâcheux. Cela est si vrai, qu'elles ne se déshabillent jamais que derrière la toile, à côté de laquelle elles vont poser ensuite, ou à l'abri d'un paravent. C'est un sentiment véritable de pudeur qui les guide dans cette action; elles paraissent cependant toutes

nues, deux minutes après, aux regards de l'artiste; mais elles savent qu'alors son imagination n'est pas libertine, et qu'elles ne sont plus qu'un instrument passif dont le dessinateur ou le coloriste se sert comme il se sert au besoin d'un arbre et d'une plante.

M. Franquelin.

NOÉMI, OU LE SOUVENIR UN JOUR DE NOCE. — LA VEUVE DU MARIN.

« Je suis à tes pieds, Noëmi. Non, rien ne pourra désormais nous séparer; toutes mes craintes se sont évanouies devant une de tes larmes. Je t'avais accusée, j'avais douté de ta foi; ingrat que j'étais ! mais tu m'aimes et tu pardonnes un soupçon injurieux.

» L'amour peut donc rendre injuste et cruel? Je t'estime, et cependant je suis jaloux; oh ! oui, jaloux !... Crois-moi, Noëmi, mieux vaudrait pour toi la mort que l'inconstance. Si tu pouvais oublier tes promesses, si tu m'allais trahir, si jamais un rival !.. Toute mon ame se soulève à cette idée.

» Quelle folie ! Dois-je douter de ta tendresse? N'ai-je pas pour garans les gages précieux que tu m'en a donnés ? Voudrais-tu démentir les douces paroles que, dans le secret de nos entretiens,

tu as toujours opposées à mes terreurs? Non; tu es incapable d'une perfidie; ces paroles saintes et sacrées, tu te les rappelles, tu les as répétées cent fois, et cent fois j'ai payé chacune de leurs syllabes d'un baiser brûlant.

» Noëmi, bonheur éternel pour nous, puisque nos nœuds sont indissolubles! Ils le sont; tu l'as juré. « Je sens que tu es nécessaire à mon exis-» tence.... Chaque instant ajoute à l'attachement » que j'ai pour mon meilleur ami.... S'il fallait te » perdre, Félix, je crois que je mourrais.... » N'est-ce pas là ce que tu disais dans ces lettres si tendres et si rares dont tous les mots sont gravés dans mon cœur? N'est-ce pas là ce que tu m'écrivais encore le jour anniversaire de celui où je sentis, pour la première fois, ton sein palpiter contre le mien, où pour la première fois j'entendis ta bouche prononcer avec émotion ces mots: « Je t'aime, je t'ai choisi, je suis à toi pour toujours. »

» Aimons-nous bien, malgré les obstacles et les dangers qui nous environnent. Courage! amie; le ciel qui nous fut si propice, ne nous abandonnera point. Que notre passion soit un mystère pour tous, notre félicité ferait trop d'envieux! Ecris-moi souvent; c'est une si grande joie pour

ton amant de lire, de commenter, d'étudier tes billets si tendres et qu'il trouve encore trop froids ! Créature parfaite qui me parais autant au-dessus des autres femmes, que l'ange est au-dessus de l'homme; trésor au prix duquel tous les trésors de la terre ne sont rien ; esprit noble et délicat, cœur généreux et sensible, toi, mon bien, mon tout, l'unique pensée de ma vie, sois fidèle à.....

» Mais que vient-on m'apprendre ? Tu as consenti à te marier ? Oh ! non, c'est une affreuse supposition inventée par un méchant, qui aura deviné le mal qu'elle devait me faire. Cette madame T... avait l'air de triompher de ma douleur en m'apprenant un aussi odieux mensonge ! car c'est un mensonge, n'est-ce pas ? Tu es à moi pour la vie, as-tu dit ; tu ne peux donc être à un autre ! L'hymen ne nous désunira point... Et d'ailleurs que porterais-tu à un époux ? Qu'est-ce qui de toi t'appartient encore ?... M'abandonner, me ravir ce que tu m'as donné, cette idée n'aurait-elle pas révolté ton cœur ? Tu n'auras point cédé à des volontés que tu as bravées jusqu'ici; mais s'il était vrai, Noëmi.... le jour de ta noce serait celui de ma mort et de la tienne ! J'irais au pied de l'autel te demander compte de tes sermens ; j'irais défier le *oui* qui devrait faire mon malheur,

et si un de mes regards ne le paralysait sur tes lèvres !.. Oh ! ciel, quel horrible cauchemar ! j'en suis accablé... Chassons ces idées de sang... Tu m'aimes, tu me resteras fidèle. Adieu, écris, écris vite à ton FÉLIX. »

« Et Noëmi n'écrivit point. Son mariage était arrêté ; un vieillard riche, titré, avait demandé sa main, et l'avait obtenue.

» Le jour où devait s'accomplir le sacrifice auquel était condamnée Noëmi, il fallut que la malheureuse amante rassemblât toutes ses forces pour marcher à l'église. Le matin, elle versa des torrens de larmes, quand elle reçut de son père l'ordre d'aller revêtir les habits nuptiaux. Sa femme de chambre, que pour la première fois elle mettait dans le secret de son amour, pleura avec elle et ne lui présenta le bouquet de fleurs d'orange qu'après qu'elle eut relu la lettre de Félix et couvert son portrait de baisers et de pleurs. Noëmi se laissa parer enfin de la couronne virginale qu'elle avait long-temps repoussée ; elle alla au temple, pâle et en proie au plus affreux désespoir ; le prêtre vint pour bénir le mariage... Tout-à-coup Félix parut au milieu du sanctuaire ; Noëmi qui craignait et désirait sa présence, l'aperçut, poussa un cri déchirant, prononça ces

seuls mots : *Félix !.. toujours !* et mourut. Un instant après, sous le porche de l'église, on entendit une détonation d'arme à feu, Félix n'était plus. »

La situation la plus pathétique de ce drame a été reproduite par M. Franquelin dans un tableau que toutes les femmes ont remarqué, que tous les amans ont vu sans doute avec attendrissement. Noëmi, le regard attaché sur l'image de celui qu'elle adore, s'est assise auprès de la table où sont les ornemens dont elle sera forcée de charger son front décoloré; la lettre de Félix qu'elle vient de relire, est par terre à côté d'elle; la chambrière, témoin triste et muet de la scène douloureuse qui aura bientôt un si cruel dénouement, est debout derrière sa maîtresse, attendant que Noëmi se décide à faire la toilette des noces. L'auteur de cette jolie petite composition n'a point exagéré l'expression de ses figures; il a été vrai et touchant; que d'autres à sa place auraient été outrés et froids ! Le caractère du talent de M. Franquelin est un naturel gracieux que l'artiste sait faire valoir par un heureux choix de sujets. *La Veuve du Marin*, que déjà la lithographie a popularisée, plaît à tout le monde; la veuve est une figure charmante; quelques-uns

de nos peintres de genre dessinent plus purement que M. Franquelin, d'autres sont plus coloristes, d'autres encore ont une touche plus vive et plus ferme; M. Franquelin a des qualités agréables qui lui assurent des succès. Les artistes lui préféreront sans doute l'auteur de *miss Macdonald* ou celui de *la Bénédiction des fruits de la terre;* le public qui n'entend pas malice aux choses de l'art ne lui préférera personne.

Peinture de Marine.

MM. GUDIN, ISABEY, HORACE VERNET, MOZIN, OLRY, GARNERAY, CRÉPIN, TANNEUR, VERBOECKHOVEN, GILBERT, THUAIN, ULRICH, GRÉNIER, GASSIES.

C'est un très-bon peintre, que M. Gudin; un peintre, lui, sans manière, complet, consciencieux et fécond. Il a encore un mérite dont je lui sais bien bon gré; c'est de s'être exercé dans un genre déconsidéré par les succès qu'y ont acquis des gens, fort estimables d'ailleurs, mais qui avaient fait dire que la France n'aurait jamais de peinture de marine. Cette peinture, très-intéressante et très-difficile, quelques Hollandais y ont réussi; Claude Lorrain et Joseph Vernet, en France, s'y sont fait des noms dont personne n'oserait contester la gloire. M. Crépin a représenté le combat de la *Bayonnaise* et le *Naufrage des canots des frères Delaborde*, et, comme lassé des efforts que lui avait coûtés la production de deux beaux ouvrages, il s'est arrêté. On ne con-

çoit pas une décadence si prompte; on s'afflige d'un si malheureux changement.

M. Garneray a fait des ouvrages que la prévention la plus favorable ne peut placer au-dessus du.... Je n'oserai jamais dire, quand je pense que le ministère a choisi cet artiste pour peindre le *Combat de Navarin!* M. Garneray n'est pas sans talent, je le reconnais volontiers; mais de lui au Crépin de la *Bayonnaise*, au Gudin du *Paquebot*, surtout, il y a loin comme de M. Verboeckhoven à Backuisen.

M. Gilbert, de Brest, est exact, mais d'une froideur!... Ses tableaux ont un mérite géométrique que j'estime, mais qui ne dit rien à mon imagination; à la *mer* qu'il nous donne, comme à celle de la plupart de ses compétiteurs, il ne manque que de *l'eau*. Il sait le gréement, et c'est beaucoup; un homme qui s'est occupé de navires, qui a un peu voyagé (et excepté moi, qui n'est pas allé en Amérique!), souffre autant à voir une *cargue-point* et un *bras* mal *passé*, qu'un soldat à trouver dans un tableau militaire un mauvais équipement et une giberne sur la hanche gauche de celui qui la porte. Mais le gréement que M. Gilbert entend très-bien, c'est l'orthographe; Joseph Vernet la savait aussi, et il

était poëte. Il l'aurait ignorée qu'on le lui eût pardonné, parce qu'il avait l'art d'émouvoir, de faire battre le cœur; sa mer n'était pas toujours d'une belle couleur, mais elle était toujours d'un bon mouvement; il y avait de l'enthousiasme dans la composition de ses tempêtes; il sentait que c'était un spectacle sublime, que cette horreur d'un grand naufrage, et la mise en scène d'un navire en danger de perdition était chez lui une tragédie véritable. Son petit-fils, Horace, aurait eu beaucoup de ses grandes qualités s'il se fût adonné tout entier à l'étude des effets et des choses que Joseph avait si bien apprises; mais il a embrassé tous les genres, et celui-là demande qu'on lui soit entièrement dévoué. Les essais de M. Horace Vernet prouvent sa facilité à tout comprendre, à tout deviner, à tout rendre; il y a un peintre dans ses marines, mais pas tout-à-fait un peintre de marine.

MM. Tanneur et Thurin n'ont point encore pris leur rang. Le premier a peint le combat du *Vengeur;* c'était un sujet capable d'inspirer un homme qui aurait eu de la verve et de l'enthousiasme. Il fallait n'être pas au-dessous de Lebrun le lyrique dans la représentation de cet acte de dévouement, presque incroyable, tant il est beau, et

qui suffirait à la gloire de la marine française. Hélas ! M. Tanneur n'a guère été au-dessus d'une gazette pour le style et la poésie. Qui nous peindra donc ce vaisseau triomphant par sa défaite, faisant fuir le *Brunswick* et défiant encore en descendant dans l'abîme, les deux autres ennemis qui ont pu le faire couler, mais non le contraindre à s'avouer vaincu ? Un peintre s'immortaliserait, s'il traduisait de manière à nous faire frémir cette strophe :

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Je voudrais qu'on fît deux tableaux du *Vengeur*, l'un représentant le moment où le *Brunswick* et le navire français, accrochés par leurs agrès de l'avant, courent vent arrière, et comme deux lutteurs terribles se portent des coups dont chacun fait une blessure mortelle ; l'autre, représentant la catastrophe du vaisseau de Renaudin. Il y a une épopée complète dans ces deux scènes.

MM. Mozin et Ulrich font en général moins de la marine que du paysage maritime. Leurs ou-

vrages sont recherchés, estimés, et méritent de l'être. Ils ont (non pas absolument au même degré, l'un et l'autre) de la couleur et de la vérité; ils entendent l'effet; leurs eaux sont assez jolies; mais on y voit l'imitation. Celles de M. Gudin sont transparentes et vraies, mais il ne s'agit pas encore de M. Gudin.

Une *Vue de Saint-Malo* de M. Olry est estimable; c'est un paysage du genre de ceux de MM. Ulrich et Mozin, et qui ne prouve pas encore que l'auteur sera peintre de marine. Ce tableau doit plaire par le ton local, par les détails du mouvement d'un port, par l'effet simple; mais ce n'est qu'un essai. M. Olry a fait comme les citadins de l'intérieur du royaume qui vont voir la mer; ils commencent, pour s'amariner, à traverser de Brest à Recouvrance, ou à aller à pied jusqu'au bout de la jetée de Dieppe; peut-être verrons-nous un jour que le peintre *a pris le large*.

M. Gassies a peint la lame dans son tableau du *Pêcheur naufrageant avec un enfant*. Ses eaux exécutées dans le sentiment de la peinture anglaise, seraient très-bien, si elles n'étaient pas un peu lourdes. L'ouvrage est d'ailleurs de ceux qu'on peut louer.

Naïf, spirituel, et d'un ton qu'on voudrait quelquefois plus chaud, M. Grénier fait des petits tableaux de marine que tout le monde aime. Qu'on me permette de dire que c'est le vaudeville du port de mer.

Les marines de M. Verboeckhoven sont finement peintes, mais grises. Je sais bien que les eaux de la Hollande sont très-différentes de celles des côtes de France, de l'Archipel ou de l'Inde; cependant je ne crois pas qu'elles aient tant de rapport de couleur avec l'encre de la Chine glacée d'indigo.

M. Eugène Isabey [1] marche après M. Gudin,

[1] A propos de M. Isabey fils, parlons de M. Isabey père. Cet artiste, qui jouit d'une si grande réputation comme peintre de miniature, cet homme qui a tant de goût et tant de mérite dans un genre qui semble cependant demander de la jeunesse, a presque renoncé à l'exercice de sa profession, mais il n'a point renoncé aux arts. On n'y renonce pas quand on est organisé comme lui.

M. Isabey n'expose plus de portraits, et tant pis vraiment. Il a mis au Salon un *Escalier de la tourelle du château d'Harcourt*, tableau à l'huile qui paraît fait dans le système de la miniature. Le sujet en est connu des amateurs des beaux recueils de dessins; c'est une jeune et belle damoiselle descendant l'escalier en s'appuyant sur le bras d'un page. Ces deux figures sont pleines de grâce : la modestie et l'amour de la damoiselle sont très-spirituellement exprimés; le respect du galant cavalier cache quelque chose qui se laisse deviner facilement.

La composition de M. Isabey, lithographiée par l'auteur, fait par-

il a déjà un talent très-véritable; le plus grand défaut de ses ouvrages, je parle de ceux où la mer joue le rôle principal, c'est d'être un peu plombés. M. Eugène compose bien les vagues, mais s'il leur donne une bonne forme, il ne leur donne pas toujours une couleur assez vraie. Quoique je ne recommande jamais à un peintre d'en imiter un autre, j'engage M. Isabey à imiter M. Gudin, car M. Gudin, c'est la nature elle-même.

Cet artiste nous a donné cette année trois chefs-d'œuvre dans des genres différens : *le Paque-*

tie des dessins du premier volume des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, publiés par MM. Taylor, Nodier et de Cailleux; c'est un des jolis morceaux de ce précieux ouvrage, qui, entre autres services rendus, a mis en lumière dix jeunes gens aujourd'hui classés parmi les dessinateurs les plus estimés.

Le livre de MM. Nodier, Taylor et de Cailleux est une des plus belles publications qu'on ait jamais faites : chaque jour ajoute à son importance et à sa valeur. Si l'on savait dans quelles circonstances il a été commencé, et quelle puissance de volonté il a fallu aux artistes et à l'homme de lettres qui l'ont entrepris pour le continuer et le perfectionner, on serait émerveillé.

Nous ne pouvons raconter l'histoire des *Voyages pittoresques*, les secrets de nos amis ne nous appartiennent point. Nous serions charmé pourtant de l'écrire pour les dictionnaires bibliographiques où l'on recueille des anecdotes curieuses. M. Taylor l'écrira peut-être ce petit roman qui embellit encore, pour nous qui en avons la confidence, un ouvrage que tout nous fait admirer et aimer.

bot, le Retour de la Pêche et une *Vue de Grenoble.* Le bateau à vapeur est peut-être ce que l'auteur a fait de mieux comme marine proprement dite; l'eau, d'une transparence extraordinaire, le ciel fin et bien composé, l'effet piquant et vrai, le soleil brillant, la scène du débarquement des passagers naturelle, les figures spirituellement touchées; que voudrait-on de plus? Quant au Retour de la pêche... ne marchandons pas avec la vérité. Ce morceau place M. Gudin à côté de Claude Lorrain. Récriez-vous, louangeurs des morts, je blasphême, n'est-ce pas? Claude Lorrain! Dieu! J'ai comparé l'échoppe au tabernacle! et je n'en rougis point! Gelée est plus fini sans doute, et après cela, quel avantage a-t-il sur M. Gudin? La *Vue de Grenoble* est une chose étonnante de vérité et d'exécution; fermeté et finesse de ton, largeur de touche et facilité de pinceau, ce tableau réunit tout. Ah! s'il nous était venu de Hollande, s'il avait un peu de crasse et la date de 1670, quelles exclamations on ferait à l'hôtel de Bullion! quelles belles surenchères! Il n'a aux yeux des vieux amateurs que le défaut d'être moderne, aux yeux du public, il a ce mérite de plus.

L'América, navire américain, sur lequel on

reconnaît M. le duc d'Orléans assis auprès de l'escalier de la chambre, pendant que les officiers d'un corsaire français visitent les papiers du capitaine étranger, est le sujet d'un grand ouvrage de M. Gudin. L'Amérca est en panne; la péniche française a amené à moitié ses voiles pour faire peu de route; le canot du corsaire a abordé par tribord le trois-mâts américain, et les matelots armés attendent, ou le retour de leur lieutenant, ou l'ordre de sauter à l'abordage du bâtiment visité. Cette scène, qui se passa en 1796 et qui est dramatique par la position du prince, menacé dans sa liberté, peut-être ensuite dans sa vie, s'il est reconnu; cette scène est fort bien rendue. La mer est belle, surtout dans la partie droite du tableau; le ciel est un peu lourd, et l'effet général est moins franc que dans les autres tableaux du même peintre. Ce morceau a obtenu un très-grand succès, il sera un des plus beaux ornemens de la galerie de M. d'Orléans, déjà si riche en excellentes choses. Son Altesse Royale aime beaucoup le talent de M. Gudin, il possède plusieurs des chefs-d'œuvre de ce jeune peintre dont il a généreusement encouragé le talent à ses débuts et à qui il sert encore de Mécène, comme il est possible qu'un prince en serve dans ce

temps-ci à un artiste. L'admirable Vue de Grenoble dont nous parlions tout à l'heure, appartient à Monseigneur.

M. Gudin est chargé de peindre *le Combat de Navarin* en concurrence avec M. Garneray; son tableau doit avoir vingt pieds. C'est une grande entreprise que celle-là pour M. Gudin, qui n'a pas encore pris l'habitude de grouper ensemble plusieurs navires et de rendre tous les détails d'un vaisseau avarié; mais qu'y a-t-il d'impossible à un homme doué d'autant de facilité? Six mois d'études seront plus que suffisans pour mettre notre artiste à même de faire un ouvrage digne de ceux qui ont assuré sa célébrité, et qui lui assureront le titre de grand peintre que je n'hésiterais pas à lui décerner aujourd'hui, si j'avais autorité pour dispenser la gloire et faire de l'avenir. M. Gudin n'a pas trente ans, et que de preuves de talent il a déjà donné! Navarin nous révélera son génie.

Je n'ai pas cité tous les ouvrages de M. Gudin parce que j'aurais trop risqué de tomber dans des redites élogieuses. Je m'en tiens à ceci : notre peinture de marine a son Ruisdaël.

Revenons à M. Eugène Isabey. Son *Ouragan* devant Dieppe est une fort belle chose; il s'en

faut même de bien peu que ce ne soit un chef-d'œuvre. La mer est agitée par un coup de vent furieux; la lame bat les dunes et le môle. Sur la jetée on aperçoit, au travers de l'écume blanche, prête à retomber en pluie abondante, *Madame*, duchesse de Berry, encourageant les marins à secourir des bateaux pêcheurs qui tentent l'entrée du port. Des barques voilées, ballottées par les vagues, sont le sujet principal de ce tableau plein d'intérêt. On sent que le danger est très-grand pour ceux qui montent ces embarcations; on voudrait savoir qu'une amarre arrivera à bord de ces pauvres diables. Des débris de navires nous apprennent quel sort est réservé sans cette aide aux équipages que nous voyons lutter contre la tempête. Cette composition simple est dramatique. Les eaux du premier plan sont très-bien rendues; celles du second sont quelque peu lourdes. Dans ce morceau, le pinceau de M. Isabey est large, facile, ferme et spirituel; le ton de l'ouvrage est vigoureux, mais peut-être un peu trop uniformément noir. Il y a, dans les coups de vent, des éclaircies au ciel qui ajoutent encore au pittoresque d'un effet dont M. Eugène a d'ailleurs bien saisi le caractère. Le peintre a voulu rendre aussi pénible que

possible la scène qu'il représentait; il a bien réussi, mais l'aspect de son tableau en est devenu peut-être trop sévère.

On ne peut guère parler des autres productions de M. Eugène Isabey après avoir loué cette marine; comment ne pas mentionner cependant au moins sa *Plage d'Honfleur*, d'un ton si séduisant et si vrai? C'est un charmant petit tableau que j'aurais certainement si j'étais un des heureux du siècle.

M. Bonnefond.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre.
BOILEAU. *Épître VII.*

A M. Alph. de M.

Vous me disiez il y a un mois : « Je n'y conçois rien; comment s'est opérée une telle métamorphose? Ce tableau de Bonnefond est très-bien. » Je vais vous expliquer le miracle, mon cher ami.

Vous vous rappelez les triomphes qu'obtint le jeune Bonnefond aux Salons de 1822 et de 1824; c'était une fureur, non pas au moins parmi les artistes, mais chez les dames, et dans cette classe d'amateurs qui pensent toujours d'un tableau que tant vaut le sujet tant vaut l'ouvrage; braves gens qu'on verrait préférer *les Sœurs de la Charité* de M. Roëhn au *Samuel* de Salvator Rosa. On se disputait ses productions; c'était à qui les aurait. Aussi vendait-il cher; et bien il avait raison.

Cependant cet état de bonheur où il pouvait se complaire fut troublé un jour. La critique alla le harceler sur l'oreiller où il s'endormait, bercé par le succès : elle l'avait deviné, avait vu en lui un homme capable ; elle lui fit presque honte de sa gloire.

Fat et sot, il aurait haussé les épaules, recompté l'or que ses ouvrages lui avaient rapporté, ri au nez du censeur morose qui venait l'arracher au plus doux songe, et persisté dans un système auquel il devait une certaine réputation et le commencement d'une fortune ; heureusement il n'était ni sot ni fat.

Il avait le sentiment des arts, et ce n'était pas sa faute si M. Revoil avait *mesquinisé* son goût ; il avait du bon sens ; et les suffrages de son maître, ceux de ses amis, des Lyonnais qui l'admiraient de bonne foi, de la multitude parisienne que séduisait sa manière brillamment fausse, n'avaient point enflé son orgueil. Il était ardent ; il sentait qu'il y avait autre chose en lui que la vocation pour un métier ; il était intimement artiste, il le fit voir. Il savait trop ; c'était un ouvrier parfait, ce n'était pas un peintre : il résolut de le devenir.

Le bandeau qu'il avait sur les yeux, et au tra-

vers duquel on lui avait persuadé long-temps qu'il voyait clair, fut déchiré. Une autre nature lui fut révélée; il brûla de la rendre; mais sa main, si habile naguère, ne put plus rien pour lui : il lui fallut oublier et rapprendre. Oublier était bien difficile! il en eut le courage. Il renonça tout, son style, son crayon, sa palette : il s'avisa que peindre la peau toute seule, c'était ne rien faire; qu'il est sous ce tissu des muscles et des os, qu'il y a autre chose, dans l'expression d'un objet saillant, qu'une ombre et un point lumineux; il entrevit la vérité; il comprit que ce n'était pas à Lyon qu'il parviendrait à la fixer sur la toile. Il pensa à Rome... C'était un sacrifice immense qu'il n'hésita pas à faire.

Dans sa ville natale, il passait pour un grand peintre; il était traité avec toute la considération qui s'attache à un talent chéri; il avait des affections, des liens de famille, des élèves; il était l'orgueil de l'école lyonnaise, ses travaux étaient à de hauts prix... Tout cela aurait enchaîné un faible ou un vaniteux; Bonnefond rompit des liens si doux. Alors que ne dit-on pas? « J'avais un élève sur lequel je comptais, s'écria douloureusement M. Revoil; il va à Rome pour se perdre. » Vous savez, mon ami, s'il s'est perdu!

Maître à Lyon, le jeune astiste est devenu élève en Italie. Il a étudié avec conscience, il a vu peindre Schnetz, et toutes ses idées ont été changées.

Son tableau des *Pères de la Rédemption* prouve qu'il travaille avec amour et qu'il est appelé à faire de très-bonnes choses. Trois ouvrages de lui figurent au Louvre, et ils offrent beaucoup d'intérêt pour l'observateur, car ils présentent l'échelle ascendante du nouveau talent de l'auteur. *La Chèvre mourante* est le premier de ses tableaux exécutés à Rome. Cela tient encore, surtout par la tête du vieux berger, à la première manière de Bonnefond. Le poli, les surfaces étroites, les tons violets, jouent un certain rôle dans cet ouvrage qui vaut cependant mieux et de beaucoup, que tout ce que le peintre avait produit à Lyon. Là il n'est pas encore guéri du vice sur lequel on l'a pensé confondre, comme disait Boileau; mais il vient à guérison. Un peu de ses défauts se retrouve aussi dans les figures d'un *berger endormi* et d'une bergère qui cherche à le réveiller. Il y a pourtant déjà plus de largeur, plus d'effet vrai, plus de soleil. Le Romain lutte ici contre le Lyonnais; il en triomphe dans son grand tableau. C'est un très-bon morceau que

celui-là et tout-à-fait digne de l'accueil flatteur qu'il reçoit.

Une scène touchante, fort bien expliquée par sa composition où tout est naturel, est le sujet de ce tableau. Des pélerins qui ont fait le voyage de Rome pendant l'année sainte, arrivent dans la ville des indulgences. Accablée par la fatigue, une femme de la troupe y succombe; elle tombe sur le sol près de la porte du couvent des Pères de la rédemption. Ceux-ci se sont hâtés d'accourir; ils entourent la malade à qui ils donnent les premiers secours. La pélerine revient à elle et entr'ouvre ses yeux où se lit, avec la douleur, un sentiment profond de reconnaissance pour un bon vieux moine occupé à panser son pied droit que les roches ont blessé. Cette figure est admirable, elle frappe vivement par la beauté de l'expression et la vérité du coloris. Une paysanne âgée soutient le haut du corps de la pélerine; elle est à genoux, et croit hâter par un coup-d'œil suppliant la main d'un révérend père, occupé à verser du vinaigre sur un mouchoir. Ce personnage secondaire est très-bien pensé. L'intérêt s'accroît par la présence, au milieu de cette scène, d'une jeune fille que la pâleur de la défaillante effraie, et qui cherche une sorte de recon-

fort contre sa peur, dans la tranquillité d'un pélerin placé en arrière du groupe principal et au milieu de la composition. L'émotion de cette enfant et le calme de l'homme auprès de qui elle est placée, sont sentis avec talent. Il n'y a rien de forcé dans tout cela. La situation est naturellement exposée, le mouvement de chacun des acteurs est vrai, le petit drame est simple, on n'a qu'à louer. L'exécution, et c'est la partie essentielle dans un ouvrage où la poésie ne joue presque point de rôle; l'exécution, vous savez, Alphonse, quel plaisir elle vous a fait. Dessin correct et assez ferme, couleur vigoureuse sans manière, touche large et facile, modelé qui atteste une étude consciencieuse, effet lumineux franc et naïf (Bonnefond a combattu au grand jour, comme David voulait que l'on fît), oppositions vives, mais point exagérées, détails bien observés... ne sont-ce pas là toutes les qualités que vous avez trouvées dans le tableau des Pélerins, vous qui vous êtes trempé dans l'huile pendant trois ans chez Blondel? Pour l'ancien faire de Bonnefond, presque point d'apparence, peut-être pourtant un peu dans une ou deux mains et au front du vieux moine; mais c'est si peu de chose, qu'il faut l'envie que j'ai d'être

parfaitement juste en vous parlant d'une production qui vous a surpris, pour que j'en fasse mention.

Bonnefond a travaillé pour perdre le titre d'élève de l'École de Lyon; il y est parvenu. Son maître avait bien dit qu'il se perdrait à Rome!

Je connais, pour les avoir vus quelque part, trois morceaux de l'auteur des *Pères de la Rédemption*, que j'ai trouvés très-bien; une grande étude de matelots grecs, où il y a de fort bonnes choses, et deux intérieurs d'effet et de genre différens. Les matelots grecs appartiennent déjà, je crois, à M. le duc d'Orléans; les intérieurs, je ne sais dans quelle galerie ils entreront. Que ce soit dans la vôtre, mon ami, s'il en est encore temps.

Bonnefond, qui avait vendu la *Chambre à louer* 8,000 francs à la ville de Lyon, a cédé, pour 6,000 francs, au prince que je viens de nommer, le tableau *de la Famille des Pélerins*. Cet ouvrage est vingt fois meilleur que celui de 1824, et l'auteur en a demandé moins. Il y a beaucoup de modestie dans cette conduite : décidément Rome a perdu Bonnefond! Adieu.

Paris, le 17 décembre 1827.

Musée Charles Dix.

La Restauration avait fait de grandes promesses aux arts; elle amenait la paix, qui devait les faire fleurir, mais cette paix a été un perpétuel état de guerre. Le pouvoir s'est armé contre l'esprit public, l'esprit public a lutté contre le pouvoir. Le parti jésuitique a fait des conquêtes; il s'est alloué la plus grosse part des budgets; il s'est construit des casernes, assuré l'avenir, et indemnisé du passé; les arts qui vont à la gloire de nos petits saints ont seuls prospéré; le luxe de la sacristie et du chœur a étalé ses merveilles dans les baraques du Louvre et dans les salles de l'exposition de peinture: tableaux de dévotion et burettes d'or, statues d'église et chapes de brocard, voilà ce qu'on nous a donné de mieux depuis douze ans. L'arc de triomphe, qui devait consacrer les souvenirs des victoires de nos vieilles armées, et qui aurait eu une pierre pour le Trocadéro, présente

et présentera long-temps encore son squelette ébauché; c'est le fétus d'un colosse. La Bourse, à peu près achevée, ne sera pas débarrassée avant deux ans, peut-être, des échoppes et des masures qui s'y attachent de tous côtés, comme l'agaric au chêne. Lequel de nos enfans verra l'Éléphant de bronze verser l'eau au faubourg Saint-Antoine? Un bâtiment vaste, parvenu à son premier étage, atteste aux promeneurs du quai d'Orsay que nous savons commencer.... Ces jeunes ruines font pitié. La *Madeleine* va assez vite depuis qu'il est bien décidé qu'on ne fera point le *Temple de la Gloire;* le séminaire de Saint-Sulpice est parfait; Saint-Germain-des-Prés est restauré [1]; l'hôtel Rivoli a reçu depuis trois sessions le successeur de l'abbé Terray; c'est à merveille; mais le pont Louis XVI attend ses statues, mais le Louvre attend encore une aile; le Louvre, dont l'achèvement eût illustré un règne, et qu'on pouvait finir en dix ans, si l'impôt français n'avait payé le garnisaire étranger, si la police n'avait prélevé des fonds secrets

[1] Soyons juste, et n'oublions rien. Le gouvernement a donné quarante mille francs pour l'agrandissement de l'église de Migné, heureux village où s'est fait un miracle auquel croient le pape et l'évêque de Poitiers.

dont nous connaissons maintenant l'emploi, nous qui habitons la rue Saint-Denis, si la cagoterie n'avait été récompensée à bureau ouvert! On ne peut pas tout faire à la fois, sans doute; mais le temps et l'argent qu'on a perdus à gratter les aigles du pont d'Iéna, pour imposer des *L* au pont des Invalides, dont les fondations démentiront un jour les monogrammes, on les eût employés glorieusement au Louvre. Encore, si on ne laissait pas vieillir sans emploi les parties de cet admirable palais qui sont édifiées! Mais non; plus d'un quart des bâtimens de la cour sont sans destination; les rats y tiennent leur diète.

Il n'a pas moins fallu qu'un trait de génie d'un courtisan pour que le *Musée Charles X* se fît. C'était une idée heureuse; tous les amis de l'antiquité désiraient de la voir se développer. Mais comment l'espérer avec un ministère qui s'était montré toujours opposé aux fondations nobles et utiles, et qui ne concevait pas qu'une création de cette importance pût être bonne à quelque chose! Un homme, savant dans la cour, a trouvé tout de suite ce qu'aurait cherché pendant vingt ans un pauvre philosophe ou un simple artiste. Il a dit ceci : « Placez le Musée nouveau sous l'invocation d'un nom royal, et personne n'osera vous

refuser de l'argent. Villèle est avare; mais il a peur de la publicité, et ce serait belle matière à satire qu'un refus d'allocation fait pour une destination pareille. Le nom de Charles X sera votre passe-port. » On suivit ce conseil, et tous les chemins furent aplanis. Ainsi le Musée, qui pouvait être magnifique, riche des seuls élémens que nous lui connaissons maintenant, n'aurait pas existé si le Roi lui-même n'avait été habilement intéressé à cette existence. La flatterie a donc mérité une fois les éloges de ceux qui la détestent; elle a sauvé du naufrage une grande idée qui eût échoué sans son aide.

Le projet adopté, sanctionné par le monarque, et approuvé par l'Excellence qui n'osait pas le rejeter, il a fallu le mettre à exécution; et c'est ici qu'on doit payer à MM. de La Rochefoucauld, de Forbin et de Cailleux, un tribut d'éloges et de gratitude qui ne sera point suspect de notre part. Ces directeurs ont montré, dans toute cette affaire, une intelligence, un zèle, un goût trop rares chez les agens actuels du pouvoir pour qu'on ne les en loue pas. La fondation du *Musée Charles X* fut arrêtée en juillet 1826, et l'ordonnance avait reçu, en décembre 1827, son exécution presque complète; car, deux plafonds ex-

ceptés, tous les grands travaux de cette importante galerie étaient terminés. Ainsi, en seize mois, a été accompli l'œuvre admirable auquel il n'y a peut-être rien à comparer, quand on considère son vaste ensemble et ses riches détails.

On porte à *trois millions cinq cent mille francs* environ la somme dépensée à l'ornement des salles du Musée nouveau et à sa composition. Tant mieux! autant de pris sur notre ennemi! La peinture entre pour *deux cent cinquante mille francs* dans ce total que personne ne trouvera trop considérable. Les belles armoires, dans lesquelles on a renfermé les morceaux antiques et gothiques [1], n'ont pas coûté moins que la peinture; les revêtemens de marbres, de stucs, les parquets, les glaces, enfin ce qui tient au bâtiment est évalué à *un million*. Il faut compter à part les cheminées si remarquables qui figurent si étrangement dans un local d'une telle destination : une de ces cheminées vaut près de dix-huit mille francs. Tout cela est très-bien; on ne saurait mieux employer notre argent; et si toutes les recettes du Trésor avaient d'aussi honorables

[1] Nous nous servons d'une expression consacrée, mais qui n'est pas exacte dans le sens où nous voudrions qu'on l'entendit ici.

emplois, il n'y aurait pas un député qui voulût jeter dans l'urne une boule noire au moment du vote du budget. Les collections égyptienne, étrusque et les autres sont d'une richesse peu commune; il y a des objets du plus grand prix en manuscrits, en momies, en bronzes, en vases et en faïence. Tel vase que nous avons vu et que nous ne pouvons pas décrire, parce qu'il n'entre pas dans notre plan de cataloguer le *Musée Charles X*, mais de parler seulement de ses peintures d'ornement; tel vase, disons-nous, a été payé dix-huit mille francs. Nous ne savons ce qu'a pu être acheté une armure de fer qu'on dit avoir appartenu à François Ier, et qu'on attribue à Benvenutto Cellini; c'est une pièce magnifique qui suffirait pour donner la plus haute opinion des arts à l'époque où elle a été exécutée, quand tous les monumens contemporains auraient cessé d'être. On trouve, dans la composition des sujets qui ornent ce casque, cette cuirasse, ces brassards et ces cuissards, une force, une grâce, une fécondité inimaginables. La main-d'œuvre est d'une perfection presque merveilleuse; il est permis de douter qu'on fît maintenant aussi bien, et qu'on modelât le fer aussi finement qu'il l'est, surtout dans quelques figures d'amours, vérita-

bles chefs-d'œuvre sous le rapport du style et de l'exécution manuelle.

Le goût sévère et délicat de MM. Percier et Fontaine a présidé aux distributions et à l'embellissement de cette partie du palais qui témoigne déjà, dans plusieurs autres, de leurs talens si homogènes, si bien appropriés toujours à la chose qui les invoque, si heureux dans leurs créations. Ces architectes avaient, pour compléter l'ornement des salles confié à leurs soins, dessiné des voussures qu'il ne tenait qu'aux peintres de consulter. Il en est parmi eux qui n'ont pas eu besoin de ce secours; il en est d'autres qui ont cru devoir s'en passer, bien qu'il leur eût été fort utile. M. Gros est de ces derniers : il a composé lui-même les voussures de son plafond de la dernière salle, et, il faut le dire, elles sont au-dessous du médiocre. On dit au surplus que M. Gros n'a point exécuté lui-même cette partie de son travail, et que, rétribué de soixante-dix mille francs pour sa part dans les peintures du *Musée Charles X*, il a disposé de dix-huit cents francs en faveur de quelques jeunes gens qui l'ont suppléé aux voussures. Nous ne consignons ce fait qu'avec défiance; nous voudrions pouvoir le démentir; il est accrédité, et nous verrions avec

chagrin qu'il devînt de l'histoire. Nous approuvons fort les maîtres qui se font aider par leurs élèves. Cette méthode a de grands avantages ; elle initie les élèves à tous les secrets de leurs maîtres, et donne aux artistes chargés de grandes entreprises la possibilité de les mettre à fin heureusement. Mais le choix des aides n'est pas indifférent : Rubens avait adopté Jordaens ; David se serait bien gardé de renvoyer Rouget.

Le *Musée Charles X* se compose d'un assez grand nombre de pièces, dont dix seulement ont été disposées ou ornées. La première, en partant du grand escalier, a son entrée dans le Salon rond auquel aboutit la Galerie d'Apollon ; c'est dans cette salle que se trouve l'armure dont nous parlions tout à l'heure. Les armoires qui meublent trois de ses faces sont garnies d'objets d'orfèvreries de différentes espèces et d'époques diverses. Le plafond où le Temps est figuré dans des proportions colossales, et peut-être un peu trop fortes pour la place qu'il occupe, est de M. Mauzaisse ; il fut exécuté en 1822.

La *Salle des sept Cheminées*, qui est peuplée maintenant de tableaux faisant partie de l'exposition de cette année, et qui pendant un mois a tenu lieu du Grand Salon, recevra les cartons de

Jules Romain, et les copies remarquables faites d'après Raphaël pendant le dix-septième siècle : ce ne sera pas la partie la moins intéressante du Louvre.

M. INGRES.

C'est cet artiste, qu'aucuns appellent le roi de la peinture en ce temps-ci, qui a décoré la salle à laquelle un passage, orné de deux grisailles peintes par M. Fragonard, sert de vestibule. Le travail de M. Ingres consiste en un tableau de grandes proportions et en des voussures qui l'accompagnent. On doit regretter que la plupart des peintres chargés de la décoration du *Musée Charles X* aient pris le parti de ne pas faire des plafonds proprement dits. Le moindre inconvénient de ce système est de créer des peintures qui se lient gauchement avec l'architecture. Un tableau, s'il est parfait, pour le spectateur appelé à le voir dans son sens naturel, c'est-à-dire dans un plan perpendiculaire au sol, doit être mauvais quand il est placé en l'air et parallèlement à l'horizon. Mauvais, on comprend ce que nous voulons dire ; il est incapable de l'effet qu'on attend d'un plafond ; ses figures tombent, ou sont désa-

gréablement tenues par le ton aux voûtes qu'elles devraient paraître percer dans un mouvement ascensionnel. Les Italiens, avec cet orgueil que leur donne la conscience du mérite de leurs anciens peintres décorateurs, prétendent que nous ne savons pas plafonner. Il y a quelque chose de vrai dans cette opinion que nos artistes semblent au surplus se soucier assez peu de démentir. M. Ingres ayant choisi pour sujet de son ouvrage une fiction, nous pensons que le plafond aurait beaucoup gagné à une composition en rapport de lignes avec l'aspect sous lequel le public est obligé de l'apercevoir. L'artiste ne l'a pas cru comme nous, et sans doute il a eu de bonnes raisons pour cela; nous n'exprimons qu'un regret que nous savons partagé par beaucoup de gens.

Homère déifié recevant, sur le seuil de son temple, l'hommage des grands hommes qu'il a inspirés; telle est l'allégorie que M. Ingres a voulu rendre sensible. Voici comment il l'a matérialisée.

Homère est assis sur un siége d'or, au centre de la toile; il fait face au spectateur. La Victoire, placée à sa droite, dépose sur sa tête une couronne de feuillage d'or; à ses pieds, se tournant le dos, et le corps enveloppé dans de larges dra-

peries, sont deux figures de femmes représentant l'Iliade et l'Odyssée : leurs caractères sont fort distincts; sous les traits fiers de l'une, l'imagination peut découvrir Achille; Ulysse se devine sous l'air méditatif de l'autre. Ces figures sont assurément ce qu'il y a de plus beau dans l'ouvrage où M. Ingres a mis tout son talent, toute sa science, toute la sévérité de son goût. Les grands hommes qui durent à Homère une portion de leur génie et leurs inspirations les plus heureuses, entourent le trône du dieu. Les trois grands tragiques grecs, Ménandre le comique, l'orateur Démosthènes, Hérodote l'historien-poëte, le peintre d'Alexandre, Alexandre lui-même, Lycurgue, Pindare, Anacréon, Socrate, Platon, Phidias, Périclès, Alcibiade, Sapho, Aristote, Virgile, Horace, Dante, Shakspeare, Tasse, Camoëns, Poussin, Molière, La Fontaine, Racine, Fénélon, Longin, Boileau, Gluck et Mozart; telle est la composition de la cour que M. Ingres a donnée à Homère, ou plutôt tels sont les adorateurs qu'il a groupés autour de l'autel où se manifeste la divinité. Avançons que Girodet peut-être excepté, il n'y avait, dans l'Ecole moderne, que l'auteur de l'*Homère déifié* qui pût concevoir une idée grande comme celle-ci : lui

seul aussi était capable d'en tirer parti et de la féconder si heureusement. Que d'art dans l'arrangement des figures! Que de délicatesse dans cette personnification des époques littéraires! Que d'esprit, si l'on peut descendre jusqu'à ce mot, dans l'expression de chacune de ces têtes! Rien n'est laissé dans le vague. Ce n'est point une froide galerie chronologique que le peintre nous a ouverte; c'est une action qu'il a créée, non une action vivement dramatique, mais philosophique et morale. La solennelle gravité de cette représentation attache; la réunion de tant d'acteurs sublimes étonne. Il y a de la grandeur et de la simplicité dans la mise en scène de ces personnages qui se tiennent par une sorte de lien poétique, et qui, différens de physionomies, de mœurs, de costumes, semblent pourtant appartenir à une seule famille, à un seul temps. Cette postérité d'Homère (*cara soboles Homeri*), dans laquelle ne figure pas David, et nous accusons M. Ingres de cet oubli, intéresse au dernier point.

Il faut étudier longuement le tableau dont nous parlons pour en sentir les beautés. Inachevé, exécuté d'ailleurs dans un système d'effet tranquille, il ne frappe au premier coup-d'œil que

par son aspect froid et terne ; mais l'examen réfléchi lui est très-favorable. Le vulgaire ne voit là qu'une chose médiocre, parce que la poésie admirative ne le touche guère ; les connaisseurs y voient un chef-d'œuvre à qui il ne manque qu'une condition de la peinture ; et qui peut tout avoir ! M. Ingres, lorsqu'il mettra la dernière main à son ouvrage, suppléera autant qu'il est en lui à ce défaut de coloris qu'on ne doit plus lui reprocher maintenant. L'*Homère déifié* ne sera jamais remarquable par la qualité qui plaît au public avant toutes les autres, mais il sera plus ferme et plus brillant ; on lira mieux dans cette grande page qui manque de ponctuation (qu'on nous passe la témérité du rapport de ce mot avec la chose que nous voulons dire), quand l'artiste aura glacé certaines parties pour faire un peu valoir certaines autres. Le style de ce morceau très-original est encore plus élevé et plus châtié que dans les autres productions sur lesquelles M. Ingres a fondé sa réputation de dessinateur. Si nous avions la prétention de jouer le rôle du savetier devant le tableau d'Appelles, nous blâmerions le bras droit du Phidias qui ne paraît pas appartenir au corps où il est attaché ; mais Dieu nous en préserve ! Exposons tout au plus un

doute. Le plafond dont nous venons de nous occuper restera comme une des belles choses que les arts aient créées au dix-neuvième siècle, comme une des choses aussi que généralement on aura le moins comprises.

M. HEIM.

Le *Martyre de Sainte Juliette* et le *Massacre des Juifs* avaient appris aux gens de goût qui ont le sens de la peinture quel devait être l'avenir de M. Heim. Ses tableaux de *Saint Hyacinthe* et du *Vésuve* justifient complètement la haute opinion qu'on avait conçue de son mérite : ce sont deux ouvrages bien remarquables sous tous les rapports. Que nous préférions les Juifs massacrés à la résurrection du noyé, ce n'est pas ce dont il s'agit ici. D'ailleurs, qu'importe notre préférence? Et puis savons-nous bien nous-mêmes si en effet elle est en nous? Le *Saint Hyacinthe* n'est-il pas un tableau plus complet que le *Massacre?* Mais la Juive foulée aux pieds du cheval n'est-elle pas plus belle que le saint, le ressuscité, et cette charmante fille agenouillée auprès de la civière sur laquelle est le corps du jeune homme retiré de l'eau? Pourquoi comparer des choses si dis-

semblables? Le *Saint Hyacinthe* est apprécié pour des qualités qui ne sont pas dans le *Massacre de Jérusalem*, et réciproquement : l'important est que l'un et l'autre tableau soient bons. Peut-être qu'un peu plus de grandeur conviendrait au style du *Saint Hyacinthe;* peut-être que la coquetterie des tons que M. Heim a choisis pour peindre la sœur du ressuscité n'est pas très-bienséante dans un sujet de cette nature; peut-être que l'expression de la vieille femme placée au chevet de la civière n'est pas tout-à-fait celle de la joie soudaine succédant à une douleur profonde; peut-être encore que l'opposition entre la lumière et les ombres est trop vive, et que l'effet général n'est point assez vif. Cependant, qui pourra dire que, ces suppositions admises comme la vérité, l'ouvrage n'est pas bien? Il est très-digne d'estime, en dépit des défauts que nous signalons, s'ils existent; l'ensemble en est bien entendu, le dessin est d'un goût distingué, la scène est composée avec art, le ton local est brillant, les figures accessoires sont bonnes, même à côté des principales; la jeune fille agenouillée est pleine de grâces, le noyé ressuscitant est d'une couleur vraie; l'exécution de presque toutes les parties du tableau est ferme, enfin le.... Mais

nous voilà loin du *Musée Charles X;* revenons-y bien vite.

Le plafond de M. Heim, d'une grande dimension, d'un bel aspect et d'une composition de *plein air* (nous hasardons ce terme) réunit toutes les conditions de la peinture d'ornement. Le sujet est analogue à la destination de la salle qu'il couronne; c'est là que se voit une des plus riches collections de vases étrusques qui soient en Europe.

Jupiter donne au Vésuve personnifié le feu avec lequel il doit allumer l'incendie qui doit anéantir Stabia, Herculanum et Pompéia. Le Vésuve, représenté sous la figure d'un homme aux formes gigantesques, est debout au sommet du volcan, sa demeure enflammée; il va recevoir du maître du tonnerre la foudre que Jupin lui confia, pendant que les trois villes, présentées par Minerve, intercèdent au pied du trône céleste. Les prières des trois femmes éplorées arrivent à l'oreille de Jupiter qui, inflexible comme le destin, semble ne les pas entendre. Il y a de la fatalité dans le calme indifférent de son geste et de son regard. La tête du dieu est bien pensée; nous savons gré à M. Heim de n'avoir pas emprunté au Jupiter Olympien ses traits si souvent copiés, son ex-

pression si souvent affaiblie. Le style de cette figure est noble sans affectation. Les trois femmes sont charmantes; la dernière, le corps horizontal et la tête penchée en arrière, est d'un mouvement délicieux; le dessin et la couleur de ce groupe sont du goût le plus délicat. Le profil de la Minerve est très-bien; son bras gauche n'est pas heureux, il semble un peu raide : on ne se rend pas raison de la fuite de ses jambes et de ses pieds qui devraient plutôt venir au spectateur que s'éloigner de lui; le coloris brillant et pur de ce personnage rachète une partie des défauts que nous y reprenons. Le groupe de Borée enchaînant les Vents nous semble plus bizarre qu'original; la couleur ne nous en plaît pas plus que le mouvement; celui de Vénus, Cérès et Mercure, qui n'est qu'une indication également gracieuse de dessin et de ton, nous plaît au contraire beaucoup.

L'ensemble de ce grand ouvrage est très-distingué; les voussures qui l'accompagnent ajoutent fort à son mérite. Quatre scènes de désolation sont le principal de cette partie du décor; toutes mériteraient un examen spécial, mais comment faire? Bonnes en général, il en est une parmi elles qui est un chef-d'œuvre selon nous.

Une femme abîmée dans sa douleur, ayant auprès d'elle deux enfans, est le sujet de ce petit tableau, auquel nous ne préférons rien dans les travaux de M. Heim. Dessin, couleur, expression, tout se réunit dans ce morceau à un haut degré pour en faire une chose excellente. L'enfant vu de dos est parfait; celui qui, debout auprès de sa mère, paraît effrayé de l'irruption du Vésuve, est d'une fermeté de ton remarquable. Mieux éclairée, cette scène aurait obtenu sans doute un succès populaire. Tous les artistes l'ont remarquée; tous les amateurs l'ont admirée. Des petits génies, portant des objets d'art qu'ils sauvent des villes que la lave et la cendre vont engloutir, remplissent huit médaillons. Plusieurs de ces enfans sont très-jolis, d'un modelé simple, d'un style gracieusement naïf, et d'un coloris sage dans le système de l'auteur : ils font penser à Raphaël qu'ils rappellent sans lui ressembler.

M. MEYNIER.

C'est le lot de cet académicien qu'un plafond à exécuter; il est bien rare qu'il ne réussisse pas dans un travail de cette espèce. M. Meynier *a dans la main* des figures qui ne manquent ni de

noblesse, ni d'élégance, et qui vont fort bien aux sujets allégoriques dont l'arrangement sur des nuages est un jeu pour lui. Nous ne cacherons point à ce décorateur habile qu'un peu plus de nature dans ses types nous les rendrait meilleurs, et que nous donnerions la régularité des traits de toutes les têtes qu'il fixe sur la toile ou le plâtre, tant soient-elles grecques, académiques pour mieux dire, pour un éclair de vérité hors des conventions. Les figures jetées dans un moule, les tableaux faits sur un gabarit, ce qu'on appelle enfin *le poncif* [1], ne charme guère, même les classiques. Les ouvrages faits de pratique tendent nécessairement là. On dessine, on peint de souvenir, on se renferme absolument dans sa manière, parce que la nature est absente. Comme on a certaines formes, certaines poses, certains tons affectionnés, on les produit presqu'en dépit de soi-même, on se met tout entier dans son tableau, et la vérité n'intervient que si, par bonheur, on a eu de la prédilection pour elle, lorsqu'on a commencé à étudier. Cela ne s'applique pas absolument à M. Meynier et à son plafond.

[1] Terme d'atelier qui procède de *poncis*. On le définirait mal; on le comprend bien : c'est presqu'un adverbe. On dit : *C'est poncif* par opposition à : *C'est nature*.

Pourquoi *le poncif* nous est-il donc venu en tête, à propos de cet artiste et de son ouvrage? Pourquoi le Jules II de M. Horace Vernet ne nous y a-t-il pas fait songer?

Huit personnages entrent dans le tableau allégorique de M. Meynier : la Nymphe de la Seine, la déesse des beaux-arts et les Nymphes de Parthénope. Minerve conduit aux bords Séquaniens les filles de Naples antique emportant les images de leurs dieux. Le seul défaut de cette composition est de manquer d'unité d'intérêt; l'action a l'air de se passer entre Minerve et les belles exilées : la Seine n'y est pour rien. M. Meynier ne pouvait-il s'arranger de manière à rendre touchante cette situation des Nymphes réduites à quêter l'hospitalité? Ne pouvait-il montrer sur leurs bras les traces des fers du Germain? Peut-être il a craint de brouiller la France avec M. de Metternich, et voilà pourquoi il n'a point mis dans les mains d'une des Parthénopiennes l'image de la liberté, pourquoi il n'a pas meurtri les membres des fugitives que Minerve amène à Paris. A merveille; il faut être prudent, et le cabinet des Tuileries est assez embarrassé pour qu'un artiste se garde d'embrouiller encore ses affaires. Mais M. Meynier ne compromettait pas

l'équilibre de l'Europe en tournant les regards des Nymphes du côté de celle qu'elles viennent implorer; car M. d'Appony ne peut être exigeant au point de vouloir que la France soit bienveillante, hospitalière, et que les déesses qui demandent un asile soient fières comme des Autrichiens entrant en vainqueurs dans Naples.

L'effet du plafond de la salle des bronzes est raisonnable; plus vigoureux, il nous aurait séduit davantage. L'expression des têtes principales est froide; on n'y voit pas la douleur et la reconnaissance. La figure du milieu est remarquable par un torse d'un bon modelé; le dessin de tout le morceau est assez digne d'éloges; la couleur n'est pas aussi brillante dans cet ouvrage que dans le plafond qui décore le grand escalier du Musée, mais elle est *suffisante*. Vous entendez ce que nous voulons dire, n'est-ce pas? Nous n'avons pas le temps d'expliquer, de définir; nous esquissons, et ne pouvons donner à notre pensée toute son expression.

Les voussures de M. Meynier s'accordent bien avec le tableau, peut-être sont-elles plus et mieux coloriées.

M. FRAGONARD.

Cet artiste n'a pas été heureux. Assez souvent il a bien fait, et il se l'est assez entendu dire par nous pour qu'avec la même franchise nous le puissions avertir qu'il a fait mal cette fois; mal pour lui, s'entend, et qui serait encore bien pour tant d'autres. Ici ni poésie, ni charme; l'effet d'un petit tableau sur une grande toile; un grand parti d'ombres, et un parti mesquin de lumières; un coloris noir, jaune et rouge, diaprant les personnages sans leur donner de l'éclat ou de la solidité; de la lourdeur presque partout, et de la grâce presque nulle part. François Ier est laid; où est cette gente et gaillarde façon qui le distinguait des plus beaux chevaliers de son temps? La reine de Navarre est jolie, mais sans élégance; et puis ses bras, sa gorge, ses joues sont d'une couleur qui ne plaît point. Il est impossible que, dans un ouvrage de M. Fragonard, il n'y ait pas de l'esprit et de l'observation; ce peintre des costumes et des mœurs français du moyen âge a jeté sur le second plan de sa composition deux épisodes pleins de vérité. Un cardinal regarde de côté une des filles d'honneur de la reine; plus loin, une

damoiselle arrange la collerette ou le pourpoint d'un page. Ces détails sont agréables, et le hasard veut que ses figures, mises en action comme nous venons de dire, soient meilleures que toutes les autres. Le coup-d'œil du cardinal est très-caractéristique; l'inspecteur de la morale ne l'aura pas remarqué avant l'ouverture du Musée; car sa pudibondie s'en serait alarmée, et sans doute il aurait prié M. Fragonard de replacer les prunelles de monseigneur pour diriger son regard, modestement en bas, à six pas devant lui, selon les règles du chœur enseignées au séminaire.

M. GROS. — M. PRADIER.

La Salle aux Colonnes a été décorée par M. Gros. Il est douloureux d'avoir à convenir, avec le public, que le peintre célèbre de *Jaffa*, d'*Aboukir*, de *Nazareth* et de *Sainte-Geneviève*, est loin de mériter le prix, dans le concours ouvert au Musée Charles X, entre tous les auteurs des plafonds. Certes, dans ses trois tableaux, on reconnaît encore un maître, un coloriste original; mais ce n'est plus le coloriste si éclatant, si puissant, si mâle, si nouveau; ce n'est plus le maître, si sûr de lui, qui illustra les arts de

l'Empire. Il nous en coûte d'être vrais aujourd'hui; jamais la critique ne nous a tant pesé. Mais comment approuver des choses qui nous paraissent blâmables? Peut-on louer les Grâces et l'Amour du dernier ouvrage de David, parce que le dos, les cuisses et les pieds de la Vénus sont charmans? Doit-on admirer *la Colère d'Achille*, parce qu'on a admiré *les Sabines*, *Socrate*, *Brutus*, *les Horaces*, et les *portraits du Pape* et *de Bonaparte*? Nous voudrions n'être pas forcés de trouver petits de style le Temps, le Génie et la Vérité qui figurent, auprès du trône de France, dans une des compositions de M. Gros; mais en conscience nous n'y voyons aucune grandeur. La Vérité est sans noblesse; c'est une bourgeoise frileuse ou embarrassée de sa nudité. Le Génie, si exigu, a l'air d'une épigramme; et puisque M. le baron Gros plaçait sur le trône une Minerve colossale, il convenait qu'il donnât au Génie des proportions analogues à celles de la Sagesse. La véritable Gloire (médaillon du centre) est un peu courte; la Vertu est un peu lourde aussi. Quant à leurs têtes, elles sont du type que M. Gros a adopté depuis une quinzaine d'années. Dans le tableau de *Mars couronné par la Victoire*, la Modération est

charmante de caractère, d'ajustement, de dessin et de couleur; le Mars est une académie bien peinte, mais de ce style que réforma David; la tête, la poitrine et les bras de la Victoire sont d'un très-beau ton; les chevaux sont superbes. Ici on retrouve le génie et le talent anciens de l'auteur; le Mars excepté, qui est cependant fort estimable sous bien des rapports, ce fragment du plafond est admirable, et nous le proclamons avec plaisir. Les colonnes d'Hercule qu'on voit dans le fond du paysage nous indiquent que le peintre fait une allusion à la guerre d'Espagne, et qu'il a rendu hommage au Dauphin dans la personne de Mars. La Modération représente l'ordonnance d'Andujar; les coursiers énergiques, pleins de mouvement et de vie, sont, dans l'allégorie, les vainqueurs du Trocadéro. Très-bien; voilà de la poésie, et M. le baron Gros a son *Passage du Rhin;* Boileau en serait jaloux.

Le buste du Roi en marbre blanc, qui orne le milieu de la salle, est de M. Pradier. C'est une fort belle chose; Charles X y est assez ressemblant. Le caractère et le modelé de ce morceau de sculpture historique sont très-remarquables. M. Pradier a donné là un digne pendant à son buste de Louis XVIII, qui passe à juste titre

pour un chef-d'œuvre. La matière qu'a animée ce jeune statuaire, un des plus distingués de l'École moderne, est presque nouvelle ; c'est du marbre de Saint-Béat, qui réussit fort bien sous le ciseau, et qu'on a commencé à exploiter au grand bénéfice des arts. Peut-être la carrière de Saint-Béat nous affranchira du tribut que nous payons chaque année à l'Italie.

M. PICOT.

> L'obélisque du désert a présenté ses caractères mystérieux, et on les a déchiffrés ; les momies ont déployé leurs passe-ports de la tombe, et on les a lus. La parole a été rendue à la pensée muette qu'aucun homme vivant ne pouvait plus exprimer.
>
> DE CHATEAUBRIANT. *Voyage en Amérique.*

Le tableau de M. Picot est presque une traduction de ces phrases de M. de Châteaubriant, que certainement il ne connaissait pas ; car l'écrivain les fixait sur le papier, en même temps que le peintre animait sur la toile la pensée dont elles sont l'expression, dans la préface du *Voyage en Amérique*. L'écrivain a résumé en quelques lignes ; le peintre a mis en action. M. Picot n'a voulu rendre qu'un fait sans en tirer des consé-

quences; M. de Châteaubriant a groupé ce fait avec une foule d'autres pour établir que le vieil ordre de choses est devenu impossible, quand tant de grands événemens, tant de découvertes importantes ont changé la face du monde. L'auteur du plafond de la Salle égyptienne a peint en poëte; l'auteur de la préface en publiciste.

M. Picot a personnifié le Génie, l'Étude, la Grèce et l'Egypte. Il a supposé l'Egypte couverte par le Temps d'un voile mystérieux que des puissances surnaturelles pouvaient seules soulever. Il a donné à la Nymphe d'Hellas l'amour de la science, le désir des paisibles conquêtes sur la terre de l'antique civilisation, et il l'a fait voyager aux contrées du Nil, guidée par l'Etude et le Génie. Portée sur des nuages, éclairée par le flambeau de l'Esprit des découvertes, et soutenue par l'Étude, la Grèce est arrivée au-dessus des Pyramides; auprès de leurs ruines, elle aperçoit le vaste linceul qui cache à tous les yeux l'immortelle fille des Pharaons. Aux ordres de ses célestes guides, plusieurs petits Génies lèvent la draperie qui laisse voir l'Egypte, étonnée et comme rappelée doucement d'un sommeil profond. L'expression de la Grèce, à l'aspect de la divinité égyptienne assise sur les vestiges des monumens

sacrés, est un heureux mélange de surprise, de respect, d'admiration, de curiosité et de joie. La tête de cette Nymphe est charmante; elle est du type gracieux et élégant qui n'est ni grec ni français, qui procède des deux caractères, et que M. Picot nous a fait aimer. Le mouvement de sa figure est bien senti; celui de l'Étude n'est pas moins heureux. L'Égypte est noble de pose et de physionomie; mais il semble qu'elle serait plus poétique et mieux dans le sujet, si ses proportions, sans être dans un trop grand désaccord avec celles de la Grèce, étaient plus grandioses. Des ruines colossales conviendraient aussi à cette représentation allégorique. Le goût pur et délicat de M. Picot s'est effrayé peut-être d'une réunion de figures grandes et petites; qui sait pourtant si cette audace n'aurait pas eu un beau résultat? Mais ne louons pas ce qui aurait pu être; sachons être content de ce qui est. Le mieux est un songe; le bien, nous le voyons; jouissons-en donc sans regrets. L'aspect du plafond que nous venons de décrire est séduisant; la lumière y est ardente; les feux du soleil inondent l'atmosphère; l'artiste a vaincu avec bonheur les difficultés qu'il s'était créées; son ciel est brillant, sans lourdeur et point jaune; ses personnages se détachent en

vigueur, ou mieux en reflet coloré sur le fond chaud et clair dont nous louons avec plaisir l'éclat poétique. Le dessin des figures, qui sous un crayon austèrement classique auraient été plus sévères, a de la grâce, et, si l'on peut dire, de l'amabilité. Un peu plus de force n'aurait pas été méséante dans l'indication des contours de l'Egypte. *La Grèce découvrant l'Egypte* est le plus plafond des plafonds; c'est aussi un des meilleurs morceaux de peinture du Musée Charles X. Les voussures qui l'accompagnent sont composées avec goût, et d'un ton propre à faire ressortir celui du tableau. Les fruits et les oiseaux qui entrent dans l'ornement de cette partie de la salle sont vivement peints et d'une riche harmonie. Ce bel ensemble fait beaucoup d'honneur au peintre de *Psyché*, de *Céphale* et d'*Électre*.

M. ABEL DE PUJOL.

> Le peuple étant pressé de la famine, cria à Pharaon, et lui demanda de quoi vivre. Alors il leur dit : Allez trouver Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira.
> GENÈSE, *chap.* XLI, *verset* 55.

L'Egypte que menacent sept monstres, représentation des sept années de famine prédites par

le fils de Jacob, se jette aux genoux de Joseph; elle implore le secours de ce ministre contre ces Harpies, produit hideux et bizarre des exhalaisons du Nil que Sirius embrase de son souffle de feu. Pharaon, tranquille spectateur de cette scène, est sur son trône au second plan. Nous blâmerons la présence ici du roi égyptien; il est tout-à-fait inutile au sujet; et comme il y est inutile, il y nuit. Puisque c'est à l'administrateur de l'empire que le peuple s'adresse, puisqu'il ne veut point invoquer le souverain, c'est condamner Pharaon à subir un affront que de le faire témoin du triomphe de Joseph; et après tout, c'est une injustice, une cruauté. Pharaon mérite plus de ménagement; il avait deviné Joseph; il l'avait élevé jusqu'à lui; il le sentait capable de faire le bonheur de son peuple, pour lequel lui-même ne pouvait rien; il l'avait mis en position de régner réellement... Tant de discernement est chose si rare, qu'il faut en savoir gré au prince chez qui on le rencontre; il suppose une faculté dont bien peu de rois ont prouvé qu'ils étaient pourvus, celle de rejeter du trône un favori, quand il est indigne ou incapable. Pharaon eût répudié Joseph, si Joseph eût abusé de son pouvoir, s'il se fût attiré la haine des Egyptiens;

ce monarque clairvoyant n'aurait pas attendu que cent fois les échos de son palais eussent retenti de cris accusateurs contre le ministre. Pauvre roi, son rôle, dans la composition de M. Abel de Pujol, nous attriste et nous gêne! et puis il est si petit, si effacé dans la demi-teinte où il est blotti! Vrai, il nous fait pitié. Il était bon de rendre à Joseph un hommage qu'il a bien mérité; mais pourquoi le faire aux dépens d'un monarque plein de bon sens et véritablement bienfaiteur de ses sujets? Le tableau gagnerait doublement à perdre cette figure, que le peintre a été obligé de sacrifier par le ton et le rang dans la composition, et qui ressemble à une peinture de la porte du palais. Le groupe de Joseph et de l'Égypte est largement peint. L'expression des traits du ministre est la bienveillance; nous aurions voulu y voir les signes caractéristiques du génie. On a critiqué beaucoup les figures fantastiques que M. Abel de Pujol a créées pour personnifier les années fatales; on les a trouvées trop maigres et trop affreuses : nous ne saurions être de cet avis. Ce n'est pas leur nature que nous désapprouvons, mais *leur taille poétique;* c'est de grandiose que manque leur maigreur. M. Abel les a dessinées comme aurait fait l'abbé Delille : nous

aurions souhaité qu'il les dessinât du style de Dante. Tracées par Michel Ange et coloriées par Rubens, elles seraient sublimes.... Nous voilà encore!... toujours le rêve de la perfection! Les Harpies de M. Pujol sont bien, et donnent à l'ouvrage de cet homme distingué un aspect d'originalité qui saisit d'abord. Ce qui est mauvais, c'est le commun; les formes classiques des Furies grecques auraient fait là un très-médiocre effet, parce qu'elles auraient été communes. Le Chien dont l'haleine brûlante va dessécher le Nil, semble mordre la flamme plutôt que la lancer; sa tête n'a peut-être pas l'expression convenable.

Le plafond que nous venons d'examiner avec toute l'attention que commande l'œuvre d'un artiste estimé, auteur de plusieurs morceaux remarquables; ce plafond mérite beaucoup d'éloges sous le rapport du dessin de plusieurs de ses parties, du coloris et de l'effet général. La conception en est heureuse; le mariage de la fiction avec la réalité est aussi bien fait que possible. Si ingénieuse que soit l'allégorie, elle est toujours un peu froide; M. Abel de Pujol l'a réchauffée autant qu'il a été en lui de le faire. Les voussures sont dignes d'attention. Les figures de style égyptien, qui soutiennent les guirlandes, sont fort

louables. *L'Egypte sauvée* ajoute à la réputation que déjà s'était acquise son auteur, dans la peinture d'ornement, par ses bons travaux de la Bourse. — *Le Baptême de Clovis* fait aussi honneur à M. Pujol; c'est un tableau sage et consciencieux.

M. HORACE VERNET.

Jules II, pape guerrier, pontife ami des arts, souverain protecteur des talens et du génie, a réuni, dans son palais, Michel Ange, Raphaël et Le Bramante, pour leur ordonner les travaux de Saint-Pierre et du Vatican. L'illustre architecte présente le plan qu'il a tracé déjà de la future habitation des successeurs de Jules; le pape l'examine, soumet ses observations à la critique de l'artiste, et semble attendre, avant de se décider, que la discussion ait affermi sa première idée ou l'ait tout-à-fait vaincue. Michel Ange est à la gauche du monarque de Rome; en avant, et à une petite distance, s'est placé Raphaël. Il va présenter un des cartons qu'il a composés pour la salle *della Segnatura*. Une table est auprès du fauteuil où s'est assis le vieillard couronné; quelques personnages de sa cour l'entourent; parmi

eux se trouve le dominicain Fra Bartoloméo, ami de Raphaël et un des directeurs de son goût. Un homme en costume vénitien, artiste aussi sans doute, car on ne peut guère supposer que ce soit un secrétaire de Jules II, qui n'avait probablement point de laïques attachés à son cabinet; cet homme est à l'extrémité de la table, tournant le dos au spectateur; il a devant lui un cahier, une plume et un écritoire; il écoute Fra Bartoloméo qui lui donne une explication à propos du plan du Bramante. Un porte-croix évêque, un évêque-camérier, un cardinal, et quelques autres dignitaires de l'église et du palais sont les acteurs secondaires de la scène représentée par M. Horace Vernet, avec une supériorité de talent qu'avaient fait soupçonner à peine tous ses petits chefs-d'œuvre et son *Massacre des Mamelucks*, ouvrage d'un mérite déjà si réel. La composition du tableau de *Jules II* est claire; on lit le sujet sans effort, et c'est une chose dont il faut tenir compte à l'auteur : ses confrères prennent si rarement la peine d'être intelligibles! Sous le rapport pittoresque, l'ouvrage n'est pas moins bon que sous le rapport dramatique. L'entente en est grande avec simplicité; l'arrangement ne sent point la convention; le naturel est partout; par-

tout est le vrai, le vrai sans bassesse, sans trivialité affectée. M. Vernet a trouvé le romantique que tant d'autres cherchent et qu'ils ne peuvent atteindre; il a peint ce qui est, mais c'est le beau de ce qui est. Il n'a couru ni après le style, ni après l'effet; et son plafond est d'un effet excellent, d'un style très-approprié au sujet. Le Jules II nous paraît véritablement admirable; sa tête est d'une expression des plus heureuses; la finesse et la force sont empreintes sur tous ses traits; elle est d'ailleurs d'une belle couleur et d'une touche vive et ferme. Cette figure du pape est dans les conditions des meilleures choses historiques; celle du Vénitien dont nous avons indiqué la place est bien remarquable aussi. Fièrement posée, dessinée avec une vigueur élégante, peinte largement et coloriée à l'italienne, elle réunit toutes les qualités. Le Raphaël n'est pas moins beau, avec ses vingt-cinq ans, sa tournure pleine de grâce, sa fierté modeste et son charmant costume florentin. Michel Ange, Bartoloméo, Bramante, les deux évêques, et le cardinal dont nous ne savons pas les noms, complètent l'ensemble superbe dont nous louons surtout les trois figures principales. Deux personnages, sur le second plan, sont ce que nous aimons le

moins; ce n'est pas qu'ils manquent de dessin ou de coloris, mais ils ont plutôt l'air de deux petits hommes que de deux hommes dans la perspective d'un plan éloigné. Le parti de lumière, adopté par M. H. Vernet, est très-bon. Le fond que le peintre a donné au groupe principal est ingénieusement naïf; c'est un grand paravent jaune dont les valets du pape ont entouré le siége de Jules II apporté sous un péristyle, à l'abri du soleil qui inonde la cour du palais. Six ou sept des têtes se détachent harmonieusement sur ce paravent; la scène est presque entièrement éclairée de reflets; toutes les parties en sont néanmoins accusées avec fermeté. Le tableau de *Jules II* est une production qui élève son auteur au rang de nos peintres d'histoire les plus distingués. Le *Philippe-Auguste*, dont nous parlerons plus tard et qui est un des riches ornemens des salles du conseil d'État, n'est pas moins avant que le *Jules II* dans l'estime des artistes et des amateurs. Nous n'avons qu'un regret, c'est que le *Jules II* ne soit pas posé dans une position verticale, comme le *Philippe-Auguste;* il perd beaucoup de son prix à tenir la place d'un plafond.

Les médaillons de M. Abel de Pujol, qui

accompagnent le tableau de M. Vernet, sont exécutés avec un très-grand soin; ils produisent un bon effet.

M. GROS.

Nous ne parlerons pas du *Roi donnant aux arts le Musée Charles X;* cette ébauche de M. Gros est trop peu avancée pour que nous l'examinions. Sans doute l'arrangement se modifiera sous le pinceau de l'artiste, aussi bien que le style; quand sera fini le tableau, et seulement alors, on pourra prononcer sur le mérite de cette composition louangeuse qui nous paraît, quant à la pensée, beaucoup moins bien que tout ce que M. le baron Gros a fait pour l'illustration du règne de Napoléon. Peut-être qu'aux peintres ainsi qu'aux maréchaux, se doit appliquer cette parole de l'Empereur, à propos des succès d'Italie: « Nous » étions jeunes alors, officiers, sous-officiers et » soldats; nous avions tous notre fortune à faire » et notre nom à recommander à la postérité. »

Extrait de Tablettes

TROUVÉES DANS L'ESCALIER DE HENRI II, AU LOUVRE.

En descendant l'escalier qui porte le nom d'Henri II, pour aller aux salles basses du Musée Egyptien, j'ai trouvé un carnet de maroquin rouge, orné d'ogives d'acier, *more gothico*, car où le gothique ne se fourre-t-il pas maintenant? Aucune indication de nom n'a pu me faire connaître le propriétaire de ce Souvenir. J'ai parcouru le cahier, et je n'y ai remarqué que deux choses : dans l'*agenda*, le premier feuillet de la Charte; celui justement où se trouvaient les articles de la pairie et des ministres était déchiré; à la fin du volume était un croquis assez spirituellement pensé, mais faiblement dessiné, représentant la France conduite par une bride que tient un vieillard en costume de jésuite, à cheval sur les épaules d'un homme en habit brodé et portant sous le bras le porte-feuille, attribut des secrétaires d'Etat. Ce dessin qui n'était pas d'un

artiste, et quelques noms de gens de qualité qui se trouvaient inscrits aux pages de *la semaine*, avec des annotations amicales, m'ont fait croire que l'objet perdu appartenait à quelque gentilhomme de l'Opposition. J'ai lu tout ce que contenaient les soixante et dix feuillets de ce livre; j'y ai trouvé telles choses que je n'aurai pas l'indiscrétion de révéler et que personne ne saura, parce que j'ai brûlé le volume; et parmi les notes qui se trouvaient en assez grande quantité, touchant les ouvrages exposés au Louvre, j'ai extrait les suivantes. Je les copie sans y rien changer, et avec les abréviations dont leur auteur s'est servi pour fixer plus promptement sa pensée.

« — Enseigne de charcutier! Pouah! — Ce jeune enf. est enchaîné avec des saucisses. — Quel goût! Et au jury, personne ne s'est aper. de cela! — La tête de Louis XVII n'est pas mal, mais les saucisses me gâtent tout ce buste. — Je n'ai pas voulu savoir le nom de l'auteur. »

« — Quelqu'un disait à côté de moi qu'elle ressemble à la Colombine de la parade italienne, c'est assez vrai. — Cela manque de tournure et de grâce. — Et puis le cou, la poitrine, les bras sont d'un dessin pitoyable. — Le fond est brus-

quement attaqué. — La tête est mal *ensemble ;* la bouffissure des paupières est exagérée. — On dit que LAWRENCE n'était pas content de cette ébauche qu'il n'a pas eu le temps de finir. — C'est *Madame* qui a désiré qu'on l'exposât ; cette bonne princesse n'est pas coquette. — La tête est vivante ; la toque, les plumes, les cheveux sont spirituellement indiqués. — Le ton général plaît assez. — L'admirable chose que la tête du petit Lambton ! »

« — A propos de portraits ! un peintre très-distingué, et qui n'est jaloux d'aucun de ses confrères (je ne le nommerai jamais publiquement en le désignant ainsi, on le lapiderait) ; ce peintre m'a dit que le meilleur portrait du Salon est celui du doct. Salmate, par ROUGET. Cela m'a fait regarder attentive. cet ouvrage. Excellent, en effet ! — C'est la nature elle-même. L'étude de cette tête est étonnante, tout y est senti sans affectation. — La couleur est vraie, fine, sans convention ; la touche large, ferme et assez vive. »

« — J'aime bien aussi les portraits de COGNIET ; c'est de la bonne et franche peinture. Cette femme, en robe garnie de chinchilla, est étonnante de vérité. Kinson aurait aminci cette taille, gracieusé les contours de cette face bourgeoise,

idéalisé le tout. Cogniet est resté dans le positif; il a peint et coloré avec puissance, avec éclat, et c'est très-bien. »

« — MAUZAISSE. Deux portraits de vieillards. Ce sont ceux du père et de la mère de l'auteur. Le père est plus grand que nature. Il y a de la bonhomie dans son expression. La mère lit, en femme fervente. Je voudrais que toutes nos dames que je vois à la chapelle du Roi, si dévotes quand les princes sont là, s'arrêtassent devant madame Mauzaisse; elles rougiraient peut-être de leur hypocrisie. La bonne dame est en cornette de percale, avec une garniture de mousseline; elle a une mante de drap; c'est de quoi faire hausser les épaules à nos vaniteuses! — Mauzaisse a eu raison, il y a bien du bon goût à n'être pas de ce siècle de sot orgueil. Le portrait de madame Mauzaisse est encore meilleur que l'autre; couleur, modelé, sentiment, tout y est. J'y voudrais un peu plus de piquant dans l'effet. — Mais n'est-ce pas vouloir qu'il ne soit pas naïf? — Il est trop beau pour qu'on désire qu'il soit autrement qu'il n'est. »

« — *Miss Macdonald.* C'est un diamant que ce petit tableau; les Hollandais n'ont rien fait de mieux comme peinture, comme scène, comme

intérêt; je ne me rappelle pas avoir vu d'ouvrage de l'école des Ostade, des Terburg, des Metzu, qui vaille mieux que celui-ci. Après la bataille de Culloden, Édouard, réfugié dans une caverne avec deux fidèles amis, un gentilhomme et un montagnard écossais, attend la mort que le chagrin de la défaite et la faim hâteront peut-être. Cependant un ange descend dans la grotte; c'est la charmante héritière des Macdonald; elle apporte à Stuart des secours et des consolations. Celui-ci, surpris, reconnaissant, baise les mains de la protectrice courageuse que le ciel lui envoie; l'officier qui est à côté de lui imite son mouvement; le soldat se soulève comme pour se mettre à genoux et remercier miss Macdonald. Cela est plein de mouvement, de noblesse et de simplicité. La tête du Prétendant est belle; la douleur n'y est pas commune; si dans le regard du vaincu de Culloden on ne lit point l'espoir d'une autre journée de Falkirk, on y voit une résignation qui touche. — Les Stuarts avaient fait bien des fautes, mais Edouard était si brave, et puis il est si malheureux! — Alexa. Duval a fait un drame sur l'événement de 1746 qui m'a toujours attendri; miss Macdonald n'y joue pas un si beau rôle que dans la scène délicieuse du jeune Dela-

ROCHE; c'est lady Athol (et mademoiselle Mars y est admirable) qui captive le spectateur. La bonne position dramatique que celle de cette femme du parti de George, amenée à sauver la vie au Prétendant! — « Le fils de Jacques II vous » demande un morceau de pain! » Cela fait frémir! La tête d'Edouard était à prix. Voilà les revers de la fortune! Nous avons vu cela... — Ensuite Bonaparte fut mis hors la loi, on ordonna de lui courir *sus comme sur une bête fauve*... Il eut son Culloden; mais quel homme auprès de Charles-Édouard. — Napoléon fit traiter le prisonnier de La Palud en prince français; il ne voulut pas qu'on arrêtât le comte d'Artois près de Lyon et Louis XVIII près de Paris... Waterloo vint, et il alla finir à Sainte-Hélène. — Il est mort d'un Hudson Lowe!... — Le drame de Florian ou de Berquin (je ne sais plus lequel des deux) sur le Prétendant est fort bien. — La dernière descendante de miss Macdonald est allée, dit-on, remercier M. Delaroche de son tableau et lui en offrir une bonne somme. Le peintre n'a pu obliger cette dame; ce morceau appartient à M. Schroth; il a promis de faire un autre ouvrage dont miss Macdonald sera le personnage principal. — Qu'il réussisse aussi bien que celui

sur lequel je viens de griffonner ces quatre pages, c'est ce que je lui souhaite. »

« — Quelle est cette femme noire jouant du cygne? on dit que c'est *Léda;* à la bonne heure! Et cet ecclésiastique qui apporte à de jeunes prêtres une branche de lys? Un *saint Louis de Gonzague.* Saint Louis et Léda se valent à peu près; s'il fallait absolument choisir cependant, quoique le saint soit de ces sujets dont on trouve aujourd'hui facilement un prix à la bourse jésuitique, je préférerais l'amante de Jupiter; il y a au moins quelque connaissance du dessin. — Et la *Nymphe* de M. Garreau! Malheureuse fille, avoir le courage de se couronner de fleurs et de moduler sur la lyre, quand on est dans cet état! A quel genre appartient cette étude? J'ai demandé cela à deux peintres; l'un l'a rejetée au classique, l'autre l'a donnée au romantique; ce n'est ni romantique ni classique, mais c'est mal coloré et du style le plus pauvre. — Je ne veux écrire une ligne sur la *Suzanne* de M. Béranger, que pour me rappeler, quand j'irai à Sèvres où habite l'artiste, de lui conseiller de ne pas sortir du genre qui lui a valu quelquefois des éloges. *Suzanne* semble avoir un corset sous sa chemise; elle est mieux cependant qu'une mince

Galatée aux flancs de bois que j'ai vue par-là. »

« — Me souvenir d'envoyer à Féréol deux petites toiles. Cet artiste fait très-joliment; ses *vues de Saint-Denis* et *d'Orléans* sont bien. Il a de la facilité, du naturel, une couleur agréable. On doit être content d'avoir quelque chose de lui dans son cabinet. — C'est un acteur amusant et spirituel. — Il est neveu de Baptiste du Théâtre-Français. — Baptiste aîné est un comédien habile, un homme d'esprit et d'instruction, grand amateur de peinture qu'il juge très-bien. — Isabey fit de cet artiste un portrait charmant; Grévedon l'a lithographié d'une manière remarquable; c'est un bon dessin qui restera. Je le garderai. — Le portrait de Ladvocat n'est pas mal, mais quelle différence! Mariette l'a demandé à la Comtesse; je le lui ferai encadrer; il figurera dans sa chambrette entre *Lovelace* et *l'Incroyable* de C. Vernet. Cette bonne camériste, ça lui fera plaisir; elle enrichit ainsi son petit musée des célébrités que je ne fais pas entrer dans mes porte-feuilles. »

« — Je vis Prud'hon terminer ce *Zéphire;* je lui dis que je préférais cette petite figure si gracieuse, si légère, si spirituellement poétique et pittoresque, à tout Albane; il se fâcha, me parla des Amours, des Vénus du peintre bolonais, et prit,

en me prêchant, un air de modestie fort tendre, mais sous lequel je lus bien qu'il était persuadé que j'avais dit vrai. Charmante peinture ! coloris, effet, touche, pose, ce *Zéphire* réunit tout. Je suis très-content de la copie sur porcelaine que j'en ai vue tout à l'heure ; c'est l'ouvrage de madame Didier. Cette dame se fera un nom en suivant les traces de madame Jacotot. »

« — N° 10. *Trait de la vie du grand Frédéric ;* par M. Albrier. Tableau sagement exécuté et conçu dans l'intention de faire voir ce que la discipline militaire a souvent de barbare. Zitern mourra sur l'échafaud pour avoir gardé de la lumière dans sa tente malgré les ordres de Frédéric. Cela est cruel. Le roi force le capitaine à annoncer lui-même cette nouvelle à sa femme ; c'est un trait digne d'un sauvage. — J'ai lu autrefois quelque chose d'aussi révoltant que cela dans les Mémoires de l'abbé Arnauld, je crois ; il s'agit d'un pauvre officier, commandant une petite forteresse, qui ne voulut pas se rendre à la première sommation de M. de Longueville. Il fut pendu à une fenêtre de son château, et voici le grief qu'on lui reprochait : d'avoir, *n'étant pas noble, osé arrêter une armée royale devant une aussi méchante place !* Si j'ai bonne mémoire, l'abbé ter-

mine son récit par une réflexion bien naïve : « Il » me semble que la Providence voulut lui faire » plus de justice que les hommes; car la corde » ayant rompu, il fut tué d'un coup de mousquet, » *trouvant une mort honorable au lieu de l'in-* » *fâme qu'on lui avait destinée.* » Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien consolant pour le malheureux officier lorrain ! — Le singulier préjugé ! Il y a cependant des gens qui y tiennent. Le député Duplessis-Grénédan avait demandé à la Chambre qu'on rétablît le supplice de la potence pour les vilains, et qu'on réservât pour les nobles le tranchant du fer. La législature ne voulut pas lui faire ce plaisir. La potence pour la roture aurait cependant bien fait dans le système du droit d'aînesse ! Où me mène le petit tableau d'A.... »

« — *Le souvenir.* — *Les regrets.* L'abbé D'H. disait : « Vous aimez cela parce que vous êtes li- » bertin; ces femmes jolies, à demi-nues, vous » donnent des regrets et des souvenirs, et voilà » pourquoi elles vous plaisent. » Point du tout; mais cela ressemble à peu près à la vérité. Nous autres, *bourgeois* (comme disent de nous les artistes), voilà ce qu'il nous faut. J'ai entendu dire que c'était grisette, que ça manquait de style, de dessin, de couleur; c'est possible. Je vois bien

que le bras droit de la femme aux regrets n'est pas bon; je vois bien que si Ingres avait dessiné ces deux figures elles seraient plus nobles, plus correctes, plus élégantes; je suis persuadé que si Van-Dyck les avait peintes, elles seraient d'un ton plus fin et plus vigoureux; mais telles que les voilà, elles me semblent agréables. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, grâce à cet ouvrage, le nom de M. Dubufe est celui qui aura été répété cette année le plus souvent par le public. — Les linges sont d'un azur fâcheux. L'expression de la femme qui pleure son amant me touche; il y a de la volupté dans les traits de l'autre; et puis ces épaules, ce sein ému... Non, l'abbé, non certainement je ne suis pas libertin. »

« — Cottrau se plaît à rendre les opposit. de la lumière; il y réus. Sa *Vue de la grotte du Pausilippe* est d'un bon effet; il est moins heureux dans son écurie incendiée. Sa *Pêche au flambeau* est bien; son *pêcheur napolitain* chantant est mieux encore. N'y a-t-il pas un peu d'affectation cependant dans ces contrastes, un peu de mollesse aussi, je crois. Cette silhouette d'homme qui se détache sur ce rayon lumineux que reflète la mer me paraît une puérilité. On ne peut cependant pas dire que cela ne plaît pas. Cottrau a un colo-

ris assez original, qui se rapproche un peu de celui du comte de FORBIN. — Le grand *intérieur* du Comte est très-bien; la perspective de cette longue galerie est rendue avec talent; il y a de l'air et du soleil dans ce tableau, plus ferme de touche et d'effet que ceux du même auteur exposés en 1824. La vue du *Campo-Santo*, à Pise, est un des meilleurs ouvrages de *genre* du présent Salon. — Il y a de jolis intérieurs; celui de l'église de Saint-Nicolas à Boulogne-sur-Mer, par M. GASSIES, est naïf et d'un ton charmant. L'intérieur de l'église de Taverny, près Paris, est très-bien aussi; les figures de chantres, de prêtres et d'enfans de chœur, sont spirituelles, vraies et peintes avec beaucoup de largeur et de fermeté. L'auteur est M. OLRY.—Je lui commanderai un tableau si ma femme n'outrepasse pas cette année le budget de sa toilette. — Ceci sent l'école de BOUTON; c'est du jeune MONTHELIER, je l'ai entendu nommer par M. du S. Un tel début promet; il y a de la finesse et de la vérité. — Manière anglaise; imitation évidente de Bonington; bon résultat d'ailleurs. Voilà tout ce qu'il me faut pour me souvenir de l'intérieur de M. ARROWSMITH. — BONINGTON dont je viens d'écrire le nom, c'est un habile. Cette aquarelle représ. le tomb. de saint

Omer est très-belle. Sa *Vue du Palais ducal à Venise* est un chef-d'œuvre. J'aime mieux cela que les Canaletti, si justement vantés. Vivacité, fermeté, effet, couleur, largeur de touche, il y a tout dans ce tableau où les eaux sont admirables. Les figures ne sont qu'indiquées, mais si grandement ! — Je préfère cette manière de faire un homme à celle de GRANET. Il y a dans ses têtes une sécheresse qui me déplaît; c'est souvent du bois noir luisant. Abus d'un bon principe. Il y a de bien belles parties dans son saint Louis; ce n'est pas le saint avec son auréole; où diable l'artiste a-t-il été mettre là un cercle lumineux ! — Les murailles, la lumière pénétrant par la voûte, voilà ce qui est beau. Granet se répète, et voilà que M. CLÉRIAN le redit aussi. Il y a du talent dans les ouvrages de ce peintre imitateur; mais il n'y en aura plus dans trois ou quatre ans s'il continue à imiter. — Être soi avant tout, sans quoi on n'est rien, car on ne peut jamais être tout un autre. — J'ai vu deux ou trois morceaux consciencieux de M. BERLOT. — L'intérieur de la salle gothique de l'archevêché de Reims est un bon portrait; j'y voudrais un peu plus d'air. M. BOUHOT n'a rien fait avec plus de soin; il a produit des choses plus intéressantes,

ses autres tableaux l'attestent. — Le bon, l'excellent petit ouvrage que cette vue d'une cour rustique par Gué! C'est la nature fidèlement rendue; mais rendue en peintre. Gué est, avec Daguerre, le meilleur décorateur de ce temps-ci; il y a des chefs-d'œuvre de lui à plusieurs théâtres. Mais les rideaux de fond s'usent, les coulisses se déchirent et se tachent; Gué a donc raison, pour laisser quelque souvenir de lui, de faire des tableaux. Qu'il en fasse beaucoup comme celui-ci! j'aime autant cela qu'un beau flamand. »

« (748.) — Portrait d'homme, par Monvoisin. C'est bien peint. Qu'il doit être difficile de reproduire des formes aussi inélégantes! Le peintre français s'en est tiré heureusement; il a été plus chanceux que Daniell. »

« — Je croyais que ce personnage en pantoufles jaunes était quelque agent diplomatique ou quelque danseur célèbre, c'est un arracheur de dents; il est dans son cabinet comme Vestris était dans le sien. Un ruban rouge à sa robe de chambre atteste le cas qu'un souverain fait du mérite de M. le chevalier Lemaire. Le roi de Bavière a distingué cet opérateur, et l'a honoré de sa confiance.

» On s'est étonné de trouver au Louvre le portrait d'un dentiste; pourquoi n'y aurait-il pas été? Celui d'un maître des requêtes y est bien! Et l'égalité donc! »

— « Je ris encore en pensant à l'*École chrétienne* de Duval Lecamus; c'était charmant d'observation et d'esprit. Un peintre naïf dans ce siècle où nous nous *maniérons* tous, est presqu'un phénomène; Duval est ce phénomène. Il n'y a rien d'alambiqué, de tiré, d'ingénieusement faux dans ses compositions. C'est le vrai qu'il aime et qu'il représente. Cet enfant qui bâille en tenant le fil pour lequel il sert de dévidoir, est d'une vérité!... — Je m'en souviens, c'est fort ennuyeux de prêter ainsi ses bras; c'était toujours moi; on gâtait mon frère. Le pauvre garçon, le sort ne l'a guère gâté depuis. — *Le départ pour la chasse* est une chose charmante. Cela n'a pas l'air composé, on dirait une scène véritable, vue dans une lorgnette retournée. Il n'y a point là d'effet tapageur, c'est tout bonnement le jour. Ce tableau sera toujours de mode, comme une fable de La Fontaine; vous verrez dans cent ans! »

Statue équestre de la place des Victoires [1].

BAS-RELIEFS. — INSCRIPTIONS.

Voila un monument achevé; il était temps! On peut juger maintenant dans son ensemble cet ouvrage qu'on nous a toujours engagé à ne pas juger en détail. Si nous devons dire notre opinion, sauf le respect que nous avons pour le talent de M. Bosio, cet ensemble est loin de nous satisfaire. Nous ne blâmons pas, comme beaucoup de gens, la pose du cheval de Louis XIV; sa hardiesse nous plaît assez, et nous la voudrions même plus grande encore, au moins sous le rapport de ses attaches avec le piédestal. La queue longue et lourde qui vient se fixer au sol ment à la nature par son mouvement, et trahit les craintes de l'artiste. Cette masse substituée par M. Bosio aux anciens supports (modification dont il faut au surplus lui savoir bon gré, car rien n'est plus ri-

[1] Cette statue fait véritablement partie de l'exposition de 1827; elle a été entièrement terminée le jour de l'ouverture du Louvre.

dicule que les flammes du chevalier Bernini et les troncs d'arbres de ses confrères classiques), cette masse manque d'élégance, peut-être aussi d'utilité. Un calcul du centre de gravité mieux fait, une distribution de la matière autrement ordonnée, auraient probablement dispensé le statuaire de recourir à un moyen que nous trouverions très-ingénieux, si le quadrupède n'avait pas dû perdre en grâce plus qu'il n'a gagné en solidité. Dans la position que M. Bosio s'est plu à donner à l'animal qui porte le roi, la queue, loin de baisser depuis sa naissance jusqu'à terre, devait faire un angle prononcé avec la croupe; la nature le voulait ainsi, mais le sculpteur a sacrifié la vérité à un besoin qui n'était pas très-réel. Le cheval n'est point irréprochable dans ses formes; sa tête paraît grosse et son poitrail lourd; son ventre présente une large surface sans intérêt de détails, et c'est le plus grand inconvénient de la composition de cette statue, qu'on voit plus par-dessous qu'il ne le faudrait pour que l'aspect en fût agréable.

La figure de Louis XIV est bien assise sur le coursier; les jambes tombent naturellement, les bras s'attachent au tronc avec assez de grâce, la tête est bien placée et d'un beau caractère; mais

l'accoutrement héroïque, mais le manteau qui, suivant l'expression d'un plaisant, ressemble à une serviette à barbe que le cavalier a retournée au moment où on sonnait le boute-selle; mais la vaste perruque qui flotte sur la cuirasse romaine, voilà ce que nous ne saurions trouver beau. La tradition à laquelle M. Bosio a cru devoir s'assujettir nous paraît souverainement contraire à la raison [1]. L'usage dont on argue à l'Académie, en faveur du costume antique attribué aux personnages modernes, nous semble une étrange folie; un anachronisme ne se peut pardonner parce que l'usage le consacre. Une statue représentant Louis XIV vêtu du costume militaire du temps, la cuirasse par-dessus le pourpoint et le chapeau par-dessus la perruque, serait plus raisonnable que celles de MM. Lemot et Bosio, et d'un goût peut-être moins grotesque; mais on n'ose pas braver les conventions anciennes. Au *grand* siècle on affublait les héros de la cuirasse

[1] Lorsque Lemot commença sa statue de Louis XIV pour la ville de Lyon, je l'engageai à renoncer à cette tradition; il en était d'avis, mais il me dit : « Si je fais autrement, on me chassera de l'Académie. » Ch. Dupaty, à qui je parlais de même sorte, à propos de son Louis XIII pour la place Royale, me répondit : « C'est établi. » Voilà deux hommes qui n'ont pas eu le courage de faire quelque chose de bon, parce que le ridicule est sacramentel.

de César; il faut faire comme au grand siècle, sans cela, que dirait M. Quatremère de Quincy?

Les bas-reliefs qui devaient être incrustés dans les larges faces du piédestal ont été découverts le 4 novembre. On avait travaillé depuis quelque temps pour préparer le marbre à recevoir le bronze; les journées ne suffisant pas au zèle des ouvriers, tardivement appliqués à cette opération, on avait prolongé les veillées, et le marteau avait fait son office à la clarté des flambeaux.

Le sujet du premier des bas-reliefs de M. Bosio est l'*Institution de l'ordre de Saint-Louis*. Un personnage, le ministre du roi probablement, est agenouillé sur les degrés du trône et présente à Louis XIV des lettres-patentes que S. M. approuve. Le monarque est assis et dans la position d'un souverain qui fait grâce; il semble que debout et haranguant l'assemblée de grands hommes qu'il a convoquée, Louis serait dans une position plus convenable et plus noble; mais M. Bosio ne voulait pas perdre la tête du Roi dans sa frise, et isoler cette figure auprès de laquelle aucune autre ne pouvait occuper une situation analogue; encore aurait-il pu, en laissant le prince sur son trône, lui prêter une attitude moins bourgeoise. Louis XIV *posait* toujours, il n'y avait aucun danger à le

théâtriser un peu. La composition de ce morceau est uniforme; cela ne pouvait guère être autrement; il ne faut pas parler de son style, ni de l'expression des personnages qui concourent à son ensemble.

Le second ouvrage, plus remarquable que celui dont nous venons de parler si on n'y considère que les figures isolées, lui est bien inférieur si on l'examine comme conception et comme entente de bas-relief. Il représente le *Passage du Rhin.* La volée d'un canon qui est à côté de la hanche du premier cavalier hollandais à gauche du tableau, et les genoux du cheval de Louis XIV, nous donnent la mesure du fleuve, que M. Bosio a fait large comme l'Illyssus ou la rivière de Bièvre; si bien que son passage semble une plaisanterie. On ne conçoit, en voyant ce ruisseau, beaucoup moins dangereux, beaucoup moins irrité que celui de l'égoût Montmartre après une averse, ni le courage du bouillant Lesdiguières, ni l'intrépidité de Grammont, ni la noble hardiesse de Vendôme; on conçoit moins encore comment, le péril étant si mince, Louis

Se plaint de la grandeur qui l'attache au rivage.

L'horizon est borné par un rempart garni de

soldats ajustant de lourds fusils, et à qui on est tenté de crier comme le Rhin aux *arbitres des querelles des rois :*

Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras.

Les Hollandais ont au surplus le plus grand respect pour Louis XIV, car aucun n'ose l'ajuster; et en voyant la direction de leurs escopettes, nous sommes bien tranquilles sur sa vie. L'action est engagée entre les cuirassiers de Revel et la grosse cavalerie des Bataves. Grammont, Revel et les autres officiers qu'a immortalisés Boileau le véridique, sont aux prises avec les ennemis; il se fait de beaux coups sous les yeux du prince qui anime tout le monde du feu de son courage, comme dit son historiographe. Le cheval du roi se dresse sur ses pieds de derrière ; il veut s'élancer dans l'eau et suivre celui de Lasalle, mais la main de son cavalier l'attache au rivage. M. Bosio, comme pour légitimer sa grande statue, l'a reproduite dans de petites dimensions. Le Louis XIV du bas-relief nous semble beaucoup mieux que l'autre, non qu'il faille comparer absolument ces deux morceaux dont l'exécution ne présentait pas les mêmes difficultés ; mais le roi, vêtu à la Louis XIV, entouré de gens qui lui ressemblent,

nous paraît naturel; le Romain seul au-dessus d'une forêt de perruques nous plaît moins. Quelques chevaux et quelques-uns des cavaliers sont fort bien dessinés et modelés, mais l'ensemble est massif, et à cause des limites du théâtre l'action est puérile. Des figures d'une moins grande dimension auraient permis à l'artiste plus de développemens; il est fâcheux qu'il n'ait pas pris le parti d'agrandir la scène en rapetissant les personnages; l'*Institution de l'ordre de Saint-Louis* y aurait autant gagné que le *Passage du Rhin.*

Les inscriptions ont été placées sur le piédestal de la statue équestre; l'une contient l'éloge de Louis XIV, très-sage, magnifique, très-religieux, très-grand entre les rois, protecteur des bonnes lettres, etc.; l'autre rappelle la fondation du monument ordonné par Louis XVIII. Que ces inscriptions soient en français, il n'y a pas de risque; c'est en latin que l'éloge du grand roi est tracé sur le marbre; en latin, pour que le peuple ne puisse pas le lire. L'Académie le veut, il faut bien le vouloir. A la rigueur nous y consentirions pour Louis XIV; mais pour Henri IV, n'aurait-on pas pu faire violence à la loi qui dit que tout monument élevé par le peuple aura une dédicace latine? Le français n'est point incompa-

tible avec le style lapidaire, quoi qu'on en dise; et quand il le serait, encore vaudrait-il mieux faire une phrase longue, mais intelligible pour tous, qu'un éloge concis, digne d'être admiré par les académiciens, et que le bon peuple qui a payé la statue, et qui ne serait pas fâché de connaître au moins par l'inscription celui qu'il honore d'une effigie d'airain, ne peut comprendre, non plus que le latin des motets et l'hébreu de l'histoire de Salomon.

De deux Portraits.

« — Il n'a pas inventé la poudre. — Cela se trouve bien; ma fille n'a pas inventé la pommade. »
(*Historique.*)

On lit ce qui suit dans un journal anglais :

« La cour de France avait besoin d'être égayée, triste qu'elle était de tout ce qui se passait. Le pouvoir de Villèle chancelait; le peuple, *infecté de l'amour du bien public*, comme disait madame de Motteville, protestait par des élections contre le jésuitisme; c'était pour en mourir de chagrin dans les vieux boudoirs du faubourg Saint-Germain. Le hasard vint au secours des nobles dames et de leurs chevaliers affligés; ils eurent la comédie au Louvre.

» Deux portraits avaient été apportés au jury, très-satisfaisans, l'un des deux surtout; on les avait reçus. C'étaient les images de deux époux, beaux comme Vénus et Mars; mais, dit-on au pays des calomnies, épris l'un de l'autre comme

la demoiselle de Lamotte l'était du duc d'Aumont, son mari, au rapport de ce cruel Bussy-Rabutin. Il fallait placer les portraits. Un garçon de salle, qui y entendait malice apparemment, ancien valet de quelque grand seigneur peut-être, se chargea de ce soin. Il les accrocha côte à côte, mais de manière à ce que les deux personnages se tournassent le dos. Cela parut charmant, et l'on en rit beaucoup dans tous les salons nobles de la capitale. On accusa de cette plaisanterie le gentilhomme qui administre les musées; mais il s'en défendit, et pour montrer qu'elle n'était point dans sa volonté, il fit changer les cadres de place, et Madame fut mise tout près et en regard de Monsieur. On rit plus fort encore. La mystification n'était pas au bout. A quelques jours de là, les deux portraits furent encore déplacés; ils restèrent sur la même ligne; mais on les éloigna un peu l'un de l'autre, puis un peu plus, puis bien davantage, puis enfin on les mit aux deux côtés de la salle.

» Cette affaire occupa la cour pendant six semaines; cela ne rappelle-t-il pas ce pacha d'une farce française qui en avait par jour pour *deux bonnes petites heures* à regarder des poissons rouges tourner dans un bocal? »

Dacheux et la noble Dame.

Si je vous racontais une histoire? Ma foi, oui. Ecoutez; je serai court.

Dacheux est un brave homme, grand nageur, fort dévoué, faisant profession de retirer de la rivière les gens qui s'y jettent par désespoir ou par accident. Il est pensionné pour cela; le ministre, je ne sais pas lequel, qui a estimé cent mille francs par an les services qu'il rend à l'humanité, lui, homme à porte-feuille, à coté beaucoup moins ceux de Dacheux. Un millier de francs à peu près est la récompense de ce pauvre diable qui en toute saison joue sa vie dans le bassin de la Seine.

Or, il arriva en 1825 ou 1826, ou une autre année, que Dacheux, se promenant au bord de l'eau, vit tomber dans le fleuve une femme. Courir à son bateau, aller au corps flottant, le ramener à terre, fut l'affaire d'un moment. Dacheux donna l'hospitalité à la femme qu'il avait sauvée, lui prodigua les soins les plus tendres, la dépouilla

de ses vêtemens mouillés, l'enveloppa dans une couverture de laine bien chaude et la reconduisit à son hôtel; car cette dame a un hôtel. Elle est belle, renommée; pourquoi avait-elle voulu se noyer? Je l'ignore; aucuns ont dit : par folie dévote, d'autres par excès d'amour. Bref, Dacheux l'avait rappelée à la vie et remise dans son lit. Dacheux, voulant savoir comment se portait la dame, alla le lendemain s'informer à l'hôtel de l'état de sa santé; à peine lui répondit-on; il se fâcha, et le suisse lui ferma presque la porte au nez. Il ne se tint pas pour battu, et à quelques jours de là il retourna, demanda à voir son obligée; on lui refusa ce plaisir. Alors il réclama sa couverture; il n'avait rien osé demander pour le bon office qu'il avait rendu à toute une famille (à un époux, croyait-il aussi, lui naïf), mais il espérait une récompense; on ne fit pas semblant de se douter de ce qu'il pouvait vouloir. On lui rendit.... sa couverture? Non, la sienne était bonne, neuve; celle qu'on lui donna était vieille et mauvaise. Il se récria, on le renvoya. Il aurait pu plaider, il ne le voulut pas; il fut généreux tout-à-fait, et le vilain prouva que les vilains sont souvent plus nobles que les nobles ne sont vilains.

Dacheux raconte cette aventure d'une manière très-piquante, et il ajoute : « Elle a cru peut-être que j'étais assez payé parce que je l'ai vue nue; au fait, ce bonheur a son prix; c'est bien le plus beau corps de femme qu'on puisse trouver. Encore si elle m'avait dit comme Marie l'Egyptienne au batelier! »

Le Fou mystique.

UN TABLEAU REJETÉ. — LE JURY FRANCHÉTISÉ.

Une personne que je n'ai pas l'honneur de connaître m'a adressé la lettre suivante qui contient, sur un jeune peintre, des détails fort singuliers et fort affligeans.

Bicêtre, le 5 janvier 1828.

Monsieur,

Vous parlerez probablement, dans vos *Esquisses*, du *Télasco* de M. Beaugard; voulez-vous me permettre de vous raconter l'événement affreux qui a conduit au tombeau l'auteur de cette jolie peinture? Peut-être le tableau vous intéressera encore plus quand vous aurez lu ma lettre.

Beaugard, qui avait aussi le nom de Thil, est mort fou, récemment, à Bicêtre. Je l'ai vu souvent, depuis quelques mois que je me suis retiré dans ce village, avec l'intention d'observer les malheureux

que renferme l'hospice. On m'a fait son histoire.

Né de parens peu fortunés, Thil se sentit de la vocation pour les arts. Il se livra à l'étude de la peinture et fit beaucoup de progrès ; en 1822 et 1824, il exposa des portraits estimés et un tableau du départ de Tobie, qui n'était point mal. Il travaillait avec ardeur dans le but louable de subvenir aux besoins de sa mère. Son caractère, long-temps doux et bienveillant, changea tout-à-coup. Il avait pensé à se marier ; mais il fut traversé dans son projet par des circonstances fâcheuses ; alors il arriva à un état d'exaltation que des soins auraient guéri, et que le fanatisme religieux accrut au point de rendre Beaugard suicide.

Sombre, farouche, sans cesse irrité contre tous ceux qui l'approchaient, et surtout contre sa pauvre mère, Thil n'était, dit-on, sensible qu'aux exhortations d'une seule personne. Son amour devint dévotion ; mais ce ne fut point une piété consolante qui remplit le cœur sensible, son imagination toujours excitée rêva le martyre.

Il n'avait plus de tranquillité que par momens et à d'assez longs intervalles ; ne travaillait avec calme que rarement, et ne manquait cependant jamais absolument de raison quand il avait en

main le crayon lithographique; il ne se servait plus du pinceau. Sa conversation roulait sur des sujets mystiques; il avait des extases, des ravissemens, des visions; il prononçait des paroles sans suite ou de longues périodes de sermon.

Un malin esprit, un monstre, mais point imaginaire, mais vivant (je n'ose dire sous quel habit il se présentait à lui), le tourmentait, l'obsédait toujours, jetait dans son esprit faible et fanatisé des remords, des craintes, d'affreuses espérances.

Un jour la mère de Beaugard entendit un cri partant de l'atelier de son fils; elle accourut et fut frappée du spectacle le plus horrible. Thil était baigné dans son sang, presque évanoui, le regard attaché au ciel; un rasoir était à côté de lui et plus loin.... Le malheureux venait de se mutiler; il avait retranché de l'homme tout ce que la vengeance d'un abbé ravit à l'amant d'Héloïse, tout ce que la jalousie d'un page déroba, dit-on, dans une nuit au marquis de B....., autrefois page de la Reine, et que vous avez vu dernièrement éditeur responsable d'un journal.

Beaugard montra, dans cet acte de folie, un courage incroyable. Blessé d'abord profondément par la première atteinte du rasoir, il éprouva une

syncope; mais un ange lui apparaissant l'encouragea, et il trouva assez de force pour achever sa fatale opération.

C'est lui qui a raconté cela.

Le hasard avait fait plus que n'aurait pu la chirurgie. Au bout de quelques jours le malade était hors de tout danger; mais l'effervescence de sa tête n'était point apaisée. L'aliénation mentale prenait un caractère plus sérieux. La raison n'abandonna pas seulement cette jeune victime; sa mère désespérée ne voulut point lui survivre; elle ne se laissa persuader du salut de son fils par aucune promesse des médecins, et convaincue de la mort de Thil, elle s'arma du fatal rasoir et se coupa la gorge.

Beaugard recouvra la santé du corps à quelque temps de-là; mais son esprit était toujours bien malade. On l'avait transporté à Bicêtre où on ne lui laissait aucun instrument meurtrier. Cependant, dans ses momens lucides, on lui permettait de dessiner. Le canif dont il se servait pour tailler ses crayons était l'objet de l'attention de son gardien. Cette vigilance fut trompée une fois; Beaugard profita d'un moment où il était seul, et se perça le corps d'une vingtaine de coups dont aucun ne fut dangereux.

Une autre fois, en présence même de son surveillant, il attenta de nouveau à sa vie. La blessure ne fut pas mortelle.

Thil était bien résolu à périr; le fer avait failli trois fois dans ses mains, ce ne fut plus au fer qu'il eut recours. Il se mit à refuser les alimens qu'on lui présentait; aussi il est vrai de dire qu'il est mort de faim. Pendant trois mois, il ne prit pour toute nourriture qu'un peu de bouillon qu'on lui faisait avaler au moyen d'une sonde introduite par le nez. Il était complètement étique lorsqu'il s'éteignit, à l'âge de vingt-cinq ans.

Le tableau qui figure au Salon est le dernier travail de son auteur; déjà il était atteint de mélancolie quand il y mit la dernière main. Quelque temps après, il voulut le revoir ainsi que celui qu'il avait fait le premier, que vous ne trouverez point au Louvre; il avait envie de les parsemer de petites croix noires, de couvrir les parties nues des figures d'Amazily, de mettre enfin ces ouvrages en harmonie avec ses idées insensées. Vous pensez bien qu'on ne permit pas cette autre mutilation.

Voilà, Monsieur, les faits que j'ai recueillis touchant un jeune homme bien digne d'intérêt par son talent et son malheur; je ne sais quel

usage vous en voudrez faire, et si vous croirez convenable de donner au public cette histoire, une des plus curieuses qu'on lira un jour sur le registre du greffe de Bicêtre, et dans la biographie des peintres français.

J'ai l'honneur, etc.

ANT. CHAUM....

Depuis que j'ai reçu cette lettre, j'ai pris des informations sur la mort de Thil et l'événement qui l'a amené; toutes m'ont confirmé le récit de M. A. C. Désireux de connaître le tableau que Beaugard avait fait et que je n'ai point vu à l'exposition, je me suis adressé à M. P. fils, à qui les intérêts de la petite succession de cet artiste paraissent être confiés, et je dois à son obligeance de pouvoir parler de ce charmant ouvrage.

Comme le sujet de la composition que les amateurs ont distinguée à l'ouverture du Salon, dans la salle des sept cheminées, à côté de l'abbé de La Mennais, celui du tableau que j'ai vu chez M. P. est emprunté aux Incas. *Télasco* et *Amazily*, fuyant les lieux que les Espagnols inondent de sang, ont cherché un asile dans un endroit écarté du palais; mais l'incendie les menace d'un

danger très-prochain; les flammes ont gagné leur retraite. Télasco ne peut se décider à mourir sans tirer vengeance des oppresseurs du Mexique, il veut aller se jeter au milieu de la mêlée; Amazily le supplie de ne pas la quitter; elle le tient embrassé, s'attache à lui et ne peut le désarmer. Il brandit en l'air une flèche dont il menace les soldats de Cortès. Ses traits expriment l'indignation et le mépris. Le groupe des deux amans est d'une pose simple et naturelle; Télasco est énergique, Amazily pleine de grâce. La scène du carnage, au troisième plan, est fort bien composée; les figures sont dans des mouvemens variés et vrais.

Un moine à cheval préside au massacre des Mexicains, il a en main le signe de la rédemption. C'est ce détail de mœurs, consacré par le poëte, qui a fait rejeter le tableau du Louvre; et voilà le jury se déclarant le protecteur des barbares qui immolèrent à plaisir de pauvres Mexicains, parce que ces barbares ont pour chef un capucin! Voyez l'indépendance d'une commission d'artistes qui consent à recevoir le mot d'ordre de la haute police romaine; et puis, comme il faut que partout où il y a petitesse de vues, il y ait absurdité, le jury se met en contradiction avec lui-même en

recevant des tableaux dont les sujets sont tirés de l'histoire de la Ligue, et d'autres encore où l'on voit des brigands italiens consacrant leurs poignards à la Vierge avant de les aller plonger dans des cœurs chrétiens. Cela est aussi par trop niais, et si je savais les noms des membres du comité de réception, je les imprimerais ici pour faire honte à ceux qui les portent de leur condescendance à des volontés jésuitiques. Représenter le curé Boucher prêchant les ligueurs, ou le prêtre espagnol excitant les vainqueurs de Mexico à tous les désordres qui suivent la conquête, est-ce outrager Las-Casas, Soüel, Belzunce ou Vincent de Paule? Le rejet du tableau de Thil est une sottise et une injustice. Cet ouvrage est très-bien. Les figures en sont un peu plus grandes que celles du *Naufrage de Télasco* [1]; elles sont dessinées et peintes avec le même soin. Dans l'incendie Amazily est plus naïve, elle est plus élégante de formes dans le naufrage. La tête de Télasco, nageant pour gagner la barque où Orozimbo recueille sa maîtresse à demi morte, est d'un beau caractère. C'est un morceau réussi et fait évidemment du

[1] Le tableau exposé au Louvre a été fait le second; la manie religieuse ne tenait pas encore l'auteur, lorsqu'il dessina le moine à cheval.

premier coup. Le torse de la sœur d'Orozimbo est d'une couleur et d'un modelé suaves. Dans les deux ouvrages de Beaugard l'effet est simple, et cependant il ne manque pas de vivacité. Chaque figure est largement éclairée; l'ombre n'est guère qu'aux contours, comme une bande d'un ton vigoureux. Cette singularité, qui est loin de déplaire, donne à la peinture de Thil une physionomie originale. Rien au surplus n'est commun dans ses deux productions; style, dessin, coloris, tout appartient à l'auteur. Le *Naufrage de Télasco* est un des jolis tableaux de chevalet de l'exposition. Lord H. avait envie de l'acheter, il m'a prié d'en faire le marché; on m'a demandé de cet ouvrage et de son pendant, mille huit cents francs. Mylord n'a jamais voulu conclure à ce prix, il m'a donné cette raison : « J'aimais beaucoup le tableau et je l'estimais beaucoup plus de neuf cents francs; dès qu'on n'en demande que cela, c'est que je me suis trompé et qu'il n'est pas bon. » L'argument est détestable, mais le noble amateur y a persisté.

Beaugard a très-peu produit. J'ai vu quelques bonnes études de lui. Il avait une exécution consciencieuse et sage. Il n'a jamais fait que trois tableaux : les deux *Télasco* et un *Tobie*. Ses portraits sont peu nombreux et généralement bons;

je me rappelle surtout celui d'un officier, maréchal-de-camp, je crois ; il était d'une grande fermeté de touche et de coloris. — Dans la peinture du combat des Espagnols contre les Mexicains, Thil n'a point oublié les chiens que les farouches soldats de la Croix avaient dressés au combat et auxquels on donnait la curée humaine pour récompense de leur courage. Ce trait et celui du moine ajoutent du prix à ce tableau refusé, qui est remarquable d'ailleurs par le soin que l'artiste a mis à conserver le style de l'architecture et les ornemens de l'antique Mexico. Les riches documens de M. de Humboldt sont très-bien en œuvre dans cette production dont j'ai parlé avec plaisir ; elle est intéressante sous tant de rapports !

Portrait de M. de Villèle.

PAR M. ROUILLARD.

Il semblait, à vrai dire, que ce fût un travail du ressort de M. Huet : c'est cependant M. Rouillard qui l'a entrepris, et sans doute il y a réussi. Tout le monde aurait été bien aise de voir ce portrait, non pas au moins pour s'édifier du talent de l'auteur qui a fait assez de preuves, mais pour contempler les traits d'un homme que les méchans ont tant détesté ; d'un homme qui « seconda fort habilement son bonheur, » comme disait le cardinal de Retz du successeur de Richelieu, et qu'a renversé la malice des ennemis du trône. (Vous savez : *Qui n'aime pas Cotin, n'estime pas son roi*, etc.) L'effigie du grand ministre n'a point été exposée ; monseigneur, qui a tout bravé, n'a pas osé aborder le Salon. Qui aurait cru à tant de pudeur? et que pouvait-il craindre? — Des sifflets. Des sifflets? bon! nous sommes trop polis pour cela. Il y a au Louvre les

faces de dix personnes qu'on n'estime pas plus que lui, et qui diable a songé à les siffler? Des sarcasmes? des vérités dures? Le brave homme est cuirassé; pairs, députés, journalistes, ont épuisé leurs carquois, et aucun trait ne l'a blessé. Le voilà tombé maintenant; la France a brisé les échasses de ce pygmée qui jouait le géant, et qui nargua si long-temps le peuple le plus magnanime; il n'est plus, et pas une voix ne s'élèvera pour demander la liquidation politique de son règne d'agioteur.

Il n'avait rien à craindre, et il a tremblé pourtant!

M. Rouillard désirait beaucoup d'exposer son ouvrage; c'est tout simple. Tout le monde remarque le portrait d'un homme célèbre, et le nom du peintre s'accolle naturellement à celui de l'individu représenté; c'est un prospectus excellent pour un atelier. M. de Villèle n'a point voulu faire à son peintre la grâce de lui servir d'enseigne.

Il y a eu de la diplomatie dans cette affaire. Le comte de Villèle encore ministre ne pouvait communiquer avec l'artiste, il n'avait pas le temps; il ne recevait que les hommes politiques, comme au moment de l'agonie un malade ne reçoit que

ses médecins consultans. M. Rouillard fut obligé de faire parler à son modèle; le choix de l'intermédiaire n'était pas indifférent. On adressa le peintre à M. de Lapanouze, qui en toucha quelques mots entre deux discussions. Monseigneur fut inflexible.

Le portrait était annoncé en ces termes : *Portrait de S. E. le ministre, président du Conseil.* On m'a dit que le pénitent de Toulouse s'est fait peindre en simple frac noir, comme M. Delàvau; grande leçon de modestie qu'il a donnée là à M. de Latil, à M. de Hohenlohe et à M. Am. de Pastoret! Je voudrais savoir si M. Rouillard a mis sur la table du ministre de Louis XVIII et de Charles X, rois constitutionnels, l'écrit du maire de Toulouse contre la Charte; ce serait un détail historique bien piquant. M. de Villèle doit être ressemblant dans le tableau de M. Rouillard. Ce mérite de la ressemblance ne serait-il pas une des causes du refus qu'a fait l'Excellence de laisser exposer son portrait? Louis XIV avait cette coquetterie; il fit déchirer l'ouvrage d'un pauvre peintre qui ne lui avait pas donné d'assez beaux traits. Louis XIV et M. de Villèle sont tous deux dans l'échelle qui va du singe à l'Apollon du Belvédère; ils peuvent avoir la même faiblesse;

mais elle était plus présumable chez le roi que chez le ministre gascon.

Les portraits de M. le duc de Grammont, de M. le docteur Michel, de M. de Rosny, officier de cuirassiers, font honneur au pinceau de M. Rouillard; ils sont d'une large et belle facture. Les accessoires de celui de M. de Rosny sont supérieurement traités; peut-être d'ailleurs (la tête exceptée) toute cette figure est-elle dans de trop fortes proportions. En général, M. Rouillard me semble voir en grand. S'il a fait sur cette échelle l'ex-premier ministre, il n'aura pas cette excuse d'un peintre anglais qui, repris de ce qu'il avait donné à Napoléon la taille d'un tambour-major, dit : « Un grand homme a toujours six pieds. »

Madame Mongez.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

« Nous avons de trop bonne heure fait connaissance avec ces héros poétiques pour attendre quelque plaisir de leur résurrection. Les montrer tels qu'ils ont déjà été dépeints, c'est fatiguer par la répétition. »

SAMUEL JONHSON. *Vie des Poëtes anglais.*

Du vivant de David, on disait que ce maître faisait les tableaux de madame Mongez; l'envie est une sotte, et ses inventions font pitié.

Qu'y avait-il de l'auteur des *Sabines* dans les productions de l'auteur des *Sept chefs*, ou plutôt, qu'y avait-il dans les Sabines qui ressemblât à madame Mongez? David pouvait-il se contrefaire? Où l'a-t-on reconnu? Où est l'homme dans les ouvrages de cette femme?

Parce que madame Mongez n'a peint ni des fleurs, ni des paysages, ni des scènes familières, parce qu'elle a représenté des héros et dessiné de grandes académies, on n'a pas voulu croire à elle, et on lui a donné un collaborateur. On l'avait

choisi illustre, mais chaque production de David et de madame Mongez démentait cette prétendue collaboration.

Les femmes sont bien à plaindre! Si elles n'ont pas de talent on triomphe de leur insuccès; si elles en ont, on s'arrange pour le nier ou le leur contester! Combien de temps a-t-on affirmé que M. Léthière composait les ouvrages de mademoiselle Lescot? N'a-t-on pas répandu que M. de Châteaubriand a écrit les Nouvelles de madame de Duras? On n'a point encore songé à donner un teinturier à madame Tastu, et à débiter que M. Baour, par exemple, revoit les vers de mademoiselle Delphine Gay; mais patience!

Madame Mongez a répondu aux envieux: David mort, elle a fait un tableau. Eh bien! Messieurs, ceci diffère-t-il de ce que vous avez vu du même auteur. — Il y a du David ici. — Oui, comme il y a du Virgile dans Gaston; on y reconnaît à peu près le sens, mais le style, est-ce celui de l'original? Est-ce sa force et sa grâce? Est-ce la profondeur de sa pensée et l'élégance de son expression? Des bras, des jambes, dessinés avec pureté et jetés dans le moule de David, Tatius et Romulus retournés, un coloris sage mais sans vigueur, des hommes qui font un serment, est-

ce là David? Non, c'est madame Mongez qui imite avec soin, et quelquefois copie, ne pouvant créer spontanément. Les romantiques ont regardé en riant le tableau de cette dame; je suis bien sûr que madame Mongez leur a rendu la politesse. Le choix du sujet imposait à l'artiste des difficultés qu'elle n'était pas capable de surmonter; il fallait cette virilité poétique dont était pourvu Girodet pour entreprendre de représenter les vengeurs de Polynice sous les murs de Thèbes; il fallait un crayon et une couleur plus énergiques qu'il n'est donné à une femme de les avoir, pour grouper ces chefs irrités et leur donner un caractère convenable à leur situation.

A ne considérer l'ouvrage de madame Mongez que sous le rapport de l'étude des figures, on doit reconnaître qu'il y a un mérite réel. Le dessin de deux ou trois des académies qu'elle a rangées autour du taureau noir est d'une correction remarquable; il y a tels pieds que je pourrais citer qui sont supérieurement faits. Une pensée puissante, un feu vivifiant, une main vigoureuse ont manqué à cette production; c'est une page écrite avec ce désespérant purisme qui fait que M. Blondin, grammairien intraitable, habile à reprendre vingt fautes de français dans dix lignes de Voltaire ou

dans six vers de Racine, ne pourra jamais composer deux paragraphes qu'on puisse lire. Tous les mots sont orthographiés, les adjectifs et les substantifs s'accordent parfaitement, les participes sont là suivant la règle, les périodes sont bien arrondies; il n'y a ni hiatus choquant, ni indiscrète consonnance; enfin, c'est le cadavre d'un bon discours; il n'y faut plus qu'une bonne idée. Madame Mongez sait les difficultés de la peinture, comme M. Blondin sait les *que relatifs;* je vois dans son tableau des bras, des torses, des cuisses, des têtes; mais j'y cherche un homme. La vie n'est pas sur cette toile. Ces héros sont des manequins, non pas informes comme ceux que loue M. Giroux [1], mais tels que les aurait faits Praxitèle, si Praxitèle avait pu abdiquer son ame.

[1] Célèbre marchand de couleurs et de tableaux, rue du Coq-Saint-Honoré.

Quelques Tableaux de Sainteté.

MM. COUTAN, PICOT, SMITH, PÉRIN, GRÉNIER, GOSSE, DE LANOE, GAILLOT, DUBOIS (FRANÇOIS), LANCRENON, WAFFLARD, LATIL, BELLOC, POISSON, CHASSELAT, MADEMOISELLE HENRY.

A L'ABBÉ NARCISSE B.

Je voudrais que les représentations des sujets de sainteté fussent toujours excellentes. Le peuple est encore plus incrédule que vous ne le dites en chaire, mon cher abbé; peut-être est-ce parce qu'on veut trop le forcer de croire; peut-être aussi (et cette supposition n'est pas la moins bonne) est-ce parce qu'il voit qu'on fait métier et marchandise des croyances. Les jésuites ont tout gâté avec leurs missions, leurs destitutions, leur influence à la cour, leurs usurpations, leurs miracles; ils ont plus contribué à nous rendre indifférens ou sceptiques que les philosophes du dernier siècle. Ce n'est donc pas une chose de peu d'importance que le mérite des ouvrages destinés à la propagation des idées religieuses. Pour les ames tendres, ardentes, le tableau de M. Gar-

nier ou un tableau de Raphaël, c'est tout un; ce n'est pas tout un pour la majorité des chrétiens de ce temps-ci; il est si peu de ces bonnes ames!

Le Français est railleur; il ne faut rien lui donner qui prête à la moquerie. Les cantiques chantés sur des airs d'opéra, les ballades burlesques débitées dans nos villes par les marchands de chapelets, les écrits authentiques d'événemens merveilleux [1] imprimés avec privilége des maires et autorisation des évêques, les mauvais ser-

[1] On a raconté, dans ces derniers temps, un fait très-singulier. Il s'agissait d'une église incendiée, d'un tabernacle brûlé, et de trois hosties attachées, tant qu'a duré l'incendie, à la voûte de l'église, sans tomber et sans se consumer. Quatre curés se sont mis, dit-on, en prières pour les faire descendre et ont vu leurs instances dévotes exaucées; ils ont recueilli les hosties dans des draps tendus sur le pavé. D'abord on avait voulu les détacher de la voûte en passant un sabre entre elles et les pierres, mais on n'y avait pas réussi. On ne sait pas encore si le pape croit à ce miracle; bien des gens ont le malheur d'en douter.

On a parlé aussi d'un boulanger (les jésuites n'ont pas dit s'il était athée ou déiste) qui, voulant cuire sa fournée, ne put y parvenir. En vain il approchait sa pâte du four; le four repoussait la pelle : tous ses efforts furent inutiles; le pain ne cuisit pas. Voilà les historiettes dont on régale le peuple des provinces, et qui viennent ensuite égayer la capitale. Ne pourrait-on se dispenser d'inventer des récits qui attirent la dérision sur des choses qu'il faudrait toujours entourer de respects?

mons, les caricatures pieuses qu'on accroche aux murs de certaines chapelles sous le nom d'*ex-voto*, les vieux soldats de César, autrefois acolytes du diable, aujourd'hui dévots coureurs de processions; tout cela excite son rire, provoque ses plaisanteries et paralyse en lui les meilleures dispositions.

Si j'étais préfet de la Seine ou ministre de l'intérieur (dont veuille me préserver le ciel!), je ne commanderais de tableaux d'église qu'à des artistes habiles; je ne placerais dans nos temples que des images simples, touchantes, expressives, poétiques, à peu près irréprochables sous le rapport de l'art, telles enfin qu'elles parlassent à l'ame et saisissent l'imagination. Je voudrais surtout la peinture des faits purement moraux de l'histoire sainte. Les miracles frappent bien davantage, mais il me semble qu'ils instruisent moins.

Les mystères ne peuvent se faire concevoir par les moyens matériels qui appartiennent à la peinture et à la statuaire; aussi je ne vois rien de plus ridicule que le titre de *Mystère de la conception de la Vierge*, donné au tableau de Murillo, représentant Marie dans une gloire et foulant aux pieds un croissant. Les traits de

l'Ecriture d'où ressort une moralité intelligible pour les esprits les plus vulgaires, c'est ce que je préférerais à tout le reste.

Cette année nos peintres n'ont point ensanglanté leurs toiles; ils nous ont épargné les chevalets, les tenailles, les roues, et tout cet attirail des supplices dont on a, depuis quatre ou cinq cents ans, décoré les murs des temples catholiques. J'en suis enchanté, je vous assure. Je sais bien que la peinture d'expression s'accommode mieux des martyres que de ces scènes tranquilles qui me paraissent convenir aux églises; mais j'ai un goût que vous ne blâmerez point, vous qui par état avez horreur du sang : je préfère une *Annonciation de la Vierge* à une *Décollation de saint Jean* ou *de saint Paul*. La *Salutation angélique*, exécutée par M. Picot, me plaît pour toutes sortes de raisons.... Mais je vous ai assez confessé mes sentimens en fait de tableaux d'église [1], parlons du mérite intrinsèque de quelques-uns de ceux que nous avons vus ensemble

[1] Vous allez peut-être penser, à voir toutes mes répugnances, que je tiens, avec saint Agobard et l'évêque Leydrade, contre les images, et que je voudrais que celle de la croix ornât seule le sanctuaire. Non, mon cher abbé, je ne crois pas que les images soient dangereuses; je les veux seulement bonnes; et quand j'aurais d'autres opinions à cet

au Louvre. Celui de M. Picot est d'une composition simple. Il semble qu'il y ait un programme dont il est défendu de se départir pour ce sujet si souvent traité; le respect qu'on a pour la tradition fait qu'on n'invente pas, et il y a beaucoup à inventer pourtant! M. Picot a renoncé, et avec raison, à l'éternel *prie-dieu* que le moyen âge nous avait légué, mais il a conservé la branche de lis. Il a supposé que la Vierge, retirée dans un reste d'édifice antique dont elle s'est fait un oratoire, était agenouillée devant une espèce d'autel paré de fleurs, et qui servit jadis au culte des faux dieux, lorsque Gabriel est venu la saluer et lui prédire sa gloire prochaine. La voix du messager céleste a frappé l'oreille de Marie qui, n'osant regarder l'ange, écoute, les yeux baissés et les mains jointes, des paroles dont le sens mystérieux l'étonne. Cette incompréhensible maternité, où sa pudeur et sa virginité n'auront point à souffrir, la ravit et l'inquiète. L'expression de ses traits est charmante. Sa tête, d'un joli goût de dessin, est d'une couleur très-agréable. L'arrangement de toute la figure de Marie est

égard, je ne me hasarderais pas à les produire. Je me souviens que la cour de Rome censura en 1605 les écrits du pontife lyonnais, et je ne veux pas me brouiller avec le Saint-Siége.

bon; le manteau bleu est bien jeté. L'ange, que j'aurais mieux aimé sans le support du nuage, est dans un mouvement gracieux; son profil est d'un caractère aimable. Le tableau est fort digne d'estime.

Vous avez remarqué *le Christ portant sa croix*, de M. Coutan; c'est un ouvrage sagement fait, et qui donne une bonne opinion du talent de son auteur. Le peintre ne s'est point attaché aux données communes; il a composé de lui-même la scène du Calvaire, et il l'a faite assez originale. Le Christ et la Madelaine sont deux très-bonnes figures, les autres personnages sont louables aussi; peut-être les souvenirs de l'Italie, que M. Coutan vient de quitter, sont-ils un peu trop présens dans quelques têtes; mais ces souvenirs sont de Raphaël, et qui voudrait s'en plaindre? Le dessin de ce morceau est noble dans le Jésus, élégant dans la Madelaine, et en général correct et pur. Le coloris est harmonieux, et ne manque pas de vigueur. Le tableau de M. Coutan est un des meilleurs tableaux de sainteté qu'on ait exposés cette année.

M. Smith a représenté *saint Pierre ressuscitant Tabithe*. Ces scènes de résurrection offrent maintenant peu de ressources aux peintres; on les a

tant multipliées! Celle de M. Smith n'est point mal; quoi de plus? Je préfère beaucoup du même auteur, une *clémence de Louis XII*, qui annonce un véritable talent. Le roi refuse de signer la liste de proscriptions sur laquelle ses courtisans ont inscrit les noms des anciens ennemis du duc d'Orléans; son mouvement est un peu théâtral. Pour rendre l'action plus intelligible, et donner à Louis XII une attitude plus simple et plus digne, il aurait fallu, je pense, lui faire déchirer la liste, au lieu de le pencher comme s'il la repoussait avec effort. La figure du cardinal est belle. Il y a dans ce tableau l'observation des costumes, le caractère du temps, la fermeté du pinceau, la correction du dessin, l'entente de l'effet et de la couleur, et le choix d'un sujet très-moral. M. Smith mérite donc les suffrages de ceux qui veulent que la peinture soit utile et bonne.

Un jeune artiste qui est allé achever ses études à Rome, et qui paraît tout dévoué à son art, a exposé une *Sainte Famille* en faveur de laquelle je n'ai pas besoin de vous prêcher, car vous l'avez distinguée tout d'abord. La Vierge du tableau de M. Périn est délicieuse; elle est de la famille de celles du peintre d'Urbin; l'auteur ne pouvait s'inspirer de meilleurs modèles. Jésus et saint

Jean, enfans, sont très-jolis; la tête de sainte Anne est une étude consciencieuse, faite sans doute d'après nature. L'effet de l'ensemble est satisfaisant; les personnages s'enlèvent en vigueur sur un ciel pur, le soleil éclaire la scène; je voudrais que le paysage fût moins proprement fait; celui de la *Samaritaine* du même peintre est mieux traité. Il est vrai que, dans *la Sainte Famille*, il n'est qu'accessoire, tandis qu'il est le principal de l'autre tableau. Le gouvernement doit des encouragemens à un jeune homme qui débute d'une manière si remarquable.

Quand, à la *Sainte Famille* de M. Périn, on compare celle de M. de Lanoe.... Mais pourquoi comparer? Il n'y a aucun rapport entre les deux ouvrages. Si j'avais une galerie, M. Périn saurait dès demain que je ne trouve pas son style commun, son dessin incorrect, ses figures sans expression et sans charme, sa touche dure et sa couleur désagréable.... Mais parlons de M. Grénier. Son tableau de *sainte Geneviève apaisant un orage qui désolait la campagne* est romantique dans la bonne acception de ce mot, objet de tant d'inutiles discussions; c'est une scène telle qu'elle a pu se passer, et point arrangée à la manière du théâtre. La douleur de ces paysans

est naturelle; le vieillard triste, mais confiant dans les prières de la vierge de Nanterre, est d'une bonne expression; la jeune fille que le tonnerre et les torrens de pluie effraient, et qui est vue de dos, est dans un mouvement simple et vrai. La pantomime de sainte Geneviève est calme; que de peintres auraient profité de l'occasion pour faire une espèce d'enchantéresse agitant de grands bras, et conjurant les élémens avec l'audace d'une Armide! M. Grénier a fui cette exagération, et il faut le louer de ce bon sens. Les traits de la sainte bergère attestent sa piété profonde et la confiance qu'elle a au ciel dont elle est la bien-aimée. Tout cela est bien pensé, bien rendu.... On doit reprendre quelque chose dans le tableau, c'est le ton local; un peu plus de vigueur dans le coloris ne messiérait pas à cette peinture, d'ailleurs fort estimable sous le rapport du dessin et de la composition. M. Grénier est timide, il se défie de ses forces. Habitué à se confiner dans de petits tableaux, il ose à peine prendre son essor sur une toile un peu vaste; il craint le destin de tant de téméraires que la vanité audacieuse a perdus, mais c'est de sa part une modestie trop grande. C'est un des peintres de genre et des dessinateurs satiriques les plus

Imp. lith. de M. Gaugain.

Égypte à la Grèce.

spirituels, chez lui l'observation est toujours fine et juste; il n'est point faiseur de *charges*; le naturel revêtu de formes piquantes lui plaît, son trait est élégant et naïf, son expression gaie ou touchante. S'il n'y avait l'apparence d'une égrillardise, je vous citerais son *Curé de campagne*, charmante malice qui fait partie de son *Album* de 1828; tout son talent est dans les quatre personnages de cette scène. Bah! je vous en porterai une épreuve au séminaire, et vous ne la montrerez pas à votre supérieur. Charlet, Horace Vernet, Grénier et Henri Monnier sont quatre dessinateurs comiques d'un vrai mérite; ils sont originaux sans chercher à le paraître. La collection de leurs croquis lithographiés, de leurs compositions politiques, sera une chose d'époque très-précieuse un jour. Tous les travers du siècle, les types de tous les caractères, les principales individualités, les noms, les costumes, les ridicules, tout est là. J'y vois un recueil de documens pour l'histoire, comme dans la satire Ménippée, les Pamphlets de la Ligue, les Mémoires de Retz et quelques chapitres de Mercier.

Nous voilà loin des tableaux de sainteté. Revenons à notre sujet en faisant de l'*Adoration des Mages*, par M. Gosse, l'éloge qu'elle mérite.

Vous vous rappellerez le *saint Vincent de Paule* du même artiste; c'était une bonne production, ceci est mieux encore. La figure du mage à genoux est belle, bien jetée, largement drapée; les autres, remarquables par l'élégance et la fidélité de leurs costumes, sont bien posées; la tête de la Vierge est d'un caractère distingué et d'une jolie expression; le saint Joseph est sacrifié, quoiqu'au premier plan. Avec nos pensées, trop facilement railleuses sur de certains sujets, saint Joseph est une figure comique, toujours fort embarrassante pour les peintres; il faut l'effacer et le garder cependant à côté de son épouse vierge. Il n'est pas de quolibets que sa présence n'inspire; c'est le Vulcain de notre théogonie. Cher abbé, je vous demande pardon de la comparaison; elle n'est point dans mes sentimens, très-respectueux pour Marie, mais dans les idées incrédules du peuple et dans l'obligation qu'on lui impose de la foi à un mystère qu'il ne conçoit pas plus selon l'esprit que selon la chair. Le coloris du tableau de M. Gosse est brillant; les accessoires ne sont pas moins bien traités que les figures. L'auteur a fait des progrès, et tout annonce qu'il en fera de nouveaux. Son pinceau est consciencieux. Les grisailles, qu'il a exécutées

pour le Musée Charles X, ont une saillie qui rend l'illusion complète; on dirait de véritables bas-reliefs.

L'*Assomption de la Vierge* et le *saint François*, par M. Gaillot, sont deux ouvrages auxquels il ne manque qu'un peu de ce *temperamentum pictorium* dont sont possédés à des degrés différens MM. Delacroix, Scheffer, Vernet, Cogniet, Schnetz, Fleury, Delaroche, Granet, et qui anima les grandes créations de M. Gros. M. Gaillot est un homme d'un talent raisonnable, assez ingénieux dans la composition des *Gloires* (vous savez, les scènes à nuages et à figures aériennes); il lui faudrait plus de puissance. Sa *Mère des Gracques*, exposée, je crois, en 1817, et que possède aujourd'hui M. Zimermann, pianiste réputé et amateur éclairé des arts, est encore et restera peut-être son chef-d'œuvre. C'était un tableau sage, dans les voies classiques. Je me rappelle toujours le plus âgé des fils de Cornélie; sa poitrine et son épaule droite sont d'un modelé excellent. Toute la composition est d'un bon caractère.

M. François Dubois, dont vous avez vu le *Manlius Capitolinus*, production qui témoignait en son auteur, alors à Rome, un talent assez distingué

et la volonté d'être original, M. Dubois a fait un *saint Leu délivrant des prisonniers*. Si la partie du tableau où sont saint Leu, sainte Vérosie et saint Vinnebaud, valait l'autre, l'ouvrage serait vraiment très-remarquable. Mais il y a de la dureté dans tout le côté de la lumière; la portion que voile le clair-obscur est riche de bonnes qualités. Le groupe des prisonniers me semble généralement bien de dessin, de ton et de mouvement.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire de M. Lancrenon, auteur d'une *Apothéose de sainte Geneviève*. J'ai vu beaucoup de femmes qui trouvent cela charmant; elles avaient trouvé délicieuse aussi, en 1824, la jeune fille qui venait offrir au fleuve Scamandre le tribut de ses charmes. Je préfère Geneviève à la jeune Phrygienne, mais voilà tout.

M. Vafflard est laborieux, appliqué; le ministère de la maison du Roi a voulu récompenser son zèle en lui commandant la *Mort de saint Louis*. Je voudrais priser ce grand tableau autant que vous l'estimez. Puisque vous avez une opinion faite à son égard, qu'avez-vous besoin de savoir la mienne? M. Vafflard a certainement du talent, et c'est ma faute si je n'en suis pas touché

autant que je le devrais; il y a des sympathies tout-à-fait indépendantes de la raison. Vous ne me ferez pas aimer, par exemple, la *Vierge* de M. Chasselat à qui je rends d'ailleurs toute justice pour la plupart de ses vignettes; vous n'obtiendrez pas que je loue M. Lair pour sa *Résurrection de Lazare,* ou M. Guillemot pour son *Assomption de la Vierge.* Que voulez-vous? on ne peut se refaire. J'admire Racine et Lamartine, et je ne sens pas les beautés de Marcellus et de Bonald; j'ai une organisation incomplète, c'est un malheur.

Le *Possédé guéri* de M. Latil me semble médiocrement pensé et médiocrement exécuté; le *Lavement des pieds* me plaît davantage, il est sage du moins et assez ferme de ton et d'effet.

M. Belloc est entré dans la nouvelle école. Il y a une idée dans son *saint Jean précurseur;* mais n'est-ce pas plutôt une idée de vignette qu'une pensée de tableau? Ce Christ, dans la vapeur, suivant de loin saint Jean, qui baptise en courant et annonce la régénération du monde, est une chose assez poétique, assez peu commune. La tête du précurseur n'est pas belle; les jambes sont ce qu'il y a de plus estimable dans cette académie. M. Belloc a eu l'intention de se

montrer coloriste; je ne m'en fierais ni à M. Boulanger, ni à M. Vafflard pour décider s'il a réussi.

Jésus-Christ chassant les vendeurs du Temple est un sujet que je défendrais de représenter si j'étais influent dans l'Église. Cette violente parabole, où le fouet joue un rôle terrible, m'a toujours affligé. M. Poisson l'a traitée suivant les conventions établies; M. Thomas était tombé dans la même faute. Si j'avais le bonheur d'être peintre, je voudrais qu'un regard du fils de l'homme eût autant d'action sur les trafiquans qui souillent le Temple, qu'en a son bras armé d'un faisceau de cordes. Il y a quelques parties assez bien coloriées dans le tableau de M. Poisson, où tout est d'ailleurs un peu mesquin, surtout la figure de femme placée au centre de la composition.

S'il vous était permis d'être galant, vous adresseriez sans doute des complimens à mademoiselle Henry pour le talent dont elle a fait preuve dans la représentation du *Vœu de saint Louis*. Je m'en charge, monsieur l'abbé, et je ne ferai pas les choses à demi; mais comme il faut que la vérité garde toujours son droit, je vous dirai à l'oreille, un de ces jours, ce que je pense de quelques détails du tableau de cette demoiselle. Il y a véri

tablement du mérite à avoir produit un ouvrage comme celui-là, indépendamment de toutes les parties faibles qu'on peut y reprendre.

Adieu, mon cher Narcisse; ma lettre est bien longue, et je pourrais l'allonger encore pour vous en imposer la lecture comme une pénitence; mais vous avez déjà lu votre bréviaire ce matin, et je vous fais grâce. Il est écrit: « Vous serez doux au prochain. »

Personnages célèbres.

Grâce au Phidias de notre âge,
Les voilà sûrs de vivre autant que l'univers,
Et ne connût-on plus ni *leurs* noms, ni *leurs* vers....

Le hasard me fit trouver à la porte du Musée un étranger qui m'accosta, parce qu'il m'avait vu saluer par le Suisse et deux gardiens. Il conclut, de l'air dont les employés du Louvre me recevaient, que j'étais un habitué du Louvre; et comme il avait beaucoup de renseignemens à prendre, il me fit l'honneur de me choisir pour cicérone. C'est ce qu'il me dit pendant que nous montions l'escalier, il me demanda pardon de la liberté qu'il prenait de s'attacher à moi, et cela en termes si obligeans, que je ne pus me fâcher de son indiscrétion. Cet homme, encore jeune, me déclina, pour faire connaissance avec moi, ses noms, prénoms et qualités; il allait me réciter tout son passe-port, mais je l'arrêtai à temps. M. Williams R. est né à Edimbourg; il a le goût des arts

qu'il cultive en amateur; il a passé deux ans à Londres dans l'atelier de Wilkie, a pétri de la terre glaise pendant dix-huit mois chez Westmacoote, a vu Torwaldsen tailler le marbre à Rome, a peint quelque temps à Florence chez Bezzuoli; il vient en France pour étudier le dessin classique chez Ingres, apprendre à manier le burin chez Richomme, recevoir des leçons d'harmonie de Reicha, et se perfectionner chez Tulou sur la flûte dont il joue déjà comme Néron ou Frédéric-le-Grand. Je demandai à M. Williams, qui me paraissait passablement original, en quoi je pouvais être utile à une personne de goût et d'instruction comme lui, plus capable que moi de juger le mérite des productions de nos artistes. Il me pria pour tout service de lui faire faire connaissance avec les personnages célèbres dont les images sont exposées au Louvre... Notre entretien prit le tour suivant :

« Je ne vous ferai remarquer ni les portraits du Roi, ni ceux des princes français qui abondent ici; les traits des Bourbons sont connus en Angleterre....

» Voici le *cardinal de Latil*. — Oh! je sais, celui que l'opposition anglaise appelle le *premier ministre-secret* du royaume de France.

— Ici, *M. le duc de Grammont.* — Très-bien peint, cela. Qu'a fait ce personnage, s'il vous plaît? — Il est d'une *grande maison*, capitaine des gardes, pair du royaume, etc., etc. — Lieutenant-général suivant la cour, j'entends. Et celui-ci tout poudré, tout brodé? — C'est un maréchal de France. — *Davoust* peut-être, ou *Oudinot?* — Non; *Barteinstein*, un prince allemand. — *Yes, yes!* Nous aussi, nous avons à Londres un maréchal de France! — Vantez-vous-en! — Ce militaire demi-enveloppé dans un manteau? — C'est le *général Decaen.* — Je me rappelle ce nom; celui-ci fut un lieutenant-général suivant l'armée. Cet homme en habit vert, quel est-il? — Le *docteur Civiale*, bien représenté par M. Hersent, célèbre auteur du portrait ecclésiastique que vous voyez là-bas. Ce chirurgien est connu par d'heureuses applications d'un procédé de lithotritie, découvert par M. James Leroy, pour qui semble avoir été dit le *sic vos non vobis.* — Le monde est plein de ces gens-là. Voici une dame..... — *Madame Haudebourt*, peinte par elle-même. — En vérité; quoi! c'est de la peinture de femme? Quelle fermeté de ton et de pinceau! — C'est une femme d'un talent véritable, et qui cette année semble avoir encore fait

des progrès. Elle est auteur de ces jolis tableaux dont les sujets sont empruntés à *Gilblas*; longtemps on la connut sous le nom de *mademoiselle Lescot*. — Bon, bon, j'y suis; notre Reynolds a gravé d'après elle. — Mademoiselle Lescot, avant d'avoir la réputation de peintre distingué, avait celle de la plus belle danseuse de société; elle figurait aux quadrilles célèbres de Treniz, Violette et Dupaty; c'étaient les fashionables de la contre-danse au commencement du siècle.

» — J'ai vu un portrait du Tintoret posé comme celui-ci, la main sur la hanche, près de l'épée, mais la tête un peu moins haute. — Le modèle de Tintoret était probablement un militaire, celui de M. Ingres est un maître des requêtes; son habit noir brodé vous le dit. Beau, frisé, penché, l'œil fier, il a quelque chose du David représenté par le Guide. Le Goliath qu'il a tué, c'est quelque argument libéral égaré au conseil d'État; sa fronde est une oraison, plus lourde que la pierre qui frappa au front le géant philistin et dont le Dieu de bonté veuille vous préserver! *M. Amédée de Pastoret* a fait une histoire de la révolution de Naples au temps de Mazaniello; c'est un livre rempli d'antithèses, de petites pointes, de concetti, et vide de pensées; on le dirait

écrit sous la régence pour l'instruction des femmes de la cour. L'auteur est un ami des arts, membre associé de la quatrième classe de l'Institut. — Le portrait est beau de tournure et de style ; mais sa couleur !... — M. Ingres n'est point coloriste dans ses ouvrages d'une certaine proportion ; il l'a été dans son petit tableau de la chapelle sixtine ; ici son modelé est aussi ferme que son dessin est fin, mais c'est la vie moins le sang ; et puis que voulez-vous qu'on fasse d'après des mains soigneusement blanchies à la pâte d'amande, d'après une figure que les ardeurs du soleil n'ont jamais brunie ? — Cet individu qui nous tend la main, le connaissez-vous ? — C'est le mari d'une chanteuse célèbre que vous avez entendue sans doute, *la Fodor*. — Ah ! jolie voix. — Elle a plaidé M. Sosthènes de Larochefoucauld ; les tribunaux allaient juger l'affaire, mais l'administration a fait élever un conflit, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'élection.... La dame a eu gain de cause. Venez dans cette salle.... Tenez, la reconnaissez-vous ? — Oh ! non ; elle est hommasse, disgracieuse, fi ! de qui est ce portrait ? — De M. Court. — Incroyable. J'ai vu ce peintre à Rome quand il peignait sa *Mort de César ;* c'est un jeune homme de talent

et de courage. Si vous saviez les difficultés qu'il a dû surmonter, vous seriez en admiration. Il faut lui pardonner un portrait médiocre en faveur des très-belles choses qui recommandent son grand ouvrage.

» — Encore un capitaine des gardes, *M. le duc de Rivière*, celui qu'un de nos chansonniers[1] appela *un autre Sully*, parce que le Roi l'a nommé gouverneur de S. A. R. le duc de Bordeaux. — L'ensemble de ce tableau n'est pas mal; il y a même des chevaux et quelques têtes d'hommes qui me paraissent bien. — Je préfère de beaucoup cet ouvrage de M. d'Hardivilliers à une *Jeanne Hachette*, du même auteur, que vous voyez là. La peinture héroïque n'est pas son lot.

» — Voilà de belles miniatures. — Les plus belles du Salon, sans contredit. Celles-ci sont de M. Saint, celles-là de madame Lizinka Rue de Mirbel. — La touche de M. Saint est large. — Ne l'est-elle pas même un peu trop? — C'est possible; mais ce défaut vaut mieux que le contraire. Ses portraits ont un bel aspect; le Roi est ressemblant, je crois; cet officier aussi. Je l'ai rencontré dans la cour des Tuileries à la garde

[1] M. P. Ledoux, employé du gouvernement.

montante, et je le reconnais. — C'est M. de Terne, de la compagnie des Cent-Suisses. Cet homme qui a l'air amaigri par les jeûnes, c'est *M. Delavau*, le ci-devant préfet de police. — Diable ! c'était le geôlier de votre ville. Il n'était facile, sous son administration, ni d'entrer à Paris, ni d'en sortir. Quand j'arrivai d'Italie, il me prit pour un carbonaro ; je voulus aller à Rouen, ce préfet ne le permit point ; c'était au temps de l'élection. Heureusement qu'un capucin de Rome m'avait donné une lettre pour un jésuite de France ; ce fut mon passe-port.

» — Madame de Mirbel est une femme d'un grand talent. Energie et finesse, grâce et science, elle réunit les qualités les plus précieuses que puisse avoir un miniaturiste. Je ne connais pas de nom cet individu à la face un peu colorée, aux cheveux blanchissans ; mais je sais que son portrait est fort ressemblant. Je l'ai vu souvent, partout où va la bonne compagnie ; je gagerais que ce n'est pas un homme sans titres ou sans grandes fonctions. Le pinceau de madame de Mirbel est essentiellement patricien, il ne se commet guère avec *les communs*. Tenez, voici un architecte, un marquis. — Un architecte ? Et vous le nommez ? — M. *De Guerchy*. — Quel monument

a-t-il élevé ? — Il est directeur du Vaudeville. — Marquis et directeur de théâtre ! — Pourquoi pas, s'il vous plaît ? Vous, artiste et Anglais, avez de ces préjugés-là ! En France, nous avons abjuré ces folies ; le vicomte de Larochefoucauld administre l'Opéra, M. le duc d'Aumont dirige Feydeau, M. le baron Taylor gouverne la Comédie-Française, sur laquelle avait régné M. le duc de Duras ; M. le marquis de Guerchy est au Vaudeville comme MM. les chevaliers Poirson et Guilbert de Pixérécourt sont au Théâtre de Madame et à celui de la Gaîté ; c'est tout simple, si ce n'est pour le mieux. Il n'y a plus de raison de dérogeance ici que la sottise, l'incapacité, la servilité et la haine des sentimens généreux. Ainsi... — Cette aquarelle est bonne. — Très-bonne, touchée vivement, avec esprit, et heureusement expressive. — C'est une esquisse charmante. — Voici un cadre fort curieux : *M. le général Parquez*, le fils de l'illustre *maréchal Lannes*, deux dames de la famille du jeune *duc de Montebello*, un peintre distingué, *M. Daguerre*, *M. du Sommerard* et le *marquis de Sémonville*. Ces portraits sont de M. Millet, qui tient un rang distingué dans la miniature. Ils ne sont pas sans défauts ; mais il y a beaucoup

de mérite par compensation à un dessin un peu lourd, à un coloris quelquefois exagéré. — Quel est cet homme louche en robe noire? — Je vous l'ai nommé, c'est M. du Sommerard, conseiller-maître à la Cour des comptes. Il y a quelques années, qu'ayant bien compté les électeurs d'un des arrondissemens électoraux de Paris, dont il était président, il vit que la majorité était contraire à ses opinions ministérielles, et il s'amusa à donner, dit-on, des droits électoraux à gens qui n'en avaient point. Cela fit du scandale alors; mais personne n'y songe plus aujourd'hui. M. du Sommerard a un cabinet de peinture et d'antiquités; sa collection, fort complète, est estimée. Les artistes parlent de ce Mécène avec reconnaissance, j'entends ceux qui ne sont point électeurs. — Ce doit être un homme d'esprit.... — M. du Sommerard? — Vous ne me laissez pas dire.... ce vieillard qui sourit? — Le grand référendaire de la Chambre haute? Il en a fait souvent preuve, et d'habileté aussi. Là, il a l'air de dire : « On ne fait des pairs que pour me donner de » l'embarras. Où logerai-je les soixante-dix-» neuf?... Si je mettais Peyronnet en face de » Séguier?... » Par ici, feu *Désaugiers*. — Votre premier chansonnier. — Non, le second. Rimeur

verveux, facile, gai, Désaugiers est le chansonnier des buveurs; le ventre fut son Apollon; il se montra cependant poëte dans plusieurs de ses chansons philosophiques; mais il n'eut jamais l'élévation, l'élégance, le génie de Béranger. Honnête homme, d'opinions peu arrêtées, il aima l'Empire, il aima la Restauration; il n'y eut pas de bonnes fêtes monarchiques, de 1804 à 1815, sans lui. On lui reproche quelques vers contre Napoléon; il n'était cependant pas dans son tempérament d'être haineux; s'il fut ingrat, il faut que ce soit malgré lui et par entraînement. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé; il était ce qu'on appelle en France *un bon enfant*. Il eut le malheur d'être trop chansonnier et pas assez citoyen. Son portrait est fort ressemblant. Désaugiers si gai, la plume et le verre à la main, était d'un caractère mélancolique; il semble qu'il ait toujours chanté pour se distraire et s'étourdir. Il est mort de la pierre!...

» Voulez-vous descendre maintenant dans la salle des sculptures? Elle est riche en beaux ouvrages; mais nous ne nous arrêterons qu'aux portraits. — Oh! oui, s'il vous plaît, encore la lanterne magique. — D'abord, un des quarante de l'Académie française, *M. Auger*. Il vit de Molière

qu'il commente toujours. C'est certainement un homme d'esprit, mais sec et à petits systèmes. Il poursuit les romantiques, et croit avoir lancé à Goethe une bonne épigramme quand il a écorché devant le public le nom de *Goetz de Berlichingen;* voilà la portée de son goût dans la critique littéraire. Ce buste est bien; je ne sais de quelle main il est.

» Vous savez Barcelone, sa peste, nos médecins, le cordon sanitaire, et la controverse scientifique qui s'est engagée au sujet de la fièvre jaune endémique, accidentelle ou contagieuse. Le nom de M. *Pariset* vous est par conséquent connu; voilà celui qui porte ce nom. Je n'ai pas le droit de le juger *de Galieno,* c'est affaire au docteur Chervin; mais il est orateur d'Athénée, et je puis vous dire qu'en chaire c'est un homme disert, abondant, spirituel; d'ailleurs médiocre écrivain, et savant, que les savans trouvent un peu superficiel. Les dames admirent son éloquence, et il réussit dans le monde. Il est du parti de la contagion qui est un parti politique, à ce qu'il paraît, comme celui de la congrégation; il défend sa fièvre jaune envers et contre tous ceux qui la font moins cruelle qu'il ne veut, et voilà que des gens soutiennent que fièvre ne

lui est pas connue, qu'il ne l'a point vue de près... Les méchans se hasardent à tout. Cette guerre lui plaît ; il en sortira bien, il est si heureux ! et puis il finira par l'Académie française !

» — *Hispanicus* et des lauriers ! Je ne vous demande pas quel est le nom de ce personnage. — Le marbre est bien travaillé, c'est un bon portrait, mais quelle flatterie ! Que cette épithète est gênante pour la modestie du général qui voulut rapporter toute la gloire de la conquête à son armée ! Les princes sont bien à plaindre ! On ne les sait jamais louer avec délicatesse. Je me souviens d'avoir entendu en 1815, au salon des Maréchaux, une respectable dame saluer l'arrivée de Louis XVIII de mille cris de : *Vive le Roi !* et ajouter à toutes les expressions de la joie et de l'admiration celle-ci : *Vive l'agneau sans taches ! — God ! God !* Vous autres Français, êtes pleins d'enthousiasme ; vous criez aujourd'hui : Vive l'agneau ! Demain vous crierez : A bas le loup ! Nos révolutions sont moins expansives.

» — Que dites-vous de ce petit bronze ? Que ce pourrait être plus largement modelé, plus accentué. — C'est vrai, mais cela ne manque pas de ressemblance. M. Merlieux a représenté un savant illustre dont la politique aurait tout-à-fait

gité-là gloire, si... — Ah! c'est M. *Cuvier*. Nous l'admirons en Angleterre, nous apprécions ses grands travaux. — Mais s'il était l'organe du ministère? — Nous le plaindrions. — C'est un homme de génie, de talent et d'esprit, qui s'est fourvoyé dans le monde pour avoir voulu échanger le sceptre de la science contre l'épée du conseiller d'Etat. Protestant, il fut long-temps un des appuis du parti jésuitique; mais il refusa l'infamie de la censure. On a dit de lui que sans doute il subit les conséquences d'une double organisation intérieure; l'une appartenant au zoologue qui a surpris à la nature ses secrets les plus cachés, l'autre appartenant au délégué du pouvoir qu'on abuse facilement sur ses sentimens intimes. Il y a combat entre les deux individus qui portent même nom et même visage. Le successeur de Daubenton rit du conseiller d'Etat, le conseiller d'Etat ne comprend pas le successeur de Daubenton.

» Voyez sur le troisième rang tous ces bustes rangés comme les *figourines* sur la planchette du mouleur piémontais; il y a là bien des célébrités. Cet homme maigre, grave, soucieux, la poitrine décorée d'une palque d'ordre, c'est *Bellart*, mort procureur-général. Avocat courageux, au

temps des troubles civils, il monta, après 1815, sur le siége du ministère public, et demanda à la justice des réactions des têtes de coupables auxquels le temps eût fait grâce. Son nom rappelle des souvenirs cruels; je n'accuse point sa conscience, mais ses fatales convictions. On dit qu'à sa dernière heure une apparition lugubre le tourmenta; il suppliait qu'on éloignât de lui *les hommes noirs!* Ici, *le maréchal Suchet* qui mourut, emportant au tombeau l'estime des citoyens et des soldats; là, *Rossini* que M. Fessart a fait poupin comme un abbé et joli garçon sans génie. Plus loin, *le comte de Lanjuinais*, pair de l'Opposition, écrivain janséniste, homme politique, plein de conscience et de loyauté; de ce côté, M. *Romagnési* compositeur de romances, spirituel et fécond, chanteur sans voix, mais expressif et gracieux; de cet autre, *Ponchard*, le meilleur chanteur français, à la méthode large, à la voix faible, au goût pur et élégant; plus haut, feu *Béclard*, anatomiste célèbre, mort comme Bichat avant son septième lustre, moins ingénieux que Bichat, moins heureux en découvertes, moins oseur, mais érudit, quelquefois éloquent, toujours raisonnable. — Sa tête largement développée témoigne de son génie. — Oui, de son génie, car

la sagesse des méthodes est aussi le génie dans la science. Non loin de Béclard, M. *Broussais*, dont le nom ne réveille chez les humoristes que l'idée de sangsues. Ce médecin a commencé une révolution. Comme tous les systèmes, le sien a été pris à l'absolu, et on a fait de lui une sorte de Sangrado. Les humeurs et le sang se disputent; vous et moi, nous nous portons bien, voilà l'essentiel; on nous saignera, on nous purgera dans le danger, et nous nous laisserons faire; pourvu qu'on nous sauve des baisers de la Camarde, que nous importe le moyen?... Le front haut et large, les yeux ouverts et peut-être trop ouverts par l'artiste, la figure spirituelle, maligne et timide à la fois, voilà M. *Casimir Delavigne*, poëte national qui chanta la gloire et les malheurs de la France, obtint des succès dans l'épître, la satire, la comédie, la tragédie et l'élégie politique, mérita la pairie littéraire avant trente ans, et vit la popularité s'attacher à son nom, noble et précieuse récompense acquise par des travaux toujours honorables. Le pouvoir qui a trouvé tant de flatteurs, ne lui a point arraché de lâches concessions. Jeune et sans fortune, il n'a pas mendié à la porte du trésor royal, une lyre à la main; il est un des poëtes lauréats du peuple. Vous devez

être curieux de connaître *Girodet*, peintre-poëte, d'un génie si élevé, d'un goût si pur, d'une imagination si ardente, d'un esprit si vif, d'un caractère si malheureux. M. Roman l'a très-bien représenté. Je ne sais pas si *Prud'hon* est au même point ressemblant. — J'aime le talent de cet artiste; je n'en connais point d'aussi gracieux. — C'était un peintre original, un coloriste plein de charme. — Dites-moi, je vous prie, est-ce encore un homme célèbre que ce vieillard aux grands traits, aux muscles larges et pendans, qui a quelque chose de notre Wellington et du polichinelle de Naples? — Certes! C'est le secrétaire général de l'Académie des beaux-arts, M. *Quatremère de Quincy*. Il a de l'érudition, beaucoup d'esprit, à ce qu'on assure, mais je ne sais pourquoi l'on bâille en l'écoutant. C'est un classique aussi intraitable, mais un peu moins gai que M. Auger. Il a été député pour un parti. Celui-ci représenta la France; c'est *le général Foy*. — N'ajoutez rien à ce nom, Monsieur; quel étranger ne connaît son génie, les services qu'il a rendus à son pays, et la reconnaissance dont la nation les paya? — Nous arrivons au terme de notre course; il me reste à vous dire quel est le personnage dont vous voyez ici le buste. — Oh! je le connais, il y a

vingt portraits de lui; c'est celui qu'on appelle chez vous l'*Addison français*. — Justement, M. *Jouy*. — Les belles rides!

» — Avant de vous quitter, je veux vous conter une anecdote. L'Institut de France est doté par le budget; outre la subvention accordée à chaque académicien, l'Académie française dispose de six pensions attribuées à ses membres les plus âgés. Un des immortels qui se tient à quatre pour ne pas vieillir, et qui a toujours quarante-cinq ans à l'entendre, plaidait dernièrement dans une séance particulière de l'Académie, pour son éternelle jeunesse. Bientôt la mort d'un des doyens est annoncée par le secrétaire-général; on parle de la pension reversible sur le sixième plus âgé des membres survivans; chacun produit ses titres. Notre jeune homme abdique alors la coquetterie, il déclare la soixantaine et quelques mois avec; mais il n'est point cru. A huitaine il vient avec son extrait de naissance pour établir ses droits; on reconnaît en effet qu'il est sexagénaire... — Il a donc la pension? — Non, un de ses confrères est né douze heures avant lui. »

Echec au Romantique!

MM. SIGALON, DELACROIX, CHAMPMARTIN, GRANGER, DELORME, ROBERT LEFÈVRE, FROSTÉ, LANGLOIS.

A CERTAIN CLASSIQUE.

Vous triomphez des disgrâces de l'école romantique, et vous vous parez des succès de Ingres, comme si ce grand artiste était de votre parti, si admirablement aligné entre M. Garnier et M. Granger. Je vous ai vu rire, dans votre large cravate de 95, à l'aspect d'un ouvrage osé, mais plein de mérite, bien qu'il ne soit pas complètement heureux; je vous ai vu vous mirer dans un tableau parfaitement réussi, selon vous, c'est-à-dire propre comme une page du père Bouhours. De coloris, de vigueur de pensée, d'énergie d'expression, de mouvement dramatique, d'effet pittoresque, point de traces dans l'*Andromaque* qui vous fait pâmer d'aise; beaucoup, au contraire, de ces qualités dans l'*Athalie* que vous poursuivez de vos propos dédaigneux.

C'est que vous avez une vieille rancune contre le peintre de *Locuste*, et une admiration ancienne pour celui d'*Apollon* et *Cyparisse*. Vous ne pardonnerez jamais à M. Sigalon les formes horriblement belles de son empoisonneuse, la douleur si vraie de l'esclave sur qui Narcisse essaie la mort préparée pour Britannicus, et surtout cet affranchi de Néron, honteux de son barbare dévouement, profondément agité à l'aspect de la victime qui va précéder dans la tombe une victime plus sainte, subissant l'apologie que Locuste fait de son art homicide, et jaloux peut-être des tourmens qu'endure un homme heureux de mourir sans remords. Vous ne pardonnerez pas non plus à M. J. Lafitte d'avoir acheté un ouvrage plein de poésie, d'une touche ferme et d'une couleur sévère [1]. Que voulez-vous? M. Sigalon et M. Lafitte vivront sous le poids de votre indignation.

Mais l'indifférence du public pour l'*Athalie* ne va-t-elle pas vous raccommoder avec l'auteur? Une critique passionnée, provoquée par des

[1] M. Lafitte, dont la galerie est apparemment trop petite pour recevoir des tableaux d'une certaine dimension, a prié M. Sigalon de garder chez lui sa *Locuste;* elle est, dit-on, dans son atelier. C'est un malheur pour l'artiste, peut-être aussi pour le Mécène.

éloges d'une exagération fâcheuse, a causé cette indifférence plus ridicule que l'enthousiasme de l'amitié. On a tout refusé à M. Sigalon, parce que d'un autre côté on lui accordait tout;

> Les hommes la plupart sont étrangement faits;
> Dans la juste nature on ne les voit jamais.

Justice des coteries! Tout excellent, ou tout détestable! Combien cette manière de juger est absurde surtout dans son application à l'*Athalie*.

M. Sigalon a plus que du talent; son génie a failli, et ses amis n'en veulent point convenir, et les partisans d'un système opposé au sien en tirent la conséquence que tout est fini pour lui. Placé entre les louangeurs malhabiles et les maladroits détracteurs, l'homme raisonnable a des regrets à exprimer et des éloges à donner. S'il déplore la fatalité qui a entraîné le coloriste dans des voies funestes, il se console en trouvant le peintre supérieur à lui-même dans la conception du tableau; s'il peut désirer plus de vigueur dans l'effet général, il ne peut vouloir plus d'énergie dans l'expression particulière de chaque groupe; s'il condamne des académies rouges, verdâtres, jaunes, rosées, il admire des hommes agissans et souffrans.

Entourée de ses victimes et poursuivant le cours de ses assassinats, Athalie ne vous paraît pas belle; « son manteau est trop lourd pour être ainsi le jouet du vent; » voilà tout ce que vous trouvez à dire contre cette figure; je vous accorde ce point; mais qu'importe la pesanteur d'un morceau d'étoffe? Certes, il vaudrait mieux qu'il fût léger et que vous n'eussiez pas même à reprocher au peintre la mauvaise exécution de ce petit détail; mais devez-vous vous arrêter là? L'expression, le mouvement de la reine semblent très-bons à tout le monde, et vous n'en êtes point touché. Vous avez dit: « Voilà *le gladiateur* combattant un des fils de Niobé, » et ces souvenirs de l'antique, qui vous charment dans les copistes jurés des statues grecques, vous blessent dans un romantique. Il est difficile de vous contenter! Et puis, vous mettez toujours le doigt à côté du défaut. Une imitation du gladiateur vous déplaît, parce que c'est un vol fait au patrimoine de vos gens, et point pour autre chose. Si vous aviez établi qu'il y a de l'exagération dans l'action du bourreau, que vu de trois quarts par les fesses, on ne peut le voir en même temps de trois quarts par les clavicules, vous auriez avancé une chose raisonnable; grâce au ciel,

vous ne vous en avisez guère. Vous avez bien su trouver long le bras droit du valet qui retient les chiens dévorans ; mais de la belle pose de cet homme, de la vérité de son action, vous n'en avez pas dit un mot. La jeune princesse expirée sur les degrés du palais, le jeune homme renversé sur le premier plan, la nourrice sauvant Joas, attestent dans l'auteur un talent de dessin remarquable ; mais ce n'est pas du style que vous affectionnez, et ces trois figures sont condamnées comme le reste. Pour moi je vois tous les grands défauts de l'ouvrage de M. Sigalon, mais je suis également frappé des grandes qualités qui s'y trouvent. Il y a, selon mon sentiment, des beautés poétiques d'un ordre élevé dans cette manière de présenter le sujet d'Athalie. Si l'effet et la couleur y étaient ce que je voudrais comme vous qu'ils fussent, le tableau serait une des belles choses de la peinture moderne. Tel qu'il est, cependant, avec le malheur d'un coloris faux, je ne lui voudrais pas comparer cinquante ouvrages que vous estimez, et avec eux l'*Andromaque* dont vous faites état. Ce n'est pas au moins que le tableau de M. Granger soit aussi pauvre que le prétendent les ennemis du classicisme. Uniformément violet, son plus grand dé-

faut est un manque absolu d'originalité; il semble qu'on a vu cent fois cette composition. Tout est, dans cette scène, d'un froid mortel; à qui voulez-vous qu'on s'intéresse? Andromaque ne sait même pas pleurer! Le trait de M. Granger a de la correction, mais entre les contours extérieurs de ses académies, qu'y a-t-il? La vie n'est pas là; c'est du marbre mal colorié.

Je vous vois venir; vous allez me demander si une scène sagement agencée, si des figures régulièrement indiquées ne valent pas mieux qu'une composition bizarre, que des êtres disgracieux de formes et de proportions; si, par exemple, l'*Hector* de M. Delorme n'est pas préférable au *Sardanapale* de M. Delacroix? Non, Monsieur, non. Hélène est gentille, agréable, mignonne, fraîche, faite pour plaire à Pâris, à vous, à moi, dans un boudoir, mais point dans un tableau; Hector ressemble à la Clytemnestre de Guérin; Pâris est un garçon bien fait, mais sans enthousiasme, comme sans amour; il quitte Hélène qui ne cherche pas à le retenir; il la quitte sans témoigner le moindre regret de cette séparation, ou sans se montrer honteux du sentiment qui l'attachait à sa maîtresse. Rien n'expliquerait le sujet, si nous n'avions été bercés avec les récits de

la guerre de Troie. Oh ! que je donnerais volontiers ce tableau pour celui où madame Haudebourt a représenté un jeune homme contraint de renoncer au monde et à ses voluptés, affublé du froc de saint Dominique, la tête rasée, prêt à partir pour le cloître, et ne pouvant se séparer du portrait de la femme qu'il a tant aimée ! Voilà de la vérité, de l'observation, de la connaissance du cœur humain ; mais Pâris !...

Le tableau de M. Delorme ne me plaît point ; vous l'aimez, et il y a sans doute plus que compensation pour l'auteur. Je ne puis en approuver le ton rosé, la froide expression, et quelque estime que m'inspire son dessin assez pur, je ne saurais en faire l'éloge de manière à satisfaire vous et l'artiste. Je veux avant tout de la pensée dans une œuvre de l'imagination ; la forme toute seule, je n'en fais pas un très-grand cas ; c'est pour moi comme l'harmonie sans la mélodie. Je n'ai jamais eu le courage de lire un de ces élégans discours que Fontanes modulait au pied du trône de César, et une improvisation du général Foy, tant longue était-elle, me captivait, me remuait, me rendait jaloux de l'orateur. Je céderais tout le bagage académique de MM. Baour et Campenon pour dix phrases de Châteaubriand. C'est dire

assez que le vêtement ne m'est pas indifférent; mais que je donne le pas devant au corps.

Je blâme le mépris que les jeunes romantiques semblent affecter pour le dessin; ce système de laideur qu'ils veulent faire prévaloir me paraît ridicule, et les monstres qu'ils espèrent mettre à la mode ne me répugnent pas moins qu'à vous; mais j'aime en eux l'intention de faire autre chose que ce qu'on fait depuis trente ans. Ils essaient, et méritent par-là des encouragemens. Il faut désapprouver leurs erreurs, leurs folies, mais il faut se garder en même temps de les condamner absolument. Ils ne réussissent pas encore à bien faire (je parle de la plupart), mais ils réussiront, soyez en sûr. Ils passent par l'exagéré pour arriver au raisonnable. Le public est tout près de sympathiser avec eux, mais il y a dans leur amour pour le hideux une raison de répulsion dont ils comprendront le danger.

M. Delacroix ne se trompe point par système; c'est de tout son cœur qu'il a fait son *Sardanapale;* il y est allé de passion, de sentiment, et malheureusement, dans le délire de sa création, il a été emporté au-delà de toutes les bornes. Son talent si original est absent de cette page tracée sous l'inspiration d'une grande pensée poétique.

Il a voulu composer le désordre, et il a oublié que le désordre lui-même a une logique ; il a voulu nous effrayer au spectacle des voluptés barbares dont les yeux de Sardanapale se rassasient avant de se fermer pour toujours ; mais le chaos au milieu duquel est emprisonnée son idée, la raison ne le peut débrouiller. La destruction de tant d'êtres vivans sur le bûcher du tyran le plus dégradé, était une belle horreur ; M. Delacroix le sentait ; sa main l'a trahi, et la trahison est complète. Il faut le dire (et vous pensez qu'il m'en coûte), non-seulement la somme des défauts l'emporte dans cet ouvrage sur celle des beautés, mais les beautés ne sont pas. Composition, style, dessin, coloris, je ne veux rien défendre ; je pourrais demander grâce pour la pose de Sardanapale, pour le bras droit de la jeune femme expirante sur le lit du maître, pour une tête de cheval d'un ton fin et brillant, pour des accessoires largement et fièrement traités ; mais non, proscrivez tout ; quelques beaux vers ont-ils fait pardonner au *Chant du sacre* de Lamartine? Mais le *Chant du sacre* a-t-il empêché que Lamartine ne soit homme de génie? M. Delacroix s'est trompé tout-à-fait pour avoir trop osé peut-être ; mais son erreur, si affligeante qu'elle soit pour lui, pour ses amis,

pour les opinions nouvelles en peinture, qui, excepté vous, ne la préférera point à celle dans laquelle M. Robert Lefèvre est tombé pour avoir suivi toutes les vieilles coutumes?

Voyez cette *Assomption de la Vierge*, froide et pâle imitation d'un tableau de Rubens! Dites-moi ce que vous pouvez aimer là dedans? Est-ce le père éternel, blanc, mou, inexpressif? Les archanges qui l'accompagnent, ou bien cette fricassée d'anges, de trônes et de chérubins qui encadrent Marie, et qu'on pardonne à Rubens parce que dans *la Vierge aux anges*[1] tous ces petits corps sont largement modelés et d'une charmante couleur? Quelle peinture! soyons justes pourtant; dans tout ce tapage de figures molles et sans *ragoût*, il y a un petit ange renversé, dont le dos et les ailes sont d'un ton très-agréable. Vous voyez l'impartialité! Je suis sûr que vous n'en agirez pas si loyalement! M'accorderiez-vous seulement trois ou quatre têtes, dans le *Massacre des janissaires* de M. Champmartin? Pas même cela, je vous connais. Parce que ce tableau manque de relief, parce que pierres, barricades et janissaires se confondent dans un même ton gris,

[1] Musée royal, École flamande, n° 673 du Catalogue.

parce que la scène s'explique mal, vous ne prenez point la peine de vous informer si dans cette confusion il n'y a pas quelque chose qui décèle du talent. L'ensemble déplaît, mais n'y a-t-il point de bons détails? M. Champmartin a fait beaucoup mieux; il abuse de l'originalité; il était né pour la peinture, mais l'esprit de système l'entraîne hors de la voie du bien; y rentrera-t-il? Peut-être ne lui faut-il qu'une volonté forte.

Oh! romantiques, mes amis, me forcerez-vous d'en revenir à M. Granger? Je ne me pardonnerais jamais de vous avoir chéris! Mais non, quoi que vous fassiez, vous ne me ferez pas trouver bons *Pâris*, *Andromaque*, *Hyrnétho*[1] ou *Psyché*[2]; peut-être me forcerez-vous d'admirer Natoire et Vanlo, mais ces cruels classiques, jamais!

[1] M. Langlois a fait preuve de talent depuis dix ans; cette année il a produit un ouvrage fort au-dessous de sa réputation, et auquel je préfère, malgré quelques parties d'étude assez recommandables, des productions très-médiocres, mais dans lesquelles il y a au moins de la création et le sentiment de la couleur. J'aime mieux les déréglemens de l'imagination que la froide raison du savoir-faire.

[2] De M. Frosté. Cette figure sans élégance, sans expression, sans charme, mais peut-être très-correcte de proportions, parle moins à mon imagination que la *Bactrienne Aischeh* pendue, par M. Delacroix, au chevet de Sardanapale. Cette victime est pourtant bien laide et Psyché est assez jolie! Un barbarisme, une faute de français m'a toujours moins déplu qu'une phrase sans pensée.

Macédoine.

X. LEPRINCE. — LE CHRIST EN AILES DE PIGEON. — LE BARBARISME. — JUDITH. — ODALISQUE. — MOREAU (CHARLES). — THEVENIN. — PIGAL. — ABBOTT. — MONALDESCHI. — ANECDOTE DE L'EMPIRE. — LA NYMPHE DE LA SEINE. — PINEL. — DESTOUCHES. — M. CANNING ET LE COMTE DE VILLÈLE. — GÉRARD. — HERSENT. — MADAME HAUDEBOURT. — DE LAURENCEL. — FRANÇOIS Ier.

Mes yeux errent....
VICTOR HUGO. *Les Ruines de Montfort l'Amaury.*

Nécrologie. — XAVIER LEPRINCE, dont un charmant ouvrage est au Salon, mourut à Nice, le 26 décembre 1826. Il était né à Paris le 28 août 1799. Une maladie de poitrine le mit au tombeau dans l'âge de la force et des créations. Il était élève d'un amateur, M. Avril, qui l'avait pris en affection, et avait donné à son éducation pittoresque des soins désintéressés dont le jeune artiste se montra toujours très-reconnaissant. Leprince avait une grande facilité de conception et une main vive et sûre; ses tableaux attestent un talent d'observation assez rare; il composait avec raison, et savait revêtir ses idées d'une forme piquante;

sa touche était agréable, quelquefois large, quelquefois arrêtée, mais toujours spirituelle. Il n'était coloriste ni comme les Flamands, ni comme les Anglais ; mais il avait une couleur originale et agréable. Ses productions les plus remarquables sont la *Peste de Barcelonne*, l'*Embarquement des bestiaux à Honfleur*, *le Carnaval*, *une Vue des glaciers de la Suisse* (qui fait partie de la collection du Musée royal, ainsi que le Marché d'Honfleur), et *l'Antiquaire*, un des meilleurs morceaux de genre de l'exposition actuelle. Parmi ses tableaux de petites dimensions, il y a des choses fort jolies que je ne veux point cataloguer ici parce que les amateurs se les rappellent très-bien. Ses dessins avaient un caractère particulier, ceux surtout qu'il trouvait au bout de son pinceau et dans quelques gouttes de Seppia. *L'Antiquaire* est un ouvrage parfait ; je ne sais rien de mieux chez les Hollandais ; la tête de l'amateur d'antiquités sera certainement citée un jour, comme aujourd'hui nous citons certaines têtes de Gérard Dow, de D. Teniers, de Van Ostade ou de Miéris. Le cabinet où se passe la scène entre le juif brocanteur et l'antiquaire est celui de M. Du Sommerard. X. Leprince est mort avant d'avoir peint ce fond qu'il était si difficile de mettre en parfait ac-

cord avec les figures ; il y avait une foule de détails à indiquer, un nombre infini de points brillans à jeter sur les reliefs des objets de fer, de cuivre, d'argent ou de bois, qui garnissent la chambre représentée ; il fallait, par le ton et la touche, subordonner ces accessoires au sujet principal : M. F. Renoux est venu à bout de cette tâche, et de la manière la plus heureuse ; il a sa part dans le succès qu'obtient le tableau de Leprince. *L'Ordination* est un morceau très-agréable du principal auteur de *l'Antiquaire ;* on ne doit pas comparer cependant ces productions entre elles, quel que soit le mérite de *l'Ordination.*

— Dans la *Scène d'inquisition* rendue par M. Frosté, avec un talent assez ferme, j'ai remarqué un Christ en tonnelet d'étoffe rayée avec un pourpoint à manches-amadis. Cette image de Jésus habillé par les dominicains espagnols me rappelle un tableau bien amusant. Il représentait le Sauveur du monde sur l'arbre de la rédemption ; le fils de Marie avait des bas de soie blancs et une culotte de velours bleu ; il était nu de la ceinture en haut ; sa tête, de l'expression la plus comique, était coiffée d'une perruque à ailes de pigeon ; un mistigris partait de la bourse et venait flotter sur le sternum du crucifié. L'auteur de

cette peinture était je crois un nommé Péters, artiste suisse du dernier siècle, dont je ne connais aucun autre ouvrage. Une dame me disait, en présence du Christ à la culotte de velours, qu'elle approuvait fort ce vêtement, parce qu'il était plus décent que la ceinture classique dont on voile le fils de Dieu, et la perruque scandalisait la dévote personne; c'était là seulement que l'anachronisme la touchait : elle disait bien sérieusement : « Je ne crois pas que Jésus ait porté de la poudre blanche, et je doute que la poudre à la reine fût inventée de son temps. — Plaisant sujet de tableau qu'un *barbarisme!* Un pédant gronde un enfant qui a fait une faute dans son devoir de classe; l'enfant baisse les yeux, et le précepteur triomphe. *La leçon* semblait être le titre naturel de l'ouvrage de M. Guet; notre artiste a voulu raffiner. Un maître qui gourmande son élève est trop simple, trop commun! Il faut que le motif de la réprimande soit grave, et qu'y a-t-il de plus grave au monde, en morale, en latinité, en grec, qu'un barbarisme! Mais comment peindre un barbarisme? Le maître se fâchera tout rouge comme un faiseur de prônes contre des jeunes filles accusées d'avoir dansé après vêpres; la mère de l'écolier aura l'air courroucé ni plus ni moins que si son

fils eût volé pour la seconde fois, que s'il eût donné la preuve d'un caractère odieux et incorrigible, ou encore qu'il se fût échappé des Thermopyles au moment du combat qui devait immortaliser les enfans de Sparte. Cette exagération sera assez déraisonnable; mais qu'importe? Il n'est rien de trop fort pour montrer l'horreur qu'inspire un barbarisme à de bons parens et à un régent de sixième! — La peinture de M. Guet est plus agréable que vraie; le type des femmes de Granville qu'il a représentées est joli, mais il est uniformément adapté à toutes les figures; on dirait un portrait six fois refait sur la même toile.

— Quelle est cette femme le sabre à la main et coupant une balle de coton suspendue sur sa tête? Madame Guimet dit que c'est *Judith* prête à égorger le bonhomme Holopherne; moi, je soutiens que c'est la *sainte Cécile* du Dominicain... moins la peinture cependant. Madame Guimet reproduisait Dominicain pendant que M. Mouchy rajustait Ingres. L'*Odalisque* du peintre d'Homère est une belle figure; il y a peut-être bien quelques défauts dans ce morceau; M. Mouchy n'a pas pensé à les corriger. On dit qu'il faut tuer ceux qu'on dérobe, Ingres et Dominicain sont très-vivans.

— M. Charles Moreau est élève de David; il eut autrefois de la réputation à l'atelier du maître, et même encore quand il en sortit. Il s'est fait oublier pendant plusieurs années; il reparaît en 1827, et son retour au Salon ne produit aucun effet. Serait-ce donc que son *Virginius* est un très-mauvais tableau? Non, ce tableau n'est que médiocre. Il y a une entente de composition qui atteste le goût de l'auteur pour les productions de Poussin, et un style qui rappelle celui de David dans le temps où il peignait *Andromaque*. Dans l'ouvrage de M. Moreau on remarque des parties estimables, mais où est ce qui peut plaire au public? Le drame est froid, quoique les personnages suent pour produire de l'effet; le ton local n'est pas agréable, la touche est lourde comme le dessin est lourd, et puis c'est l'éternelle Virginie! M. Moreau n'a pas eu plus tort de reprendre la palette que M. Thévenin. Ce membre de l'Académie avait été admis à l'Institut à bon marché; il vient de faire un tableau pour justifier son titre, comme M. de Montmorency avait composé un discours. M. Thévenin est un homme très-honorable; il a rendu des services réels aux arts dans la direction de l'École-Française à Rome. Tous les pensionnaires qui l'ont connu en Italie lui

ont voué des sentimens d'affection et de respect que le temps n'affaiblira point. Je conçois à merveille que le gouvernement ait donné une récompense à M. Thévenin pour les soins qu'il a prodigués aux élèves entretenus par le budget sur la terre classique; la croix du mérite civil me paraît très-bien placée chez cet administrateur, mais le titre d'académicien n'est-il pas une largesse bien grande? M. Thévenin a produit très-peu, et l'Académie des Beaux-Arts devrait laisser à sa sœur, l'Académie française, ces générosités qui ne la recommandent guère auprès du public. Je voudrais bien savoir ce que M. Thévenin pense de la promotion du premier baron chrétien au bénéfice littéraire où le porta M. Roger? Le temps des canonicats laïques est passé en France. — L'*Henri IV* de M. Thévenin est un tableau sagement fait, d'une couleur raisonnable, mais de peu d'effet. J'ose dire à peine que toutes les têtes paraissent petites et qu'elles manquent d'expression.

— Les caricatures de Pigal sont, dans l'estime des connaisseurs, assez loin de celles d'Horace Vernet et de Charlet; elles ont cependant un mérite réel; *Portez-vous bien* et *Mes respects à madame* sont deux choses charmantes. L'auteur de ces charges qui ont acquis de la popularité est

allé à Rome; il avait le dessein de changer de genre et de manière, mais le naturel est revenu au galop. Il a fait deux caricatures à l'huile : *La consultation de médecins*, où il a voulu montrer la pédanterie et l'ignorance faisant assaut auprès du lit du malade, et *Le ménage du vieux garçon*, représentation originalement vraie de la demeure du célibataire âgé, sans fortune, et qui a concentré toutes ses affections sur la personne d'un chien. Ces deux tableaux sont bien pensés et agréablement exécutés.

— « Abbott ! Mais dans quel rôle? J'ai assisté à toutes les représentations du théâtre où cet artiste a joué, et je ne me rappelle pas l'avoir vu dans un costume monacal! » Ainsi disait, avec assurance, un de ces *fashionables* qui portent l'habit, la cravate et le chapeau à l'anglaise, vont dîner à la taverne de la Madeleine, passent la Manche pour rester trois jours à Londres, ont chez eux tout Shakspeare et ne savent pas un mot d'anglais. Au bas du petit bas-relief de mademoiselle de Fauveau, notre homme avait lu les mots *the Abbatt* (l'abbé), et il en avait conclu qu'il était devant un portrait du comédien Abbott. — Mademoiselle de Fauveau a du talent, sa *Scène de l'abbé* et sa *Christine* sont des compositions fort

jolies; ce sont plutôt des tableaux de plâtre que des bas-reliefs; mais il y a de l'expression, du caractère, le style propre aux sujets représentés, de la finesse dans le dessin, enfin des qualités très-recommandables; je le dis sans galanterie. Christine terminant une intrigue d'amour par l'assassinat de Monaldeschi me rappelle une anecdote de l'empire que je crois assez inconnue, et que j'ai bien envie de vous raconter... Napoléon avait intérêt à voir sous les verroux de Vincennes un officier vendéen qui pouvait se refaire un parti en Bretagne et troubler la paix intérieure si nécessaire à l'empire; il apprit que ce chef royaliste était aux environs de Rennes, et conçut le projet de le faire arrêter sans perdre de temps. Il manda le ministre de la police et lui dit: « Le comte de... doit être près de Rennes, peut-être même dans cette ville; arrangez-vous pour le prendre; je le veux mort ou vif. » Quand Napoléon disait: je veux, il était difficile de répondre: je ne puis; il avait déclaré que *ne pouvoir pas* était une locution rayée du vocabulaire français. Le ministre se tint pour bien averti, et se mit en quête des moyens par lesquels il viendrait à bout de l'entreprise importante confiée à son zèle. Il fallait montrer autant d'adresse que de dévouement;

l'Empereur aimait qu'on s'ingéniât pour se tirer promptement des difficultés qu'il proposait; le serviteur habile imagina le moyen que voici : Monseigneur avait pour maîtresse madame de M.; cette dame était Rennoise; il la fit venir et lui dit : « Tu peux me tirer d'un grand embarras. Je suis à la veille d'une disgrâce. L'Empereur ordonne que je lui livre le Vendéen.... Il est à Rennes; vas-y; tu es belle, tu l'attireras par tes charmes; tu lui céderas et le feras prendre dans ton lit. Sois sûre de tout mon amour en retour du bon office que je te demande, et compte que le maître sera reconnaissant. » Le ministre appuya son discours d'une promesse de 600,000 francs. Madame de M. partit; les choses allèrent comme Son Excellence l'avait décidé, et le chef vendéen fut tué dans le lit où l'avait attiré la femme la plus barbare et la moins digne de son sexe qui jamais ait été. Madame de M. eut la récompense promise; mais un procès fut intenté à cet agent d'une odieuse intrigue; on la contraignit à rembourser une partie de la somme. Les pièces de cette singulière affaire sont dans les bureaux du ministère des finances. Je tiens l'anecdote de bonne source, et je vous la donne comme très-historique à cela près de quelques détails que j'ou-

blie peut-être ou que je ne veux pas vous révéler.

— J'examinais attentivement la *Nymphe de la Seine*, fort bonne statue de M. Vietty; j'admirais l'art avec lequel l'auteur a jeté, plissé, modelé la draperie mouillée qui recouvre une partie des cuisses et des jambes de la figure charmante qu'a créée son ciseau; je louais en moi-même l'expression de la tête, le modelé des bras, du dos, de la poitrine et du ventre qui, soit dit en passant, est peut-être un peu âgé pour le reste du corps; je remarquais la délicatesse de certains détails, et la grâce de l'ensemble qui n'exclut pas une certaine vigueur d'exécution; je cherchais à classer parmi les belles productions de la statuaire que je voyais dans la salle d'Henri IV, ce morceau où je reconnaissais tant de mérite; un homme me tira de l'espèce de rêverie où j'étais plongé. Il tournait comme moi, depuis un quart-d'heure, autour de la statue de M. Vietty, et me suivait dans tous mes mouvemens pour interroger mes regards, mes exclamations et mes gestes; il finit par me dire: « Ne trouvez-vous pas que le bassin de cette femme est un peu trop large? — Oui, Monsieur, lui répondis-je, et ce n'est pas sans intention que le sculpteur lui a donné ce développement; *il a voulu montrer que la Seine est tou-*

jours navigable. » Cette raison parut excellente à mon homme qui me remercia, me salua et s'éloigna en répétant naïvement l'explication que je lui avais donnée.

— M. Bra n'a pas été heureux dans ses statues du Dauphin et du duc de Berry ; elles manquent de tournure et d'élévation de style. J'aime beaucoup mieux ses portraits ; il paraît exceller à reproduire les traits des vieillards. Son buste du roi est fort bien ; les chairs et les accessoires sont également réussis. Le buste de M. de Jouy est modelé avec un grand soin ; les larges rides qui sillonnent sa figure spirituelle sont scrupuleusement étudiées. Mais, des marbres qu'a taillés M. Bra, celui qui me paraît supérieur aux autres, c'est celui qui représente le respectable docteur Pinel. Cette tête où les muscles affaissés par l'âge sont dans un mouvement si vrai, me rappelle la manière du vieux Houdon dans la belle statue de Voltaire qui orne le péristyle du Théâtre-Français.

— .... La jeune fille du tableau de M. Destouches [1] est un poëme tout entier. Voilà une chose trouvée qui fait la fortune d'un ouvrage et la réputation d'un peintre auprès des gens du

[1] Le Retour au village.

monde. Une jeune paysanne revient à la maison de son père d'où un séducteur l'avait arrachée. Ses traits, flétris par le libertinage, expriment la honte et le regret; sa pensée est encore pour celui qui lui fit connaître l'amour; sa pauvre raison est combattue par le souvenir des plaisirs qu'elle a goûtés à la ville. Elle se prête machinalement à la toilette que lui font ses deux sœurs; déjà elle a été dépouillée des vêtemens qu'elle paya de son honneur; robe de soie, châle de l'Inde, chapeau à plumes, vont être anéantis; l'âtre brûlant les a reçus; des sabots vont remplacer les souliers fins; un jupon de laine sera bientôt toute la parure de celle qui brilla à l'Opéra et à Longchamps dans les plus beaux atours... Cette figure est ravissante; l'idée qu'elle exprime a porté bonheur au peintre. Elle est, sous tous les rapports matériels, la plus remarquable d'entre celles qui prennent part à la scène où elle remplit le premier rôle. M. Destouches, dont la palette a souvent plus de coquetterie que de force et de vérité, a trouvé, pour peindre la tête, la poitrine et les bras de sa jeune fille, un ton que je pourrais appeler poétique; ton d'une finesse remarquable et d'une application bien heureuse. La jolie paysanne qui va passer le cotillon rayé à sa sœur qu'elle a ren-

contrée par hasard sans doute, et qu'elle a ramenée à ses parens, en usant de cet ascendant qu'a toujours la vertu sur un cœur que le vice n'a pas encore tout-à-fait corrompu; la petite paysanne qui présente les sabots, et la mère attendrie, mais qui n'a pas encore pardonné, sont de charmantes choses. Je reproche à la première de ces trois figures cette fraîcheur d'opposition dont l'auteur a paré ses joues virginales; cela me paraît exagéré. Je n'aime pas du tout le groupe du père et de son fils; j'aime peu aussi une bonne grand-mère qui n'est là que comme l'ombre d'une idée de Greuze. Le père fait du mélodrame; il n'est d'ailleurs pas d'une exécution assez solide. *Le retour au village* est une des meilleures productions de M. Destouches; c'est l'œuvre d'un homme d'esprit qui, en cette occasion, a eu tort de se rendre trop imitateur. Toutefois la pensée principale de son drame et l'expression de la tête de l'autre enfant prodigue n'appartiennent ni à Greuze, ni à un autre, mais à lui, et elles lui font beaucoup d'honneur. — La scène de Chérubin travesti par la comtesse Almaviva plaît généralement; je la trouve un peu maniérée. Il y a des parties bien exécutées, mais le ton général est faible et rosé. — L'*Odalisque* au bouquet em-

blématique a moins de qualités que la *Rosine;* elle est encore moins naïve. M. Destouches a du talent et il en a donné plusieurs preuves; mais il doit se tenir en garde contre l'afféterie; sa peinture finirait par ressembler aux vers de Demoustiers.

— ... Canning était *Monsieur* tout court, mais avec cela, poëte distingué, grand orateur, homme d'Etat profond, loyal politique, ministre favorable à toutes les idées libérales, et par conséquent respecté; Villèle, comte, pair de France, cordon bleu, chevalier de la légion-d'honneur, membre du conseil privé, ministre d'Etat, supérieur des pénitens noirs ou gris de Toulouse, jésuite de cœur, orateur sans éloquence, homme d'affaires qu'on disait habile, et qui n'a jamais prévu la veille, les embarras du lendemain, ennemi de toute liberté, fut un ministre haï, méprisé, flétri par une nation qu'il opprima. Il vit, et souffle encore la comédie politique; Canning est mort. Une médaille a été votée par l'Angleterre à celui-ci, la France a demandé la mise en accusation de l'autre. M. Canning fut plus aimé que Fox, Villèle fut plus abhorré que Mazarin, Ballue et Laubardemont tout ensemble. Les portraits de ces deux hommes si différens pen-

dant leur vie politique, et qui ont laissé d'eux une mémoire impérissable, figurent au Louvre [1] et presque en regard l'un de l'autre. Le portrait peint par M. Rouillard est d'une ressemblance contre laquelle il est peu d'hommes qui, même sans vanité, ne voulussent pas protester; le portrait peint par M. Gérard est spirituellement ressemblant. Il y a du génie dans les yeux de Canning, de la finasserie dans ceux de Villèle. — M. Gérard a terminé en 1827, et pendant le dernier voyage que fit le ministre anglais à Paris, le tableau que madame Canning lui avait demandé quelques années auparavant quand elle vint sur le continent avec son illustre époux. M. Gérard a tourné la tête de son modèle de manière à dissimuler une difformité assez prononcée que Canning avait dans le cartilage du nez. La pose du personnage est simple; les accessoires du tableau sont historiques. Ce n'est pas dans le cabinet du

[1] J'ai dit, page 264, que le portrait de M. de Villèle ne serait point exposé; que Son Excellence n'avait pas voulu permettre qu'on accrochât ainsi son effigie à une espèce de pilori où tout le monde pourrait la venir insulter; c'était vrai quand j'écrivais cette page. Après sa déchéance, M. de Villèle a changé d'idée, ou plutôt on l'a forcé d'en changer; on dit que Mont-Rouge l'a condamné à cette exposition pour le punir de sa retraite qui livre les jésuites à la merci d'un ministre, ami des lois, s'il en est un assez courageux pour l'être.

roi de France que M. Gérard a représenté M. Canning : mais dans son atelier. Le peintre a voulu consacrer le souvenir des visites amicales qui lui furent faites par un citoyen qui fut plus qu'un roi, et qui eût brillé sur un trône si la fortune donnait toujours les couronnes au génie. Les conversations entre ces deux hommes, doués d'un esprit si fin, et qui ont vu tant de choses, durent être bien piquantes ; M. Gérard nous les donnera peut-être dans ses Mémoires, car nous devons espérer qu'il écrira une histoire de sa vie. Pourrons-nous y lire un chapitre qui serait peut-être celui que l'auteur tracerait avec le plus de plaisir, quelque peu ambitieux qu'il soit ? Et pourquoi pas ? Rubens et Châteaubriand n'ont-ils pas été ambassadeurs ? L'auteur d'*Antigone*, Sophocle, ne fut-il pas pourvu, par la reconnaissance du peuple athénien, d'un commandement militaire dans l'expédition contre Samos ? — L'exécution du portrait de Canning n'est pas louée par tout le monde. Quelques-uns trouvent cet ouvrage un peu sec ; d'autres le voudraient d'un ton moins frais ; je pense, quant à moi, que jamais M. Gérard n'a dû s'appliquer à rendre plus fidèlement la nature, et que si cette tête est d'un coloris plus luisant que vigoureux, si la touche du maître est moins grasse

qu'elle ne le fut souvent, il faut reconnaître dans ces défauts un désir d'imitation louable, même quand il n'a pas d'heureux résultats.

— M. Hersent nous a fait tort cette année de quelque bonne peinture historique et n'a produit que des portraits; il faut le gronder de la résolution qu'il semble avoir prise de renoncer à des succès favorables à sa gloire en même temps qu'aux progrès du goût. Faire des portraits, c'est fort bien; Van-Dyck fonda sur ce travail la moitié de sa renommée, et sa fortune à peu près tout entière; mais quand on a fait *Ruth*, *Gustave Wasa*, *Daphnis et Chloé*, *Louis XVI à Versailles*, est-on excusable de ne pas partager, comme Van-Dyck, son temps entre la peinture des scènes et celle des portraits? Eh bien! au fait, voyez l'exigence? quel droit puis-je avoir à réprimander M. Hersent? Il obéit à une volonté qu'il ne subordonnera pas à la mienne. Le portrait est moins fatigant à faire que l'histoire; un génie quelque peu paresseux s'accommode fort bien de ce genre où le ménage trouve un profit très-grand, et dans ce siècle du bien-être, le ménage est une raison invincible, même pour un artiste. Tout ce que je puis exiger, c'est que les portraits de M. Hersent soient bons, et ils sont bons. Ceux de *M. Clar-*

mont, l'ancien associé anglais de M. J. Lafitte, et de sa fille, Madame ***, sont d'une vérité parfaite; celui de madame Thénard est d'une bonne grâce, d'une expression, d'un arrangement délicieux; celui de madame de Mornay a un charme mélancolique qui plaît, mais il est d'un ton un peu gris. Quant à celui d'*Henri IV*, il a de la bonhomie, mais il me paraît manquer de noblesse.

— Riesener a fait des portraits dont le principal mérite est une extrême ressemblance. Sa touche manquait de fermeté, mais elle était naïve; son coloris n'avait ni éclat, ni transparence, mais il n'était pas maniéré. Riesener étudia sous David; il a fait peu de grands ouvrages. Il a peint un *saint Nicolas* pour l'église d'un village qu'il habitait pendant l'été. C'était un excellent homme, aimant son art, et éloigné de toutes les coteries. Il eut de vrais amis qui le regrettent sincèrement. Il est mort, en février 1828, des suites d'une amputation de la jambe. Il avait sous un pied un petit dépôt qu'on ouvrit; il fallut lui couper un doigt, puis quatre, puis le membre. L'opération réussit, mais la gangrène tua le malade. Riesener plaisantait avec le chirurgien qui l'amputait; son heureux caractère lui donna la force de supporter des douleurs cruelles. Cet artiste a peint plusieurs

des acteurs du théâtre de l'Opéra-Comique. Le portrait qu'il fit de feu Juliet père, dans le rôle de Remi de la *Fête du village voisin*, est un excellent souvenir de ce comédien si naturel. Il peignit, il y a une vingtaine d'années, le portrait en pied de sa femme, jolie et aimable personne, qui fut distingué alors; c'est une de ses meilleures productions.

—Madame Lescot est vivante dans cette peinture de sa fille madame HAUDEBOURT. C'est une chose fort remarquable, qui sort des habitudes du talent de son auteur, qu'aucune femme n'aurait pu faire, et que bien peu d'hommes auraient faite. Le portrait de madame Haudebourt par elle-même est très-bon aussi. Je préfère de beaucoup ces deux morceaux à la *scène d'inondation* et à la plupart des autres ouvrages de mademoiselle Lescot; il y a cependant de bien jolis morceaux dans l'œuvre de cette dame!

—Bonnemaison est mort; il était conservateur de la galerie de *Madame*, duchesse de Berry. Sa survivance a été vivement disputée. Il y avait parmi les concurrens beaucoup d'artistes qui auraient convenu à l'emploi; entre autres était, je crois, un homme connu par ses études des anciennes écoles, son talent pour la restauration

des tableaux, et un mérite assez réel comme peintre de genre. Ce n'est pas lui, bien entendu, qui l'a emporté sur ses compétiteurs; il a plusieurs enfans et peu d'intrigue; considérations qui, ajoutées à sa capacité, n'ont rien produit en sa faveur. C'est M. de Laurencel qu'on lui a préféré. Le choix de *Madame* est respectable; la princesse est bien libre d'administrer son budget comme elle l'entend. Cependant n'y aurait-il pas à dire qu'il est fâcheux que la place de conservateur soit tombée aux mains d'un artiste riche, quand un artiste, que des émolumens auraient mis dans une situation meilleure que celle où nous le voyons (je dis *nous*, et je ne le connais pas du tout), aurait pu la remplir? — Mais M. de Laurencel, par dévouement, est fonctionnaire sans traitement. — J'avoue que cela est beau; le dévouement pur et simple est fort rare aujourd'hui, et toujours il le fut. Sans traitement! Tant pis; il ne devrait point y avoir chez une princesse de fonctions gratuites. M. de Laurencel est, par sa position, le directeur de la conscience pittoresque, si l'on peut ainsi parler, de madame la duchesse de Berry; c'est lui qui doit influer sur les choix qu'elle fait d'objets d'art pour l'ornement de ses palais. *Madame* a commandé pour son château

douze tableaux de paysage à mademoiselle Sarrazin de Belmont. Mademoiselle de Belmont a du talent; sa *vue de Castellabbio* en est une preuve que je me plais à citer; mais pourquoi M. de Laurencel a-t-il employé douze fois ce talent, quand il pouvait lui en adjoindre onze autres? Douze peintres auraient eu des encouragemens d'une bienveillante protectrice que les artistes affectionnent avec raison; ses faveurs se sont concentrées sur une seule personne; c'est un malheur. La princesse y eût gagné d'ailleurs sous le rapport de la diversité; il me semble que MM. Bertin, Watelet, Jolivard, Regnier, Rémond, Perrin, Brascassat, Boisselier, Guindrant, Van-Oos, et tant d'autres qui sont allés ou non en Italie, auraient composé une galerie plus variée, plus intéressante que celle dont mademoiselle Sarrazin fera tous les frais. Je ne tiens au surplus à cette observation que parce qu'elle me semble juste; car, du reste, que m'importe? Je ne connais pas tous les paysagistes dont je viens de citer les noms; j'estime assez la peinture de mademoiselle Sarrazin; je ne jouirais pas des tableaux que je voudrais avoir vu commander par *Madame*, et je ne souhaite point l'emploi de M. de Laurencel!

— Bayard saigne à la jugulaire le roi François Ier, en présence des principaux chevaliers du royaume de France. Singulière idée de tableau! Au surplus, elle est bien rendue, et c'est l'essentiel. Le roi montre du courage, l'épée lui a traversé la gorge, et la blessure ne lui arrache pas un soupir. Le sujet n'est pas historique, c'est fâcheux; mais M. Pellier a usé du droit qu'ont, au dire d'Horace, les peintres et les poëtes d'oser beaucoup. Une opération chirurgicale faite au vainqueur de Marignan, n'est pas une chose indigne de la peinture; n'a-t-on pas montré Napoléon pansé à Ratisbonne? Parmi les figures accessoires du tableau de Bayard, j'aime fort le page qui est sur le premier plan; il me rappelle un peu ce pauvre Mazurier qu'une maladie de poitrine a sitôt enlevé à la danse grotesque, et qui était admirable dans le *grand écart*.

Mazeppa.

MM. HORACE VERNET ET BOULANGER.

Trois scènes, ou plutôt trois situations d'une scène de la vie de Mazeppa ont été mises en action par MM. Vernet et Boulanger. M. Vernet, retiré à Enghien-Montmorency, pendant l'été de 1825, je crois, composa un tableau où le page du prince palatin est attendant la mort dont le menacent la fatigue, ses blessures, la faim et les oiseaux de proie qui planent au-dessus de lui comme sur un cadavre. Cet ouyrage eut du succès même avant que d'être achevé, car M. Horace n'est pas moins heureux que le poëte dont on a dit :

On récite déjà les vers qu'il fait encore.

Je me rappelle l'avoir vu dans le pavillon du parc d'Enghien qui est à l'extrémité de l'étang ; l'auteur n'y avait pas encore mis la dernière main.

Plus tard, il réussit beaucoup ; ce fut à l'exposition des tableaux faite, dans la rue du Gros-Chenet, au profit des Grecs. Alors sans doute M. Boulanger conçut l'idée de représenter le commencement du supplice de Mazeppa. Dans le même temps, M. Horace Vernet projetait de reconnaître le bon accueil qu'il recevait à Avignon, en offrant un tableau à la ville natale de son grand-père ; il composait, dans l'avenir, la scène qui précède celle où le cheval qui emporte l'amant de la princesse palatine au travers des forêts de l'Ukraine, tombe épuisé et attire par ses hennissemens douloureux la troupe des chevaux sauvages. M. Vernet avait alors un jeune loup dans son jardin ; l'envie de faire quelques études d'après cet animal, lui inspira la pensée qu'il a mise à exécution dans le plus petit des tableaux de Mazeppa. Celui-ci est sans aucun doute le meilleur des trois ; il y a plus de poésie que dans le premier et plus de mérite sous tous les autres rapports que dans le second. La bande de loups qui suit le cheval pour l'attaquer aussitôt qu'il sera forcé de ralentir sa course, est admirable ; on peut dire que les têtes de ces animaux, sans lesquels sans doute le féroce palatin n'avait pas compté pour la satisfaction de sa

vengeance, sont pleines d'expression. Tous les dangers dont la route de Mazeppa est semée, les torrens, les arbres renversés, l'épaisseur des bois et la nuit qui, laissant le coursier sans direction, va le livrer peut-être aux loups; tous ces dangers sont d'une excellente invention. Le corbeau du Mazeppa d'Enghien, les chevaux que la présence d'un être inconnu étonne et agite, sont de belles pensées; mais combien, avec plus de simplicité, la donnée du Mazeppa-aux-loups est plus dramatique! La composition du tableau de M. Boulanger est heureuse; je ne parle, bien entendu, que du groupe principal, car celui du palatin et de ses conseillers que l'auteur a placés sur une éminence, et qui ne me semblent là ni en perspective, ni en rapport d'intérêt dans leur importance individuelle avec Mazeppa et ses bourreaux, est plus que médiocrement imaginé. Le jeune page, dépouillé de ses vêtemens, est attaché sur le dos de l'animal indompté qu'on va renvoyer dans les forêts auxquelles on l'arracha pour un jour; il cherche à se dégager des liens qui l'étreignent, il accable d'imprécations ses juges et leurs esclaves; en vain il se débat; les cordes se resserrent; chacun de ses mouvemens épouvante et blesse le cheval dont aucun fardeau

n'a jamais gêné l'allure. Impatient du faix qu'on lui impose, le quadrupède a renversé un des exécuteurs des volontés du palatin; il voudrait s'élancer dans l'espace qui le sépare des lieux où l'homme est inconnu; on voit que le fouet préparé pour lui sera inutile.... Il y a dans cet ensemble quelques bons détails d'exécution. Le dessin laisse généralement à désirer plus de correction, mais il a de la vigueur; une ou deux têtes du second plan, à gauche, rappellent la manière de Géricault dans le *Radeau de la Méduse*. Le dos de l'esclave, qui occupe le milieu de la toile, est fortement indiqué, mais il n'est pas d'une étude assez fine. La figure de Mazeppa est d'un ton un peu blafard; plus *soutenue* de couleur, elle plairait davantage. Le cheval n'est pas très-bien dessiné, je l'aime cependant assez malgré ses défauts. Le ton local est d'un coloriste qui produira certainement des choses remarquables s'il se débarrasse de l'esprit de système auquel il cède aujourd'hui, en haine d'un autre système non moins déraisonnable.

Faut-il parler des deux tableaux de M. Horace Vernet? Quand j'aurai dit que tous ses chevaux (certains critiques les trouvent trop polis) sont très-bien de mouvement et de formes; que la tête

du grand Mazeppa est d'une belle expression ; que le corps du petit est mieux que celui de l'autre, parce que c'est moins une académie ; que tous les accessoires du Mazeppa-aux-loups sont excellens ; que le ciel vénitien de ce paysage est d'un effet plus poétique que naturel, mais que c'est un péché pardonnable à un peintre qui, toujours vrai, a voulu montrer une fois qu'il était très-facile de séduire par des tons de convention : quand j'aurai dit tout cela, que me restera-t-il à dire ? Rien ; ah ! si fait ; que les *Mazeppa* sont deux des *cinquante-sept* tableaux improvisés par M. Horace Vernet, depuis l'exposition de 1824. *Cinquante-sept !* dites-vous en vous récriant. Oui, tout autant ; et dans le nombre, il faut compter *le Philippe-Auguste*, *le Jules II*, *la mort d'Harold*, *le pont d'Arcole* et plusieurs autres ouvrages de dimensions moins grandes, mais grands cependant pour des tableaux de chevalet.

Vous entendez bien que depuis le dernier Salon, M. Vernet n'a pas fait seulement ce que je vous dis là. Je ne compte pas les lithographies, les dessins, les esquisses et... les parties de chasse ! Trois ans de la vie d'Horace sont remplis comme dix de la vie d'un autre homme laborieux

et doué de facilité. En moins de trois années, il a créé et exécuté tout ce que je vous ai dit, et encore a-t-il trouvé le temps de faire d'immenses progrès !

La Critique en Poste.

« C'est une chose étrange que la hardiesse avec laquelle on se donne pour juge.... »

MARMONTEL.

J'ai pour ami un petit vieillard, homme original, qui a la manie singulière de se constituer juge de tous les procès. Comme il a beaucoup vu, il se connaît un peu à toutes choses : politique, littérature, législation, danse, morale, musique, industrie, modes, commerce, peinture, bibliographie, il parle de tout, écrit sur tout et, sur tout, tranche avec une assurance qui serait bien ridicule s'il n'avait soixante-dix ans passés, et l'avantage sur la plupart de ceux qui l'écoutent d'avoir vu les deux continens et la moitié peut-être des îles connues. Et puis, il y a quelque chose de pittoresque dans sa personne ; il n'a pas cinq pieds ; il a des yeux encore pleins de feu, le front haut et parfaitement nu, le nez long, aquilin et très-étendu dans le sens de la bouche que bordent

deux lèvres minces et violettes, un menton, non pas lourd et large comme celui de M. Quatremère de Quincy, mais relevé et spirituel comme celui de M. le baron Cuvier. On ne peut pas dire qu'il soit contrefait; un recruteur voulut même lui soutenir, en 1776, qu'il était très-bien bâti, et que le Roi serait bien aise de l'avoir dans un de ses régimens; mais il est bossu intérieurement, j'en suis sûr; vous voyez bien ce que j'entends par-là. Il ne marche pas avec facilité, et long-temps il chercha à dissimuler cette claudication fâcheuse, sur laquelle il a fini par prendre son parti quand il a su que Walter Scott, Byron et Klopstock en étaient affligés; il boite au risque de ressembler à M. l'académicien français Roger. Il parle haut et vite; le blâme ou l'éloge qu'il jette sans ménagement et sans flatterie, il le formule brièvement et avec humeur; il gesticule beaucoup et traduit avec tout son corps sa pensée que sa parole n'explique souvent qu'à demi. Mon homme aime à rédiger ses arrêts, et il me fait l'honneur de me les adresser afin que je les étudie; j'ai ainsi, de lui, la matière de plus de trois volumes; il voudrait que je fusse son éditeur, mais je n'y saurais consentir. Sa critique qui va un train de poste, n'est pas de mon goût; j'aime

qu'on analyse, qu'on raisonne et qu'on ne juge pas un ouvrage en courant. Voyez un peu, par le fragment que je vais vous citer (et je prends ce que je trouve de moins brutal), s'il y a moyen d'imprimer les *Mélanges* de mon vieil ami. Il s'agit ici de quelques tableaux qui figurent au Louvre.

« *Adam et Ève* par M. Paulin Guérin. — Il n'y a rien dans cet ouvrage qu'un peu de couleur. Eve a l'air d'une grosse Flamande, et Adam d'un condamné pour vol à la Cour d'assises. Point de noblesse dans le désespoir de ce premier homme, en qui je voudrais de la dignité et même un peu d'insolence. J'aimerais à le voir accuser son Créateur de ce don fragile du libre arbitre qui semble ne lui avoir été fait que pour mettre sa raison ébauchée aux prises avec une séduction puissante. — Dans l'exécution matérielle, le talent de l'auteur est ce qu'il fut toujours, celui d'un habile homme. — Paulin Guérin devrait maintenant s'en tenir aux portraits.

» *Avant et après le péché* par M. Dubufe. *Après le péché* est un mélodrame d'un médiocre effet; c'est ici qu'il faut rappeler l'expulsion du paradis terrestre par M. Paulin Guérin. Cet ouvrage qui orne le musée du Luxembourg, est très-bien; celui de M. Dubufe est très-faible. *Avant le*

péché est mieux. La tête d'Ève est assez jolie, c'est assurément un fort joli garçon que M. Adam; mais ce beau garçon ressemble à un sous-lieutenant de carabiniers, et la tentatrice à une charmante demoiselle lingère. Nos premiers parens devaient être plus beaux de formes et de type. — Je ne suis pas content de ces deux tableaux qui plaisent aux femmes.

» *Une mère priant la Madone pour sa fille malade*, par M. Schnetz. Le meilleur tableau de genre du Salon. Intérêt, expression, dessin, arrangement, touche, couleur, j'y trouve tout excellent. Quelle différence de cela à cette mère, tenant son marmot endormi sur ses genoux et attristée à la vue du convoi d'un enfant! Ceci est sec de toutes manières. — C'est un maître homme que Schnetz; il a déjà produit de bien belles choses et il est encore jeune. Je le verrais revenir de Rome avec plaisir; il y devient un peu dur et noir. — La bonne opposition que celle des deux têtes de cette vieille femme et de cette jeune fille en prière devant une image de la Vierge! Les rides de l'une et la fraîcheur de l'autre, la différence des tons bruns de l'aïeule aux tons aimables qui colorent les joues de la *ragazza*, le modelé simple et fin des mains et des visages, la grâce et

l'éclat des costumes, font de cette étude de grandeur naturelle une chose délicieuse. — Dans le *Mazaniello* de Schnetz, je n'aime que la marchande de fruits du second plan; dans le *Parqueur* de moutons, j'aime tout; je n'aime rien dans les *jeunes Filles de Nettuno;* dans le capucin qui recueille un enfant et sa mère, j'admire ce qui est grassement peint; dans le portrait de Casimir Delavigne, je ne vois que lourdeur et dureté; mais dans la *mort de Mazarin!*....

» *La Madeleine* de M. Orsel est l'ouvrage d'un homme raisonnable, trop raisonnable peut-être. C'est une chose fort bonne que la sagesse, mais un peu de fougue ne messied pas à un artiste. La tête de la pénitente n'est pas d'une heureuse expression; le reste est mieux; le tout est peint avec beaucoup de soin.

» *Les Chevaux* de M. Volmar seraient très-bons, si le ton local était moins faible.

» *L'Incendie* de M. Goyet, en dépit d'un ton généralement trop jaune et rouge, est une page estimable. Il y a là dedans une bonne idée assez bien rendue. L'auteur débute et mérite qu'on l'encourage. Le père de M. Goyet a fait de petits tableaux fort gentils; celui qui représente un frère ignorantin me plaît surtout.

» Quelle peinture que celle de M. JACQUAND ! Poli, archi-poli, dur, fer-blanc et d'une couleur ! Le *Thomas Morus* est vraiment moins bon que la *Jeanne d'Arc* qui est fort au-dessous, elle-même, de tout ce qu'a produit cette année M. REVOIL [1].

[1] *M. Revoil* a fait autrefois quelques jolis ouvrages dans un système de peinture déplorable. La critique lui devrait être plus indulgente, s'il n'était le chef d'une école ; mais il a poussé dans une route vicieuse une vingtaine de jeunes gens dont il répondra aux amis des arts. Un s'est tiré, avec un courage presque incroyable, des voies funestes où on l'avait engagé ; un second lutte ; mais que deviendront tous les autres ? Peut-être faut-il moins accuser M. Revoil du malheur qui arrive aux artistes lyonnais que le gouvernement qui lui confia imprudemment leur éducation. L'auteur de *la Convalescence de Bayard* a fait des copistes serviles, et par conséquent des fanatiques. Ils croient en leur maître comme au prophète de la véritable religion pittoresque ; il faut les plaindre, les avertir, et blâmer le ministère de l'intérieur qui, pensant faire quelque chose pour la peinture et la ville de Lyon, entretient une école de perdition. M. Revoil, en avançant en âge, a exagéré ses défauts, sur lesquels on fermait un peu plus les yeux il y a vingt ans, mais qui frappent vivement aujourd'hui que des idées nouvelles et l'amour du vrai triomphent dans les arts comme partout. *L'Anneau de Charles-Quint* avait obtenu beaucoup de succès ; *René d'Anjou chez Palamède de Forbin* n'a été remarqué par personne. Le règne du *poli* est passé. M. Revoil est un homme d'esprit ; il est membre de l'Académie de Lyon en qualité de poëte. Il a fait des vers agréables dans le style de François Ier ; malheureusement il n'a guère été plus vrai dans ces pastiches que dans la peinture des hommes, des costumes et des traditions du moyen-âge. Ses écrits et ses tableaux sont pleins d'une grâce de convention qu'on n'estime plus maintenant.

Cette progression arithmétique décroissante est cruelle ; je ne dirai pas que M. Jacquand ne fera jamais mieux que son *Thomas Morus*, mais je dis qu'il fera tout aussi mal tant qu'il marchera dans les voies de ce que j'appelle, avec regret, l'*école* de Lyon.

» M. Laurent est aussi un *polisseur ;* mais il a bien moins d'effet que les Lyonnais.

» *Le Phidias du canton de Berne* est tout-à-fait du genre qu'a répudié M. Bonnefond.

M. Revoil s'est exercé autrefois dans la peinture historique; il sortait alors de l'atelier de David. Il fit un tableau que la stupide haine des hommes de la Restauration condamna en 1814, et qui disparut du Musée de Lyon où je l'ai vu long-temps exposé. Ce tableau représente Bonaparte relevant la ville de Lyon, figurée par une femme éplorée, assise sur des ruines, et ayant à côté d'elle un lion blessé et pleurant; les génies des arts, de l'industrie et du commerce servent de cortége au héros réparateur. Cet ouvrage était l'expression de la reconnaissance bien unanime d'une grande population envers le premier consul. Je crois ne pas me tromper en avançant que M. Revoil prit l'idée de sa composition dans une vignette qui orne un des chapitres de *l'Éloge historique de la ville de Lyon,* par le P. Ménétrier, jésuite. Le lion, la femme en larmes, et le guerrier qui lui tend la main, appartiennent à l'auteur de la vignette ancienne, qui lui-même paraît s'être inspiré, pour l'arrangement de son sujet, d'une médaille antique frappée en l'honneur d'un César, avec cette légende : *Restitutori Galliæ.* Le tableau de M. Revoil que je rappelle est peut-être son meilleur ouvrage; il n'est pas exécuté dans une bien grande manière, mais il ne manque pas trop de caractère et de coloris.

M. Genot persiste dans sa manière et il a tort; non, il n'a pas tort, pas plus que M. Jacquand, puisque le municipal de Lyon achète chèrement leurs tableaux, pour les exposer au musée de la seconde ville du royaume où ils font fureur, où tous les apprentis Revoil de l'endroit viennent les admirer et les copier. — *L'Amour et Psyché* de M. Genot sont deux figures assez agréables; mais point de coloris, et puis c'est de la peinture à l'émeri. Cela est bien préférable pourtant à tout ce que nous connaissons déjà du même artiste.

» Si son tableau n'était pas terne et gris, il n'y aurait guère que des éloges à donner à M. Biard. Je vois dans cette *Diseuse de bonne aventure* des figures très-bonnes, celles de la sorcière et de sa vieille servante par exemple; la grisette qui apprend son avenir est d'un caractère peu distingué; elle est d'ailleurs gentille. De la lumière dans la scène, de la couleur sur les figures et les accessoires, et cet ouvrage serait charmant. M. Biard est dans les mers du Levant, à bord du vaisseau que monte le général de Rigny; il professe le dessin aux élèves de la marine. Il nous reviendra de cet embarquement quelque tableau grec. Pourvu qu'il ait les qualités de celui de

M. Delassus [1]! pourvu qu'il n'en ait pas le ton un peu lourd! pourvu qu'il ait le pathétique, l'effet, l'expression de celui de M. Vinchon! pourvu qu'il soit moins sec que celui de M. Dupré, remarquable d'ailleurs par de bonnes parties! pourvu qu'il soit aussi bien empâté, mais moins exagéré que celui de M. Colin! pourvu qu'il ait plus d'énergie et de vérité que celui de M. Rossignon!... M. Biard s'est dégagé des langes où son professeur lyonnais l'avait emmailloté; il finira par abjurer tout-à-fait des principes qu'il commence à détester, et qui étreignent M. Genot, M. Lavauden, M. Jacquand et les imitateurs de M. Revoil. Poli! poli! que tu me gênes! tu me gâtes des choses charmantes; tu refroidis tout ce que fait M. Turpin de Crissé; tu conspires, dans le *Don Juan*, contre le succès de M. Henri Scheffer, et tu viens, dans *les Pélerins* de M. Van-Ysendick, lutter contre le vrai et le bon. Au moins, là, tu n'es pas le plus fort, et, malgré toi, je puis trouver très-jolis la jeune fille, la tête et les mains du vieux pâtre, l'expression de la mère, les détails de costume, et même le ton général, un peu trop uniforme peut-être.

[1] Les assiégés de Missolonghi se réfugiant au mont Aracynthe.

» *La Quête au Bal,* par mademoiselle Ribault, est un ouvrage assez gentil. L'auteur a bien rendu l'effet de la lumière des bougies, dans un salon, sur les figures et les vêtemens des femmes parées pour la danse. La jeune personne, à qui l'évêque de Marseille donne la main, est d'un ton agréable. La couleur des tentures n'est pas heureuse; elle procède trop de celle des personnages. — *Mignard faisant le portrait de madame de Maintenon,* aussi par mademoiselle Ribault; médiocre.

» M. Gros-Claude de Genève. Nature commune, abus de la vérité triviale. L'artiste excelle à peindre les verrues, les habits déchirés, les rapiècetages, les poils de barbe, etc.; tout cela est peut-être fort bien, mais matière pour matière,

J'aime mieux d'un gigot la fidèle peinture.

» M. Lugardon de Genève; il a refait *le Serment des trois Suisses,* que M. Steuben avait exposé en 1824. Les costumes sont plus vrais chez M. Lugardon que chez son devancier; mais voilà tout. *Le Prisonnier de Chinon* n'est pas mal.

» Le temps de M. Menjaud est passé; il a eu de la réputation quand il a fait *la Mort du Tasse*

et *le Tintoret* et *l'Arétin ;* on l'a aimé moins que M. Ducis qui n'a jamais eu autant de talent que lui ; ils sont aussi oubliés l'un que l'autre. Encore aujourd'hui pourtant, si j'étais forcé de choisir, je serais le Menjaud de 1827 plutôt que le Ducis de 1812.

» Un nom nouveau pour moi ; M. Potdevin ! Ses tableaux ont de l'aspect, une certaine vigueur de coloris, peut-être un peu d'affectation et pas assez de perspective aérienne. Dans son *Abreuvoir*, les second et troisième plans sont tout-à-fait sur le premier, il y a d'ailleurs un talent réel dans la peinture de M. Potdevin.

» M. Decamps n'a fait que deux petits ouvrages, mais je les aime mieux que cent des plus grandes productions... *historiques*, comme disent messieurs tels et tels de leurs compositions où l'histoire, la nature et la raison sont trahies dans chaque figure. *La Chasse aux vanneaux* et *le Soldat de la garde d'un visir* sont des morceaux remarquables par le ton local, la franchise et la finesse de la touche.

» M. Decamps me rappelle toujours M. Beaume ; ces deux artistes ne se ressemblent pourtant pas beaucoup, et je ne sais quelle analogie m'amène de l'un à l'autre. *Une Halte de chasse, le Roi*

boit et *la vieille Conteuse* sont de charmans tableaux de genre. La touche de M. Beaume est large et facile, son crayon est spirituel et naïf, sa couleur est un peu uniforme dans sa solidité et dans son éclat. La composition de *la Halte de chasse* est trop décousue. Le petit enfant et le chien de *la Conteuse* sont un détail bien observé et rendu avec esprit. — M. Beaume a fait aussi son tableau officiel; c'est *la Pose de la première pierre du monument de Louis XVI*. Il y a de fort bonnes qualités dans cette grande esquisse. L'auteur a perdu, dans la foule des courtisans, beaucoup de personnes qui ont sans doute sollicité cet honneur. Je vois là M. Sosthène de La Rochefoucauld qui avait demandé à M. Horace Vernet la faveur de figurer dans le *Portrait du Roi* et qui n'obtint pas cela de l'artiste; j'y vois M. du Sommerard, amateur, à qui M. Beaume n'a pas cru sans doute devoir refuser un plaisir si innocent. — *La Conteuse* appartient à M. du Sommerard. »

Les Schismatiques [1].

MM. SCHEFFER, ROQUEPLAN, ARSENNE, STEUBEN, PHALIPON.

Laissez aux champs des arts, comme aux plaines du ciel,
Choisir un libre vol à l'abeille, au génie.
H. DE LATOUCHE. *Les Classiques vengés.*

Voici nos schismatiques. Protestans de la peinture, ils se sont séparés de la communion classique; ils sont romantiques mais point gothiques; ils veulent le nouveau régime, mais ils n'ont pas juré haine à l'ancien; ils aiment l'effet, mais leur évangile admet l'alliance du dessin avec le coloris; ils reconnaissent un dieu, mais ils n'ont pas de prophètes; ils combattent pour une croyance, mais sans maudire ceux qui ont une foi contraire; ils ne courent point au martyre en insensés, ils cherchent à se faire comprendre et aimer; ils ne prêchent point contre M. Delorme ou M. Dela-

[1] *Voyez* page 133.

croix, M. Ingres ou M. Champmartin, ils tâchent de ne pas les imiter; ils n'ont pas de conventicules où leur grand-prêtre prononce anathême contre David et Giotto, ce sont des sectaires tolérans auxquels on doit estime et tolérance; ils ne reconnaissent pas un pape infaillible; il n'adorent point les *stercora magistri;* ils n'ont point d'admirations exclusives; ils ne font pas une révolution, mais ils entrent volontiers dans la révolution faite et ils en profitent.

M. Arry Scheffer est le plus distingué de ces indépendans. C'est un jeune homme d'un esprit solide et brillant, instruit, d'une imagination vive, écrivain judicieux sur un art qu'il professe avec amour, et qui lui assure un avenir de célébrité, récompense glorieuse de travaux consciencieux et dignes de beaucoup d'estime. M. Scheffer est entré de bonne heure dans la carrière et ses premiers pas ont été marqués par des succès; il y a de l'originalité dans ses compositions, presque toujours mélancoliques; son exécution a aussi un cachet particulier. Son style n'est pas remarquable par l'élévation et la pureté, la grâce et l'énergie sont les qualités qui le font estimer. Sa couleur manque en général d'éclat, mais elle a souvent du charme; dans la plupart de ses pe-

tits tableaux on pourrait dire qu'elle est élégiaque; sombre dans son *Saint Thomas d'Aquin* [1], elle est vigoureuse dans ses *Héros de Missolonghi*, et un peu trop diaprée de jaune, de vert, de rouge et de bleu dans ses *Femmes souliotes*. M. A. Scheffer est très-fécond; il est doué de volonté et de force à un degré éminent; il a exécuté, dit-on, depuis le dernier Salon, *soixante-dix* tableaux. Loin qu'on puisse lui reprocher sa facilité, il faut l'en féliciter puisqu'elle ne nuit point à son talent. Peut-être cependant cette rapidité dans la création explique-t-elle le retour assez fréquent des mêmes idées, et l'emploi des mêmes figures dans les productions différentes de l'auteur du *pasteur Oberlin* et des *jeunes Filles grecques en prière devant la statue de la Vierge*. M. Scheffer a des types qu'il affectionne et qui donnent à ses tableaux une physionomie un peu uniforme; heureusement que ces types sont presque tous jolis. Il place partout, par exemple, une jeune fille blonde, d'une expression tendre et d'un caractère de tête délicieux; il aime aussi un enfant blond, à la tournure, aux traits gracieux et naïfs; une femme have, flétrie par le malheur est encore une

[1] Exposé en 1824, ce morceau réussit complètement.

de ses prédilections. Les qualités de M. Scheffer ne se peuvent guère analyser ; elles sont de sentiment. Quelle idée donnerais-je de cette ravissante Ipsariote, debout au pied de la statue de Marie, abîmée dans sa douleur, effrayée du bruit de la mousqueterie, craignant pour la vie d'un père ou d'un amant, et priant le ciel avec la ferveur que donne l'amour ? « Ce n'est pas la mère de Dieu qu'adorent ces femmes, disait spirituellement la fille d'un de nos grands artistes, c'est cette vierge grecque ! » Elle est adorable en effet ; et quand le reste du tableau serait aussi médiocre qu'il est bon, la seule figure dont je parle ferait un ouvrage excellent. Les soldats de Missolonghi prêts à se faire sauter pour échapper aux Turcs, sont un beau sujet de tableau ; la grande esquisse qu'en a faite M. Scheffer est superbe. C'est un drame plein d'émotion et habilement composé ; l'exécution en est ferme et facile ; le pinceau y est large et vif. Quelques parties auraient pu être traitées plus finement ; je pense qu'il eût été bien que ce morceau fût dans une plus parfaite harmonie de touche, et que certains détails, indiqués comme ils devraient l'être dans une grande page, fussent dans un rapport d'exécution plus intime avec le dos de la figure de femme couchée

sur le premier plan. Ce n'est pas que je veuille en une esquisse le fini un peu trop précieux des *jeunes Filles grecques*, mais je crois qu'il est des proportions pour la touche comme pour le dessin des figures. *Les Femmes souliotes*, au moment où elles vont se précipiter du haut des rochers, après la défaite de leurs maris, intéressent vivement. On a repris la composition du tableau, on n'a pas approuvé son obliquité. Je ne suis point touché de ce reproche, je l'avoue; je trouve la scène bien entendue, et bien imaginé, le terrain montant à droite pour se terminer en une large saillie au-dessus d'un abîme. Il y a de très-bonnes choses dans ce morceau que je voudrais pouvoir louer sous le rapport du coloris, autant que je le loue sous le rapport de l'expression. Deux enfans et une fille blonde sont charmans, mais pourquoi les pieds de cette fille sont-ils liés par le ton à la terre dont un glacis les aurait si facilement détachés? C'est un petit défaut assurément que celui-là, mais il gâte la meilleure partie de l'ouvrage. *Le Champ grêlé*, *la Scène d'inondation* me paraissent presque irréprochables. *Le pasteur Oberlin* obtient un grand succès et le mérite bien. Il y a de la vigueur et du sentiment dans ce tableau qui rappelle un fait intéressant de la dernière guerre

d'Alsace. Cette retraite d'une population chassée du village qu'elle habitait, ce vénérable pasteur qui, après avoir rendu à l'estime d'eux-mêmes des êtres dégradés par le vice et le brigandage, ne les abandonne pas quand les Cosaques ont incendié leurs maisons, et va avec eux chercher dans les bois une habitation nouvelle, ces femmes, ces enfans suivant le convoi qu'escortent des hommes furieux et désolés de ne pouvoir venger leur défaite ; tout cela est très-bien pensé. La tête du pasteur est belle ; le groupe du premier plan et le petit garçon qui est auprès sont très-bien d'intention et de mouvement. On peut reprendre dans la facture du tableau, d'un ton généralement fin et ferme, quelques incorrections de dessin et l'abus de la touche. Il est à regretter que la charrette qui emporte les blessés et les bagages des fugitifs soit adhérente au rocher devant lequel elle passe ; on ne lit pas facilement dans cette partie de l'ouvrage, et c'est malheureux, en vérité. Si la scène s'était détachée sur le ciel, le tableau aurait gagné beaucoup ; il y aurait eu plus d'air, plus de plans, et pas moins de force avec un peu moins de lourdeur. *Les Sorcières de Macbeth* sont une esquisse trop tourmentée ; on n'y sent plus le premier jet ; la cou-

leur manque de franchise et d'éclat, l'effet est terne plutôt que vigoureux, M. Arry Scheffer est un peintre original, qui se plaça dès son début au rang des jeunes artistes les plus estimés; il n'a peut-être à se mettre en garde que contre sa facilité. S'il veut épurer son exécution sans la refroidir, s'il peut éviter les répétitions auxquelles il est entraîné comme malgré lui, sensible, énergique et spirituel comme il est, il doit produire des ouvrages d'un caractère nouveau et dans les plus belles conditions de l'art.

M. Henri Scheffer est loin d'avoir les qualités de son frère, il est également loin d'être sans talent. On connaît de lui quelques tableaux agréables. Ses idées sont généralement spirituelles; mais leur expression pittoresque n'est pas toujours heureuse; son dessin ne manque guère de correction, son coloris n'est pas vicieux, sa touche n'est point maniérée; mais tout cela est faible; peut-être cependant le nom que porte ce jeune homme nous rend-il plus exigeant envers lui que nous ne le serions envers tout autre.

Les premiers ouvrages de M. Camille Roqueplan avaient été jugés avec indulgence; l'auteur était bien jeune, et il promettait en 1822 et 1824 moins qu'il n'a tenu en 1827. Il s'est mis cette

bois et *la vieille Conteuse* sont de charmans tableaux de genre. La touche de M. Beaume est large et facile, son crayon est spirituel et naïf, sa couleur est un peu uniforme dans sa solidité et dans son éclat. La composition de *la Halte de chasse* est trop décousue. Le petit enfant et le chien de *la Conteuse* sont un détail bien observé et rendu avec esprit. — M. Beaume a fait aussi son tableau officiel; c'est *la Pose de la première pierre du monument de Louis XVI*. Il y a de fort bonnes qualités dans cette grande esquisse. L'auteur a perdu, dans la foule des courtisans, beaucoup de personnes qui ont sans doute sollicité cet honneur. Je vois là M. Sosthène de La Rochefoucauld qui avait demandé à M. Horace Vernet la faveur de figurer dans le *Portrait du Roi* et qui n'obtint pas cela de l'artiste; j'y vois M. du Sommerard, amateur, à qui M. Beaume n'a pas cru sans doute devoir refuser un plaisir si innocent. — *La Conteuse* appartient à M. du Sommerard. »

Les Schismatiques [1].

MM. SCHEFFER, ROQUEPLAN, ARSENNE, STEUBEN, PHALIPON.

Laissez aux champs des arts, comme aux plaines du ciel,
Choisir un libre vol à l'abeille, au génie.
H. DE LATOUCHE. *Les Classiques vengés.*

Voici nos schismatiques. Protestans de la peinture, ils se sont séparés de la communion classique; ils sont romantiques mais point gothiques; ils veulent le nouveau régime, mais ils n'ont pas juré haine à l'ancien; ils aiment l'effet, mais leur évangile admet l'alliance du dessin avec le coloris; ils reconnaissent un dieu, mais ils n'ont pas de prophètes; ils combattent pour une croyance, mais sans maudire ceux qui ont une foi contraire; ils ne courent point au martyre en insensés, ils cherchent à se faire comprendre et aimer; ils ne prêchent point contre M. Delorme ou M. Dela-

[1] *Voyez* page 133.

matière afin d'obtenir un relief de deux lignes, on outre le procédé qui déjà marque l'impuissance, et l'on fait une chose mesquine.

Le nom de M. Arsenné est moins connu qu'il ne mérite de l'être. Peintre, il n'avait jusqu'alors produit que des ouvrages peu remarquables; auteur de dessins historiques, ou plutôt poétiques, il avait fait de belles choses. Son *Christ au jardin des Oliviers* est une peinture que beaucoup de nos hommes à réputation seraient aises de pouvoir avouer : l'expression des têtes de Jésus et de l'ange est noble et pathétique; le tableau a le défaut d'être un peu noir. Les dessins à l'estompe et au crayon blanc que M. Arsenne a exposés cette année, sont vraiment admirables : l'invention, l'arrangement, le dessin et l'effet y sont également dignes des plus grands éloges. J'ai vu peu d'ouvrages où le sentiment de la haute poésie fût manifeste autant que dans le *Génie des poëtes sacrés* et dans *les Muses et les Parques*. Ce sont de grandes idées bien grandement exprimées que celles de ces deux allégories. Le style de M. Arsenne est élevé en même temps que gracieux; son dessin est pur, mais sans la raideur que les classiques, imitateurs exagérés de David, affectionnent tant, et qui fait de leurs figures

peintes quelque chose de plus sec que des statues. Classiques et romantiques réclament M. Arsenne pour un des leurs. Cet artiste ne s'est point enrôlé ; il a sa bannière, et ne paraît pas vouloir passer sous celle de tel ou tel parti ; il fuit la tyrannie des écoles ; il écoute sa raison et non les préjugés absolus des sectes ; il ne lance point de prôneurs au-devant des critiques pour combattre à outrance en faveur de son talent ; on parle peu de lui parce qu'il en parle peu lui-même ; il expose ses ouvrages qu'il a faits avec inspiration, et il attend que le public les juge. J'aime à louer un homme que je ne connais pas, mais que j'ai tout lieu de croire tel que je viens de le raconter, parce que romantiques et classiques embataillonnés ne m'en ont jamais rien dit, parce que les journaux ne l'ont point vanté d'une certaine façon qui sent la coterie d'une lieue, parce qu'il n'a point présenté ses portefeuilles aux princesses, enfin parce qu'il n'est point venu sous le manteau de ma cheminée me faire la confidence intéressée de son génie.

M. Steuben est aussi un artiste à qui l'on a plaisir à rendre justice. Ce n'est pas un de ces vaniteux qui croient avoir toujours trop fait pour le public, quand ils ont daigné produire une bonne chose, et qui, jaloux de la gloire, vont la quêtant

partout, intriguent pour obtenir ses faveurs, ont l'épiderme d'une sensibilité incroyable, ne peuvent souffrir la moindre critique, et affectent de mépriser la louange et la renommée ;

De ce faux caractère on en voit trop paraître.

M. Steuben est auteur d'un des meilleurs tableaux du Salon, et il n'en est pas devenu plus fier ; son *Pierre Ier. enfant* a frappé d'admiration les gens du monde et mérité les suffrages des peintres ; on s'en est entretenu dans les salons et dans les ateliers autant que de la célèbre *Sainte Thérèse* de M. Gérard, et ce succès ne l'a point changé. Je suis sûr qu'il est homme à endurer que je lui adresse quelques observations, sans se fâcher et sans crier à la persécution ou à la malveillance. Si, après avoir défendu sa composition contre le reproche qu'on lui a fait de sentir le mélodrame, loué la pose fière de son grand homme de dix ans, vanté l'énergie du mouvement et l'expression de sa czarine, applaudi à l'exécution des figures principales, félicité M. Steuben sur son dessin ferme, sur son style distingué, sur quelques parties de son coloris brillantes et naturelles, sur l'aspect général de son tableau, im-

posant, produisant une impression profonde et disant si bien tout ce qu'il veut dire; si, dis-je, après avoir reconnu le mérite rare qui recommande son ouvrage, je reproche à l'auteur un peu d'exagération dans l'expression du sentiment qui retient le bras de l'assassin, venu dans le couvent de la Trinité pour immoler Pierre et sa mère; si je trouve colossale sans motif la proportion des figures qui paraissent d'autant plus grandes qu'elles ne sont qu'au nombre de quatre dans un grand espace; si j'émets le vœu de voir le temps jeter bientôt son glacis sur cette page, ce semble trop propre, et dans le coloris de laquelle je verrais avec plaisir un peu de la fermeté et de l'éclat que j'aime dans *la Mort d'Élisabeth*[1], croyez-vous que le peintre me regardera comme son ennemi personnel? Non; M. Steuben a trop de raison pour ne pas sentir que j'agis dans une intention d'équité qui ne pourrait blesser qu'un orgueilleux, et qui est d'ailleurs un hommage à un morceau fort beau, mais que je voudrais chef-d'œuvre dans toutes ses parties.

Qui croirait que *Cendrillon*, *J.-J. Rousseau se présentant chez madame de Warens*, *Pierre-*

[1] *Voyez* l'article M. Paul de Laroche.

le-Grand offrant sa couronne à Catherine, et *Ninon donnant sa bibliothèque à Voltaire* sont de la main qui traça l'épisode de la première révolte des Strélitz? Ces petits tableaux spirituels et d'une exécution précieuse ne rappellent en rien celui dont je viens d'analyser les heureuses qualités; ils sont gentils et ont réussi. *Le Serment des trois Suisses* avait commencé la réputation de M. Steuben, *Pierre Ier enfant* la consolidera. Les amateurs garderont le souvenir d'une production qui honore son auteur et *les schismatiques* à qui il appartient.

M. Phalipon, élève et ami de M. Arry Scheffer, est son imitateur; ce jeune homme a de la volonté, du courage et déjà un talent fort agréable; il n'a plus qu'à être lui; mais il est tellement identifié avec son maître, qu'il éprouve de la difficulté à devenir original. Il comprendra cependant que la gloire d'un copiste ne vaut pas qu'on l'ambitionne, et qu'être un autre dans les arts, c'est presque n'être pas du tout. Il luttera contre la tendance au *léché* qui *manière* un peu sa touche; il renoncera des traditions fort bonnes peut-être, mais qui ne lui feraient produire que des contre-épreuves; il créera, et il méritera qu'on inscrive son nom à côté de ceux des jeunes artistes sortis de la ligne

commune. Il serait fâcheux que M. Phalipon restât à la suite quand il a tout ce qu'il faut pour marcher l'égal des artistes originaux. Sa petite figure de *Don Juan* endormi dans la grotte et regardé avec amour par Haydé, est fort bien; ses *deux jeunes Filles grecques* sont charmantes aussi, mais une d'elles (la blonde) appartient trop à M. A. Scheffer pour que je ne la détache pas de la somme des jolies choses qu'a faites M. Phalipon, et qui justifient le succès qu'obtiennent ses tableaux surtout auprès des dames. La soustraction faite, il est bien des peintres, sans compter MM. Olagnon, Abel Lordon, Dunant, et J.-A. Laurent, qui s'accommoderaient de ce qui reste en propre à M. Phalipon.

M. Gérard.

SAINTE THÉRÈSE. — LE SACRE DE CHARLES X. — DAVID ET MADAME RÉCAMIER. — MONSIEUR ET MADAME DE CHATEAUBRIAND. — M. GUIZOT. — LE PELLETIER DE SAINT-FARGEAU. — L'ESPÉRANCE.

Noli tangere.

« Le traître alors touche d'un doigt perfide
» Le point précis.... »

PARNY.

Et pourquoi un peu de coquetterie ne serait-elle pas permise à un homme célèbre? Le talent ne peut-il avoir de ces caprices si aisément pardonnés à la beauté?

David avait été prié de faire le portrait de madame Récamier; il s'y était prêté avec une bonne grâce qui ne lui était pas très-ordinaire, mais qui est bien concevable quand on connaît l'aimable et belle solliciteuse qui avait désiré de voir ses traits reproduits par l'auteur des *Horaces*, de *Socrate*,

et de *Brutus*. David commença le portrait [1]; madame Récamier donna quelques séances au peintre, mais elle se lassa bientôt de poser. L'ouvrage en resta donc à l'ébauche. A quelque temps delà, madame Récamier sentant qu'elle avait dû blesser l'artiste qui avait interrompu galamment, pour immortaliser ses charmes, des travaux d'une haute importance, pria, supplia David de reprendre le pinceau pour elle; mais celui-ci refusa en disant: « Les artistes aussi ont des caprices; cet ouvrage ne me plaît plus : je ne l'achèverai pas. »

Je trouve cela tout simple; je trouve tout simple aussi ce que tant de gens, artistes ou autres, reprochent à M. Gérard, et qu'ils appellent crument.... Fi! je ne prononcerai jamais un mot si dur. « Il est, disait Ninon de l'Enclos, des mots qu'on ne doit point employer quand ils peuvent atteindre le talent. »

Parce que le commun des martyrs expose, dès le premier jour de l'ouverture du Salon, ses ouvrages au Louvre, vous vous scandalisez de voir M. Gérard attendre au moment de sa fermeture

[1] C'est celui que nous avons vu ébauché si finement, et qui a resté long-temps dans l'atelier de M. Gros. Madame Récamier est représentée étendue sur un canapé.

pour y présenter les siens ! Que cela est de mauvais goût, et combien vous êtes despotes ! La liberté que M. Gérard a toujours aimée, veut que chacun puisse agir à sa guise, sans qu'un contrôle inquisitorial le vienne gêner. M. Gérard est-il le seul à qui vous refuserez le droit d'user de son talent, de son temps, de sa gloire comme il lui convient ? Pourquoi sans cesse voulez-vous chercher à pénétrer les mystères de son atelier ? En vérité, les secrets du Divan ou de Mont-Rouge vous occupent moins que ceux du cabinet de Monsieur le premier peintre ! Que vous importe la préférence qu'il donne à tel sujet sur tel autre ? Pourvu qu'il travaille, quelque ouvrage qu'il crée, ne sera-ce pas un chef-d'œuvre ? N'en êtes-vous pas assurés d'avance ? Pourquoi vous formalisez-vous, s'il n'expose pas en même temps que Delaroche, Horace Vernet, Gros, Heim, Hersent, Ingres et les autres ? Pourvu qu'il expose, n'est-il pas sûr d'un succès ?

Qu'il ait fait *Sainte Thérèse* avant *le Sacre*, est-ce une merveille si grande qu'il faille vous récrier ? M. Gérard répugne aux tableaux d'apparat : il ne les réussit pas aussi bien que les tableaux poétiques ; et, quand il a le bonheur d'avoir à représenter une femme dévorée de l'amour

mystique, belle, vierge et conversant avec le Dieu qu'elle a choisi pour époux, vous ne voulez pas qu'il aime mieux tracer de sentiment cette figure idéale, qu'aligner selon les vœux de l'étiquette cent personnages réels qui jouent froidement une cérémonie qu'ils ont répétée sous la direction de M. de Dreux-Brézé?

Corinne plaisait plus à M. Gérard que *Philippe V*; *Sainte Thérèse* a plus exalté son imagination que *le Sacre*; cela se conçoit très-bien. Et puis, *Sainte Thérèse* est un hommage du talent au génie; le tableau du *Sacre* n'est qu'une déférence du talent pour le pouvoir. M. le baron Gérard, premier peintre du Roi, a reçu de Sa Majesté l'ordre de retracer l'événement de Reims, il obéira; madame Récamier a désiré que le peintre d'*Austerlitz* ornât une chapelle fondée par madame de Châteaubriand; M. Gérard s'est empressé d'obliger d'honorables amis qu'il gratifie par-là bien autrement que le roi de France ne pourra le gratifier lui-même, quand sera achevé le tableau du couronnement.

Si j'étais roi, je ne me fâcherais point du procédé de M. Gérard, si aimable pour M. de Châteaubriand, et je laisserais les courtisans penser et dire ce qu'ils voudraient d'une goutte perfide

qui vient paralyser le pouce de mon premier peintre quand il veut portraire mes chambellans et mon confesseur, et qui le quitte à souhait, quand il a besoin de toute la légèrete de sa main pour faire une gracieuseté à un membre de l'Opposition.

M. Gérard a composé et exécuté sa *Sainte Thérèse* sans livrer à aucun confident le secret de son travail; aussi personne n'en a parlé avant qu'il fût achevé. Madame A.... elle-même qui a prêté, dit-on, ses jolies mains et son pied à l'artiste, et qui pouvait tirer vanité d'être pour quelque chose dans le chef-d'œuvre qu'a fait son parent, a gardé un silence héroïque qu'elle seule peut-être était capable de ne point rompre. Enfin l'ouvrage, accompli comme ceux que les fées produisaient spontanément pour étonner les hommes, fut annoncé, et la Renommée prêta ses cent trompettes à l'Admiration. M. Gérard, toujours modeste, voulut se soustraire aux éloges qu'on ne pouvait manquer de lui prodiguer s'il exposait son tableau, et il pria M. de Châteaubriand de lui épargner l'ennui de ces fades louanges sans restriction qu'il a toujours subies avec peine et qui ne peuvent flatter que les sots. Un critique célèbre, l'honorable M. Guizot, déclara dans un

journal [1] que le public ne serait point admis à la faveur de voir la *Sainte Thérèse* qui irait tout droit de l'atelier du peintre à l'hospice de madame de Châteaubriand; il analysa poétiquement le morceau dont nous ne devions pas jouir, et il inventa, pour le juger, des formules que l'enthousiasme le plus ardent, le plus ingénieux, n'avait point encore imaginées pour apprécier les œuvres du génie.

La désolation fut pendant un jour dans tous les salons de la capitale. « C'est un vol qu'on nous fait, disait-on partout; si un grand homme appartient à l'univers entier, les ouvrages d'un grand homme appartiennent à tout le monde; de quel droit M. Gérard nous dérobe-t-il notre bien? » Moi aussi, je me plaignais; je portais envie à M. Guizot; je croyais de bonne foi que le Louvre serait disgracié par M. Gérard : les peintres ne le croyaient pas, eux! Mais les peintres sont envieux, je les accusai de haine. Un d'eux me dit, le soir de la nouvelle fatale : « Mon Dieu, rassurez-vous; M. Gérard finira par céder aux vœux du public comme une jolie femme daigne se rendre aux désirs d'un amant qu'elle a vivement provoqué

[1] *Le Globe.*

par ses coquetteries. » Voyez l'infernale malice ! Eh bien ! Monsieur, quand cela serait, où serait le mal? Ce petit manége est bien innocent. Croyez-vous qu'Apelle, lorsqu'il avait l'honneur d'être le peintre d'Alexandre-le-Grand, montrait tout d'abord au peuple ses tableaux, et n'avait pas le soin de se faire prier un peu avant de soumettre sa peinture au jugement des artistes et des savetiers? Que M. Gérard ait procédé à l'exposition de sa *Sainte Thérèse* par un refus positif qui cachait le désir de voir sa volonté contrainte, je n'en sais rien, je n'en crois rien, c'est peu probable, car M. Gérard a trop de bon sens pour descendre à des calculs si mesquins ; mais enfin c'est possible; et, après tout, qu'est-ce que cela fait? Cette comédie que vous supposez et dont j'aurais été dupe, rendrait-elle la *Sainte Thérèse* meilleure ou moins bonne? Assurément, non.

Voyons donc les choses comme il faut. La coquetterie est un ridicule annonçant un esprit faible ou vulgaire, et M. Gérard a un esprit peu commun, un esprit au-dessus des puérilités dont vous le croyez capable. M. Gérard est timide; aussi sévère pour lui qu'il est indulgent pour les autres, il s'est jugé trop rigoureusement, il a souhaité qu'on n'exposât pas son tableau au Louvre.

Mais M. de Forbin, qui ne veut que la gloire de son Salon, a combattu cette répugnance; il a fait auprès de l'artiste des instances réitérées, et a demandé à madame de Châteaubriand de consentir à ce que sa propriété devînt, pour quelques jours, nationale. M. Gérard, que l'on violentait au nom de l'intérêt public et avec des importunités toutes bienveillantes, a été obligé de se rendre; et M. de Châteaubriand, pour nous remettre de la si chaude alarme qui nous avait émus, a proclamé que la *Sainte Thérèse* serait offerte aux regards des amis de la peinture, parce que *la gloire est une de nos libertés publiques, et que tout le monde est appelé à en jouir et à l'admirer*[1].

Voilà comment les choses ont dû se passer. Imaginez maintenant tout ce que vous voudrez; dites que M. Gérard a voulu n'arriver au Salon que le dernier afin de produire plus d'effet; qu'il ne s'est décidé à exposer son ouvrage qu'après les éloges de M. Guizot, et après que M. de Châteaubriand a eu écrit le mot : *incomparable*, au bas de la *Sainte Thérèse*, comme Voltaire écrivait *sublime*, au bas de chaque page de Racine; on ne vous croira pas. A qui persuaderez-vous que

[1] Tout le monde n'a pas très-bien compris cette phrase.

M. Gérard emploie tous les moyens de la diplomatie pour arriver à un succès?

Sainte Thérèse a été apportée au Louvre, et ce qu'il y a de gens distingués à Paris est accouru pour la voir. Devenu le sujet de toutes les conversations, elle a trouvé des critiques, mais une foule d'admirateurs passionnés. Je n'ai vu personne en parler froidement; soit qu'on y ait repris des défauts, soit qu'on en ait exalté les qualités, on n'a gardé aucune modération. Les enthousiastes ont sacrifié tout ce qui brillait au Salon à l'ouvrage que des juges de mauvaise humeur ont immolé à leur tour à d'autres productions. C'est devenu une véritable affaire de parti, et, si l'on n'a point tiré l'épée dans cette querelle, peu s'en est fallu. Une noble dame m'a traité publiquement de barbare, de Vandale, de *romantique* (*terribile dictu*), parce que je n'allais pas aussi loin qu'elle dans l'expression de mon admiration. J'ai entendu un jeune homme, d'assez de goût vraiment, mais d'une grande brutalité, dire tout haut : « Ma foi, j'aimerais mieux avoir fait *la Czarine* de Steuben que *la Sainte Thérèse.* » Le pauvre garçon n'en a pas été quitte à moins de vingt épithètes dont les plus douces étaient *fou* et *niais;* je me suis cru reporté au temps de 1818,

où je fus apostrophé du nom de bonapartiste par un vieux gentilhomme, pour avoir osé dire que je préférais la *Bataille d'Austerlitz* de M. Gérard à son *Entrée d'Henri IV à Paris*.

L'intolérance en ces matières n'est-elle pas une chose pitoyable? Ne peut-on sans aigreur discuter le mérite d'un tableau? Pourquoi m'emporterais-je si j'entends avancer que la *Sainte Thérèse* est un modèle de perfection idéale et un chef-d'œuvre sous le rapport du style et de la couleur? Pourquoi s'emporterait-on contre moi si j'avance que la *Sainte Thérèse* est une admirable figure de boudoir, mais que cette figure si jolie, si élégante, si gracieusement poétique, manque du genre de beauté qui convient au personnage représenté? Je sais tout ce que je risque à émettre une semblable opinion; je vais passer pour un sophiste, un ignorant, un mal-intentionné; qu'y faire? J'ose n'être pas absolument de l'avis de M. Guizot; je conteste à l'ouvrage de M. Gérard le titre d'*incomparable* dont l'a décoré le plus grand écrivain du siècle, le meilleur juge, sans doute, en fait de poésie: c'est bien de l'audace à moi; les fanatiques ne me la pardonneront pas; mais M. Gérard m'en saura bon gré. Cet illustre artiste est comme les rois hommes d'esprit; condamnés à

la flatterie, ils aiment quelquefois la franchise.

Oui, j'aurais voulu plus d'austérité dans le ton général du tableau, plus de sévérité dans l'ajustement des draperies, plus d'élévation, avec autant de naturel, dans la pose et le caractère de la sainte fille d'Avila; j'aurais voulu que les yeux passionnés de la vierge en extase, fussent un peu moins secs, et que M. Gérard eût employé, pour en peindre les globes, l'artifice heureux que sir Lawrence a mis en usage pour donner la vie à ceux du petit Lambton; j'aurais voulu que M. Gérard n'usât pas tant de ces reflets rouges qu'il a placés sous le nez de Thérèse, à ses lèvres et au contour extérieur de sa main gauche; j'aurais voulu que le bas de la tête fût un peu plus grassement touché; j'aurais voulu qu'il y eût quelque désordre dans la coiffure de la belle carmélite, qui rappelle trop les jeunes visitandines peintes par l'auteur de *Vert-Vert;* j'aurais voulu enfin que l'ensemble ravissant de l'ouvrage fût moins coquet. Je sais bien que c'est par ce défaut ou cette qualité que la *Sainte Thérèse* plaît, surtout aux femmes; mais quand il a fait un tableau d'Eglise, est-ce plaire aux femmes que le peintre a dû se proposer pour but? La conception du tableau est fort ingénieuse; jamais peut-être M. Gérard, qui a tou-

jours mis tant d'esprit dans ses compositions, n'en a mis autant qu'ici. L'expression de la jeune amante est délicieuse; il y a, dans ses mains pressées avec enthousiasme, et non pas jointes par les habitudes d'une dévotion vulgaire, dans son regard ravi, dans tout son corps, qui semble frémir d'une sainte volupté, dans sa pâleur, que rendent plus sensible et qu'expliquent peut-être à merveille deux sourcils noirs énergiquement prononcés, et joints à la naissance du nez, il y a une passion capable de rendre tous les hommes jaloux du Dieu qui l'inspire. Qu'elle est jolie, cette fille qui aime de toute la puissance de son ame espagnole! Voilà bien la maîtresse que le poëte a rêvée; mais la sainte?.... Je venais d'aborder, dans l'escalier du Musée, une dame avec laquelle j'ai fait connaissance au Louvre, comme on fait connaissance à un spectacle où l'on se rencontre souvent; je la conduisis devant le tableau de M. Gérard, qu'elle ne connaissait pas encore, et sans la prévenir qu'elle allait le voir. Elle fut frappée, au premier coup-d'œil, de tout ce qu'il y a d'enchanteur dans cette peinture. Je lui demandai alors si elle devinait le sujet : « Assurément, dit-elle, je le devine.... C'est une jeune fille, religieuse malgré son cœur, et demandant pardon

au ciel des pensées mondaines qui la poursuivent dans le cloître; elle appelle la liberté, la liberté, qu'elle veut consacrer au bonheur de l'amant dont on l'a séparée; elle est fervente parce qu'elle aime; elle attend du Dieu, qu'elle prie, la fin des tourmens qui ont flétri ses charmes. C'est une femme malheureuse comme La Vallière, et pieuse comme Héloïse. »

Le pinceau de M. Gérard a été, pour *Sainte Thérèse*, plus caressant, et, s'il est permis de le dire, plus tendre qu'il ne le fut oncques; ce morceau est traité avec un soin qui prouve combien l'artiste s'est complu dans son travail, et quelle importance il y attachait; il voulait se surpasser. Touchante ambition, qui n'avait pas la gloire actuelle pour mobile, car M. Gérard bornait ses vœux à satisfaire un illustre ami, et ne voulait pas se livrer aux suffrages de la multitude. Chez l'auteur de *Sainte Thérèse*, la grâce, la suavité, n'exclut pas la vigueur; l'effet est franc, la lumière, inondant la figure de la fille de Sanchez de Cépède, et ne pénétrant point dans l'église, est une belle intention. M. Gérard eut jadis une inspiration semblable et non moins heureuse, lorsqu'à l'atelier de David, qui avait pour lui une estime toute particulière, et l'employait à la con-

fection de ses ouvrages, il fit le célèbre *portrait de Le Pelletier de Saint-Fargeau*[1]. Le ton des chairs de la *Sainte Thérèse* est d'une finesse remarquable, celui de la face est cependant un peu plombé. Les mains sont charmantes, et justifient tous les éloges qu'on a donnés au tableau; leur mouvement, leur dessin et leur couleur sont également admirables. La partie supérieure de la tête est belle, c'est de la meilleure facture du maître; on ne trouve peut-être cependant pas dans ce front, ce nez, ces joues, d'un modelé si délicat, la largeur et la franchise qu'on

[1] C'est un fait assez peu connu que celui-ci; il m'a été affirmé par une personne qui, dès le commencement de la révolution, a été dans l'intimité de David. L'auteur de *Brutus* a peint lui-même et sans aide l'admirable *Portrait de Marat*. Le *petit Gérard*, comme David appelait amicalement le jeune élève dont il recevait volontiers les avis, a exécuté celui de Le Pelletier. Il y a sur ces deux ouvrages une anecdote piquante que je tiens d'un témoin irrécusable. David terminait le *Marat*; il brossait la couverture verte qui est sur la baignoire où le tribun est étendu, lorsque quelqu'un vint lui faire visite. David continua à peindre; son visiteur le complimenta sur la beauté de son tableau, et lui dit: « Citoyen, est-il vrai que Le Pelletier de Saint-Fargeau n'est pas de ta main? — Cela est vrai, citoyen. — Et pourquoi n'as-tu pas fait à ce député l'honneur de le peindre? — C'était un noble, lui; celui-ci (montrant Marat, puis touchant sa poitrine avec le manche de son pinceau); celui-ci était plébéien; on le fait avec le cœur. »

à louées dans quelques-unes des premières productions de l'auteur.

En terminant cette apologie de l'œuvre célèbre de M. le baron Gérard, je dois dire une chose qui fait beaucoup d'honneur au talent de madame Haudebourt. Le hasard a placé la *Sainte Thérèse* entre les *portraits de madame et de mademoiselle Lescot*; il est peu d'ouvrages auxquels un voisinage aussi dangereux n'eût fait beaucoup de tort, ceux de madame Haudebourt s'en sont très-bien trouvés. Le portrait de madame Lescot est toujours resté une fort bonne chose, bien qu'un peu noir, je crois; c'est que cette tête est d'une vérité étonnante, c'est la nature elle-même. Le *portrait de M. Canning*, accroché non loin de la belle Espagnole, n'a pas été aussi heureux que celui dont je constate le merveilleux succès. M. Gérard est vaincu par M. Gérard; l'échec est trop glorieux pour que l'auteur du *Canning* s'en plaigne; moi, je suis trop sincère pour n'en pas féliciter l'auteur de la *Sainte Thérèse*.

Je regrette beaucoup de ne pas voir figurer au Salon, *l'Espérance*, ravissant ouvrage, qui n'y aurait pas *fait* moins de *fureur*, sans doute, que celui dont je viens de parler. Cette production

me paraît comparable à la *Sainte Thérèse*, au moins sous le rapport de la pensée ; car, sous le rapport de l'exécution, si *l'Espérance* n'est pas d'un pinceau moins délicat que la *Sainte Thérèse*, elle n'est pas d'un ton si fin. L'idée de M. Gérard était très-ingénieuse; il l'a rendue avec un goût exquis. La tête de la jeune fille que l'artiste a représentée pudiquement nue, est d'une expression douce et spirituelle qui éveille l'imagination ; une chevelure blonde la pare naturellement; l'adolescente a les yeux élevés vers le ciel, auquel elle paraît demander la révélation de son avenir ; son sein naissant palpite, doucement ému par un battement de son cœur dont l'accent est tout nouveau pour elle; devant elle est un nid rempli d'œufs de rossignol; de la main gauche, elle tient une branche fleurie d'un arbre fruitier ; son cou est orné d'une rangée du coquillage, emblême de l'espoir pour l'amour...

Il y a dans la composition de cette demi-figure une fraîcheur de poésie, un esprit que je ne saurais trop louer. M. Gérard s'est affranchi des vieilles traditions symboliques ; il a créé, et les attributs charmans qu'il a donnés à *l'Espérance* méritent de devenir traditionnels, à leur tour. Les anciens auraient couronné l'artiste assez heu-

reux pour avoir trouvé cette branche de pêcher fleuri, et surtout ce collier, plus précieux cent fois qu'aucun de ceux dont Messaline impératrice décorait ses charmes pour les portefaix de Rome; en France aussi nous l'aurions couronné; mais il se dérobe toujours au triomphe!

Si le coin-Gérard avait reçu *l'Espérance* à côté de la *Sainte Thérèse*, que d'encens eût fumé! que de douces querelles se seraient élevées! Celui-ci prenant parti pour la sainte, et cet autre pour la jeune fille aux œufs de rossignol, on eût contesté de leur prééminence, et cette petite polémique eût tourné au profit de l'auteur. M. Gérard n'a pas voulu courir un double succès; quel autre aurait fui devant une gloire aussi certaine? Parlez, méchans, n'est-ce pas là de la modestie? car quelle apparence que ce soit la peur de la critique?

Chi è colui? Richiedi al tuo vicino. Non sa. Tu smanioso cori a me, e mel domandi. Or bene; del volto dunque, e dell'aspetto ne sai quanto basta: volto ed aspetto che ti eccitano a ricercarne, e a conoscere l'animo e l'ingegno.

(La comtesse Albrizzi, *Ritratti; Ritr. XI.*)

Un peintre, fort petit de taille, et de mérite plus petit encore, était un jour, dans la galerie du Musée, au milieu d'un groupe d'artistes dont le plus grand n'avait guère plus de cinq pieds; ingénieux à se flatter, et assez habile pour trouver un compliment qui, allant directement à ses confrères, lui reviendrait par ricochet, il imagina de dire : « Voyez, Messieurs, la singularité! (et cette assemblée en justifie l'observation), les artistes les plus distingués par leur talent sont généralement d'une taille plus que médiocre. La nature ne départ pas tous ses dons à la fois. » Les auditeurs de notre petit homme, qui avaient très-bien estimé la valeur du madrigal, sourirent par politesse; un seul prit la chose au sérieux et allait développer la proposition de M. B..., lorsqu'un

graveur, de la taille moyenne des grenadiers, s'adressant à l'observateur obligeant qui avait trouvé le rapport entre le mérite et la hauteur, lui dit : M. B..., avez-vous entendu parler de Sophie Arnout ? — Belle question ! — Eh bien ! Sophie ayant à sa table un grand seigneur bossu, et dont les prétentions à l'esprit étaient notoirement ridicules, la conversation tomba sur les jolies femmes. Le grand seigneur prétendit qu'en général elles étaient bêtes, ce que ne voulut pas contester l'actrice pour couper plus court à de niaises plaisanteries ; puis, riant de sa difformité, il finit par dire : « Les bossus ont au moins un bonheur dans leur disgrâce, ils ont de l'esprit. — Ah ! monsieur le duc, repartit à l'instant la maligne Arnout, vous n'êtes que contrefait. » M. B... comprit à merveille la portée de l'épigramme et il se retira

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

L'observation de M. B..., si singulière qu'elle soit, est fondée sur un fait. Il est vrai que parmi les artistes d'un mérite reconnu il y a beaucoup d'hommes qui n'auraient pu faire partie du premier rang des ci-devant pupilles de la garde impé-

riale. M. Victor Bertin est, je crois, le plus petit de tous. Cet honorable chef de l'école du paysage classique est d'une stature que la loi n'a pas prévue; il fait au surplus de fort bonne grâce et avec beaucoup de gaieté les honneurs de sa personne : ses confrères et lui me pardonneront de croquer leur portrait autrement qu'avec le crayon lithographique; le public le veut. D'un homme dont il connaît le talent, il aime à connaître aussi l'extérieur; c'est une chose qui me semble toute naturelle. Les traits d'un individu célèbre ne sont indifférens à personne; je serais bien fâché, quant à moi, de n'avoir pas vu ce Don Miguel de Portugal, ennemi des constitutions qu'il jure, et monarque absolu, en vertu d'un serment jésuitique fait à une charte méconnue. Ce prince est chétif; il a quelque chose des Bonaparte dans le bas de la tête, et il ressemble en somme à l'acteur Armand, du *Théâtre des Nouveautés*.

Anne d'Autriche ayant vu un tableau du Guerchin, qui l'avait séduite, dit au cardinal : « Je vais parier que l'auteur de cet ouvrage plein de grâce est un joli homme. — Il est louche, Madame. »

J'étais devant le tableau de *Daphnis et Chloé* avec une dame qui brûlait de connaître le peintre de ces deux charmantes figures. « Oh! montrez-

moi M. Hersent, je vous en prie, je m'en fais une idée fort aimable. » M. Droz passait en ce moment: « Tenez, Madame, un peu moins maigre, un peu moins sérieux, un peu moins pâle que le bon M. Droz que voici; tel est M. Hersent. » Cette dame avait rêvé un Raphaël ou un Alcibiade.

Qui n'a voulu savoir que David avait une espèce de loupe à la joue gauche, près de la bouche qu'elle entraînait un peu! Que de pas on a fait pour voir Rossini, gros et frais comme un moine, encore plus joli que Monseigneur Feutrier, et plus spirituel assurément que la moitié des membres de l'Académie française!

« — Il ne peut y avoir qu'un Hercule comme ce Belzoni qui puisse aller mettre à fin les travaux qu'il a entrepris sur la terre déserte de l'Égypte! — Et M. Caillaud de Nantes, le prenez-vous donc pour un colosse? Il est un peu plus grand que M. Mazaisse, qui aurait été d'une taille fort agréable dans *Royal-Bonbon.* »

Les Turcs accouraient pour voir Bonaparte, dont leur imagination avait fait un géant; les dames vont, *les beaux jours*, au Salon, dans l'espérance d'y voir l'auteur de *Sainte Thérèse* qu'elles se sont représenté comme un autre vicomte d'Arlincourt. M. Gérard ressemble à l'Em-

pereur, mais il est moins gras et moins grand que Napoléon; ses yeux annoncent autant d'esprit que ceux du vainqueur d'Austerlitz décelaient de génie; il a l'extérieur grave, sans affectation, la parole élégante, facile et circonspecte, beaucoup d'amabilité, de la délicatesse dans la pensée, l'art de caractériser par un mot juste et fin un homme, un ouvrage, une action, et avec cela une timidité qui va jusqu'à l'embarras, quand on lui parle de ses travaux.

« Quelle main doit avoir ce M. Redouté pour faire avec tant de finesse, de grâce et de légèreté, les fleurs veloutées que voilà! Je me figure les doigts de ce peintre déliés, mignons, comme ceux de la fée qui broda l'écharpe d'Amadis. — Que n'ajoutez-vous aussi, Mademoiselle, que M. Redouté doit ressembler à un des bergers de Virgile? Eh bien! ce berger a la physionomie et le port d'un bon banquier hollandais; et, quant à ses doigts, chacun est large à peu près comme la main de votre petite sœur. »

» Montrez-moi dans ce cercle d'artistes celui qui, selon vous, a dessiné l'*Odalisque* (non pas au moins celle de M. Mouchy, si commune, si médiocre de couleur et d'expression); qui a attaché *Angélique* au rocher où le cavalier de

l'hippogryffe va combattre le monstre commis à la garde de cette autre Andromède; qui a peint les anges et la vierge du *Vœu de Louis XIII;* qui a groupé l'Iliade et l'Odyssée aux pieds d'Homère. — C'est cet homme jeune, grave, élégant, à la taille élancée, à la figure régulière et gracieuse, qui a le regard d'un poëte et le geste rare. — C'est M. de La Martine que vous me désignez là. — Le voilà donc? La cinquantaine, les cheveux blond-gris, les traits de l'Antinoüs, l'air aimable et spirituel... — Celui-là, c'est M. Boyeldieu; M. Ingres est petit. — Alors, le voici? — Oh! plus grand que cela pourtant. Cette personne, que vous avez choisie entre dix autres rapprochées par le hasard, et, par le hasard aussi, en rapport de conformations extérieures, est M. Heim; il cause avec M. Millet qui est à la gauche de M. Bouton. L'associé de ce dernier, M. Daguerre, est un peu plus loin... — Ah! je le reconnais pour l'avoir vu dans le cadre des miniatures du M. Millet que vous venez de me nommer, et que je n'ai pas encore bien aperçu parce que MM. Isabey père et fils me le cachent, et que je n'entrevois son front qu'entre leurs deux épaules. — Eh bien! tenez, en ce moment M. Ingres est tout près de M. Daguerre;

c'est cet homme décoré, gros et court, qui se détache sur la redingote bleue de ce personnage que vous prendriez pour un militaire... — Oui, le géant qui domine le groupe, comme *la Loi* du fronton de la Chambre des députés domine les figures qui l'entourent? — Ce Gulliver s'appelle CHARLET; c'est l'auteur des admirables *charges* que vous connaissez, un homme de génie; Gérard l'a dit avec toute la France... Venez par ici; bien. Placée comme vous l'êtes, regardez maintenant Charlet, et vous verrez à merveille M. Ingres dont la tête est à la hauteur du second bouton de la redingote de son voisin. Derrière le Molière de la caserne et du cabaret, et dos à dos avec lui, vous trouverez, le nez aquilin, le menton pointu et relevé, les lèvres fines, l'air caustique, la lunette cachant un œil railleur, M. HENRI MONNIER qui trouve plaisamment lui-même son portrait dans le profil d'un cabriolet; artiste spirituel et malin, il voit la société sous un jour épigrammatique, et en reproduit les ridicules avec des formes piquantes.

Ce n'est pas à M. ROUGET qu'on pourra faire l'application de ce portrait d'un prélat esquissé, par Michel Ange, dans *la Panhypocrisiade* [1].

[1] Le poëme, dont je rappelle ici le titre, injustement oublié et

Cet homme aux larges reins, au ventre monstrueux,
Son cou paraît gonflé d'un sang impétueux,
Sa face luit de pourpre, et son souffle est un râle;

il s'appliquerait plutôt à M. Revoil, mais ce serait une petite exagération. M. Revoil est gros, comme vous pouvez le voir; il nous masque tout-

tourné en ridicule par ces critiques fins qui trouvent *Goetz de Berlichingen* un ouvrage pitoyable, parce que le nom du héros est difficile à prononcer; ce poëme est un des plus beaux ouvrages de M. Lemercier. Il ne fut pas compris quand il parut : c'est une composition romantique d'une grande portée. La satire des temps modernes, la peinture des temps anciens, la hardiesse du langage, la pureté, l'élégance et la force du style, la nouveauté d'un drame qui a l'enfer pour spectateur et pour auteur un rival du Dante, les dialogues philosophiques entre des hommes, des choses et des sentimens, la nature entière mise en scène, les discussions philosophiques, les descriptions brillantes, les situations fortes et pathétiques, le tragique et le burlesque se touchant sans se heurter, la défense des doctrines nouvelles en littérature, l'amour de la patrie et de la liberté, la haine de toute hypocrisie, voilà ce qu'on trouve dans cet ouvrage, dont il n'y a peut-être pas deux cents vers à retrancher pour en faire un chef-d'œuvre. M. Lemercier a toujours été en avant de l'époque, mais dans *la Panhypocrisiade* plus encore que dans *Pinto*. Si son poëme paraissait aujourd'hui, il aurait une destinée bien différente de celle qu'il eut en 1819 : espérons qu'il sera remis en lumière bientôt. Il est aujourd'hui peu de lectures plus intéressantes. Ah ! si un homme d'autorité voulait faire, pour la comédie épique de M. Lemercier, ce que M. Guizot a fait pour la *Sainte Thérèse* de M. Gérard, je ne doute pas que *la Panhypocrisiade* ne prît la place qu'elle doit tenir dans l'estime des amis de la poésie!

à-fait MM. Rouget et Thomas ; l'ampleur de son abdomen est, par rapport à nous et à ces Messieurs, ce que fut celle de la chappe du prélat qui reçut le serment de Don Miguel [1]. Si nous ne voyons pas M. Thomas, nous pouvons le deviner derrière ce rempart ; on rit, et certainement il est là. La chevelure de M. Revoil ressemble un peu à celle de Saül devenu vieux ; on fit en 1815 une épigramme politique sur cet ornement de la tête du professeur lyonnais, alors fort ardent pour la monarchie ; elle eut cours à Lyon pendant plusieurs mois ; quand je me la rappellerais, je ne vous la dirais certainement pas ; c'était peut-être une de ces calomnies dont les partis ne se font pas faute.

Que vient faire ici ce petit vieillard en douillette, marchant vite, à pas de six pouces et en traînant le pied ? Saluons-le. Il ôte son chapeau et nous montre une tête absolument chauve. Ecou-

[1] On a raconté que l'infant Don Miguel s'étant présenté pour prêter son serment de fidélité à la Charte portugaise, l'évêque qui devait recevoir ce serment s'était arrangé de telle manière que le jeune prince ne pût placer sa main sur l'Évangile, afin que le vœu d'obéissance à la constitution ne fût pas obligatoire, et que, pour cacher au public ce jésuitique arrangement, le saint homme avait fait de toute l'ampleur de son habit sacerdotal une espèce de rideau derrière lequel il avait dérobé le petit régent. Escobar en a souri.

tons : il parle, mais ses paroles ont un sens vague ; il y a de la débilitation dans ce cerveau qui eut jadis de la puissance ; le corps a survécu à l'esprit chez cet enfant octogénaire. Il est au Louvre et s'en étonne ; depuis long-temps il n'était venu au Salon ; ses habitudes sont ailleurs maintenant. Les arts ne sont plus pour lui qu'un souvenir lointain ; c'est à peine s'il se rappelle qu'il a fait la statue de Voltaire et le beau buste de Molière qu'on admire à la Comédie-Française. Le bonhomme Houdon a laissé un nom célèbre comme ceux de Joseph Vernet, de Greuze et de Vien ; dans le siècle du mauvais goût, il luttait avec courage ; il savait être noble, simple et vrai quand le faux et l'exagéré étaient de mode. M. Houdon nous quitte ; il court ;... le voilà qui s'arrête devant le *Portrait de mademoiselle Korsakoff*. Il regarde la signature, puis les bras et la poitrine de cette figure ; il sourit ; la mémoire lui revient ; le voilà qui se retourne ; il prend son élan, il se dirige vers nous.... Que voulez-vous, M. Houdon ? — (bas à mon oreille :) Il y a dans les bras et la poitrine de cette jeune fille de Gros, plus de vérité et de couleur que dans toute la... » Il s'arrête, et, continuant sa marche, il va saluer cet homme grand, aux faces longues et poudrées, qui a con

servé le pantalon collant et la botte haute de l'empire; il lui serre la main; mais la parole lui échappe; le baron Gros n'aura pas le plaisir de s'entendre féliciter par le doyen de l'Institut. Le doyen! non pas; M. Gossec est plus vieux que lui; mais il est bien plus cassé. Son menton s'appuie sur sa poitrine; son dos est voûté comme celui d'Atlas, et le faix qu'il a peine à porter, c'est quatre-vingt-dix années, plus lourdes pour lui que le monde pour le fils d'Alcmène. Je ne sais s'il marche encore. Le balcon du théâtre de Feydeau le reçut pendant vingt ans, comme l'orchestre du Théâtre-Français reçoit M. Houdon; il n'a quitté son poste que depuis cinq ans environ; déjà, il ne parlait plus d'une manière intelligible à cette époque; il ne sortait guère de l'espèce de sommeil éveillé dans lequel on le voyait plongé sans cesse, que pour dire qu'il avait fait jadis la musique *des Pêcheurs* et celle *de Toinon et Toinette*[1].

[1] On sait que M. Gossec a composé un *O salutaris hostia* qui jouit d'une grande réputation chez les musiciens. Voici, m'a-t-on dit, dans quelles circonstances ce trio célèbre fut composé. Gossec, Chéron et Rousseau étaient allés à quelques lieues de Paris chez un curé de village, amateur de musique; ils étaient arrivés avant la grand'messe que le sonneur allait annoncer bientôt aux fidèles. Partis de bonne heure, ils avaient appétit et demandèrent à déjeuner pendant l'office. Le curé leur refusa les clefs de la cave et du garde-manger, et leur promit ce-

Mais la foule se presse dans le Grand-Salon, les conversations vont cesser; on vient d'annoncer la visite du Roi. Voilà les habits brodés qui arrivent; la haie se forme; M. de Forbin va faire des présentations à Sa Majesté. Je n'ai plus le

pendant de leur laisser prendre un à-compte sur le repas auquel il devait présider après la messe, s'ils voulaient consentir à chanter quelque chose à l'élévation. Rousseau, qui se mourait de faim, accepta; et Gossec dit alors : « Eh bien, nous chanterons. Donnez-moi du papier et du vin, une plume et une tranche de pâté; allez commencer la messe, et nous serons prêts à temps. » On le servit à souhait et il tint sa promesse. Le trio fut improvisé, répété après boire, et chanté au levé-dieu. Que le curé ait eu une distraction au moment le plus solennel de l'office divin, c'est une chose bien supposable; le ciel la lui aura pardonnée sans doute. La fin justifie ce bon abbé. Un auteur d'opéra et deux chanteurs de l'Académie royale de Musique s'étaient sanctifiés en faisant une chose que Massillon désapprouve *, mais que le pape trouve très-bien, puisqu'on chante à sa chapelle; l'office en avait eu d'autant plus de relief; le seigneur du lieu et tous les bourgeois avaient été transportés d'admiration; Gossec avait créé un chef-d'œuvre dont l'Église de France devait se glorifier longtemps : que de motifs d'absolution pour le petit mouvement de plaisir qu'avait eu mal à propos le pauvre curé!

* « Les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent : ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre; il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux. »

MASSILLON. *Petit-Carême.*

temps de vous signaler nos hommes de mérite; ils ne posent plus pour nous. Quand la séance est ouverte à la Chambre des députés, qui s'occupe des lunettes de M. de Sallaberry et de la bonne grâce de M. de Puymaurin? On écoute le ministre ou M. Benjamin Constant; nous, que les propos qui vont s'échanger ne regardent pas, allons aux salles du Conseil-d'Etat.

Conseil-d'État.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la légalité du conseil-d'État, et de demander s'il est raisonnable que le gouvernement soit juge de la moitié des procès qu'il a avec les citoyens; l'institution de Louis XIV, restaurée par Napoléon, est maintenant aux prises avec l'opinion : il est aisé de prévoir quelle sera l'issue d'une lutte à laquelle aucun pouvoir injuste ou monstrueux ne résiste. Des juges amovibles et révocables à la volonté de l'administration, ne peuvent exister sans danger dans un pays où tant de choses sont encore en question, où les partis se disputent la puissance, où la raison publique est si souvent vaincue par les intérêts de quelques intrigans, où la société est en péril de servitude, parce que des moines turbulens et adroits ont entrepris la conquête de l'Europe, où les droits de chacun, garantis par la loi, sont contestés par le pouvoir, qui a à sa dis-

position des préfets pour vicier les élections, un conseil-d'État pour juger les conflits, et des procureurs pour demander condamnation contre les contribuables qui se plaignent de voir la Charte entourée de tant de dangers, et qui demandent que les institutions soient mises en harmonie entre elles. Quoi qu'il en soit dans l'avenir, le conseil-d'État existe, un local a été assigné pour ses séances. Comme on se plaignait beaucoup de lui, il a fallu lui faire un palais ; on en avait bien fait un pour M. de Villèle, qu'on avait dans une juste haine ! Citoyens, déplorons cette considération accordée à une magistrature qui nous est souvent hostile ; amis des arts, félicitons-nous de cette partialité du ministère pour ses défenseurs. Un de nos monumens y aura gagné, vingt-sept artistes en auront profité, c'est très-heureux. Le conseil-d'État deviendra ce qu'on voudra ; s'il ne siége plus au Louvre, les salles de ses délibérations pourront être fort bien utilisées.

Ces salles sont au nombre de quatre ; MM. Horace Vernet, Bouillon, Guillemot, Hesse, Dubufe et Gassies ont orné la première. La seconde a été décorée par MM. Blondel, Delaroche, Gassies, Lethière, Rouget, Schnetz et Thomas. Les peintures de la troisième sont de

MM. Drolling, Cogniet, Dassy, Delacroix, Scheffer aîné, Marigny et Caminade. Le plafond, les tableaux et les dessus de porte de la quatrième sont de MM. Mauzaisse, Alaux, Pierre Franque, Coutan, Colson, Dejuinne, Lancrenon et Steuben.

Tous les ouvrages dont je viens de nommer les auteurs, ne sont pas également bons, il en est même de médiocres et de mauvais; mais la symétrie, l'arrangement, les dorures sont une espèce de fard qui dissimule un peu leurs défauts, et les font rentrer avec quelque avantage dans l'ensemble que je dois examiner en détail.

On ferait un volume d'analyses et de critiques raisonnées sur les *quatre-vingt-dix* morceaux qui composent le tout que, soit dit en passant, je trouve de beaucoup inférieur à celui du *Musée Charles X*, et je n'ai que peu de pages à y consacrer : c'est donc ici, par nécessité, que je suis de l'avis du bonhomme La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

M. HORACE VERNET.

Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines.

La place remplie par M. H. Vernet devait l'être par M. le baron Gros; mais l'auteur du *portrait équestre du Roi* n'a pas voulu, dit-on, se prodiguer au point de faire de la peinture pour une antichambre, et la tâche a été offerte à M. Horace. « Il nous faudrait un tableau de place pour le Conseil-d'Etat. — Je suis accablé de travail et de fatigues. — La toile a vingt-deux pieds de largeur sur onze de hauteur. — J'ai bien besoin de me reposer. — Vous avez trois mois pour faire ce que nous vous demandons. — Mais comment voulez-vous qu'en trois mois....? — Nous ne pouvons laisser en blanc ce large pan de muraille. — J'entends bien, mais.... — Mais il faut vous y mettre, et vous aurez fini à temps. — Je ne dis pas que je n'aurai point fini, mais.... — Votre tableau sera bien; soyez tranquille; il aura la chaleur, la verve de l'improvisation. — Vingt-deux pieds sur onze! — Ceci serait effrayant, sans doute, pour tout autre que vous; pour votre pinceau facile, ce sera un jeu. — Décidément....

— Vous acceptez? — Je ne dis pas cela. — Songez donc, mon cher ami, au service que vous nous rendrez. — Je sens bien, mais si quelque autre... — Non, vous. — Je tâcherai. » Et M. le comte de Forbin sortit de chez M. Horace Vernet, bien convaincu que l'ouvrage, dont le sujet n'était pas encore trouvé, serait fini au bout du troisième mois, et que cette création rapide serait digne du peintre de Jules II. L'événement a justifié la confiance du directeur du Musée et la témérité de M. Horace; le tableau a été achevé pour l'époque où on l'attendait; il est beau, et quant à quelques défauts qu'on y peut reprendre, Alceste serait mal venu à dire que le temps ne fait rien à l'affaire.

Le choix du trait historique représenté par M. Vernet a paru singulier; on s'est demandé quel rapport il y a entre Philippe II, offrant, au commencement de la journée du 25 juillet 1214, sa couronne à celui de ses barons qui s'en croirait le plus digne, et le Conseil-d'État de Charles X. A vrai dire, je ne le devine pas plus que tout le monde; mais après tout, ce sujet n'est pas plus singulièrement choisi que ne le sont la plupart de ceux dont les peintres du Conseil-d'État se sont emparés. Je trouve que Philippe est aussi bien placé

là que Brisson, Duranti et Molé; qu'y a-t-il de commun entre ces présidens et nos conseillers-d'Etat? Sommes-nous par hasard au temps de la Ligue? Qu'ont à redouter les magistrats du conseil des fureurs populaires? Le peuple est-il mutiné, et faut-il qu'on apprenne aux juges des conflits à mourir courageusement? Ces Messieurs n'ont point à redouter la mort; ils vivent en vertu du *statu quo* impérial, et la populace ne pense pas à leur demander compte de leur existence légale; s'ils ont quelque chose à craindre, c'est la disgrâce ministérielle. Mais combien d'entre eux ont le courage de s'y exposer? Les portraits des conseillers de la couronne qui ont osé braver la défaveur des rois en s'opposant à des actes iniques, en refusant leur appui à des mesures funestes à la liberté, seraient de mise au Louvre; c'étaient là les modèles qu'il fallait proposer à un corps dont bien des gens honorables sans doute font partie, mais où tant de courtisans ont trouvé le prix de leur honteuse complaisance en faveur de la tyrannie; la vue des vrais amis de nos souverains, qui eurent le courage de déplaire à leurs maîtres pour les sauver de leurs propres folies, serait peut-être d'un heureux effet sur MM. Delavau et Franchet. Bien on aurait fait de

couvrir de leurs effigies (non pas de celles de MM. Franchet et Delavau; on m'entend) les murs des quatre salles; il est vrai que le nombre en est si petit, qu'il aurait fallu peindre les mêmes plus d'une fois.

Que viennent faire, au Conseil-d'Etat, Auguste pardonnant Cinna et Maxime, et Marc-Aurèle faisant grâce aux rebelles de ses provinces asiatiques? Il faut bien avoir la manie des Romains pour les amener là! Je ne me suis pas étonné de rencontrer *la théologie* dans le local où seront agitées tant de questions politiques qui, en dernière analyse, sont maintenant des questions religieuses; car l'Église y est intéressée, et beaucoup plus qu'elle ne devrait l'être assurément; le droit canon a repris le rang qu'il avait dans les sciences aux quatorzième et quinzième siècles, on restaure chaque jour sa gloire éclipsée en 89, et si (ce qu'à Dieu ne plaise) les choses vont du train dont nous les voyons aller, il faudra être clerc et tonsuré pour avoir les charges importantes de l'Etat; déjà il est besoin d'être jésuite. *L'histoire* devait avoir accès au Conseil, mais on a craint qu'elle ne devînt importune, et on a eu soin de la jeter dans l'ombre, tandis qu'on exposait *la théologie* au grand jour. L'histoire pour-

rait engager sa voisine à être plus modeste.

Mazarin mourant, et saint Louis refusant l'ordre de chevalerie à l'assassin du sultan Moadan, me paraissent également déplacés où on les a mis. Pourquoi trouvé-je aussi près d'eux le consul Boëtius, et saint Louis rendant la justice à Vincennes? Je crois qu'en ordonnant les travaux, on aurait dû désigner aux artistes des sujets qui fussent un peu plus en rapport d'intérêt et de situation avec le lieu auquel on les destinait; dans l'ornement du *Musée Charles X*, les peintres ont mieux compris leur mission. Il ne faut pas chercher d'analogie entre les peintures du Conseil-d'Etat et la destination des salles; ne reprochons donc point à M. Vernet son *Philippe-Auguste* et son *Mazarin* à M. Schnetz; voyons les sujets comme faits indépendans des localités, et si les ouvrages sont bons, soyons assez contens. Figurons-nous que nous nous promenons dans une galerie où le hasard, le caprice ou le goût d'un prince a réuni des tableaux de toutes les dimensions, de tous les styles et de moralités différentes.

..... Un autel a été dressé sur une éminence, à l'ombre d'un vaste chêne; l'office divin vient d'y être célébré; on a demandé au ciel la victoire. L'ennemi est redoutable; deux cent mille hommes

sont rangés sous les ordres de Jean, du comte de Flandre et de l'empereur, conquérans déjà d'une partie de la France. C'est le royaume qui va se jouer dans la partie que Philippe engage, témérairement peut-être, mais avec une de ces résolutions qui peuvent passer pour un trait de génie. Quelques murmures se sont élevés dans les rangs de l'armée que l'évêque de Senlis a mise en bataille; le roi convoque alors les chefs des troupes, dépose la couronne sur l'autel, et déclare qu'il est prêt à abdiquer le suprême pouvoir et le commandement militaire en faveur de celui de ses officiers qui se croira digne de ce double honneur. Cette généreuse proposition, que je ne voudrais conseiller à aucun des princes de l'Europe de faire aujourd'hui, est accueillie par de nouveaux sermens de foi et hommage; les guerriers, transportés d'admiration, s'écrient d'une commune voix: « Sois général et roi, toi qui es notre glorieux maître! » Et ils baissent leurs épées, et ils agitent en l'air leurs drapeaux et leurs bannières. C'est ce moment que M. Horace a reproduit avec une facilité qu'on a bien injustement reprise. Tout est clair dans sa composition, et ses critiques auraient voulu probablement qu'il y eût un peu plus de confusion; ils trouvent la toile trop vide, comme si le drame

y manquait ! J'avoue que les deux groupes, liés davantage, auraient présenté un tout plus complet ; une figure placée entre la mule du second évêque et le premier des soldats qui sont sur la plate-forme, aurait suffi pour réunir plus intimement les masses animées du tableau ; mais l'absence de ce point de liaison n'est pas un si grand défaut qu'il faille en blâmer l'auteur. Philippe-Auguste n'a pas assez de valeur dans l'ensemble. Ses formes sont un peu grêles, et le paraissent d'autant plus qu'il est dans un parti de demi-teinte ; c'est là, selon moi, la seule faute dont M. Horace ait à se repentir ; encore n'est-il pas impossible qu'il ait de fort bonnes raisons à donner pour justifier les proportions de son héros. Je ne sais si Philippe II était petit et mince ; mais enfin, en ces temps où la force et la beauté donnaient des droits aux respects des peuples, ce ne fut pas lui qui reçut le surnom de *Bel ;* le peintre a donc su le représenter comme il l'a fait. Il aurait donné plus de caractère à ce personnage principal en ajoutant à sa taille, en prononçant plus fortement les traits de son visage ; mais ce que M. Vernet paraît redouter surtout, c'est de tomber dans les conventions de ce qu'on appelle le style historique, et pour se garantir de cette exagération, il est peut-

être resté au-dessous de l'effet qu'il voulait produire. Les deux évêques, montés sur des mules qui, placées à gauche de l'autel, font face au spectateur, sont ce qu'il y a de faible dans l'ouvrage ; ils ne sont pas d'un ton assez solide ; c'est cependant un détail dont je regretterais l'absence ; ils sont vrais dans l'action où ils marquent les mœurs du temps. Un d'eux est armé d'une lourde massue de fer pour assommer les ennemis ; c'est celui qui disait que l'Eglise ayant horreur du sang, il ne pouvait se servir d'une arme tranchante pour combattre les Impériaux. Admirable capitulation de conscience ! Elle avait du moins quelque chose d'héroïque ; les jésuites n'interprètent pas les lois et les décisions des conciles dans un intérêt aussi noble. Le fauconnier et le valet des chiens qui, avec l'évêque officiant, deux moines, le palefrenier du roi, et son cheval, composent le groupe à droite sur le premier plan, sont aussi des détails de mœurs que les classiques ont fort désapprouvés, mais qu'en général on estime beaucoup et avec raison. C'est là surtout que le talent d'exécution de M. Horace Vernet se montre dans toute sa puissance. Le fauconnier est d'une très-belle couleur ; le piqueur rappelle par le ton, la touche et le style élégant avec naïveté, les ouvrages de certains maî-

tres célèbres de l'école vénitienne; la fermeté, l'éclat qu'on admire dans ces deux figures, se retrouvent dans le chef qui gravit, au galop de son cheval, le monticule au haut duquel est Philippe, et dans les deux chevaliers qui commencent le groupe de gauche. Le jeune baron à la dalmatique verte, les écuyers qui sont derrière le châtelain au guidon rouge, sont des figures charmantes de couleur et de caractère. Un acteur original de cette scène, c'est celui qui, à cheval, au second plan, agite avec enthousiasme sa bannière qu'il tient des deux mains. M. Vernet a prouvé dans ce tableau que le talent s'arrange de toutes les difficultés et sait les faire tourner à son profit. Les costumes militaires et la coiffure du XIIIme siècle n'étaient pas très-gracieux; un homme bardé de fer et le chef couronné de cheveux courts sur le front, longs par derrière et coupés en angle droit aux faces, est un sujet peu agréable pour le pinceau; M. Vernet s'en est emparé, et il en a tiré un parti charmant. Presque tous les personnages ont de l'élégance et aucun n'est raide. Celui qui, sur le devant, incline respectueusement son corps et son épée devant le roi de France, tout couvert qu'il soit des mailles de sa cotte, est libre de ses mouvemens comme s'il était seulement vêtu

de drap ou de velours, et pourtant son armure a la solidité du fer. Les chevaux sont traités de main de maître; j'aime surtout le rouge dont on a blâmé la pose qui me paraît toute simple. Le plan coupé qu'on a critiqué dans la composition des lignes du tableau, est très-bien expliqué par le lieu de la scène. Il est une foule de jolies choses dans cette grande page, que je ne pourrais indiquer qu'en développant beaucoup cette analyse, et je dois me résumer : l'ouvrage de M. Horace mérite tous les éloges dont il a été l'objet; c'est un fort bon ensemble, riche de beaux détails, qui prouve l'artiste de goût, le peintre consciencieux, le coloriste brillant [1], l'habile homme enfin.

M. BOUILLON.

Clémence d'Auguste envers Cinna.

Ce tableau est bien faible; un homme d'esprit disait en le voyant : « C'est une scène de Corneille jouée par les *doublures* de la Comédie-Française. » L'entente de la composition est raisonnable, mais

[1] J'ai entendu dire que le ton local de *Philippe-Auguste* manque de solidité et que la couleur de ce morceau n'est pas assez historique; je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans cette observation.

le style, mais le coloris, mais l'ajustement des figures, mais l'expression!... M. Bouillon a soigné l'exécution de son ouvrage comme M. Campenon soigne ses vers; il est classique à la façon du successeur de Delille à l'Académie.

M. GUILLEMOT.

Clémence de Marc-Aurèle.

Quelques provinces d'Asie, soumises au joug romain, s'étant révoltées contre l'autorité de Marc-Aurèle, celui-ci fit traduire les principaux moteurs de la rébellion à son tribunal auguste. Les coupables attendaient la mort; mais l'empereur, pensant qu'il s'attacherait, par la clémence, des peuples conquis, qu'il réduirait peut-être au désespoir par des rigueurs, ordonna qu'on lui apportât toutes les preuves de la conspiration, les fit brûler, et renvoya absous ses sujets reconnaissans. Trajan en avait usé ainsi dans une circonstance différente; Napoléon les imita tous deux en Prusse; les ministres de Louis XVIII répudièrent ces souvenirs historiques, et des têtes roulèrent sur l'échafaud. S'il est au conseil-d'Etat quelques anciens courtisans de 1816, les tableaux

de MM. Guillemot et Bouillon leur seront un reproche de tous les jours ; et sous ce point de vue, quel que soit d'ailleurs leur mérite, ils auront une sorte d'utilité ; ce sera le remords poursuivant la conscience.

L'ouvrage de M. Guillemot est sagement conçu, mais, selon bien des gens, d'une manière un peu commune ; la couleur en est froide et monotone. On y remarque encore plus l'absence de grandes qualités que la choquante apparence de grands défauts. L'auteur a beaucoup mieux réussi dans le *Marc-Aurèle* que dans le *Combat d'Hercule et de Mars sur le corps de Cycnus*, et surtout dans *Acis et Galathée* et dans *Mars et Vénus*. Ces deux derniers tableaux sont du plus mauvais goût ; on dirait un héritage de quelque peintre de 1760. Quant au combat d'Hercule et de Mars, il y a des parties d'étude estimables ; mais l'ensemble est d'une froideur insupportable. Ce sont des académies arrangées pour le théâtre, et qui fourniraient un tableau final de mélodrame ou d'opéra. Les deux meilleures figures du tableau de Marc-Aurèle sont celles des conspirateurs placés à la droite du trône de l'empereur ; pour l'homme au manteau lilas si durement plissé, il est fort médiocre. Le bras gauche du licteur qui

anéantit les témoignages de la conjuration, et la tête de l'Asiatique à genoux, le plus près du cadre à droite, sont des détails estimables. M. Guillemot a une revanche à prendre ; je souhaite qu'il gagne en 1830 autant qu'il a perdu en 1827, et qu'il oublie l'auteur d'*Acis* et de *Vénus* pour se rappeler celui du *Christ descendu de la croix*[1].

M. HESSE JEUNE.

L'Histoire. — La Théologie.

Je ne puis juger le premier de ces deux tableaux que par analogie ; je ne l'ai pas vu du tout. Appliqué à un trumeau très-étroit qui sépare deux fenêtres, il est caché dans une ombre d'autant moins pénétrable que les rayons de la lumière, venant des deux côtés par un angle de vingt degrés environ, se réunissent à peu près à trois pieds de la surface de la toile et en interdisent l'approche au regard. Je suis donc induit à penser que la figure de l'*Histoire* n'est pas moins bonne que celle de la *Théologie ;* qu'elle est d'un style

[1] Exposé au Louvre en 1817 ; maintenant à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. C'est un tableau qui promettait un peintre distingué.

aussi sévère, d'une touche aussi ferme et d'un ton aussi vigoureux; je pense qu'elle est également un peu trop noire. Je crois que l'*Histoire* est représentée de profil; c'est une idée spirituelle du peintre. Dans le palais des rois et de leurs conseillers, si l'*Histoire* se présentait de face au maître des cérémonies, ce gentilhomme ferait jeter à la porte la malavisée, se réclamât-elle même du nom du P. Lobineau. Elle n'a jamais audience comme la Flatterie; celle-ci, c'est dans ses deux yeux qu'on aime à lire : de l'autre, à peine souffre-t-on la silhouette. M. Hesse a posé la *Théologie* dans l'attitude de la méditation; elle a l'air de s'interroger sur le principe de Dieu,

Triple unité que peint un triangle éternel.

Cette figure est bien dessinée, bien peinte, bien drapée et conçue assez poétiquement. Il y a de belles qualités dans cet ouvrage, et on les retrouve dans un tableau que M. le préfet de la Seine destine sans doute à la Sorbonne. Ce sujet est la *Présentation des Étudians en théologie, par Robert Sorbon, au roi saint Louis en* 1256. Si les figures du second plan n'étaient pas aussi *faites* que celles du premier et n'avaient pas la

même valeur de ton, quelque singulière que soit la composition de cette scène, où un escalier étage les acteurs sans profit pour l'effet pittoresque, il y aurait peu de reproches à faire à l'ouvrage de M. Hesse. A considérer chacune des figures en particulier, elles sont toutes fort estimables; celle de la reine est charmante. Peut-être qu'il y a de la sécheresse dans l'harmonie générale et un manque d'art dans la disposition des groupes; en somme cependant, la *Fondation du Collége de Sorbonne* est une production très-recommandable, et qui fait bien présumer de l'avenir de M. Hesse.

M. DUBUFE.

La France, l'Italie, la Grèce et l'Égypte. (*Dessus de porte*).

Il y aurait de l'injustice à dire que ces quatre figures sont mauvaises; il y aurait plus que de la bienveillance à dire qu'elles sont bonnes. Elles manquent de caractère, de noblesse, de couleur, de fermeté, mais elles n'ont rien de trop déplaisant. C'est de la peinture qui aurait paru sévère au temps de Boucher, mais qui, après le siècle de David, paraît molle et vulgaire. Le style de

M. Dubufe tient beaucoup à celui que le régénérateur de l'école française appelait *le style soufflé*.

M. GASSIES.

Douze figures imitant le marbre. — Les Génies des Sciences, des Arts, de l'Agriculture et du Commerce. — Figures allégoriques de la Paix, de la Force et de la Loi. — La Mort du président Brisson.

MM. Meynier et Abel de Pujol ont donné, dans la décoration de la Bourse de Paris, des modèles de la peinture monochrome ; M. Gosse, au *Musée Charles X*, a fait un grand nombre de grisailles remarquables par le relief et la parfaite imitation de la pierre ou du gypse moulé ; M. Gassies a été moins heureux ici ; ses figures devant imiter le marbre sont molles d'exécution, et, quant à leur style, elles procèdent un peu trop du goût de la sculpture du XVIIIe siècle. Les génies et les figures allégoriques coloriés sont également faibles de ton et de dessin ; ce n'est pas là qu'on retrouve le talent de l'auteur ; il est tout entier dans *la Mort du président Brisson ;* peut-être même dans ce tableau la fermeté de coloris va-t-elle jusqu'au noir. La scène qu'avait à rendre

M. Gassies est celle où le président Barnabé Brisson, condamné à mort par les Seize, est arrêté, conduit au Petit-Châtelet, et pendu dans la salle où sa sentence vient de lui être lue. Au dernier plan de sa composition, M. Gassies a placé des hommes du peuple préparant la corde à laquelle va être accroché le président, contraint par la violence de se tenir à genoux, pendant qu'on lui donne lecture de l'arrêt de ses juges; sur le devant est un des officiers de Mayenne. Ce personnage est un peu important et l'emporte trop sur Brisson; cependant l'arrangement des acteurs est naturel; l'événement a pu se passer comme l'a supposé l'artiste, et il ne faut point chicaner sur la violation d'un principe auquel d'ailleurs je tiens fort peu, surtout quand le drame n'en souffre pas. Un classique se fâcherait en trois pages; je suis, pour moi, plus accommodant. L'expression du président est bonne, il brave ses ennemis, mais sans rodomontade; il attend le martyre sans protester contre le droit de ses bourreaux; le fanatisme du devoir le soutient sans l'exalter; injures, sévices, railleries, il endurera tout; la vue du supplice ne l'effraiera point, et sa constance fera pâlir l'envoyé de l'Hôtel-de-Ville venu pour insulter à ses derniers momens. Cette figure, bien

conçue, est d'une exécution satisfaisante; celle de l'officier assis me plaît moins; elle est, ce me semble, molle de caractère et lourde de dessin. On ne peut pas juger de l'effet d'un tableau qui a le désavantage d'être placé à contre-jour; je crois cependant pouvoir assurer que celui-ci a l'énergie qui convient au sujet.

M. ROUGET.

Saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Le vassal du comte d'Anjou aura raison de son tyran; Louis a cité à son tribunal le prince qui a abusé du pouvoir pour commettre une injustice; il a entendu le bourgeois que le frère du roi avait cru pouvoir outrager impunément, et il prononce un de ces sages arrêts qui ont recommandé au souvenir du peuple un nom que l'Eglise a gravé dans ses légendes, et que les philosophes ont inscrit parmi ceux des hommes qui, dans les siècles de barbarie, ont été le plus ardens au bien. Le tableau de M. Rouget n'a aucun défaut choquant; il est remarquable par de très-bonnes qualités; il est, si je puis hasarder la comparaison, comme ces personnes timides qui s'effa-

çant dans un salon devant des gens très-inférieurs à elles, n'ont pas l'art de commander l'attention. Un peu plus de piquant dans l'effet aurait appelé le public; alors chacun aurait vu par combien de choses estimables peut valoir cet ouvrage; on aurait apprécié cette couleur vraie, cette touche sage et juste, ce ton harmonieux et fin, ce dessin correct; on aurait loué ce groupe des femmes si jolies et dont le temps consacrera le mérite; enfin on aurait été équitable pour une production du genre admiratif, où il y a beaucoup de vrai talent. M. Rouget est un des conservateurs des traditions classiques; mais ce n'est point par système qu'il lutte contre le romantisme, c'est par conviction, peut-être aussi par amitié et par reconnaissance pour David. Il a fait un tableau qui aurait eu certainement un grand succès au Salon de 1808 et qui l'aurait mérité; cette année, les seuls amateurs, que le combat des écoles intéresse, l'ont examiné; c'est un *Amour intercédant pour Psyché auprès de Vénus*. Les ultra-romantiques n'ont rien voulu accorder à ce morceau qui est froid comme une page de Fontanes, mais qui n'est pas moins pur; ceux des classiques que la sévérité et l'élévation du style touchent avant toute autre chose et qui pensent

qu'on doit peindre plutôt d'après l'antique que d'après la nature, ont trouvé cela trop naïf. En rendant justice à ce tableau, qui n'a peut-être que le tort d'arriver vingt ans trop tard, j'avouerai qu'il ne sympathise guère à mon goût. La Vénus est gracieuse, d'un joli dessin, d'un coloris aimable, mais elle fait partie d'un ensemble qui ne frappe point mon imagination de grandeur et de poésie.

M. GUILLON-LETHIERE.

Héroïque fermeté de saint Louis.

Le prisonnier de Damiette, menacé par l'émir Octaï à qui il a refusé de vendre l'ordre de chevalerie, au prix de la liberté et d'une couronne, défie le sabre de l'assassin de Moadan. Etonné de cette courageuse résistance, l'émir regarde le roi français, et demeure partagé entre le sentiment de l'admiration et le féroce désir de punir un refus qui l'offense. Cette action est assez bien rendue ; le tableau plairait davantage, si le ton local en était moins rouge-brun.

M. P. DELAROCHE.

Mort du président Duranti.

Voilà, sans conteste, le meilleur ouvrage de son auteur, le plus bel ornement des salles du Conseil-d'Etat, un des plus admirables tableaux de l'exposition de 1827, et une des productions les plus complètes de l'école française, depuis la régénération. Après cet éloge, que je crois sincère, je pourrais me dispenser d'analyser les beautés de ce chef-d'œuvre, mais je ne me suis jamais privé volontiers d'un plaisir. L'entente de la composition est excellente; Duranti, sa femme et ses enfans, poursuivis par le peuple de Toulouse, ému par la nouvelle de la mort du duc de Guise, ont cherché un asile dans un couvent; un des parloirs a reçu les fugitifs, qui sont bientôt découverts par les ligueurs. La populace fait irruption dans le monastère et arrive à la chambre où Duranti, assis auprès d'une table sur laquelle est un crucifix, offre à Dieu et au roi le sacrifice de sa vie. Tranquille, il voit venir l'instant fatal; les prêtres luttent contre le peuple qu'ils retiennent un moment; la femme du président s'est

jetée aux genoux de son époux, qu'elle embrasse pour la dernière fois; l'aîné de ses enfans supplie les meurtriers d'épargner un père; Duranti regarde l'assassin qui le menace; il étend le bras pour prendre son mortier et s'en couvrir comme s'il allait condamner ces pervers. La disposition de ce tableau est admirable, à cela près d'un défaut assez sensible : le point de vue perspectif est trop haut, et les figures semblent être placées sur un plan incliné. L'exécution matérielle de cette scène est digne des plus grands éloges; il y a là une conscience de peinture qu'on ne trouve guère que chez les maîtres des beaux temps de l'école italienne. Le dessin est soutenu, le style noble, sans affectation et sans raideur, le coloris sévère et riche à la fois. La tête de Duranti est d'un fort beau caractère; le marmot tenu par la mère, réfugiée sur le sein du président, est charmant; le mouvement, et je puis dire l'expression de la femme, quoique je ne voie pas sa figure, sont pathétiques au dernier point; la tête du moine qui retient le bras de l'assassin, et celle du ligueur plus rapproché de Duranti, sont d'une couleur et d'un sentiment extraordinaires : j'y retrouve la vigueur du pinceau de Titien et le ton familier à Rembrand. L'enfant suppliant est très-

expressif, mais n'est pas d'une silhouette heureuse; la forme de son vêtement et sa pose lui donnent un peu l'air de Polichinelle; les étoffes et les autres accessoires sont touchés grassement et avec fermeté : pour tout dire en peu de mots, l'ouvrage est dans les plus belles conditions de la peinture historique, telle que les gens de goût l'aiment aujourd'hui; le drame, les mœurs, les costumes, la forme et la couleur, se réunissent pour faire de cette page une chose excellente. *La mort de Duranti*, par M. Delaroche, avance plus la cause du romantisme que les exagérations et les malheurs de quelques-uns de nos gothiques n'ont pu la reculer.

M. SCHNETZ.

Le consul Boëtius. — La mort de Mazarin.

Ces deux tableaux sont mal placés; on aurait pu destiner aux cadres qu'ils occupent, des productions médiocres, dont malheureusement le Conseil-d'Etat ne manque pas. C'est au grand jour qu'il faudrait voir ces ouvrages qui paraissent noirs; ils ne sont en effet que solides. J'ai eu le plaisir de les examiner avant qu'ils fussent

en place et rognés (car on les a rognés, l'artiste ayant oublié les limites qui lui avaient été imposées), et je puis dire qu'ils sont à peine reconnaissables, du moins pour le ton. *La mort de Mazarin*, surtout, a des oppositions de finesse et de vigueur qu'on ne peut pas apprécier dans l'état des choses. L'épisode du prisonnier embrassé par son enfant au travers des grilles de la prison, m'a bien l'air d'une scène d'après nature, que l'auteur a ornée d'un nom historique pour avoir le droit d'en remplir une grande toile. M. Schnetz aura vu quelque captif, visité par sa femme, son fils, son chien et une vieille amie, et il aura conçu l'idée d'un morceau de genre [1]; mais forcé par la nécessité d'exécuter promptement le tableau qui lui était commandé pour le Conseil-d'État, il aura, sans rien changer à ses dispositions, grandi ses figures et fait un *Consul Boëtius* de ce qui n'était d'abord qu'un brigand ou un condamné correctionnel. De là un peu d'indigence dans la composition ; cette femme, vue par

[1] M. Larivière, jeune pensionnaire de France à Rome, a fait un *Prisonnier au Capitole visité par sa famille.* Ce tableau, qui annonce du talent, est dans les mêmes données que celui de M. Schnetz. M. Larivière a eu raison de restreindre son idée aux proportions d'un ouvrage de chevalet.

derrière, montée sur un morceau de banc ou de roc, tenant à bras tendu son enfant, pour qu'il atteigne, avec ses lèvres et ses petites mains, la tête du vieillard, qui vient recevoir l'adieu de tout ce qui lui est cher; cette femme, dis-je, n'est pas un bon détail de peinture historique; réduite au tiers de ses proportions, elle eût été charmante. Le personnage du tableau qui intéresse le plus, c'est la vieille négresse toute en larmes; elle avait apporté de la nourriture au prisonnier, dont elle espérait encore de voir la prison s'ouvrir, mais elle vient d'apprendre que le jour du supplice est arrivé; abattue par cette nouvelle, elle est tombée au pied de la tour, où elle donne un libre cours à ses pleurs. Sous le rapport de l'expression, comme sous tous les autres rapports qui peuvent recommander une figure d'étude, la négresse dont je parle est très-bien. Dans le reste du tableau, on trouve la plupart des belles qualités que j'ai louées en M. Schnetz; on y remarque aussi un peu de cette dureté que les artistes lui reprochent. Mazarin, mourant et présentant Colbert à Louis XIV, est une œuvre fort remarquable; c'est de la figure du cardinal qu'elle tire tout son prix, car le Louis XIV est médiocre, et peut être mieux. Le Colbert n'est

pas très-bien. La tête et les mains du moribond sont admirables ; sa pose est parfaite, de naturel et de simplicité. Quant à l'exécution de cette partie principale du tableau, elle est irréprochable ; le coloris en est brillant, et l'effet d'une vérité merveilleuse : je sais que des peintres disent qu'il est facile d'arriver à cela, je n'en crois rien, quant à moi, car je vois fort peu de ces peintres y réussir. Le cardinal tout seul serait une chose sublime ; je ferais bon marché du Colbert et du jeune roi, que M. Caminade achèterait bien cher. Ils me gâtent l'ouvrage de M. Schnetz, et ils m'arrangeraient bien dans l'œuvre de l'auteur froid que je viens de nommer.

M. THOMAS.

Les Barricades. — Les Seize au Parlement.

« Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra pas six pieds de terre. » Ce mot, que parodia l'abbé Maury, en répondant à des furieux qui voulaient le pendre à une lanterne : « Quand j'y serai, y verrez-vous plus clair ? » ce mot témoigne de la présence d'esprit du président Molé. Ce courageux magistrat, étant parvenu, à la tête du

parlement, jusqu'à la troisième barricade que les bourgeois défendaient, fut assailli par le peuple, outragé, menacé par le capitaine du quartier, qui appliqua le bout d'un pistolet sur sa poitrine dans l'espoir de l'effrayer et de lui faire rebrousser chemin; l'effervescence était à son comble; le calme du président imposa à la multitude. M. Thomas, dont les compositions sont toujours bien entendues, a rendu convenablement cet épisode des troubles de la Ligue. Molé a du calme et de la dignité; je suis fâché que les têtes du capitaine et d'une femme qui injurie le président ne soient pas d'un meilleur caractère. Les costumes sont bien observés; la couleur du tableau manque de cette solidité qui rend si digne d'estime la *Mort de Duranti*. *Les Seize au Parlement* furent exposés en 1824, et jugés moins favorablement alors que cette année; j'eus occasion de dire mon sentiment sur ce morceau [1], que l'auteur a retouché pour le mettre en harmonie avec celui qui lui fait

[1] Voir *l'Artiste et le Philosophe*, dialogues sur le Salon de 1824. Paris, chez Ponthieu. Le dessin des *Seize au Parlement* est un des ornemens de ce volume, qui a dû son succès en grande partie aux charmans croquis dont quelques artistes eurent la bonté de l'enrichir. Ce dessin est exécuté avec tout cet esprit que M. Thomas met aux choses qu'il fait, et qui donne un prix si réel aux petits tableaux lithographiés publiés, avec beaucoup de succès, sous le titre d'*un An*

pendant. M. Thomas s'est montré plus coloriste dans son *Ecce Homo* que dans ses deux tableaux du Conseil-d'État; le ton de cette demi-figure du Christ est assez riche et vigoureux; les pectoraux et les bras de l'homme-Dieu sont largement traités. Si la tête ne paraissait un peu petite, il n'y aurait que des éloges à donner à une production qui fera un fort bon effet dans une sacristie, si on l'accroche à la hauteur de douze pieds environ. — M. Thomas est un des fondateurs de la colonie d'artistes établie au nouveau quartier Saint-Georges, et qui est comme un faubourg de la *Nouvelle Athènes*; sa maison atteste le bon goût de l'artiste; on dirait une de ces habitations délicieuses, célébrées par Horace. Son *triclinium* aurait fait envie à Scaurus lui-même; revêtu d'un stuc blanc, il est orné de peintures charmantes. Plusieurs des amis de M. Thomas se sont réunis pour exécuter une dizaine de figures gracieuses qui produisent un effet des plus agréables; quel banquier ne paierait bien cher une semblable décoration? Munich louera son talent à Séjan ou à Crésus; Horace Vernet, Co-

à Rome. La ville du pape revit tout entière dans ces esquisses piquantes et naïves des us et coutumes du peuple le plus pittoresque du monde.

gniet, Alaux, Vinchon, Picot, se refuseraient à décorer le palais d'un ministre, et ils embelliront la maison d'un ami! Il est donc encore des jouissances que la fortune ne peut procurer!

M. BLONDEL.

La France, au milieu des rois législateurs et des jurisconsultes français, reçoit la Charte constitutionnelle. (*Plafond.*) — Louis-le-Gros donnant les premières chartes des communes. — Saint Louis donnant la pragmatique sanction. — Louis XVIII maintenant la liberté des cultes. — Création du conseil d'État par Louis XIV. — Affranchissement des serfs par Louis-le-Gros. — Création des Chambres par Louis XVIII. — Installation du Parlement par saint Louis. — Création de la Cour des comptes par Philippe-le-Bel. (*Bas-reliefs des voussures.*) — Le Génie des lois montrant la Charte à l'Espérance et à la Foi. — L'Abondance, la Piété, la Fidélité, la Charité. (*Voussures.*) — Armes de France groupées avec huit figures allégoriques : Mars, Neptune, Vulcain, Hercule, la Constance, Mercure, Apollon et le Silence. (*Angles des voussures.*) — Lycurgue, Solon, Numa, Moïse. (*Dessus de porte.*)

Le catalogue qu'on vient de lire des sujets traités par M. Blondel, dans le plafond de la seconde salle, donne une idée de l'importance de ce grand travail, un des plus beaux qu'on ait faits en France, où la peinture monumentale et d'ornement compte déjà de précieux chefs-d'œuvre.

La conception de cet ouvrage est très-heureuse, les détails en sont ingénieux. Rien n'annonce ici l'esprit de servilisme; les sentimens les plus honorables ont inspiré l'auteur, empressé de rendre hommage à toutes les institutions (le Conseil-d'État devait être pourtant excepté) qui ont contribué au bonheur des Français ou qui leur assurent un avenir de paix et de liberté. Au lieu de M. Blondel, figurez-vous un peintre jésuite (il y en a peu, bien peu, à la vérité), et voyez ce qui, dans le tableau principal du plafond, aurait remplacé Louis XVIII et la Charte. Il nous aurait donné Louis XIV révoquant l'édit de Nantes; la figure de la Prudence, qui fait une allusion fine à la situation où se trouvaient les Bourbons remettant le pied sur le sol de la France, que la république et l'empire avaient semée d'idées nouvelles, cette figure aurait fait place à une Maintenon; celle de la Justice à une effigie du confesseur que le roi tenait de la compagnie de Jésus. M. Blondel a représenté la déesse de la Sagesse, présentant l'olivier de paix, et protégeant la Charte, qu'elle a inspirée avec la Justice et la Prudence politique; le peintre selon Ignace aurait montré l'Eglise armée en guerre, et menaçant d'une épée flamboyante l'Hérésie fugitive. Où est la loi que M. Blondel

a donnée pour soutien à des tables sur lesquelles on lit : *In legibus salus*, vous trouveriez le Pouvoir absolu, tenant des fers et un bâillon. Au livre des Codes, sur lequel M. Blondel a endormi un enfant [1], serait substituée la Loi du sacrilége, sur laquelle ronflerait le génie du parti prêtre. Toutes les figures accessoires seraient autres, bien entendu ; Charles IX remplacerait Henri IV ; saint François-Xavier brillerait à la place de saint Louis ; François Ier déplacerait Louis-le-Gros ; Richelieu et M. de Peyronnet, Sully et d'Aguesseau ; M. de Bonald, Montesquieu ; M. de Latil, l'abbé Suger ; Maupeou, Colbert ; le Père Ronsin, Lamoignon de Malesherbes ; M. de Villèle, l'Hôpital, etc., etc. Louis XIV seul resterait dans cette apothéose de l'absolutisme, où l'adroit peintre de Mont-Rouge aurait trouvé moyen de mettre au-dessus des Tuileries le château du roi d'Espagne, et un peu plus haut la demeure royale de la veuve de Jean de Portugal, l'heureuse mère de Miguel. Vous pensez bien qu'aucun des tableaux complémentaires ne resterait tel qu'il est. La Charité,

[1] On a remarqué avec raison que cet enfant endormi sur les Codes personnifie une idée trop douce au pouvoir. La sécurité pour les citoyens n'est pas le sommeil sur les lois, mais au contraire la vigilance pour leur maintien, leur exécution et leur interprétation équitable.

représentée par M. Blondel suivant les traditions anciennes, serait habillée en moine, distribuant des aumônes à la porte de son couvent, comme au bon temps; l'Abondance ne serait pas montrée donnant ce qu'elle a; sous le costume d'un pourvoyeur de monastère, elle serait occupée à recevoir de tous côtés, et à empiler les écus du trésor national, que les bonnes ames du pouvoir lui offriraient à genoux. La Piété et la Fidélité auraient de bien autres attributs; grasses et vermeilles, l'artiste aurait pendu à leur ceinture des disciplines neuves et artistement usées. Quant au Génie des lois, qui montre, chez M. Blondel, la Charte, à la Foi et à l'Espérance... impitoyablement effacé! le Génie de la Ruse, montrant à la Bigotterie et au Fanatisme le code Loyoliste, aurait pris sa place. Je n'ai pas besoin de vous dire que de l'installation des parlemens, de la création des Chambres, de la création de la Cour des comptes, de l'affranchissement des serfs, du don des chartes et surtout du maintien de la liberté des cultes, le peintre de Mont-Rouge se serait gardé comme de la peste, de la fièvre jaune et du protestantisme; ce sont sujets irréligieux, impolitiques, immoraux, auxquels ne peut toucher un homme bien pensant. Pour dessus de portes,

au lieu de Numa, de Lycurgue, de Solon et de Moïse, tous gens pour qui nos révérends Pères ont peu de respect, vous admireriez Clément XIV, brûlant comme un impie dans un brasier d'enfer, Pie VII, radieux dans une gloire [1], Jacques II et le pieux Louis XI. — En disant ce qu'un autre aurait fait, j'ai dit comment M. Blondel a conçu le plafond qui couronne la seconde salle du Conseil-d'Etat; l'ensemble de sa composition, où le positif et l'idéal, le réel et l'allégorie, se marient sans effort, est noble et imposant; le mot *lex* (la loi), inscrit en gros caractères aux deux extrémités du tableau principal, sur la soffite, est le programme laconique de cette vaste représentation, où une idée sage est développée avec beaucoup de talent. M. Blondel n'a pas reculé devant les difficultés dans lesquelles plusieurs de ses confrères n'ont pas voulu s'engager, il a fait un plafond à la *parmesane;* les dispositions en sont assez élégantes, il y a un balancement de lignes qui plaît. Les figures, vues en l'air par

[1] Un pape nous abolit,
Il mourut dans les coliques;
Un pape nous rétablit,
Nous en ferons des reliques.
DE BÉRANGER.

une ouverture dont le cadre borne l'espace, sont la plupart dans des raccourcis très-bien sentis. Les figures de Louis XIV et de Louis XVIII, assises, l'une sur un nuage, l'autre sur un trône, ne manquent pas de grâce, bien qu'elles se présentent au spectateur par les genoux, et que les têtes en soient sur un plan plus reculé que celui des jambes. Le style de ce plafond et des tableaux des voussures est élevé, mais peut-être aussi y trouve-t-on plus de convention que de nature; le ton général est solide; M. Blondel s'est montré plus coloriste dans cet ouvrage qu'il ne le fut jusqu'alors; sa figure du Génie des lois, et plusieurs des grandes académies qui se groupent aux coins de la salle, portent témoignage en faveur de cet éloge. A propos de ces académies, je demanderai à M. Blondel pourquoi, dans les accessoires allégoriques, il a placé le *Silence* auprès des armes royales? Qu'il leur ait donné pour supports la Guerre, la Navigation, l'Industrie, le Commerce, les Arts, la Force légale, la Constance, je le conçois à merveille, mais le Silence! C'est la Censure, et la Censure, ennemie de la liberté, est ennemie aussi du trône; déjà elle lui a fait bien du mal. S'il en est temps encore, je conseille à M. Blondel de remplacer le Silence par la Loyauté.

M. DROLLING.

La Loi descend sur la terre ; elle y établit son empire et y répand ses bienfaits. (*Plafond.*)

La composition de M. Drolling rappelle un peu *le Départ du Soleil ;* elle est tout-à-fait dans le sentiment classique. L'exécution n'est pas aussi bonne que le nom de l'auteur pourrait le faire croire ; toutes les figures semblent jetées dans un moule unique ; c'est le même caractère et le même type, c'est aussi la même couleur. Il y a pourtant de fort bonnes choses dans cet ouvrage, qu'en somme je n'aime guère. La figure de l'Égalité, par exemple, est charmante ; M. Drolling en a caché les traits ; est-ce pour la raison qui avait forcé un peintre de l'antiquité à voiler la tête d'Agamemnon ? Je ne le pense pas. Cependant, si M. Drolling était embarrassé pour inventer une expression, s'il craignait de s'en rapporter aux hommes de cinquante ans, qui ont vu l'Égalité en 93, et qui l'ont trouvée si laide, parce qu'elle était sortie de ses habitudes douces et sages, que ne consultait-il un Américain ? Le Mercure, qui suit le char de la Loi, n'est pas d'un bon effet ; le

Génie qui précède ce char est un peu lourd. Je ne sais quels monstres expirent renversés à l'approche de l'équitable déesse ; j'aime à croire que c'est le Pouvoir absolu et le Privilége. Une chose qui mérite des éloges sans restriction, et qu'on a toujours pu louer dans les productions de M. Drolling, c'est le maniement du pinceau, la facture de l'ouvrage ; facilité, fermeté, précision, largeur de touche, voilà ce qu'on ne peut contester à l'auteur d'un plafond que je voudrais estimer à l'égal du tableau de *saint Surin*, par le même artiste. Morceau parfait celui-là ! Beau comme un beau Lesueur ! Il a la noble simplicité, la naïve élégance, l'expression tranquille, le coloris pur, le dessin correct, le style naturel et distingué des chefs-d'œuvre du peintre de *saint Bruno*. Le jeune acolyte qui tient la mitre de saint Amand, est une chose véritablement admirable. Oh ! que le classique aurait de prosélytes s'il avait toujours pour propagateur M. Drolling ; j'entends M. Drolling, heureux comme il l'a été dans son petit saint Surin et dans son portrait du général Lagrange !

GNIET (Léon)

M. COGNIET.

Numa donnant des lois aux Romains.

Le législateur des Romains est debout dans le mystérieux asile où il feignit que la douce Egérie se manifestait souvent à lui. Appuyé par le coude gauche sur une roche que décore l'image de la nymphe, sa tête est tombée dans sa main ; il prépare quelques-unes de ces sages dispositions qui adouciront les mœurs des enfans de Rome sauvage. Certains ultra-romantiques ont trouvé que Numa a une pose de danseur, que sa jambe gauche, croisée sur l'autre, sent l'Opéra, et puis, qu'il est trop petit-maître. Ces reproches sont risibles, et il suffit d'avoir un peu le sentiment poétique pour juger de leur niaiserie. La pose du Numa de M. Cogniet est une inspiration de l'antique, elle est simple, et convient très-bien à l'espèce de composition qui était demandée au peintre. Quant à la coquetterie du grave législateur, s'il était vrai qu'on l'ait pu remarquer, ne l'excuserait-on pas facilement ? Numa, pour tromper les Romains qu'il voulait civiliser, supposait qu'une

nymphe daignait le visiter; pouvait-il, lorsqu'il traversait la ville, se rendant dans la forêt où l'attendait la déesse, ne pas se montrer paré des plus beaux ornemens? Ainsi se justifieraient au besoin la banderolle de pourpre, le cothurne blanc, la riche tunique. Le tableau de M. Cogniet est recommandable par une exécution vive et franche, et un ton non moins solide que brillant.

M. A. SCHEFFER.

Scène de la place publique d'Athènes. — Charlemagne présentant ses capitulaires à l'assemblée des Francs.

M. Scheffer avait envie de faire un tableau, on lui a demandé une image; il voulait reproduire une scène des mœurs politiques d'Athènes, on a voulu un Charlemagne. Il paraît que le souvenir des capitulaires a moins effrayé que celui du vote libre de l'élection athénienne; il a fallu montrer l'empereur franc octroyant son Code. On était convenu d'arranger une salle où quatre des grands législateurs des hommes seraient offerts en exemples aux conseillers-d'État qui ne sont pas chargés de faire les lois, parce qu'ils ne

sont pas une des branches du pouvoir législatif. C'est très-bien ! M. Scheffer a donc fait un Charlemagne. Si vous ne reconnaissez pas là le talent du jeune auteur, ne vous en étonnez pas, il a été contrarié en tout. Ayant à représenter un Franc, il voulait donner à Charles le costume que Sidoine Appollinaire a décrit, et dont plusieurs monumens nous ont transmis la tradition pittoresque ; on l'en a empêché. « Faites, lui a-t-on dit, ce qu'on a l'habitude de faire. » Alors, il a affublé le monarque d'un vaste manteau, et l'on a été content. Je ne parlerai pas de la facture de cet ouvrage, M. Scheffer n'y attache aucune importance ; de fait, ce n'est pas un artiste qui se retrouve dans ce travail, c'est un ouvrier empressé de se débarrasser d'une tâche qui l'ennuie.

M. DELACROIX.

Révolte de Spartacus. — Justinien composant ses lois.

Ce qui arrivait à M. Scheffer touchait aussi M. Delacroix. Le jeune peintre avait pensé que la révolte de Spartacus serait un beau sujet de tableau, et qu'un coloriste pourrait tirer parti de cette scène dramatique en supposant la Sédition, mar-

chant de nuit, à la lueur des torches. « Vous ferez un Justinien, Monsieur. — Cependant, Spartacus.... — Assez de révolutionnaires, s'il vous plaît, nous voulons un législateur; l'auteur des Institutes par exemple. » Et M. Delacroix assit l'empereur auprès d'un vaste pupitre, sur lequel est le livre du vieux droit romain; le réformateur dicte à son secrétaire les dispositions nouvelles qu'il coordonne avec les maximes antiques; le Génie des lois l'inspire pour cette importante création. La figure de Justinien a donné beau jeu aux ennemis de l'auteur; il n'est sorte de quolibets qu'ils n'aient imaginés pour caractériser ce personnage, en effet très-bizarre. L'un a comparé à un oiseau, l'autre à un singe, l'empereur, dont un troisième a fait un Asiatique, jouant la première scène du *Malade imaginaire*[1]. La tête de Justinien est du type auquel M. Delacroix a emprunté celles de son Sardanapale, et de cet officier du palais qui égorge sur le bûcher une des maîtresses de son

[1] On a beaucoup ri aussi d'un portrait de madame Paradol, représentée en costume oriental. Cette dame, dans la peinture de M. Dulac, a l'air d'une sultane occupée à certaines fonctions que Téniers seul eut le droit de peindre, et dont Molière trouva le secret de parler longuement sans que les oreilles bégueules des précieuses de l'hôtel de Rambouillet pussent être effarouchées.

maître. Le Génie, jeté dans un parti d'ombre qui dissimule un peu la pauvreté de ses formes, est d'un beau ton. Ce qu'il y a de plus louable dans l'ouvrage, c'est la vive couleur des velours, les ornemens d'or et les pierres précieuses qui parent les volumes dont le devant du tableau est garni. Le temps ne peut qu'ajouter au mérite de ces accessoires, mais ce mérite est bien secondaire dans un morceau où le principal est manqué. M. Delacroix a mis au Salon la première *Apparition de Méphistophélès au docteur Faust*. Ce petit tableau, d'un caractère très-original, est remarquable par la richesse du ton. *Milton aveugle*, dictant le Paradis perdu, est une production agréable, l'expression du poëte plaît par sa simplicité; une de ses filles est jolie. Cet ouvrage me paraît un peu inférieur à celui de M. Decaisne sur le même sujet, non pas pour la couleur.

M. DASSY.

La Force. — La Vigilance.

J'ai entendu dire beaucoup de mal de ces deux figures; c'est une indignité : elles sont lourdes, communes, médiocres, voilà tout.

M. MARIGNY.

Moïse législateur.

Ce tableau n'est remarquable ni par un beau style, ni par une belle couleur, ni par une grande expression; il impose cependant, au premier coup-d'œil, par un ton singulier, nourri d'oppositions, par une sorte de simplicité, par un certain effet, par quelque chose de ferme, enfin par des qualités que je ne puis définir, et qui, sans masquer les défauts, les voilent assez heureusement. Je ne sais si du temps de Moïse les Hébreux avaient les yeux aussi grands que M. Marigny l'a supposé, je n'ose pas reprocher à l'artiste d'avoir abusé de ce moyen d'attirer l'attention sur son ouvrage; il lui a très-bien réussi; j'ai vu de belles dames émerveillées des prunelles noires, découpées sur un fond blanc, que le peintre a enchâssées dans les paupières de la femme juive qui, placée dans un coin de la composition, semble faire des agaceries aux passans. Un M. Marigny, je ne sais si c'est l'auteur du *Moïse*, a fait un *Joueur*; c'est une scène effrayante, assez bien rendue.

M. CAMINADE.

Le génie de Numa. — Le génie de Moïse. — Le génie de Justinien. — Le génie de Charlemagne. (*Dessus de porte.*)

« Génies, génies tant que vous voudrez, je ne vois point là de génie. » M. de Bièvre n'aurait pas manqué de faire ce détestable calembourg; je m'en garderai bien, quant à moi. Vides de pensées, mesquins de style, blafards de couleur, d'un dessin correct, mais faible, tels sont les quatre tableaux de M. Caminade. M. Caminade est un honnête classique, qui a plus de talent que ces dessus de porte ne le feraient soupçonner; mais il est d'un froid désespérant; sa peinture me réconcilierait avec celle de M. Champmartin.

M. STEUBEN.

L'Innocence se réfugiant dans les bras de la Justice. — La Force, figure allégorique. (*Dessus de porte.*)

L'Innocence, poursuivie par l'Arbitraire, peut-être pressé par la Calomnie, court chercher un asile entre les bras de la Justice, qui s'est levée de son trône pour la recevoir. L'intention de la

scène est très-bonne, mais elle est traitée trop théâtralement. La pose de la Justice est celle d'une tragédienne; sa dignité n'est pas assez simple, elle menace plus qu'elle ne protége, elle lutte du regard contre l'ennemi de l'Innocence, tandis que, semblable à l'Apollon antique, son geste, son coup-d'œil devraient annoncer une victoire sans effort. Sa tête est d'ailleurs d'un beau caractère. Cette figure est bien peinte; celle de l'Innocence est un peu maigre; le mouvement de ses omoplates, tout vrai qu'il soit, est désagréable; son coude-pied gauche plairait dans une danseuse et paraît exagéré ici; sa robe est péniblement drapée. La Force, représentée par un jeune homme assis à terre et tenant auprès de lui une bride, emblême de la modération, est un morceau recommandable, bien qu'il soit d'un ton jaunâtre, et que les formes de l'adolescent n'annoncent pas la vigueur autant qu'il le faudrait.

M. COLSON.

La Sagesse sous la forme de Minerve. — Le Génie des Lois. (*Dessus de porte.*)

Ouvrages d'une faiblesse extrême. Le Gouver-

Poterlet lith

Imp lith de H. Gaugain

nement a raison d'encourager les artistes, et de n'avoir pas de préférence dans la répartition de ses faveurs; mais il est de certains travaux qui ne devraient être confiés qu'à de certains peintres. La décoration du Louvre doit répondre à la beauté du monument, et on y admet des choses tristement médiocres. C'est plus qu'un tort de la direction des Beaux-Arts, c'est un véritable abus de pouvoir. Le mauvais emploi des fonds du budget devrait entraîner une responsabilité réelle; la critique a seule un contrôle qu'une commission de la Chambre des députés, composée de juges compétens, devrait exercer. Voyez cependant ce qui peut arriver! Paris périra; quand, et comment? c'est ce que je ne sais pas. Le Louvre sera abîmé en grande partie; il restera cependant une aile, et c'est justement celle où le conseil-d'État aura tenu ses séances. Toute la peinture sera détruite; le hasard n'aura conservé qu'un morceau, et ce sera, ou la Minerve de M. Colson, ou un des génies de M. Caminade, ou ce que vous voudrez imaginer du même mérite. Voilà les explorateurs des ruines trouvant ce tableau, et imprimant avec assurance, s'ils ne peuvent être démentis par la conservation des livres qui s'écrivent aujourd'hui : « Tel était l'état de la peinture

en France, au XIXe siècle, l'an 1828 de l'ère chrétienne. » Ne sera-ce pas une véritable calomnie? — Mais, direz-vous, la supposition est ridicule. — Pas tant que vous le croyez. Qu'imprimons-nous de l'état des arts en Egypte et en Grèce sur ce que nous connaissons des débris de leurs monumens? D'ingénieuses suppositions et de lourdes sottises qui font un merveilleux effet par l'air de conscience avec lequel elles sont débitées. Nous voyons des statues et des fragmens de colosses; nous en trouvons le style bizarre, l'exécution grossière, et nous concluons; un tableau de Pompéia nous est montré, et nous induisons du mérite de cet ouvrage que la peinture avait tel caractère au moment de l'éruption. Mais nous ne nous avisons pas que la statue peut bien n'être point d'un Cartellier, d'un Cortot, d'un David de l'époque, et qu'au contraire elle peut être d'un de ces malhabiles fabricans d'images, comme nous en voyons aujourd'hui, sculpteurs admirés des dévots de village; nous ne pensons pas que s'il y avait à Pompéia des Gros, des Vernet, des Heim, il y avait aussi des..., vous comprenez. — Je ne dis pas que M. Colson n'est point un homme distingué, et que les classiques ne doivent point s'enorgueillir d'avoir dans leurs rangs ce conservateur

des bonnes doctrines ; mais enfin je n'aime pas plus sa *Minerve* grise, que je n'aime *la Paix*, et *le Génie de la paix* roses de

M. LANCRENON.

M. DEJUINNE.

La Guerre. — Un Génie portant des armes. (*Dessus de porte.*)

Je voudrais trouver bonnes ces deux figures ; mais j'ai le malheur de n'en point sentir les beautés. *La Guerre* m'a l'air d'une figurante d'opéra, montée sur des ruines de carton et vêtue de neuf, et d'après les traditions du siècle de Louis XIV. Il y a dans l'exécution de ce morceau encore plus de dureté que de franchise ; la couleur en est vive, mais sans agrément. Tout ce que je reprends dans le tableau de M. Dejuinne n'empêche pas que l'auteur ne soit capable de bien faire. Je n'ai point oublié son *Saint Fiacre*.

M. COUTAN.

Le Génie des arts.

Figure qui rappelle par le mouvement un Bac-

chus antique et quelques autres statues que nous connaissons; un peu lourde de forme; avec plus d'élégance et un ton moins monotone, ce serait une chose estimable. Qui dirait que ce Génie, où je ne puis louer que le pinceau, est de la même main que *le Christ du Calvaire* [1], si remarquable sous tous les rapports, et dont les beautés sont devenues d'autant plus sensibles qu'elles semblaient devoir courir plus de danger dans le voisinage de *la Mort d'Élisabeth?* Qui dirait aussi qu'une *Assomption de la Vierge*, commune de caractère et d'un effet désagréablement jaune, a été composée, dessinée et peinte par le même artiste? Il faut avertir M. Coutan. Il ne lui est pas permis de faiblir dans l'âge de la force. Il a fait preuve d'un talent pur et élevé, c'est un engagement qu'il a pris. Son *Christ* ne lui serait compté pour rien s'il dégénérait de lui-même.

MM. ALAUX ET PIERRE FRANQUE.

La Justice veille sur le repos du Monde. — La Justice amène l'Abondance et la Paix sur la terre.

Je suis assez heureux pour pouvoir offrir à mes

[1] *Voyez* page 277.

lecteurs le dessin de ces tableaux qui leur fera certainement plus de plaisir que toute ma prose. M. Alaux a bien voulu enrichir ce volume de deux croquis spirituels et fins, autant dignes d'estime que les charmantes compositions dont il a doté le beau livre de mes amis MM. Cailleux, Nodier et Taylor, et que *les vues choisies des monumens antiques de Rome* [1] qu'il recueille avec M. Lesueur. Je n'ai pas besoin d'analyser les productions dont M. Alaux me fournit lui-même une analyse pittoresque ; je n'ai pas besoin de dire la grâce de ce groupe aérien, la poésie de ces ténèbres au milieu desquelles une famille s'est endormie sous la garde de la justice ; je n'ai qu'à m'occuper du coloris et de la touche. Les effets des ouvrages sont fort opposés l'un à l'autre. L'un est clair, l'autre sombre mais brillant toutefois. Le ton de l'un est gracieux, le ton de l'autre est sévère. M. Alaux, qui n'avait pas le temps d'exécuter les deux tableaux, après les avoir composés, n'a peint que la Justice amenant l'Abondance et la Paix sur la terre, et l'on reconnaît dans ce morceau sa manière élégante et suave ; M. Franque

[1] Cet ouvrage, très-intéressant et d'une exécution fort soignée, obtient un succès réel parmi les artistes et les gens de goût.

(Pierre) a peint la Justice veillant sur le repos du monde; le pinceau de cet artiste est ferme sans rudesse. Ces deux compositions sont comptées parmi les ornemens les plus précieux du Conseil-d'État.

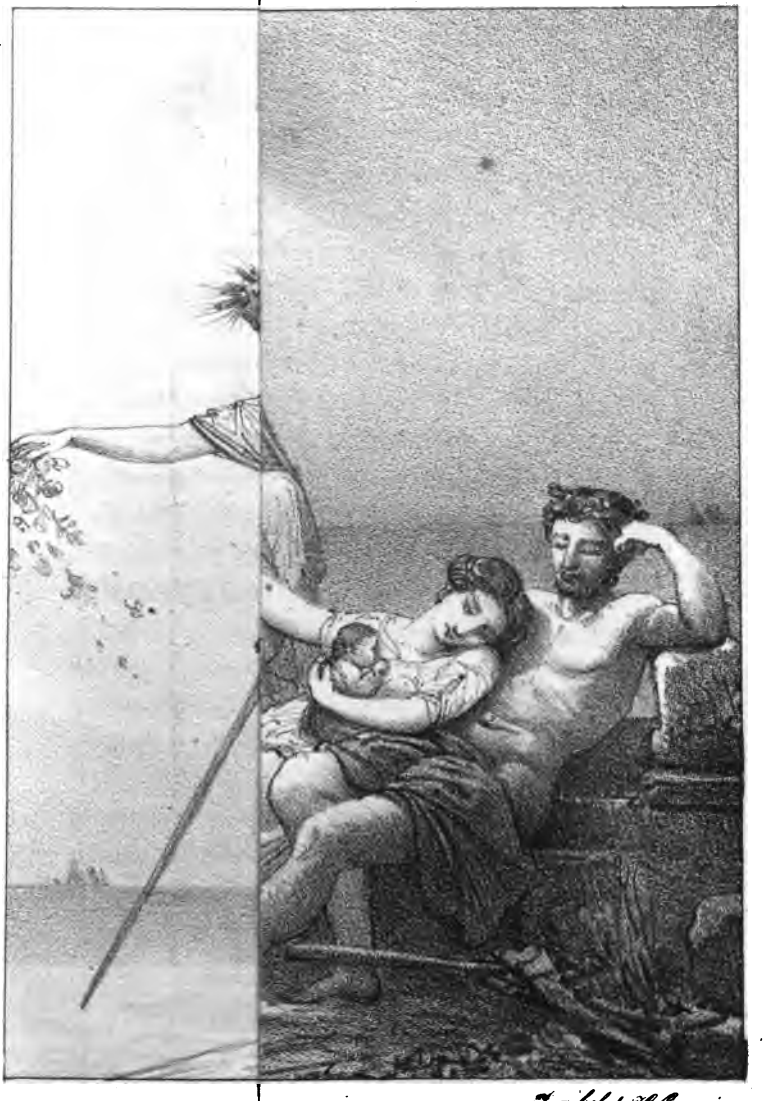
M. MAUZAISSE.

La Sagesse divine donnant des lois aux rois et aux législateurs.

Les cieux se sont ouverts; la Sagesse divine, assise sur un nuage, et environnée de tous les génies qui forment son conseil, apparaît aux législateurs et aux chefs des peuples, réunis sur un même point de la terre, par un de ces anachronismes que la peinture épique se permet comme la poésie. Elle donne à ces mortels le livre sacré où sont écrites toutes les constitutions, tous les codes politiques et religieux, qui doivent régir les hommes, ou, pour dire mieux, qui les ont opprimés tour à tour et rendus libres. Parmi ces fondateurs des législations, on remarque Confucius, Numa, Lycurgue, Solon, Sémiramis, Moïse, Mahomet, Charlemagne, un chef des tribus sauvages de l'Amérique, Washington, Penn, et plusieurs autres également célèbres; un grand

nombre de rois de France, rangés sur une ligne, dans une *Gloire*, dominent le groupe des législateurs; c'est une galanterie de M. Mauzaisse. Le peintre n'a pas voulu confondre les rois très-chrétiens avec toute sorte de gens. Certes, la fierté du grand Louis XIV se serait révoltée, si on l'avait placé à côté d'un gardeur de chameaux, ou près d'un homme de la chair rouge que les missionnaires jésuites n'ont point baptisé peut-être. L'étiquette a prévalu sur la raison, et la composition en a souffert d'autant; à cela près elle est fort bien. La partie morale de l'ouvrage pourrait donner prise à la critique de la part des dévots; l'indifférence en matière de religion est poussée ici au dernier point. Ils concevront à merveille la Sagesse divine donnant à Louis XIV la révocation de l'édit de Nantes; mais comment se figureront-ils la même déesse offrant à Washington le code américain, tolérant pour tous les cultes? Moi, je voudrais savoir pourquoi l'admirable législation du Christ n'est pas représentée? Je sais que l'embarras était grand, parce que les convenances ne permettaient pas, dans un pays où la religion catholique, apostolique et romaine, est déclarée religion de l'Etat, de mettre Jésus à côté de Mahomet. Mais pourquoi n'y avoir pas mis

saint Paul, qui fit plus sans doute pour la propagation de la doctrine du Christ que tous les apôtres ensemble? Le tableau est donc incomplet, à moins qu'on ne dise que Henri IV, Louis XIV, Louis XVIII, Louis-le-Gros et nos autres princes figurent la législation chrétienne; mais il est dans leurs lois tant de choses contraires à l'Évangile, que je n'admets pas la représentation. Le plafond de M. Mauzaisse est d'un bel effet. Toute la partie droite qui admet le nu est d'un aspect très-agréable; la figure de la Sagesse, pleine de pudeur et de charme, est d'un caractère sévère et distingué. Plusieurs figures accessoires du groupe sont aussi assez nobles de style et d'un joli ton. La variété des costumes, et des poses, l'éclat et la force du coloris, la fermeté et la largeur de la touche, l'heureuse opposition des personnages, font de l'assemblée des législateurs une bonne chose. L'ouvrage de M. Mauzaisse est original; s'il ne l'est pas davantage, c'est que l'auteur a voulu respecter les préjugés du temps, et n'a pas osé être tout-à-fait philosophe; il a été poëte et peintre; sous ce double rapport, il mérite des éloges.



Imp. lith. de H. Gaugain

La Justice a[illegible] sur le repos du monde.

A Lord D....

Vous le voulez, Mylord, je vous servirai donc de guide.

Le château que vous avez hérité de vos pères vient de changer de physionomie ; il n'a plus qu'à l'extérieur cet aspect vénérable que vous lui aviez conservé, moins pour vous que pour les vieillards vos voisins, dont vous redoutiez les railleries. La plupart de ces gentilshommes ne sont plus, et vous ne craignez pas que leurs ombres viennent, au milieu de vos festins, vous reprocher l'abandon des traditions antiques. Un architecte de Paris est l'enchanteur qui a transformé votre gothique habitation en un petit palais, au prix duquel ceux de M. Lafitte et de madame d'Osmond ne sont rien. Tout ce que le luxe moderne a de plus recherché, tout ce que le goût naturel à nos artistes a de plus délicat, a été mis en usage pour l'embellissement de votre demeure, digne maintenant de recevoir une autre Elisabeth.

Il vous manque encore une galerie de tableaux, et des statues pour l'ornement de votre parc; vous avez peu de goût pour la peinture de ce temps-ci, et c'est en Italie et en Hollande que vous prétendez recruter des chefs-d'œuvre; faites, Mylord; mais vous aurez beau vous en défendre, je vous forcerai bien d'ouvrir un salon à quelques ouvrages français de nos meilleurs maîtres. Votre famille fut aussi dévouée que celle des Macdonald à la cause des Stuart; ne seriez-vous pas fier d'avoir un tableau qui représentât un de vos aïeux blessé à Culloden, ou partageant l'exil du Prétendant? Je commanderai pour vous, à M. *Delaroche*, une petite page historique dont vous me saurez certainement beaucoup de gré.

Vous aurez aussi un morceau capital de M. *Hersent*, outre votre portrait; oui, votre portrait, car votre seigneurie, qui a posé pour Lawrence, passera certainement le détroit pour se faire peindre par Hersent. Si vous saviez quel bon portrait, bien qu'un peu mou, le peintre de *Gustave Vasa* a fait de votre ami M. Casimir Perrier, vous n'hésiteriez pas une minute. M. Perrier a été représenté dans le costume de député qu'il honore; on vous représenterait dans le costume de capitaine de vaisseau, que vous avez illustré à Navarin.

Il vous faudra un *Léopold-Robert;* je verrai si le délicieux tableau du *Retour de la fête de la madone de l'Arc* est encore à vendre, ce dont je doute, car un morceau de ce mérite doit avoir trouvé plus d'un enchérisseur. Pour dix mille francs vous aurez cet ouvrage, et en vérité c'est un bon marché que vous ferez là; de la grâce sans afféterie, du naturel sans trivialité, des caractères de tête nobles et vrais, des poses charmantes, l'observation des mœurs du pays, une touche ferme, un coloris vigoureux, un effet franc; croyez-vous que se peuvent trop payer toutes ces qualités, que dépare à peine un peu de dureté dans la manière dont les silhouettes se détachent sur le ciel?

J'écrirai à M. *Schnetz*, à Rome, pour lui demander le pendant de *la Jeune Fille malade*, présentée par sa mère à l'autel de la Vierge. Le tableau que je vous cite, Mylord, est un des ouvrages les plus complets que je connaisse dans *le genre;* si Schnetz réussit celui que je le prierai de faire à votre intention aussi bien que celui-là, vous aurez un *diamant*. Je commanderai un tableau à M. *Bonnefond;* M. *Fleury*, qui nous a donné cette année *le Tasse au monastère de Saint-Onufre*, vous en fera un j'espère. Dans son Tasse, il y a

de très-bonnes choses ; l'expression du principal personnage est belle ; le cardinal Cintio est une figure fort estimable ; quelques-uns des moines sont bien aussi : le ton général est satisfaisant ; et le tableau ferait beaucoup plus d'effet s'il n'était trop mou. Vous avez admiré Talma ; la représentation de la scène de sa mort ne saurait être indifférente à votre seigneurie. M. Fleury a peint cette catastrophe ; je ne suis pas content de son tableau, qui manque de pathétique et d'effet, je lui en demanderai pour vous une répétition, et vous verrez que, certains défauts corrigés, ce sera une chose intéressante sous tous les rapports.

Il va sans dire, Mylord, que vous aurez quelque chose d'*Horace Vernet ;* seulement, vous me direz ce que vous voudrez avoir, histoire, batailles, paysages, portraits, animaux, car il fait tous les genres, et tous avec un égal succès.

Vous me disiez un jour que vous estimiez le naturel au-dessus de tout dans la peinture ; vous seriez donc charmé de voir dans votre cabinet une scène familière de M. *Duval-Lecamus*, à laquelle nous donnerions pour pendant une petite composition de M. *Grenier*.

Une marine de M. *Gudin* vous est indispensable ; j'achèterai pour votre seigneurie *l'Incendie du*

vaisseau de la compagnie des Indes, le Kent; le sujet vous convient. L'artiste, notre premier peintre de marine, à qui l'Angleterre ne peut certainement opposer personne, a représenté le navire au moment où la flamme fait les plus affreux ravages dans les entre-ponts, et force l'équipage et les passagers à chercher leur salut dans la fuite. Les embarcations se remplissent de monde; la chaloupe du brick, *la Cambria*, est à l'arrière du navire, et reçoit des femmes et des enfans, qu'on attache par un cordage frappé sur le gui de la brigantine. La scène est supérieurement rendue, et les détails en sont fort bien observés. Le peintre a navigué; vous vous étonnerez donc moins quand vous saurez combien sont vrais les mouvemens du vaisseau et des canots, ceux de la fumée et des nuages, toutes choses qui vous captiveront autant que le drame lui-même. Le tableau est grand, peut-être un peu trop, car il paraît un peu vide; le Kent occupe la partie gauche de la toile; il donne à la bande à tribord; la fumée épaisse et admirablement imitée, qui sort du corps du vaisseau, occupe la partie supérieure au centre et un peu à gauche; il y a beaucoup d'eau depuis la chaloupe jusqu'au cadre à droite, et le malheur veut que cette eau soit d'un

ton un peu bleu, ce qui n'est pas d'un agréable effet. On dit que M. Gudin veut trente mille francs de son ouvrage, je ne crois pas cela; au surplus, je laisserai votre seigneurie libre de se décider. Gudin portera dans un mois son tableau à Londres, et vous l'y verrez. Ce que vous ne verrez pas, peut-être, c'est une vue *des Échelles de Savoie*, par le même auteur; j'estime que c'est un des plus beaux paysages de notre Salon; je ferai mon possible pour qu'il devienne un des ornemens de votre château.

Dans votre dernière croisière de l'Inde, vous fîtes, s'il m'en souvient, une tragédie *d'Inès de Castro;* vous mîtes en action, au cinquième acte de votre pièce romantique, *le couronnement d'Inès dans l'église de Sainte-Claire;* un de mes compatriotes, d'un talent très-distingué, et qui fait encore des progrès, a représenté cette cérémonie funèbre. Son tableau, que j'achèterai pour votre seigneurie, est remarquable par un ton riche et fin, par d'heureuses demi-teintes, par une disposition de scène originale, et par une foule de détails qui attestent le talent de M. *de Sainte-Èvre.*

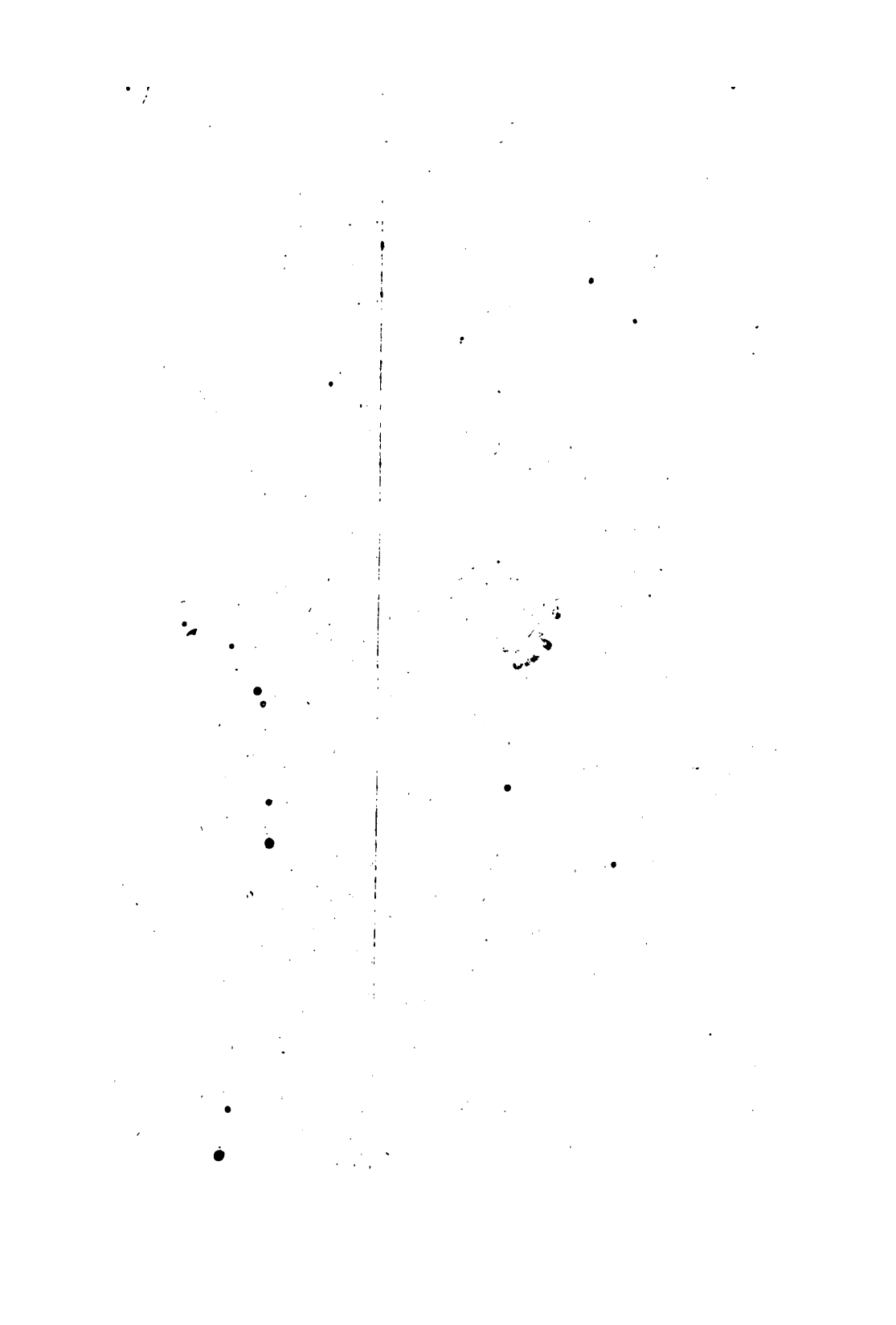
Dans la grande salle où votre bon père avait logé les images de ses aïeux, et dont vous avez fait votre bibliothèque, il me semble convenable

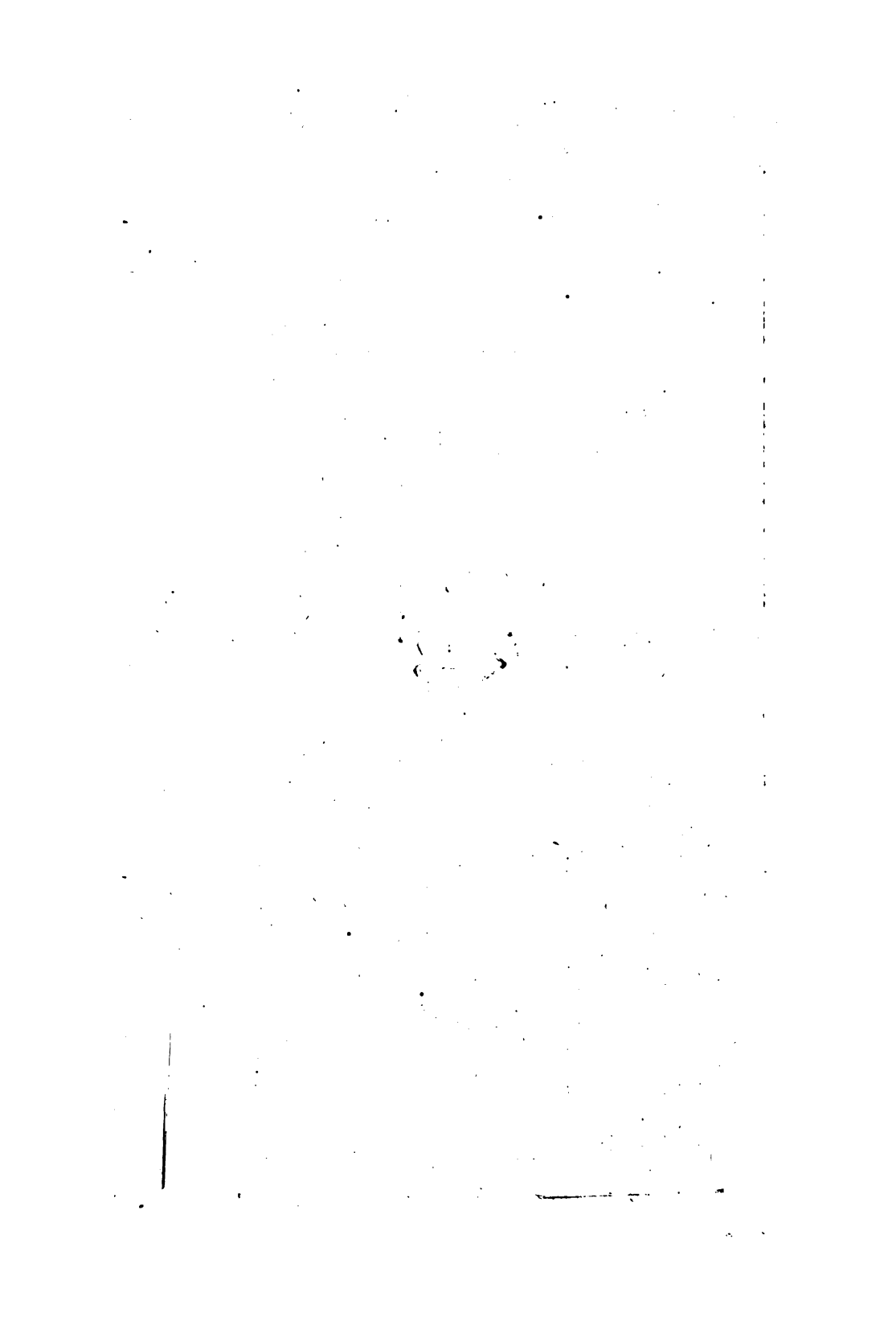
que vous placiez un morceau d'histoire. J'ai jeté les yeux sur un tableau fort recommandable, que je demanderai à son auteur; c'est un ouvrage du genre classique, dont le sujet est *la Mort de César*. M. *Court*, c'est le nom du jeune peintre à qui vous devrez plus d'un moment de plaisir, a eu pendant un mois les honneurs de notre exhibition. Son César mérite tout le succès qu'il a obtenu; ce n'est pas, au moins, que ce soit une production sans défauts. La composition n'en est pas très-heureuse; le corps de César assassiné est sur les rostres; Marc-Antoine montre au peuple la tunique du dictateur; quelques sénateurs entourent le cadavre; le peuple est groupé au pied de la tribune; Brutus et Cassius traversent la foule à gauche, et tous les regards sont dirigés sur les meurtriers, dont l'attentat excite l'indignation publique. La partie élevée de la composition écrase l'autre; elle vient trop en avant; M. Court a fait son tableau dans un atelier trop petit; il manque un peu d'air, quoiqu'il lui en ait donné depuis son arrivée de Rome. Si l'ensemble laisse quelque chose à désirer, les détails sont très-satisfaisans; le style du morceau a de l'élévation, le dessin de la noblesse; le ton local est malheureusement gris; si M. Court était, dans ce tableau,

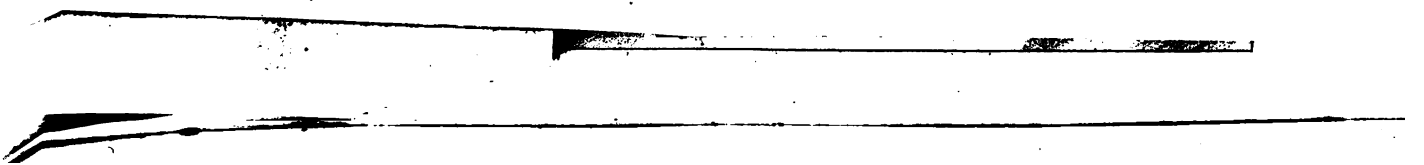
coloriste autant que dessinateur, *la Mort de César* serait presque un chef-d'œuvre. Vous verrez avec admiration une tête d'enfant d'un caractère trop grave pour son âge, mais d'ailleurs si beau !.... Vous jugerez si nous avons eu tort ici de trouver belle la figure d'une femme qui tient l'enfant que je vous cite ; celle d'un jeune homme qui vient baiser la main de César ; celle d'un adolescent, assis par terre auprès d'un vieillard, et quelques autres encore. M. Court promet d'illustrer son nom ; j'espère qu'il vous sera agréable, Mylord, d'être possesseur de son premier ouvrage. Si cette lettre ne devait pas être bien longue, je vous dirais de quel courage, de quel amour pour son art il a fait preuve avant d'aller, comme pensionnaire de France, à Rome, où il a lutté contre des difficultés immenses pour produire son tableau. Je vous en parlerai une autre fois ; ce sera un article biographique curieux pour le recueil que votre seigneurie compose. Je ne vous adresserai point une fort belle étude de M. Court, représentant une *Scène du Déluge*, parce que j'espère que notre direction des Arts l'achètera pour l'envoyer au Musée de Lyon. Il y a dans cet ouvrage d'excellens détails de mains, de bras, de têtes, et puis une fermeté de touche

Imp. lith. de H. Gaugain

ns.







assez rare pour être louée. La tête du principal personnage est désagréable, mais son corps, bien que posé sans grâce, est une belle chose ; les maîtres italiens, que vous admirez le plus, ont évidemment inspiré M. Court pour l'exécution de ce morceau.

Je verrai le jeune *Roquéplan*, MM. *Delacroix*, *Scheffer*, *Decaisne*, et quelques autres dont vous aimerez le talent et le génie.

Je voudrais pouvoir vous promettre un *Gérard*, mais c'est prodigieusement difficile ; je serais sans doute un mauvais intermédiaire dans une négociation avec cet homme illustre, mais j'intéresserai en votre faveur tous les amis du noble baron ; depuis un mois j'en connais une vingtaine. Je prierai qu'on obtienne de lui un *Saint Augustin*, car il excelle à peindre les bienheureux. Saint Augustin est votre patron ; c'est une figure poétique que M. Gérard saisira à miracle ; sa conversion est un sujet admirable ; j'imagine déjà l'expression de sa tête en opposition avec le luxe de ses habits, de sa demeure, car avant d'être touché de la grâce, il était fort adonné au libertinage du monde et à l'amour des créatures, comme dit *la Fleur des Saints*. Ce sera, j'espère, une belle chose que ce tableau ; je tâcherai que le grand

artiste le fasse avant celui du Sacre, afin que vous en jouissiez bientôt.

Pour cinquante mille écus, je meublerai votre galerie de bons ouvrages de nos peintres célèbres vivans; quant aux morceaux de sculpture, voici, Mylord, la liste de ceux que je vous conseille d'acquérir. Il ne vous en coûtera guère plus de deux cent soixante mille francs, et qu'est-ce que cette bagatelle pour un noble seigneur qui a dépensé un million à faire un palais de fée d'un manoir enfumé, qui ne ressemblait pas mal, avant sa métamorphose, à la caverne d'une sorcière?

Je souhaiterais, dût-il vous en coûter beaucoup d'or, que vous pussiez acquérir le *Prométhée* de M. *Pradier*, le *Minotaure* de M. *Ramey* fils, la mort d'*Euryale et de Nisus* par M. *Roman*, le *Spartacus* de M. *Foyatier*, et *Daphnis et Chloé* par M. *Corlot;* ce sont les morceaux capitaux de l'exposition de notre statuaire, qui n'avait pas encore produit, depuis la restauration de l'école, autant de belles choses; mais trois de ces ouvrages appartiennent au ministère de la maison du Roi, et quelle apparence que les autres ne soient pas achetés par notre gouvernement? J'aurais voulu que vos jardins reçussent les trois groupes et les deux figures que je vous signale; combien la vue

de ces productions aurait, chez vous, excité d'envie! Quelle leçon pour Westmacott et Chantrey!

Vous auriez admiré l'énergie du ciseau qui a trouvé, dans le marbre, ce Prométhée, couché sur le rocher, souffrant, mais commençant à respirer, parce que la flèche d'Hercule a percé le vautour qui dévorait son flanc; vous auriez loué l'expression profonde, la pose naturelle et noble, le beau dessin, le style large, la facture facile et puissante de cette statue, qui fait beaucoup d'honneur à un jeune artiste déjà très-haut placé dans l'estime des amis des arts; vous auriez trouvé peut-être quelque chose d'anguleux dans de certains détails, aux pectoraux et aux bras, par exemple, mais que vous auriez facilement pardonné ces petites exagérations de la force!

Thésée combattant le Minotaure vous aurait donné une idée satisfaisante du talent de M. Ramey fils; ce groupe est hardiment composé; les figures ne touchent à la plinthe que par quelques points, et sont en équilibre sur ces attaches naturelles; elles sont dans un beau mouvement. Le demi-dieu a terrassé le monstre sans que la lutte ait ému ses traits; c'est un autre Apollon, vainqueur d'un autre Python. L'exécution de ce morceau est fort louable; l'auteur n'a pas traité du même ciseau

les deux figures; la bête et l'homme n'ont pas les mêmes chairs; la double nature du Minotaure est exprimée par une musculature forte, courte, épaisse; l'idéal de la composition de cet être, que les anciens firent poétiquement grotesque, vous plairait certainement. On ne reprend dans ce beau travail qu'un peu de *rondeur* dans le modelé de quelques parties. M. Ramey manque ici de ce dont M. Pradier a trop dans son *Prométhée*. Je n'ai pas le temps de vous parler d'un fronton que M. Ramey fils a composé pour l'église de Saint-Germain-en-Laye; c'est une chose très-remarquable sous le rapport de l'effet, de la disposition des masses et des caractères des figures.

La mort d'Eurjale et de Nisus par M. *Roman*, est un groupe bien composé et d'une exécution élégante; Euryale, étendu aux pieds de son ami, est charmant de pose; toutes les parties de son corps sont bien mortes; point de raideur, point d'affectation de mollesse; cette figure suffirait à la réputation d'un jeune artiste. Celle de Nisus menaçant l'ennemi, est bonne aussi, bien qu'il y ait de l'exagération dans la pose de sa tête et du théâtral dans son geste; elle est d'un bon dessin et d'un modelé assez ferme. Ce morceau aurait dignement orné le ves-

tibule de votre bibliothèque ; vous aimez Virgile, l'ouvrage de M. Roman est une traduction estimable de ces vers du neuvième chant de l'Enéide :

Tùm super exanimem sese projecit amicum
Confossus, placidâque ibi demum morte quievit.
Fortunati ambo!

Sur un socle, en face du groupe, vous auriez pu placer un buste du chantre d'Énée, que j'aurais demandé pour vous à M. *Soyer*, imitateur heureux des anciens, et qui vous aurait fait un bronze aussi bon que son *Marcus Brutus* et son *Jupiter*.

Vous connaissez, Mylord, le talent de notre académicien *Cortot* ; vous estimez fort ses ouvrages, c'est lui que vous préférez entre tous nos sculpteurs ; vous avez une très-haute opinion de son mérite, car vous le mettez au-dessus de Canova, que vous appelez (je n'oserais le dire à personne, on vous traiterait de blasphémateur) *le roi des statuaires sur albâtre*. M. Cortot est à la hauteur de sa réputation dans son groupe de *Daphnis et Chloé*. Je vous en enverrai le dessin, et je suis convaincu que, séduit par la grâce de cette composition et l'élégante naïveté du style et des expressions, vous en désirerez une répétition en marbre.

Je pense que le ministre de l'intérieur ou celui de la maison du Roi achètera le *Spartacus* de M. *Foyatier;* mais si cet admirable ouvrage n'était pas acquis par le gouvernement (et je ne puis vous dissimuler que je le verrais passer avec regret à l'étranger), il serait bientôt à votre seigneurie. Le modèle en plâtre dont je vous parle, promet une des plus belles choses de la sculpture contemporaine, si l'exécution en marbre réussit pleinement. Il y a, dans cette figure du prince de Thrace, brisant ses fers et plein de ses projets de vengeance, plus de poésie que dans la plupart des épopées modernes; la tête, d'un caractère original, a une expression que je ne voudrais pas décrire de peur de vous en donner une idée trop incomplète; le style de M. Foyatier est aussi énergique ici qu'il est suave dans une figure accroupie d'*Amaryllis*, que je marchanderai, afin de vous l'envoyer bien vite; vous la ferez placer dans un bosquet, et je vous prédis que vous irez plus d'une fois la revoir. M. Foyatier est un homme d'un vrai talent; son *Spartacus* est la statue qui a obtenu le succès le plus général; artistes et gens du monde l'ont également admiré. Je veux vous dire, Mylord, quelque chose qui rendra l'auteur bien intéressant à vos yeux : c'est un élève de la

nature. Né à la campagne, de simples paysans, Foyatier se sentit dès l'enfance du goût pour la sculpture; il faisait, avec un couteau, des figures qui plaisaient aux villageois, et dont ils ornaient leurs chaumières. Le curé de l'endroit remarqua les ouvrages du petit Foyatier, et voulut aider sa vocation; il l'envoya à Lyon, chez un sculpteur, qui lui apprit tout ce qu'il savait, et le bonhomme savait peu. Foyatier revint à son pays, fit des saints, des Christs, des bas-reliefs, qu'il rendit très-désirables en les dorant; il gagna quelque argent avec son industrie, dont les produits avaient un débit assez considérable dans les foires. Ce fut alors qu'il devint artiste; il retourna à Lyon; il étudia, et il est aujourd'hui une des gloires de notre jeune école. Voilà ce qu'on m'a raconté du statuaire dont je veux absolument que vous ayez un ouvrage.

Vous serez charmé aussi d'avoir une figure de M. *Vietty*, auteur, cette année, d'une *Nymphe de la Seine*, que j'estime beaucoup. M. Vietty est un homme modeste, timide, d'un talent très-distingué; il n'est pas écrivain moins judicieux qu'artiste habile.

Vous ne seriez pas Écossais si vous n'aimiez pas la chasse et par conséquent les chiens. Une image d'un de ces animaux vous plairait sans

doute si elle était belle ; je tâcherai de vous faire acheter celle que M. *Giraud* a exposée ; c'est une bonne étude.

M. *David* est au premier rang de nos statuaires ; il faut que j'obtienne de lui quelque chose pour Votre Seigneurie. Il est si accablé de travaux que je crains de ne pas réussir. C'est lui qui fait les statues de *Foy* et de *Talma*. Il a exposé un *Racine*, où l'on retrouve avec plus de fini la manière large de l'auteur du *Bonchamps* et du *Fénélon*, ouvrages justement loués.

MM. *Lemaire*, *Petitot*, *Flatters*, *Lemoine*, *Nanteuil*, *Dumont fils* et *Jacquot* concourront, j'espère, à l'embellissement de votre palais. Si vous voyiez *le Chasseur blessé* de M. Petitot, vous voudriez l'acheter ; c'est d'un si joli style ! M. Petitot a un goût pur qui s'est peut-être démenti dans son *Louis XIV* colossal pour la ville de Caen, mais qui ne l'abandonne guère quand il a des sujets gracieux à représenter. Vous n'aurez pas son *jeune Chasseur*, mais je tâcherai que vous ayez de lui quelque chose, aussi agréable de composition et d'un aussi bon faire.

M. Lemaire, auteur d'une bonne statue représentant *le Soldat laboureur* de Virgile, a fait aussi *une jeune Fille tenant un papillon* ; c'est une fi-

gure pleine de grâce, d'un goût charmant et d'une exécution large et fine. Elle appartient à *Madame*, duchesse de Berry. M. *Jacquot* pourra peut-être vous vendre son *Mercure* et son *Amour sur un Dauphin;* ce sont deux choses estimables, de genres différens ; mais qui attestent également le talent de l'artiste.

J'ai envie pour vous d'un *Amour dans une coquille*, ouvrage charmant d'un Allemand formé à Rome, qui a nom *Fogelberg*. La tête, un peu grosse et bouffie du jeune fils de Vénus, ne me plaît pas beaucoup ; mais le reste me paraît sans défaut. Jamais je n'ai vu le marbre être mieux de la chair. Cette statue, qui n'était certainement pas aussi difficile à faire que beaucoup de grands ouvrages dont plusieurs sculpteurs ont entrepris l'exécution sans réussir, je ne saurais trop vous en faire l'éloge. Je sais bien que le mérite est en proportion des difficultés qu'on a à vaincre; mais je préfère cet *Amour* aux *Trois Parques* de M. *Debay père*, comme je préfère la petite pièce du *Lac* de Lamartine à l'*Omasis* de l'académicien Baour.

Vous voudrez certainement, Mylord, votre buste, celui de Mylady, et ceux de vos deux ravissantes filles. M. David fera le vôtre; M. Allier,

qui a exposé cette année les effigies fort belles du comte et de la comtesse Orloff, fera celui de madame D...; pour les deux autres, nous n'aurons que l'embarras du choix.

Si j'en étais cru, le cabinet de Mylady serait orné de bas-reliefs dont les sujets seraient historiques. Nous avons une demoiselle qui a donné cette année deux échantillons d'une sculpture d'un genre original; je suis sûr que ses ouvrages romantiques vous plairaient. *Mademoiselle de Fauveau* [1] fera une révolution dans une partie de l'art qu'elle cultive.

Ayez la bonté, Mylord, de me fixer sur vos intentions. Je viens de vous désigner quelques-uns des artistes distingués dont vous pouvez souhaiter les œuvres; j'espère que votre seigneurie me continuera sa confiance, et qu'elle me permettra de faire inscrire son nom dans les ateliers de Paris, parmi ceux des protecteurs de nos arts.

J'ai l'honneur, etc.

Paris, le 17 avril 1828.

[1] *Voyez* page 223.

Visite au Critique.

« Michel-Ange pouvait dire à Raphaël : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous n'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès.... Allez, votre envie est très-louable ; vous êtes un brave envieux, soyons bons amis. »

VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique.*

L'ARTISTE. Monsieur, je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous.

LE CRITIQUE. Il est vrai, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

L'ARTISTE. Je suis *Silvestris*.

LE CRITIQUE. Ah! très-bien. J'ai vu vos ouvrages, Monsieur, et...

L'ARTISTE. Mon Dieu, Monsieur, n'allez pas croire que je vienne les recommander à votre bienveillance.

LE CRITIQUE. Vous pouvez compter sur toute ma justice.

L'ARTISTE. Votre justice est quelquefois très-sévère, et c'est ce qui me fait vous visiter, non

pas pour moi, comme je vous le disais, mais pour deux de mes amis.

LE CRITIQUE. Ah ! vous êtes ambassadeur !

L'ARTISTE. Sans lettres de créance. Je ne suis point autorisé à venir vous solliciter ; mais je suis décidé à faire au profit d'autrui une démarche que je n'ai jamais faite dans mon intérêt.

LE CRITIQUE. Cela est généreux !

L'ARTISTE. Un des peintres dont je veux vous parler, M..., ne dort pas, tant il est agité par la crainte que vous lui inspirez.

LE CRITIQUE. M... me fait trop d'honneur ; que peut-il craindre de moi ? Ses ouvrages ne sont pas irréprochables ; j'en dirai certainement ce que j'en pense ; mais...

L'ARTISTE. C'est justement ce qui le fera mourir de chagrin ; je vous en prie, n'en dites pas ce que vous en pensez, ce que j'en pense aussi, ce qu'il en pense peut-être lui-même, mais ce que tout le monde en dit dans les salons et dans les journaux.

LE CRITIQUE. J'entends, vous me voulez faire entrer dans une conspiration.

L'ARTISTE. Oui, mais fort innocente. Vous rendrez bien heureux M..., si vous voulez ; qu'est-ce que cela vous fait ? Allons, pas une critique,

je vous en supplie. Grossissez la foule de ses admirateurs.

LE CRITIQUE. Il faut que je me mette à genoux, n'est-ce pas? Non, Monsieur, n'y comptez point. Ce que je crois la vérité, je l'imprimerai.

L'ARTISTE. Mais vous le désolerez, vous lui ferez quitter la palette, vous le tuerez.

LE CRITIQUE. Monsieur, vous êtes la soixantième personne qui m'a tenu ce langage.

L'ARTISTE. Au moins, Monsieur, dans votre article sur le tableau de M... ne faites pas, je vous en prie, l'éloge de quelques-uns de ses rivaux.

LE CRITIQUE. Et pourquoi cela, s'il vous plaît.

L'ARTISTE. Pourquoi, pourquoi? Parce que... c'est très-délicat à dire, ces choses-là, et vous devez bien deviner...

LE CRITIQUE. A merveille! il est jaloux.

L'ARTISTE. Vous savez ce qu'on dit : « Le potier porte envie au potier. » Moi, grâce au ciel, je n'ai pas ce faible.

LE CRITIQUE. On dit que M... a passé sa vie à faire des cabales contre ses plus redoutables compétiteurs.

L'ARTISTE. C'est une calomnie. Il n'a jamais été le prôneur de ceux dont la gloire pouvait ba-

lancer la sienne, c'est vrai; mais intriguer contre eux, il en est incapable.

LE CRITIQUE. On m'a cependant assuré....

L'ARTISTE. Ah! si vous êtes sûr!... Une chose que je vous recommande bien, c'est de ne pas faire de parallèle entre les ouvrages de M... et ceux de quelques-uns de ces jeunes gens dont le mérite et la réputation précoces...

LE CRITIQUE. L'importunent, n'est-ce pas?

L'ARTISTE. Je ne dis pas cela; mais enfin les vieilles renommées sont respectables.

LE CRITIQUE. Il me semble que les renommées nouvelles importent plus à l'avenir des arts que celles des vétérans de la peinture. Un homme, qui long-temps a bien fait, mérite beaucoup d'égards, mais je ne consentirai jamais à lui sacrifier un débutant.

L'ARTISTE. C'est une concession de si peu de valeur, celle-là, que vous la ferez, j'en suis convaincu.

LE CRITIQUE. Je ne crois pas.

L'ARTISTE. Encore une prière. Ayez la bonté de ne point parler de la vie politique de M... Il ne fut pas toujours le courtisan du pouvoir actuel; au fond, il est de votre opinion: libéral, et, entre nous, je crois même un peu républicain.

LE CRITIQUE. Cela m'est égal. Toutefois, je me proposais de raconter un fait relatif à un des ouvrages que votre protégé fit en 1793. J'en ferai le sacrifice; c'est une anecdote bien piquante pourtant!....

L'ARTISTE. Ah! contez-la moi; j'en sais déjà de quoi faire un volume; en échange, je vous dirai....

LE CRITIQUE. Je vous remercie bien; je vois que votre zèle pour moi n'est pas moins grand que votre amitié pour M...; mais je n'en abuserai pas.

L'ARTISTE. J'ai à vous recommander, outre l'artiste dont nous venons de parler, N..., que j'aime comme mon frère. Si je sais quelque chose, c'est à lui que je le dois. Nous sommes de la même école; je crois être plus vrai que lui, plus *nature*; mais il a du talent, beaucoup de talent, et je vous serais fort obligé de le traiter favorablement.

LE CRITIQUE. Je m'efforcerai d'être équitable.

L'ARTISTE. Je ne vous dirai pas que le sujet de son tableau soit aussi bien choisi que le mien, mais il en a tiré un bon parti. Quant à son style, il est noble, j'espère au moins que c'est votre avis.

LE CRITIQUE. Pas tout-à-fait.

L'ARTISTE. N'allez-vous pas trouver plus distingué le style de M. Auvray?

LE CRITIQUE. Et qui vous parle de M. Auvray avec son *Déserteur spartiate?*

L'ARTISTE. Je pensais bien que vous n'estimeriez pas cette peinture glaciale et commune? Vous préférez peut-être *le Christ au tombeau* de M. l'académicien Garnier?

LE CRITIQUE. Fi!

L'ARTISTE. C'est, après le *Paul-Émile* de M. Barbier-Walbone, qui fit mieux autrefois, le plus mauvais ouvrage du Salon.

LE CRITIQUE. Le plus mauvais! Non, il y a encore...

L'ARTISTE. Oh! parbleu, il y a le *Christ flagellé* de M. Garreau, la *Jeanne Hachette* de M. d'Hardivillier, la *Résurrection de Lazare* de M. Lair, le *Christ* de M. de George, la *Reddition de Paris* de M. Charles Lebel, l'*Assomption* de M. Lancrenon, le *Saint Sébastien* de M. Lordon, le....

LE CRITIQUE. Je vous laisse dire; diable! vous y mettez de l'enthousiasme; les confrères sont en bonne main;

Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.

L'ARTISTE. Dieu m'est témoin que ce n'est point

par envie : je ne suis pas envieux, tout le monde le sait.

LE CRITIQUE. On ne le croirait pas, à vous entendre catégoriser ainsi vos camarades.

L'ARTISTE. Mais, de bonne foi, quand on voit le préfet et le ministre de l'intérieur s'adresser à des gens de cette force pour avoir des tableaux, cela ne fait-il pas mal ?

LE CRITIQUE. Oui, à ceux qui voudraient des commandes. Le gouvernement vous a-t-il confié des travaux?

L'ARTISTE. Certainement non; les encouragemens vont trouver M. Granger, M. Garnier, M. Guillemot, M. Lebel, M. d'Hardivillier, et autres peintres de la même force; c'est contre les accapareurs que vous devriez écrire. Voyez N.... et moi, nous n'attrapons rien; et cependant nous savons dessiner et peindre, nous; mais nous n'intriguons pas, et nous n'aurons pas même la croix-d'honneur. Mon tableau est cependant, au dire de tout le monde, une des bonnes choses de l'école moderne. Je ne l'ai point fait louer dans les journaux.

LE CRITIQUE. On dit cependant que vous arrangez vous-même votre gloire dans les feuilles publiques, et que vous faites des pamphlets où vos

camarades sont vivement attaqués, afin que l'éloge de votre tableau ressorte mieux. Mais je n'en crois rien ; c'est une calomnie, n'est-ce pas?

L'ARTISTE. Qui en doute?

LE CRITIQUE. Vos confrères, mais non pas moi.

L'ARTISTE. Mon tableau, je n'en parle à personne, mais M. Forbin ne devrait-il pas avoir remarqué la chaleur du coloris, la vigueur de la touche, la grâce de la figure principale, le dramatique de la composition, enfin tout ce qui le recommande aux hommes de goût?

LE CRITIQUE. Assurément.

L'ARTISTE. Je n'ai pas pu être placé au Grand-Salon.

LE CRITIQUE. C'est une horreur.

L'ARTISTE. Si j'étais de vous, je tonnerais contre cette manie scandaleuse de tapisser le Grand-Salon de *galettes* protégées, et de laisser dans des coins noirs les œuvres estimables des artistes modestes, comme nous, qui n'avons ni entre-gens ni audace. Ce pauvre N...., pour qui je sollicite vos bontés (car vous voyez bien que je ne parle pas de moi), ce pauvre N...., son ouvrage est resté dans les salles où le beau monde n'a jamais pénétré, tandis que MM. Robert-Lefèvre....

LE CRITIQUE. Cela est fort injuste, sans doute, mais je n'en dirai rien.

L'ARTISTE. Vous ne trouvez donc pas mon ouvrage digne des honneurs du Grand-Salon?

LE CRITIQUE. Vous me pressez d'une étrange manière.

L'ARTISTE. Ainsi, je ne serai pas loué par vous?

LE CRITIQUE. M. N.... me trouvera très-indulgent.

L'ARTISTE. M. N....! M. N....! Mais, moi, Monsieur?

LE CRITIQUE. Votre démarche aura tout son effet; vos amis seront contens.

L'ARTISTE. Mais, moi, Monsieur?

LE CRITIQUE. Vous? vous plaidez si bien, qu'il est vraiment fâcheux que vous ne vous soyez pas fait avocat.

L'ARTISTE. C'est-à-dire que j'ai eu tort de me faire peintre?

LE CRITIQUE. Monsieur.... épargnez-moi, vous savez comme embarrasse

Le contraignant effort de ces aveux en face.

L'ARTISTE. Je ne m'attendais pas, Monsieur, que ma visite aurait ce résultat. Au surplus, je me passerai bien de vos éloges.

LE CRITIQUE. Je le crois facilement, Monsieur; il faudra que s'en passent aussi tous ceux qui comme vous sont venus me vanter leur mérite et décrier leurs confrères; je n'aime point les envieux, je n'aime pas ceux qui veulent s'imposer à mon admiration, je n'aime pas ceux qui me dépêchent des ambassadeurs. Il y a un de vos confrères au nom duquel on m'a fait presque des promesses et des menaces; je n'ai été sensible ni aux unes ni aux autres. J'ai un parent destituable, on m'a fait comprendre qu'on pourrait le destituer si je trompais l'espoir du peintre recommandé; je veux voir si on aura cette audace. Le système ministériel de M. de Villèle transporté dans le domaine des arts!... Ce serait une chose admirable; mais l'infamie ne réussit guère quand la presse est libre. Adieu, Monsieur.

Edithe au col de cygne, par M. H. VERNET. — *Mort d'Elisabeth*, par M. PAUL DELAROCHE. — M. BODINIER. — M. DE FORESTIER. — M. MONVOISIN. — M. ROGER. — LES ROMAINS. — M. POTERLET. M. BONINGTON. — M. RIOULT. — M. LESAINT. — M. FRAGONARD. M. A. DESMOULINS. — M. ISABEY père. — M. TANNEUR.

QUAND on doit parler de M. Horace Vernet, on peut avoir toujours quelque chose d'extraordinaire à dire. Savez-vous combien de pieds carrés de toile cet artiste a couvert (et comment couvert!) dans l'espace de sept mois? Je vous le donne en cent. Vous ne devinez pas? Eh bien! il a coloré, animé, chargé de talent, *sept cent soixante et quelques* pieds de surface, en *deux cent dix-sept* jours, à peu près, ce qui fait un peu plus de *trois pieds carrés* par jour. Voilà un fait; ajoutez-y les commentaires que vous voudrez; rappelez-vous les ouvrages qu'a créés cet artiste, et dites-moi s'il y a des éloges exagérés pour un homme qui, faisant si vite, fait très-souvent fort bien, et ne fait jamais mal; qui, sur *cinquante-sept* tableaux, improvisés depuis moins de quatre

ans, n'a pas produit une chose absolument médiocre, a présenté de véritables chefs-d'œuvre, s'est élevé à la hauteur de la belle peinture historique, et a donné les preuves du mérite le plus solide, de l'imagination la plus féconde, de l'esprit le plus fin et le plus observateur.

Savez-vous combien de temps à coûté à M. Horace l'*Édithe* que vous admirez? Guère plus d'un mois; et cependant le peintre a trouvé des difficultés qu'il n'a pas surmontées sans peine; son tableau ébauché promettait de réussir; presque terminé, il était manqué. Peu d'expression, peu d'harmonie dans la couleur, un effet froid, voilà ce qui désolait l'artiste; une bonne pensée changea tout. Donner aux yeux d'Edithe une autre langage, mettre partout de la vigueur, changer quelques parties trop éclatantes du costume de cette matrone qui accompagne la maîtresse d'Harold, couronner la scène avec un ciel poétique, fut l'affaire d'un jour, et l'ouvrage devint ce que vous le voyez, puissant d'intérêt, dramatique, vrai, harmonieux, profond, un des meilleurs de son auteur, un des plus remarquables de l'exposition, et assurément un des plus dignes du succès qu'ils ont obtenu.

Je vous envoie le croquis de ce tableau origi-

nal ; je le dois à l'amitié de M. Horace Vernet ; il l'a dessiné lui-même. Je ne pouvais vous faire un plus joli cadeau. Il serait superflu de vous analyser une composition que vous avez sous les yeux ; il ne serait pas moins inutile de vous faire remarquer ce que cette palissade qui partage la scène et la domine, ajoute à l'effet ; c'est une heureuse idée, explicative du sujet, et, à la fois, détail pittoresque et de caractère. Harold est mort auprès de la palissade qu'il défendait, et qui est encore garnie de flèches que les soldats de Guillaume lançaient dans le camp retranché des Anglais. Un de ces traits est venu frapper à l'œil ce brave qui bientôt expire. La bataille d'Hastings perdue, les Normands ont dépouillé les morts. Le moines de Waltham sont allés demander au vainqueur le corps du bienfaiteur de leur couvent, qu'ils ont offert de racheter au prix de dix mille marcs d'or ; Guillaume leur a accordé cette grâce, et deux de ces religieux parcoururent le champ de bataille, cherchant celui qui fut Harold, et que sa blessure avait défiguré. Aucun indice ne faisant reconnaître le roi dont les riches armures et les insignes avaient été pris par les conquérans, les moines ont pensé à s'appuyer du témoignage d'une femme que ses yeux ne pouvaient tromper.

Ils ont amené Edithe parmi les cadavres où elle découvre enfin Harold. La maîtresse du monarque d'Angleterre, surprise, à la pointe du jour, par la nouvelle de la mort de son amant, a pris à peine le temps de se couvrir de ses vêtemens ; elle a passé à la hâte sa tunique qu'elle n'a point attachée, elle s'est couverte d'un manteau, et, les cheveux en désordre comme le reste de son costume, elle a couru voir son bien-aimé pour la dernière fois. La recherche a été longue, et ses pleurs se sont taris pendant la fatale exploration ; aussi, quand elle trouve le corps d'Harold, un cri, un geste plein d'énergie expriment sa douleur qui n'a plus de larmes, plus de voix. Cette figure est dans un très-beau mouvement. La tête de la belle au col de cygne est d'un caractère et d'une expression excellens ; ses épaules, d'un modelé et d'un ton fins, sa taille élancée et gracieuse, son ajustement, et la manière dont tout cela est traité, font d'Édithe une chose fort louable, et sur le mérite de laquelle tout le monde serait tombé d'accord, si la couleur de ses cheveux n'avait armé la critique de toutes les dames qui ne veulent pas qu'une femme soit belle avec des cheveux rouges. La couleur de cette chevelure est en effet un peu exagérée ; mais c'est sans doute par nécessité et

pour repousser à leur place les têtes du moine et de la matrone, que M. Vernet a forcé le ton qui donne d'ailleurs beaucoup d'étrangeté à son principal personnage. Le torse d'Harold est très-bien de forme et de couleur ; je n'ai pas entendu un artiste ne pas faire l'éloge de cette partie de l'ouvrage. La tête du roi, à demi-voilée, est horriblement vraie. Une figure qui a réuni tous les suffrages, divisés sur plusieurs autres points, c'est le jeune religieux soutenant le cadavre qui était couché sur celui d'Harold. Sa surprise en voyant une femme, la gorge et les épaules nues, est rendue avec infiniment d'esprit. Le parti de demi-teinte et de reflet dans lequel M. Horace a placé sa tête, enveloppée d'un capuchon, est charmant. Ce novice est digne de Lesueur. L'ouvrage de M. Vernet est un poëme d'une grande originalité ; il est dans la nature du talent de ce peintre de ne rien produire de commun ; mais jamais, peut-être, il n'a été plus en dehors des données vulgaires que cette fois. On a reproché au bras gauche d'Edithe d'être un peu long ; je ne sais pas trop si l'observation est juste. La seule chose qui puisse mériter quelques critiques, c'est la figure de la vieille ; elle n'est pas d'un aussi bon style que le reste ; sa main est trop jeune, le ton de son manteau est lourd,

terreux et tient au ciel ; M. Horace ferait bien de retoucher ces détails. Le cadavre, relevé par le jeune frère de Waltham, est une bonne étude ; une anecdote s'y rattache ; elle rappelle, dit-on, celle de ce peintre qui, voulant rendre énergiquement les souffrances du Christ, percé au côté d'un coup de lance, blessa son modèle avec son épée, et peignit la douleur d'après nature.

Un tableau a balancé le succès si légitime obtenu par la *Mort d'Harold*, c'est celui de la *Mort d'Élisaheth*, par M. P. Delaroche. Il y a de très-belles choses dans cette nouvelle production de l'auteur du *Président Duranti*[1]. La reine qui avait voulu mourir debout, n'a cependant pu rester sur son trône ; vaincue par des souffrances que l'amour aigrissait, dit-on, bien que sa victime n'eût pas moins de soixante-dix ans, elle est tombée au pied du fauteuil royal, et couchée sur des coussins, elle attend la mort en donnant ses ordres à Cécil. L'agonie d'Élisabeth fut longue, horrible ; ses remords, ses regrets, une passion qu'elle ne put jamais satisfaire, et qui, à ses derniers jours, la rendit comme furieuse, remplissaient son cœur que des souvenirs de grandeur et de gloire ne pouvaient combler ; elle se roulait

[1] *Voyez* page 425.

par terre, comme un serpent, maudissant sa nature, le pouvoir, et les sanglans plaisirs qu'elle avait pris, par compensation à de douces jouissances qu'elle avait ignorées; puis, revenue un peu à elle, la reine chassait la femme, disposait du trône d'Angleterre, désignait son successeur, et dictait au chancelier ses volontés suprêmes. C'est un de ces momens de calme que M. Delaroche a saisi. Élisabeth rendra bientôt le dernier soupir; la douleur a contracté ses membres; la mort s'est emparée de ses sens; son cœur bat cependant encore, son cerveau a conservé un reste de puissance; elle vient de nommer Jacques Ier à Cécil qui l'écoute à genoux; avant de laisser retomber sa tête sur l'oreiller que supporte une de ses femmes, elle nommera d'Essex à cette confidente de son désespoir, de son amour et de son repentir. La scène est bien entendue; Elisabeth, couchée, occupe le premier plan; deux de ses dames d'honneur sont agenouillées derrière elle; une troisième debout, plus en arrière encore, pleure et cache sa figure dans ses mains. Cécil occupe le milieu de la toile; au second plan sont plusieurs dignitaires de la couronne. Ce second plan est ce qui, généralement, a plu le moins; il est d'un ton un peu lourd et manque d'air. Les

têtes des personnages qui l'occupent sont péniblement exécutées et un peu noires. Les femmes de la reine sont d'un caractère plus allemand qu'anglais; il y a quelque chose de trop lisse dans la manière dont leurs visages sont peints. Les mains et le front de celle qui paraît regretter si sincèrement la reine sont admirables; cela seul vaut tout un tableau; j'entends un bon tableau, car cela vaut mieux que vingt *Résurrections* comme celle de l'honorable M. Ansiaux, cent *Henri III* comme celui de M. Garnier, etc. On a trouvé que le profil d'Élisabeth est plus d'un homme que d'une femme, ce n'est pas tout-à-fait sans raison. C'était un roi que cette reine, et c'est ce que M. Delaroche a voulu exprimer sans doute; j'entre, pour moi, volontiers dans son sentiment, et je trouve ce vieillard en jupon très-beau. On a repris la couleur livide de la mourante, on a dit qu'elle était exagérée; c'est possible. Ce qui a entraîné M. Delaroche dans cet excès, si c'en est un, c'est l'obligation où il s'était mis d'enlever la tête d'Élisabeth en vigueur sur un oreiller blanc. M. Schnetz a mieux réussi dans sa *Mort de Mazarin*. M. Delaroche, en faisant rouge l'oreiller sur lequel se découpe la silhouette de la reine, se serait épargné beaucoup

de difficultés. Un homme d'un goût délicat, M. Ch. N., disait en voyant Élisabeth : *Jamais l'amour n'a passé par ce corps-là.* Il avait peut-être raison ; mais la beauté gracieuse était-elle bien ce que le peintre devait chercher à rendre dans ce sujet ? L'exécution des accessoires, étoffes, vases, meubles, est irréprochable ; il y a une hardiesse de touche, une sûreté de pinceau, une énergie de couleur, un brillant, une solidité peu ordinaires. Beaucoup de gens préfèrent à cet ouvrage que recommande tant de mérite, et que voudraient avoir produit nos maîtres les plus habiles, la *Mort de Duranti* du même artiste ; je suis de ce nombre. Duranti est un chef-d'œuvre ; la *Mort d'Élisabeth* n'est pas un tableau aussi complètement beau ; il y a du sublime dans l'un, des choses seulement admirables dans l'autre.

Seulement admirables ! Je connais bien des peintres qui se contenteraient de l'éloge : M. Bodinier, par exemple. Il a du talent ; il fait bien, quelquefois même mieux que bien ; mais dans sa manière naturelle, dans ses effets vrais, on ne voit rien qui surprenne et attache. Sa *Famille des environs de Gaëte*, tableau de chevalet dans les dimensions historiques, ne peut être considérée que comme une bonne étude ; sa *Demande en ma-*

riage, dans le genre de M. Schnetz, est de beaucoup inférieure à ce qu'elle rappelle ; c'est cependant une chose estimable. Une *Tête d'homme des environs de Rome* est ce qui me plaît le plus dans l'exposition assez considérable des ouvrages de M. Bodinier ; c'est la nature même, comme expression, comme couleur, comme caractère ; la touche seulement n'en est pas spirituelle.

M. de Forestier s'accommoderait bien aussi du : Seulement admirable ! Son *Possédé* est un morceau digne d'estime, dans le genre sévère et simple de quelques-uns des anciens maîtres italiens en présence desquels il l'a composé et exécuté. La symétrie dans le mouvement des bras de tous les personnages est fâcheuse ; le contour du torse du possédé n'est pas agréable ; en revanche, sa tête est belle. Le Christ est bien. M. de Forestier n'a pas été aussi heureux dans sa *Délivrance de saint Pierre ;* c'est un tableau qui n'a rien de remarquable. D'assez bonnes parties d'étude ne rachètent pas la médiocrité de l'ensemble.

M. Monvoisin a produit plusieurs ouvrages, dont le plus agréable est une *Rosemonde*, s'entretenant avec Henri II dans le labyrinthe de Woodstock, et surprise par Éléonore de Guyenne. La tête de Rosemonde est un peu commune,

mais sa taille se dessine agréablement sous un costume bien arrangé ; la figure de Henri II est bonne ; Eléonore qui, un poignard à la main, joue le mélodrame dans le fond de la scène, n'est pas d'un beau caractère. Ce tableau plaît par une couleur agréable, un effet franc et une touche large et facile. Peut-être que la différence des natures n'est pas assez sentie dans les mains des principaux personnages ; elles diffèrent de ton, mais pas de formes ; les détails d'ongles et de phalanges sont indiqués mollement. Malgré ces légers défauts, la *Rosemonde* de M. Monvoisin est un moreeau très-désirable. Je n'aime pas beaucoup le *Saint Gilles*, cette composition manque de la gravité, de la solennité, et de la... aidez-moi, je ne trouve pas le mot qui convient à la peinture des hommes et des choses de l'Eglise. Je n'aime guère non plus, quoiqu'il y ait certainement du mérite, le *Mentor surprenant Télémaque auprès d'Eucharis;* c'est une composition glaciale, d'où le sentiment de l'amour est tout-à-fait absent ; le groupe de Télémaque et de Mentor se découpe durement sur le fond ; le ton local ne manque pas d'un certain charme. La *Bergère soninaise* et le *Pâtre napolitain* sont deux figures d'une assez bonne exécution. M. Mon-

voisin appartient à l'école classique; je souhaite que ce jeune homme, qui a déjà du talent, et qui peut en acquérir encore, lui vienne en aide plus heureusement que plusieurs de ses collègues, dont les noms ne sont guère connus depuis six ou sept ans que par des chutes.

M. Roger a envoyé de Rome des tableaux de chevalet qui ont été remarqués par les amateurs; l'un représente une *Femme poursuivie par un buffle dans les marais Pontins*, l'autre un *Épisode de la fête de la madone de l'Arc, à Naples.* Le second de ces ouvrages est gracieux; l'autre, très-expressif, a de l'intérêt. La tête de la femme renversée devant le buffle, est d'un bon caractère. M. Roger est un des *Romains* français les plus distingués; j'entends par *Romains*, ceux de nos compatriotes qui sont fixés à Rome ou pensionnaires à notre académie. C'est à peu près un parti dans la peinture, ils tiennent pour le classique, et c'est tout simple; ce n'est pas un chrétien qui irait s'établir par ferveur à la Mecque, ou un adorateur de Brama à Jérusalem; ils s'inspirent des lieux et des mœurs des habitans; madame Haudebourg a été long-temps Romaine à Paris, elle l'est encore à moitié. Les principaux de cette congrégation pittoresque sont dans ce moment

MM. Schnetz, Robert, Bonnefond, Roger, Bodinier, Chauvin, etc.; MM. Barbier-Walbone et Auvray sont aussi du rite romain, mais ce n'est pas pour eux qu'il est écrit : *Dominus virtutem populo suo dedit.*

M. Poterlet a donné un pendant à son premier tableau [1]; c'est encore à *Peveril du Pic* qu'il a emprunté son sujet. La jeune fille qui danse au son de la basse est gracieuse, mais elle pourrait être plus jolie; la tête du major (je ne me souviens pas bien si c'est lui ou un autre) est modelée avec fermeté; le ton local est bon. Ce tableau serait charmant s'il était un peu moins reprochable sous le rapport du dessin. M. Poterlet doit s'appliquer à chercher la forme, il a le secret de la couleur. Qu'est-ce qu'être romantique! C'est être vrai; et vous faites des figures qui ne sont pas vraies de proportions. Vous n'êtes donc pas romantique dans les *funérailles* que vous avez représentées avec une magie de ton qui séduit, je l'avoue, mais qui ne peut aveugler la critique? Dites-moi si les jambes de tous vos personnages ne sont pas comme des balustres renversés? Vous en coûterait-il beaucoup de rendre la nature avec plus de soin? Je ne vous parle pas de l'élégance,

[1] *Voyez* page 125.

mais seulement de la correction. Vous méprisez le classique, c'est très-bien fait; mais si froid, si ennuyeux que soit le classique, au moins a-t-il cela de bon qu'il crée des hommes qui sont hommes, et que vous n'enfantez guère que des êtres incomplets, fort laids pour la plupart, et souvent hideux. M. Poterlet a plus que des dispositions; il ne tient qu'à lui de mériter plus que des encouragemens.

On dirait, au premier coup-d'œil, que le *Henri IV avec l'ambassadeur d'Espagne* est de M. Poterlet, et c'est un éloge pour les deux artistes; en y regardant cependant de plus près, on trouve dans l'*Henri IV* quelque chose de maître, qui n'est pas encore dans les ouvrages de M. Porterlet. Il est fâcheux que M. Bonington n'ait pas arrêté davantage ses figures, et qu'il en ait fait comme des fantômes agissant au milieu d'une vapeur brillante coloriée, qui voile leurs traits et ne laisse apercevoir que leurs mouvemens. *François Ier et la reine de Navarre* est une petite esquisse tout-à-fait vénitienne pour la couleur; un peu plus de soin dans l'indication des contours en aurait fait un tableau charmant; les chiens sont très-bien par la forme et le ton. *La Vue de l'entrée du grand canal, à Venise*, est un bon ouvrage, moins bon pourtant que

celui auquel il fait *pendant*, et dont il est parlé page 238 de ce livre.

M. Rioult a fait des choses agréables; la naïveté de forme et de couleur de ses deux petites *Baigneuses* a plu généralement. L'auteur ne s'est pas encore élevé au-dessus de sa *Velleda;* pour faible que soit cette figure, je la préfère de beaucoup à toute la *sainte Famille* de M. de Lanoë. M. Rioult travaille avec conscience; s'il ne va pas à Corinthe, ce n'est pas sa faute; le proverbe est plus fort que lui.

C'est un chef-d'œuvre de patience que l'*Intérieur de la cathédrale d'Amiens*, par M. Lesaint. Tout le monde a remarqué ce grand tableau, étonnant par la vérité de l'effet et la perfection des détails; dans deux cents ans, cet ouvrage aura beaucoup de prix, et je parie que l'artiste l'a vendu ou le vendra bon marché. Il faut n'être ni de son siècle, ni de son pays pour être estimé ce qu'on vaut.

Châteaubriand surprend entre les mains de la comtesse sa femme une lettre de François Ier. Je crois que tel est le sujet traité par M. Fragonard, dans un tableau dont les figures sont de *demi-nature*. Madame de Châteaubriand n'est pas jolie; sa frayeur est mal exprimée; sa pose manque

Un Samedi au Louvre.

Taisez-vous donc, vieux démons médisans.
Vieille Ballade anglaise.

Tous les acteurs sont prêts et la toile est levée.
NÉP. LEMERCIER. *La Panhypocrisiade.*

La foule des privilégiés accourt. Les brillans équipages se pressent dans la rue du Carrousel. Les gendarmes sont sur les degrés du temple des arts, pour orner la fête de l'aristocratie qui, pendant six mois, s'est renouvelée par octaves. Le fiacre plébéien est repoussé avec mépris; par grâce, on lui permet d'approcher pour un moment du sanctuaire, mais bientôt on répudie ce Paria; il va se remiser sur un terrain particulier; on ne veut pas que ses panneaux grossièrement vernis fassent tache parmi les riches armoiries qui pavoisent la place du Muséum; ses chevaux de trente écus pourraient-ils figurer à côté des coursiers fringans que les haras d'Angleterre et de

Normandie ont élevés pour nos patriciens? Les voitures se succèdent avec rapidité à la porte du Louvre. Des valets, fiers de leurs épaulettes d'or ou d'argent, ouvrent les carrosses et présentent le poing aux nobles dames, fières à leur tour de leurs haiduques si insolemment élégans. L'escalier et bientôt le Grand-Salon se remplissent de femmes de la noblesse, de la finance et des grands fonctionnaires de l'Etat; des jeunes gens à la haute cravate, aux manchettes empesées, à la petite moustache frisée au fer, au lorgnon gothique, sont leurs cavaliers. Quelques bourgeoises, favorisées, par M. de Forbin, d'un billet bleu-pâle, se mêlent dans le tourbillon musqué; elles avaient dit à leur couturière : Ne m'oubliez pas pour samedi, je veux aller au Salon, *c'est le jour du beau monde*...

« Bonjour, ma toute belle. — Madame la marquise, comment vous portez-vous? — Tiens, c'est la petite baronne! — Oh! voyez donc, ma chère, la fille d'un officier de la garde-robe mise comme vous et moi; si ce n'est pas scandaleux! — Ah! voilà madame De... avec le major..., vous savez! — Dites donc, comtesse; regardez donc, une banquière qui se permet le sous-lieutenant? — Dieu! que ces femmes de la noblesse sont insupporta-

bles! — Une découverte, ma bonne amie, mademoiselle Victoire fait des corsets sans épaulettes; cela va très-bien; cela place la gorge à merveille. — Encore un emprunt, mon cher ange; Dieu soit loué! il m'en reviendra quelques bijoux, car il est vraiment très-bon pour moi, mon mari. — Le cardinal me disait l'autre jour que vous avez été édifiante pendant toute la semaine-sainte, et que cela vous a fait un bien infini à la cour. — Oui, M. de... sera fait conseiller d'Etat. — J'ai été faire hier le wisk chez madame de Villèle; elle est insupportable, cette vieille femme, mais c'est égal; le dernier mot n'est pas dit pour son mari, et le Père Chonchon m'a assuré qu'il reviendra au ministère. — Plaise à Dieu, ma bonne! sans cela nous sommes perdus; le comité-directeur pousse à la révolution; ils sont à la Chambre trois ou quatre hommes d'esprit qui disent cela tous les jours, et cela me fait peur. — Qu'est-ce que c'est que ces deux femmes peintes par M. Belloc? — C'est la baronne de C...y avec sa fille. — La mère est un peu flattée. — Maman, voyez donc cette ombrelle jaune, c'est affreux. — Parbleu, et cette robe de velours pour se promener dans un jardin. La jeune fille, à la bonne heure, elle est en mousseline!

UN JEUNE HOMME. — Oh! quel portrait de Casimir Delavigne? Il a l'air triste.

UNE DAME BLONDE. — Il est malade d'indigestion; il a trop mangé de ce gâteau de Savoie que vous voyez derrière lui[1].

UNE DAME BRUNE. — Fi, l'horreur! Quels cheveux à cette *Édithe!* Je ne m'y accoutumerai jamais.

LE VIEUX DUC DE... — J'ai vu le temps où la poudre rousse était de mode; si dans ce temps-là M. Doyen avait peint une femme de ce rouge ardent, cela eût passé à Versailles pour une flatterie ingénieuse et délicate.

UN RAPIN[2]. — C'est tout bonnement aujourd'hui un détail historique.

UN JEUNE OFFICIER. — Mon Dieu! quel est donc cet homme grand, sec, en culottes de soie noire?

[1] Le château Saint-Ange, que M. Schnetz a peint d'un assez mauvais ton dans le fond du portrait de M. Delavigne.

[2] On appelle de ce nom un jeune apprenti peintre; c'est le souffre-douleurs d'un atelier; il a, par compensation, le droit d'insolence, comme les tambours dans les régimens. C'est un *faiseur de charges* qui se plaît à se moquer des *bourgeois*, c'est-à-dire des personnes peu initiées aux choses des arts. Le rapin est un caractère; il est tranchant, railleur, indiscret; il est à l'affût de tous les petits événemens; il sait la chronique scandaleuse, et il n'épargne personne dans ses récits ou ses jugemens. C'est un fléau assez amusant.

UN ARTISTE. — C'est Don Quichotte égaré dans le XIXe siècle.

LE VIEUX DUC (avec humeur.) — C'est l'illustre procureur-général Bellart[1].

LA COMTESSE D'H. — On fait foule auprès de ce tableau; que représente-t-il donc?

L'ARTISTE. — *Le Roi distribuant des récompenses aux artistes, à la fin de l'exposition de* 1824[2].

UNE VOIX. — Dieu que c'est amusant! (On rit dans la partie du groupe des spectateurs qui est au-dessous de la figure de M. Quatremère de Quincy.)

LA COMTESSE D'H. — Vous paraissez connaître tous ces personnages; ayez donc la bonté de m'apprendre leurs noms.

L'ARTISTE. — Ici, M. Blondel.

LE RAPIN. — Trop grand.

L'ARTISTE. — Il serre la main à M. Regnault. M. Richomme, le graveur, est à côté de madame Hersent, auprès elle-même de son mari. Derrière M. Regnault est le profil de M. Mauzaisse.

[1] Peint en pied par M. Rouillard.

[2] Ce tableau de M. Heim est remarquable par une composition pittoresque et naturelle et par un ton agréable.

LE RAPIN. — Trop colossal[1].

L'ARTISTE. — Un peu en avant M. Ramey père, sculpteur; entre M. Mauzaisse et M. Ramey, vous voyez...

LA COMTESSE. — Je le reconnais, le comte Turpin de Crissé.

LE RAPIN. — M. Heim l'a peigné comme lui-même peigne ses paysages. Il n'y a pas un cheveu qui passe l'autre.

L'ARTISTE. — En avant, est M. Galle, graveur en médailles justement renommé.

LE RAPIN. — Tiens! il y avait deux femmes, Mlle Gay et sa mère; M. Heim les a effacées.

LA COMTESSE. — Tant pis, une jolie femme n'est jamais déplacée nulle part.

L'ARTISTE. — Mademoiselle Delphine Gay était d'ailleurs historique dans le tableau.

LA COMTESSE. — Oui, ce fut ce jour-là, je crois, qu'elle eut la faveur d'un compliment du Roi.

L'ARTISTE. — Elle n'est plus dans l'action du tableau, mais dans les accessoires, voilà son portrait.

LE RAPIN. — Oui, une touffe de cheveux blonds et un grand bras.

[1] *Voyez* page 390.

L'ARTISTE. — Ici, sur le premier plan, est M. le baron Gros.

LE RAPIN. — Il n'est pas ressemblant, il n'a pas ses bottes à la Souwarow.

L'ARTISTE. — En habit noir (car il n'était pas encore de l'Institut), la tête à nous...

LE RAPIN. — Et la bouche en cœur...

L'ARTISTE. — Méchant rapin, vous tairez-vous? M. Heim s'est trompé, qu'est-ce que cela prouve?

LE RAPIN. — Qu'il n'y a pas que les rapins qui se trompent.

L'ARTISTE. — Je vous disais, Madame, qu'en habit noir est M. Horace Vernet. Près de lui, vous voyez la tête chauve de M. Pixot.

LE RAPIN. — On a oublié son cheveu.

L'ARTISTE. — Devant eux sont madame Lisinka de Mirbel et M. Bosio. M. Cartelier, beau-père de M. Heim, reçoit des mains de Charles X le cordon noir; M. Carle Vernet vient de recevoir le sien.

LA COMTESSE. — Je ne vous demande pas quel est ce personnage doré qui se tient si droit à côté du Roi; il est ressemblant; c'est ce bon vicomte que les révolutionnaires ont tant tourmenté pour sa direction morale de l'Opéra.

L'ARTISTE. — Oui, c'est M. le chargé des beaux-arts.

LE RAPIN. — Bonne charge! Charlet ne l'aurait pas mieux faite.

LA COMTESSE. — Vous croyez que M. Heim a mis une intention maligne dans cette pose prétentieuse?

L'ARTISTE. — Je ne le crois pas.

LE RAPIN. — Certainement, ni moi non plus, mais...

L'ARTISTE. — M. de Forbin et M. de Cailleux sont près de M. de Larochefoucauld. Tout-à-fait sur le devant est assise madame Haudebourg, en avant de qui est feu Charles Dupaty, le statuaire. Dans ce groupe, le plus remarquable de ces personnages pour la ressemblance, c'est M. Daguerre. Au fond, et dominant la scène, sont M. Alaux-le-Romain, M. Charles Nodier, M. Gudin, M. Bouton et M. le baron Taylor.

LA COMTESSE. — Mais vous ne m'avez point nommé le baron Gérard.

L'ARTISTE. — Le voici, Madame, au troisième plan de la composition, entre MM. Percier et Fontaine.

LA COMTESSE. — Oh! comme il ressemble à Buonaparte. Et pourquoi est-il si loin du Roi dont il est le premier peintre? Pourquoi est-il en frac?

L'ARTISTE. — M. Gérard n'aime pas à se faire remarquer; il ne se donne pas volontiers en spectacle. La vérité est qu'il parut au milieu de nous avant la cérémonie représentée par M. Heim, et qu'il n'y était plus quand le Roi dit : « Je regrette que M. Gérard ne soit pas ici pour entendre que je le charge de peindre le sacre. »

LA COMTESSE. — Que cela est modeste! Un autre n'aurait pas manqué de se trouver là, sous les yeux du prince... Oh! mon Dieu, aidez-moi à sortir de la foule; on m'écrase.

LE VIEUX DUC (bas à la comtesse). — Parbleu, je le crois bien; c'est le ventre de mon collègue, Lally-Tolendal, qui vient d'entrer comme un coin entre vous et votre voisine.

L'ARTISTE. — Donnez-moi la main, Madame, je vais vous dégager. (Il fait un effort, amène la comtesse au milieu du Salon, et la quitte en la saluant.)

LA COMTESSE AU DUC (hors de la foule). — Il est bien poli ce Monsieur; le connaissez-vous?

LE VIEUX DUC. — Non, ma chère.

LA COMTESSE. — Ça ne peut être un homme de rien; il y a quelques nobles dans la peinture.

LE VIEUX DUC. — Oh! des barons d'hier.

LA COMTESSE. — Non, vraiment, des gens très-bien nés.

LE VIEUX DUC. — C'est égal, ils font là un drôle de métier.

LE RAPIN. — Il vaut bien mieux ne rien faire, n'est-ce pas, M. le gentilhomme?

LE VIEUX DUC. — Petit révolutionnaire!

UN BOURGEOIS (lisant dans le Livret). — M. le baron Gros, n° 491. Portrait du Roi.

UN ÉCUYER. — La drôle de position qu'a la jambe gauche de derrière de ce cheval!

LE RAPIN. — Ne voyez-vous pas que la pauvre bête a la crampe?

LE BOURGEOIS. — Je ne trouve pas le numéro de ce petit tableau; savez-vous quel en est le sujet?

LE RAPIN. — C'est un jeune Turc remettant le cou de son cheval.

LE BOURGEOIS. — Farceur!

LE RAPIN. — Dame! voyez plutôt [1].

UNE DAME. — Que représente ceci, s'il vous plaît?

LE RAPIN. — *La Mort de Polichinelle;* cherchez au Livret l'article de M. Delaroche.

[1] *Jeune Turc caressant son cheval*, par M. Delacroix.

LA DAME. — N° 305 : *le jeune Caumont de la Force, etc.* Ah ! c'était une parodie !

LE RAPIN. — Diantre, je ne me permettrais pas !...

LA DAME. — Oh ! voilà qui est charmant ! C'est de ma chère école de Lyon, bien sûr.

LE RAPIN. — Oui, Madame, de M. Génod ; c'est l'acupuncture[1].

UN ÉVÊQUE. — Dites, mon cher duc ; où est donc la *Sainte Thérèse* dont j'ai tant ouï parler l'autre soir chez la douairière de Maisonfort ? Je suis curieux de la voir.

LE VIEUX DUC. — Mais, c'est vrai, je ne l'ai pas vue non plus.

UN ARTISTE. — Elle n'est plus ici.

L'ÉVÊQUE. — Et pourquoi ?

LE RAPIN. — Parce qu'on a craint qu'elle ne vînt à se faner.

L'ARTISTE. — M. Gérard l'a retirée le lundi-saint, après l'avoir montrée pendant quelques jours seulement. Il a eu raison ; nos tableaux qu'on nous garde pendant six mois, finissent par lasser le public ; la *Sainte Thérèse*, au contraire, est toute neuve pour le succès. Aussi vous verrez la foule qui se portera à l'hospice de madame Châteaubriand quand elle y sera exposée !

[1] *Psyché et l'Amour.*

L'ÉVÊQUE. — Ah ! on l'exposera dans la chapelle de l'hospice de Marie-Thérèse ? J'irai la voir.

LE RAPIN. — Ce sera bientôt une affaire de mode.

UN PROTESTANT. — Ainsi vos temples sont changés en lieux d'exhibition ! Vous entendez singulièrement le respect dû aux choses saintes !

L'ÉVÊQUE. — Monsieur est hérétique, sans doute.

LE PROTESTANT. — Je me flatte d'être raisonnable.

LE DUC. — Que voulez-vous, Monseigneur ? il n'y a plus de religion.

L'ÉVÊQUE. — Écrivez demain, mon cher Duc, pour avoir des billets, et nous irons voir la Sainte Thérèse qu'on dit si belle.

L'ARTISTE. — Vous la verrez seule ; là point d'objets de comparaison ; rien ne détournera votre attention de ce tableau ; c'est pour vous et pour M. Gérard un grand avantage.

LE RAPIN. — Moi, quand j'aurai du talent j'exposerai toujours tout seul aussi.

LE VIEUX DUC. — Petit révolutionnaire !

Nomenclature.

PAYSAGES, ANIMAUX, BATAILLES, MINIATURES, PORCELAINES, DESSINS.

PARDON, Messieurs, si je réduis à la plus simple expression un chapitre qui demanderait tant de développemens, mais je n'ai pas le temps de faire des théories, et puis à quoi servent les théories à présent?

Je n'ai jamais compris la distinction qu'on a voulu faire entre le paysage historique et le paysage champêtre; je ne connais qu'un bon paysage, celui qui reproduit bien les aspects de la nature, celui qui est vrai. Si la *convention* est une chose détestable en peinture, c'est surtout dans le paysage; vous aurez beau être élégant de lignes, classique dans la forme de vos arbres, heureux dans le mouvement de vos terrains, si vous faites un ciel outré, si vous manquez de vérité dans la couleur de votre végétation, si vous n'avez pas saisi

l'effet du soir et du matin que vous prétendiez me donner, vous aurez fait un mauvais ouvrage. J'estime Poussin, Guaspre et Valenciennes ce qu'ils valent, mais Ruisdaël, Berghem, Karel Dujardin, Van der Velde, me paraissent aussi avoir un grand prix; le genre m'est à peu près indifférent pourvu que ce que l'on me donne soit bien. Certainement il y a du talent dans les ouvrages de M. Turpin de Crissé, mais sa poésie ne dit rien à mon imagination, c'est la manière affaiblie de Delille; tout en lui est fait avec une propreté, un soin extraordinaires; mais tout est froid. Que j'aime bien mieux la naïve manière de M. Gué! Il a fait une croix au milieu d'un champ, la femme qui y prie n'est pas de si bon lieu que Syrinx; il a peint des pans de murs de chaumières qui ne sont pas si nobles que les fabriques italiques; au lieu de beaux roseaux il a fait du fumier; eh bien, tout cela me charme parce que c'est vrai de couleur et d'effet; il y a du soleil sur ses petites masures; il y en a aussi dans les forêts de M. Van-Os, et je les aime.

M. Jolivard me paraît avoir fait un chef-d'œuvre dans un paysage-portrait où sont groupées çà et là des maisons de paysans, où les arbres ne sont pas arrangés avec peine; la couleur de ce

tableau me paraît très-bonne. Les études du même peintre, bien qu'un peu vertes, sont extrêmement estimables; celles de M. Dagnan ont aussi de la vérité. M. Ricois mérite à peu près tous les éloges qu'on peut faire de M. Jolivard; sa *forêt* est une chose charmante.

Il est des hommes qu'on doit seulement nommer pour les louer; de ce nombre sont MM. Victor Bertin et Watelet. Ces deux maîtres n'ont point dégénéré de leur réputation; leurs ouvrages sont toujours remarquables par les mêmes mérites.

M. Boisselier, chargé de faire deux grands paysages pour une église, n'a pas été heureux. M. Périn, qui a fait une *Samaritaine*, l'a été beaucoup plus; le ton de ses arbres et de ses plantes est trop vert, mais la composition de son site est belle; ses figures, celle du Christ surtout, sont charmantes; le groupe du second plan, et l'ouvrage en général, prouve que l'artiste a de la vénération pour le Poussin.

M. Regnier est toujours lui; il ne copie personne; il s'est fait un genre qui a beaucoup réussi. Son grand paysage, auquel il n'y a peut-être à reprocher qu'un peu d'uniformité dans la facture, est une des bonnes productions de l'auteur; la

partie intermédiaire entre les deux côtés du tableau, est surtout fort bien.

M. Rémond est lourd outre mesure; il a une exécution large mais pesante. C'est un homme de talent, qui a besoin de se mettre en garde contre sa facilité.

M. Chauvin est toujours le même : ce n'est pas absolument à titre de reproche que je dis cela.

M. Guindrand a fait des progrès à Rome, il est sur la route des succès. Son paysage n'est pas d'une très-bonne couleur, mais il est bien composé. Les études qu'il a faites en Italie sont fort estimables.

Madame Melling-Clerget, élève de M. Watelet, a exposé un paysage dont les eaux surtout sont faites avec esprit. Cette jeune artiste mérite des encouragemens et des éloges.

Deux grands paysages, étudiés avec soin, et d'une belle couleur, recommandent puissamment M. Ulrich.

M. Bidault vieillit un peu; M. Dunouy se répète; M. Taunay se continue; M. Giroux commence, et il commence bien; le second plan, dans la demi-teinte de son étude de la Commarque, est une belle chose. Le paysage dont j'indique ainsi une partie admirable, est un des meilleurs

morceaux de ce genre dans l'exposition de cette année.

Le *Passage des Échelles*, par M. Gudin, est un tout-à-fait chef-d'œuvre.

M. Léopold Leprince avance tandis que tant d'autres restent stationnaires ou reculent. Il est un des premiers au second rang des paysagistes.

M. Schikler, amateur des arts, a un beau cabinet; M. Hippolyte Lecomte a fait plusieurs tableaux pour lui. Saint-Evremond disait: «Quand on me parle d'un homme, et qu'on me dit, il est reçu chez Ninon, je sais toujours quel est cet homme; apparemment ce n'est point un sot.»

M. Brascassat a une facture brillante par laquelle il se laisse un peu trop dominer; tout est bien dans ses tableaux, mais trop uniformément peut-être. Il augmentera, n'en doutons pas, le nombre des maîtres du paysage. M. Théodore Richard, qui a fait son éducation pittoresque, et qui a pour lui la tendresse d'un père, lui a donné de bons exemples avec de bons conseils. Les tableaux que cet artiste bordelais a exposés en 1827, méritent beaucoup d'éloges; la nature y est rendue avec une élégante fidélité. Je connais des études de M. Richard (une de la forêt de Fontainebleau surtout) qui sont charmantes.

Les dessins de M. Isly sont d'un ton chaud et d'une touche hardie; ses paysages à l'huile sont gris et timidement peints. Le trait en est élégant.

M. Edouard Bertin est revenu au paysage primitif; c'est de la peinture du moyen âge, que son *Giotto*. Je ne sais ce que cet amour du gothique produira dans l'avenir; il y a, quant à présent, dans le talent de M. Bertin, une naïveté qui plaît, quoiqu'on voie bien qu'elle est un peu cherchée. Son tableau est dans des lignes simples, le groupe d'arbres qui couronne le dernier plan semble être un emprunt fait aux maîtres anciens; le ton local est apprécié par nos Anglo-Vénitiens, qui se sont proposé les vieux tableaux pour modèles. Il y a de bonnes parties de couleur, les terrains du devant par exemple. Le ton des rochers est un peu lourd; ce qui alourdit aussi tout le tableau, c'est le soin que l'auteur a pris de peindre les masses et les détails dans le sens de leurs mouvemens. Cette exécution ne diffère presque pas de celle des tapisseries. M. Édouard Bertin persistera-t-il dans la route où il est entré? Son originalité est-elle génie ou système? Si elle est génie, elle produira des chefs-d'œuvre, indépendamment du goût du siècle; si elle est système, elle ne produira rien de mieux que le *Giotto*. Le

premier ouvrage de M. Bertin prouve du talent, mais ce talent n'est pas encore de ceux qui plaisent au public; il faut parler la langue que tout le monde peut entendre pour réussir auprès de tout le monde. Que penserait le jeune artiste d'un poëte qui ferait des vers comme Ronsard en présence de Béranger, de Lamartine, de Delavigne et de Victor Hugo [1]?

M. Aligny outre les défauts du genre dans lequel M. Édouard Bertin s'est essayé; il a fait une procession de moines dans la campagne, qui est vraiment extraordinaire. Quelqu'un comparait ce tableau aux dessins que donne le hasard dans la coupe de certains marbres : cette bizarrerie est évidemment systématique. Je parierais bien que M. Aligny n'a aucune estime pour le talent de M. Fabre, de Montpellier, classique raisonnable, un peu uniforme, mais très-intelligible au moins.

M. Jules Cogniet sera un de nos meilleurs paysagistes, s'il marche dans la voie qu'il s'est ouverte.

[1] Dans les derniers jours du Salon, M. E. Bertin a exposé un petit tableau, de beaucoup préférable à celui dont je viens de parler; il est d'une couleur et d'un effet très-agréables; il y a encore dans la touche trop d'affectation de largeur; mais même, sous ce rapport, les progrès du peintre me paraissent sensibles.

Les tableaux de M. Debez, amateur, ont un accent de naïveté qui me les fait estimer.

Une vue de la vallée d'Anges, par M. Malbranche, m'a paru un tableau agréable.

J'ai parlé ailleurs des charmans petits ouvrages de MM. Mozin et Roqueplan; je n'ai rien à dire du *Rodomont* de M. Petit, si ce n'est que c'est une chose fort commune.

La *Vue des restes de l'ancienne abbaye de Jumiéges*, par M. Valentin, est d'un bon effet; c'est une inspiration de l'école anglaise.

N'oublions pas M. Dupressoir, jeune homme qui, dans une *Vue du Dauphiné*, a montré de très-heureuses dispositions.

Et M. Daguerre, que je n'ai pas même nommé! Oh! celui-là, sa réputation est faite; il peut très-bien se passer de mes éloges; ce n'est pas une raison pour que je me prive du plaisir de les lui donner.

M. Demarne entrera-t-il jamais à l'Institut, où M. Thévenin est arrivé tout droit par la route de Rome? J'en doute. Cet artiste a cependant encore assez de talent pour justifier le choix de l'Académie des Beaux-Arts; il en a eu trop pour que je ne sois pas en droit de taxer d'injustice le corps qui n'appela pas à lui M. Demarne il y a quinze

me. M. Demarne a reçu la croix d'honneur. Enfin !

M. Knippet un peu froid; mais il étudie ses moutons et ses chèvres avec tant de soins! M. Berré est naturel; M. Eugène Verboeckhoven rappelle un peu, par la couleur, le Hollandais Berghem; il est moins fin de ton. M. Edouard Swebach a une touche délicate, spirituelle, il ne lui manque qu'un peu de chaleur.

M. Horace Vernet a toujours la supériorité sur tous ses compétiteurs pour les batailles; son engagement d'une compagnie de voltigeurs contre un parti de Cosaques est très-bien. Je ne sais si je puis ranger dans le genre des batailles cette scène de la campagne de France, où un paysan, ancien soldat, vient d'être blessé dans sa vigne qu'il défendait contre l'ennemi. A quelque classification qu'elle appartienne, elle peut être regardée comme un chef-d'œuvre, bien qu'il y ait un peu de sécheresse dans l'exécution. La femme armée d'une fourche est une figure admirable de sentiment, d'expression, de caractère et de couleur; la tête du paysan blessé est peut-être un peu trop relâchée. La partie dramatique de l'ouvrage est excellente; c'est sous ce rapport que le *Passage de la Bérésina*, par M. Ch. Langlois, est une chose remarquable. Ce tableau fait mal à voir;

l'analyse serait un poëme pour qui saurait la faire. Les ouvrages de M. Charles Langlois manquent un peu d'exécution ; vus à distance, ils satisfont, parce que l'arrangement en est bien entendu, que tout y est clair et dans un bon mouvement. La *Bataille de Walls* a été justement louée. Le *Combat de Bunouth* fait plus d'honneur à Belliard qu'au peintre : c'est de moins bon des ouvrages de cet artiste.

Il ne faut pas cataloguer l'affaire de *Santona*, par M. Cogniet, parmi les batailles ; c'est un événement militaire, comme la *Revue des tirailleurs du régiment du prince de L....* par M. Lami. Le *Combat de Trainaca*, par le même M. Lami, est bien rendu. Ce jeune peintre, élève de M. Horace Vernet, a profité des leçons de son maître.

M. Bellanger n'a pas réussi dans son affaire des cuirassiers français contre des troupes hongroises ; il est confus et gris. Cet artiste a de l'esprit et du talent ; il a déjà fait de bons tableaux, il en fera sans doute encore. Qui a toujours été heureux ?

M. Victor Adam a dessiné pour la vingt-deuxième livraison des *Voyages Pittoresques* une planche qui vaut mieux que toute sa peinture exposée au Salon de cette année. Il est vrai que

cette planche est parfaite. Dans son tableau de *la Foire aux chevaux à Caen*, il n'y a aucune solidité. Un cheval blanc danse en l'air; l'aplomb de toute sa composition s'en trouve rompu. Il y a trop de *chic* dans les ouvrages de M. Adam, et pas assez d'étude.

J'aurai tout dit sur nos peintres de fleurs quand je les aurai nommés. Mais qu'ai-je besoin de les nommer? Tout le monde les connaît. Deux d'entre eux sont parvenus à la perfection; les autres en sont bien près.

M. Saint tient toujours le haut bout dans la miniature. Son portrait du Roi est excellent; peut-être on pourrait lui reprocher d'être trop largement touché, mais c'est un beau défaut. Le portrait de M. de Terne est fort bien aussi; celui d'une dame représentée en pied et se promenant dans un jardin, est vraiment digne d'admiration. La figure est gracieuse, sans manière, d'un ton solide et agréable, d'un dessin correct, quoi qu'on dise de la longueur de la jambe gauche. Le paysage est joliment composé; les accessoires sont ajustés avec beaucoup de goût.

Madame de Mirbel avait déjà exposé en 1824 un très-beau portrait de M. le duc de Fitz-James, elle en expose un autre cette année; il n'est pas

moins admirable ! Si elle en fait un troisième, il sera sans doute aussi parfait [1].

M. Augustin est toujours très-précieux. Il y a plusieurs bonnes miniatures de M. Aubry. M. Isabey a exposé trois aquarelles qui attestent la sûreté de sa touche; il a peint la famille Panckoucke. Le travail de M. Gomien est un peu froid, ses portraits sont cependant fort estimés. M. Gomien a fait des progrès réels; s'il pouvait adopter une manière plus large, il aurait peu de rivaux. M. Millet a exécuté dans des dimensions trop grandes quelques portraits qui seraient beaucoup meilleurs si le travail se faisait deviner davantage. La couleur de ce miniaturiste est généralement un peu rouge [2]. M. Passot, élève de M. Millet, fait honneur à son maître. M. Troivaux a de la couleur et un dessin correct; il est *nature*, comme on dit; ses miniatures réussissent au Salon et dans le monde. *Un enfant*, grande miniature, par M. Jules Vernet, est une chose estimable. M. Maricot mérite d'être cité cette année. M. Jacques maintient sa réputation. M. Bilfeld a surtout le talent de saisir la ressemblance de ses modèles... Il me faudrait cinquante

[1] *Voyez* page 294.
[2] *Voyez* page 295.

pages si je voulais appuyer d'analyses les jugemens que je viens de distribuer en termes si brefs; je ne me dissimule pas le désavantage de ces formules, mais je suis forcé de les employer en les détestant. La miniature occupe au Salon de 1827 une place considérable; j'ai cité les principaux artistes qui s'exercent dans ce genre; il en est beaucoup encore que je devrais nommer, mais la plupart d'entre eux méritent moins d'éloges que de critiques, et la critique en aphorismes a quelque chose de si cruel pour celui qu'elle frappe, que je la dois épargner à ceux même des miniaturistes dont le jury (puisque jury il y a) a eu tort de recevoir les ouvrages. Les demoiselles Dufour ne sont pas de ce nombre; elles se sont fait mutuellement leurs portraits en pied dans le même cadre; c'est un morceau distingué et qui donne une favorable idée du talent à venir des deux peintres; elles doivent être encouragées.

Madame Jacquotot!... L'article qui doit concerner cet habile peintre en porcelaines ne sera pas plus long. Son nom dit tout pour l'éloge. Quand Scarron dédiait le *Romant comique* au cardinal de Retz, il écrivait : AU COADIVTEVR, *c'est tout dire*.

Plusieurs femmes s'exercent dans le genre qui

a illustré madame Jacquotot. Mesdames Didier[1], Morlot, Mutel; mesdemoiselles Jacquet, Leduc, Perlet et Legrand, ont exposé des ouvrages de mérites, sans doute fort inégaux, mais tous assez estimables pour être mentionnés. On voit, j'espère, que je n'ai pas l'intention de mettre toutes ces artistes sur la même ligne; ce serait, pour quelques-unes, une galanterie que je me reprocherais. Un critique doit être juste autant qu'il peut; si j'avais l'honneur de connaître ces dames, je ne pourrais pas garder une telle impartialité; je profite de mon malheur pour être équitable.

MM. Parent, J.-François Robert, Pastier, Legost et Fouquet sont connus des amateurs; chaque année on fait l'éloge des travaux de deux ou trois d'entre eux, à propos de l'exposition des produits de la manufacture de porcelaine de Sèvres.

M. Constantin est plus habile qu'eux tous; il s'est placé à côté de madame Jacquotot, à qui bien des artistes le préfèrent.

M. Counis rivalise maintenant le célèbre Petitot : ses émaux ne le cèdent ni en finesse ni en vigueur à ceux de cet artiste du dix-septième siècle.

[1] *Voyez* page 234.

J'ai parlé des dessins de M. Arsenne [1]; je n'ai pas assez d'éloges à donner au *Vœu de Louis XIII*, d'après M. Ingres, par M. Calamatta, graveur italien; c'est un morceau admirable. Le style et jusqu'à la couleur du maître sont reproduits dans cette copie à l'estompe et au crayon noir. De charmans dessins de M. Thomas; les brillantes et solides aquarelles de M. Cicéri, de M. Atoche, de M. Joly; les lavis de feu Enfantin; de belles études au crayon que je crois de M. Hubert, mériteraient chacune une mention honorable; mais il faut que je dise comme Napoléon après Austerlitz : *Grenadiers, je vous ai vus!* Les grenadiers furent contens; je le crois bien, mais c'était Napoléon qui les louait ainsi!...

[1] *Voyez* page 366.

Fin.

A M. CH. N.

Ma foi, c'est fait;

et pourtant, mon ami, que de choses me resteraient à dire! De tout ce que j'ai oublié involontairement ou négligé à dessein, on ferait un livre plus gros, et assurément plus piquant, et meilleur sous tous les rapports que celui-ci. Fais-le; car tu es bien celui à qui je puis dire :

Favori des neuf Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise.

Ton goût corrigerait le mien; où je n'ai rien trouvé, ton esprit ingénieux trouverait quelque chose de délicat, d'original; tu verserais du baume sur quelques blessures, mais aussi ne blesserais-tu pas quelques amours-propres que j'ai caressés? Tu en sais plus que moi sur toutes les matières que j'ai traitées, tu serais donc beaucoup plus

juste; cependant on te ferait dire aussi des choses que tu n'as pas dites. Imagine-toi qu'un artiste est allé se plaignant partout de moi, parce que, prétendait-il, je l'avais comparé à notre ami Gudin; tu sais si je suis capable d'une flatterie aussi sotte. « Je ne suis point l'émule de Gudin, disait le superbe; je suis moi! » Cela n'est-il pas risible? Je te dirai à l'oreille le nom de ce mécontent, et tu verras, quand tu te rappelleras mon opinion sur son compte, qu'il s'est flatté en supposant de ma part une sorte de parallèle entre lui et un de nos premiers paysagistes.

On est venu me dire qu'un chapitre de la première partie de ce volume avait été cause d'explications fâcheuses dans plusieurs ménages de notre bonne grande ville. A ma place, qu'aurais-tu fait? Personne n'est désigné dans le chapitre; tu aurais dit aux réclamans comme Molière : « Messieurs, c'est Sganarelle que j'ai voulu désigner et non pas vous. »

Je suis fatigué, mon cher ami; la carrière que j'ai parcourue est longue; je la borne ici, et je ne puis pas dire : sans regrets, car la peine que j'ai prise a bien des compensations. J'ai rendu service à quelques artistes, je l'espère du moins.

Comme le concierge dont parle Dorat savait

son château par cœur, je sais aussi par cœur mon Salon, et, plus je le repasse dans ma tête, plus je vois combien certaines gens qui jugent tout du haut de leur sublimité, ont été injustes envers lui. Tu te souviens d'avoir vu les plus belles expositions du temps de l'Empire; tu as comme moi la tradition de celles qui ont précédé 1806; tu n'as pu oublier celles qui ont suivi la Restauration; eh bien! dis-moi si aucune fut plus riche, plus intéressante, plus curieuse que la présente? Chacune nous donna ses chefs-d'œuvre; laquelle nous en donna en si grand nombre et dans des genres si différens? Tout, d'ailleurs, avait alors le malheur de se ressembler dans les productions de notre école; c'était partout l'imitation du même style; il y avait des formes sacramentales dont personne n'osait sortir; on se contraignait à être beau d'une certaine façon, et quand on manquait du sentiment du beau, on tombait dans l'exagération ou le ridicule. Cette année, nous avons vu des systèmes différens produire des œuvres qu'il faudrait estimer encore, quand elles n'auraient pas d'autre mérite que celui de n'être pas de serviles imitations du même modèle. La lutte a été vive, longue, brillante; le romantique est resté maître du champ de bataille que le classique a d'ailleurs fai-

blement défendu. Je ne plains pas les morts.

Depuis six mois que le Salon est ouvert, il s'est passé bien des choses. M. de Villèle a cessé d'être ministre, et M. Feutrier l'est devenu. M. Delavau a quitté la préfecture de police de Paris pour le conseil-d'État, au moment où l'on exilait MM. de Peyronnet, de Corbière et de Villèle sur le banc des comtes à la Chambre des Pairs. M. Franchet a été disgracié comme M. Delavau.

Un homme d'esprit que tu as connu autrefois, faisant des vaudevilles, et secrétaire de l'institut gastronomique de Bordeaux, a remplacé M. de Corbière. On le dit ami des arts, et quelques actes de son ministère ont prouvé qu'il a de l'affection pour ceux qui les cultivent. M. de Martignac peut honorer son nom; les artistes attendent beaucoup de lui, et je crois qu'ils fondent sur sa protection des espérances que ne trompera point le ministre. Des récompenses accordées avec discernement, sans acception de personnes et d'écoles, de nombreuses commandes de tableaux et de statues, de la libéralité dans les encouragemens, voilà ce qui lui conciliera l'estime des artistes qu'il devra s'appliquer à satisfaire aussi comme citoyens, en suivant des directions politiques tout-à-fait oppo-

sées à celles où s'était engagé son prédécesseur. Le budget des arts est pauvre, car on n'a pu payer que *deux mille* francs à M. Périn sa *sainte Famille* qui lui en a coûté *quatre mille;* M. de Martignac s'appliquera sans doute à le doter plus magnifiquement. Les congrégations sont scandaleusement riches, et, loin de faire quelque chose pour la gloire et la prospérité de la France, elles nuisent aux progrès de la raison, traitent le royaume en pays conquis, et travaillent à l'asservissement du peuple. Que le ministre de l'intérieur retire à ces perturbateurs pieux, à ces intrigans improducteurs les subventions que le trésor public leur accorde, et il aura de quoi achever les monumens, former des musées dans toutes les grandes villes, augmenter quelques collections qui sont d'une indigence honteuse, pensionner la fille de Greuze [1], et traiter le mérite autrement que comme un mendiant qu'on satisfait avec une aumône.

Adieu, mon cher ami; je n'ai pas besoin de te dire que je voudrais que ce livre fût excellent de tous les points : tel qu'il est, je te l'envoie; puisse-t-il t'amuser et t'intéresser un peu? S'il était digne

[1] *Voyez* page 6.

du sujet que j'avais à traiter, du public pour qui je l'ai écrit, et de toi qui m'aimes assez pour être souvent mécontent de ce que je fais, je pourrais dire : *Exegi monumentum*. La bonne grâce que j'ai à faire ici le modeste ! Combien cet air d'académicien récipiendaire est gauche ! Allons, franchement, si je trouvais mon ouvrage mauvais, je ne l'aurais pas publié. Tu penses bien, toute comparaison à part, que si M. Ingres a exposé son *Œdipe*, c'est qu'il l'a trouvé bon !

Paris, le 20 avril 1828.

Cauchemar.

Par quel ordre ces esprits irrités viennent-ils m'effrayer de leurs clameurs?

SHAKSPEARE.

GENEVIÈVE. — Monsieur n'a besoin de rien? Je puis aller me coucher?

LE CRITIQUE. — Oui, allez vous coucher, ma bonne, et ne m'éveillez pas demain d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. Je veux dormir la grasse matinée.

GENEVIÈVE. — Monsieur a donc fini sa tâche?

LE CRITIQUE. — Oui, grâce au ciel, mon enfant! Je viens de lire mes dernières épreuves, et je n'ai pas besoin d'invoquer le Sommeil pour commencer ma nuit.

GENEVIÈVE. — Ah! j'oubliais de dire à Monsieur qu'on est venu le demander ce soir.

LE CRITIQUE. — Savez-vous qui, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Un petit Monsieur qui venait,

disait-il, pour vous recommander quelqu'un ou quelque chose.

LE CRITIQUE. — Bon, bon! Je sais qui. Toute recommandation est maintenant inutile. J'ai donné le dernier *bon à tirer*, et je ne suis pas d'humeur à faire un supplément. Je suis fâché pourtant de ne pouvoir dire quelques mots de deux tableaux nouveaux de Champmartin[1]. C'est beaucoup mieux, de toute façon, que son *Massacre des Janissaires*.

GENEVIÈVE. — Pardine! que ce soit plus beau, ça n'est pas difficile. Ce diable de Massacre, j'en ai rêvé! Imaginez-vous que d'abord je n'y avais rien compris du tout; je ne voyais que des têtes, des pierres, des sabres et des bras; c'était, sans comparaison, comme ces macédoines de viandes que je vous fais quelquefois. Après, quand j'ai bien vu ce que c'était, j'ai pris peur, et ça m'a poursuivi comme la tête du dernier guillotiné poursuit la portière qui a absolument voulu l'aller voir *faire mourir*. C'est qu'elle est curieuse, cette dame Durand! Aller à la Grève pour... Tiens, voilà Monsieur parti. Il dort déjà, que

[1] *Une halte d'Arabes* (M. de Richelieu est un des personnages de cette scène où M. de Champmartin s'est représenté lui-même); *une Porte du Saint-Sépulcre*. La *Halte* est un bon ouvrage.

c'est une bénédiction! Le pauvre cher homme, il est assez las pour se bien reposer. Eteignons sa lampe. Allons, il a oublié d'ôter ses lunettes! Là, mettons-les sur sa table de nuit. Bien. Ma foi, il n'est pas beau en chinoise, notre Monsieur; il ne veut pas mettre de bonnet de coton; il dit que ça effaroucherait les jolis rêves. Il ronfle... il a l'air agité... il s'est couché sur le dos, et je me suis laissé dire que ça donne de l'oppression... J'ai envie de le réveiller pour l'avertir; ma foi, non; quand il souffrira, il se réveillera bien tout seul.

... Et Geneviève se retira, en fermant la porte dont le vent éteignit la veilleuse. Alors Smarra, qui, des rideaux du lit d'un ancien ministre où il avait établi son séjour depuis long-temps, était venu, par malice, se blottir pour un jour dans un des plis de la couverture du Critique, sort de sa cachette; il revêt une de ces formes fantastiques qu'il prend à volonté pour apparaître à ceux contre lesquels le diable le suscite; il fait un saut, et vient retomber lourdement sur la poitrine de notre dormeur.

LE CRITIQUE *s'agitant et se plaignant à demi-voix.* — Oh!... quel poids insupportable! Qui bondit ainsi sur moi?... Cette sotte de Geneviève aura laissé la porte ouverte... et le chat... de ma

voisine... Allez-vous-en, Minette... vilaine bête!... Mais, non... non... ce n'est point... Quel sourire de lutin! Qui es-tu, monstre bizarre?

SMARRA *nazillant*. — Je suis l'envoyé du classique.

LE CRITIQUE. — Le classique! encore!

SMARRA. — Oui, encore! Tu l'as outragé, poursuivi, méconnu, raillé; il se venge au moment du sommeil.

LE CRITIQUE. — Le cruel!... Et quel messager a-t-il choisi?... Cauchemar fatigant, laisse-moi ou change de figure. Sois ce que tu voudras, Pélée, Déiphonte, Ajax, Amphiaraüs, Hippomédon, Adam ou Paul-Émile, au teint d'arc-en-ciel; mais, par grâce, quitte ce parler nazillard, cet habit brodé de vert, ces traits qui ont fait de toi une Méduse pour l'ennui! Te rencontrerai-je partout? à l'Académie des Beaux-Arts, prêchant pour les dieux, grands dieux, demi-dieux de la mythologie; à la Chambre des députés, prêchant pour l'ancien régime; dans le tableau de Heim; dans l'exposition du sculpteur Jacquot et sur mon lit? Va-t-en; je bâille en te regardant, et pourtant je ne puis dormir; faut-il que je te débite quelque furieuse tirade à la façon d'Oreste, quelque imprécation à la manière de Camille? Faut-il...

... Smarra avait disparu, et un bruit confus de voix remplissait la chambre du critique; un nuage lumineux descendit au pied de sa couchette et s'ouvrit devant lui; alors il se mit sur son séant, ouvrant de grands yeux endormis, croisant ses mains, et attendant que cette vision s'expliquât.

LE CRITIQUE. — Que voulez-vous? D'où venez-vous? Qui vous a permis d'entrer chez moi à cette heure? Ne savez-vous pas qu'on ne doit pas forcer la porte d'un citoyen pendant la nuit? Qui êtes-vous?

PLUSIEURS VOIX. — Nous sommes tes blessés.

LE CRITIQUE. — Allez vous faire panser à l'Institut.

LE PRINCE HOHENLOHE. — Me reconnaissez-vous?

LE CRITIQUE. — Vous êtes M. Kinson.

LE PRINCE. — Non, je suis son ouvrache. Vous m'avez maltraité. Vos plaisanteries sur la maréchal de Saxe, vos combaraisons de moi avec lord Wellington, tout ceh est fieilli maintenant. Che suis Française, tout-à-fait Française.

LE CRITIQUE. — J'entends bien, Monseigneur, et me le tiens pour dit. Mais que veut de moi Votre Excellence?

LE PRINCE. — Une rébaration.

LE CRITIQUE. — Hélas ! je sais que vous en avez bon besoin ; mais je ne peux rien pour vous. Allez trouver Drolling ; il fera de vous un autre général Lagrange, et cela ne peut pas vous faire de mal. Toi, femme, que me veux-tu ?

ÈVE. — Que tu me déclares belle.

LE CRITIQUE. — C'est comme si tu me demandais de trouver joli garçon le comte de Villèle. Avant le péché, tu étais agréable ; ton regard provocateur, ta pose voluptueuse pouvaient aveugler sur tes défauts, mais maintenant... Fi, la laide ! Cache ta nudité qui ne fait pas honneur à celui qui t'a créée ; reprends tes habits de grisette ; pose pour *le Sommeil*, *le Réveil*, *les Regrets*, *les Souvenirs*, voilà ton lot.

ÈVE. — Mais je suis tout aussi classique que mon voisin.

LE CRITIQUE. — Qui te dit le contraire ?

THÉODOSE. — Tu as eu le front de ne pas me trouver beau ; je veux que tu te rétractes.

LE CRITIQUE. — Tu es bien fier pour un homme qui parle à genoux.

THÉODOSE. — Je parle à genoux, parce que je suis un mannequin, et que nous autres, nous gardons toujours la position qu'on nous donne. Couder m'a ployé devant saint Ambroise, et je

reste là. Si j'avais telle constitution que je pusse me redresser, tu verrais comme je suis grand et superbe.

LE CRITIQUE. — Je t'accorde que tu es haut, mais tu manques de noblesse et d'expression. Bossuet a dit que tu es encore plus illustre par ta foi que par tes victoires ; tu soutiens peut-être ta réputation de saint homme; mais celle de victorieux, tu l'as perdue tout-à-fait ; au IVe siècle tu as vaincu les Goths, au XIXe tu t'es laissé vaincre par les gothiques.

THÉODOSE. — Insolent!

LE CRITIQUE. — Allons, pas de courroux. Fais avec moi comme tu fis avec Ambroise, confesse tes fautes, et n'en parlons plus.

THÉODOSE. — Je suis irréprochable.

LE CRITIQUE. — Vous en dites tous autant, vous autres mannequins classiques... Mais que veut ce marchand de peaux de lapin?

LE JEUNE CHASSEUR. — Je vous montre mon premier butin, un lièvre que j'ai tué moi-même. Chez papa, tout le monde en est ravi, et je viens vous prier de dire quelque chose de mon adresse. On m'a dit que vous trouviez toute ma famille ridicule.

LE CRITIQUE. — Non, trop naïve, seulement;

LA PEINTURE. — Apollon le veuille!

HECTOR. —

Nous laisserons de nous une illustre mémoire.

THÉODOSE. — Périsse le romantique!

TOUS. — Oui, oui, qu'il périsse.

LE CRITIQUE (*appelant*). — Geneviève! Geneviève! Elle me laissera assassiner sans répondre. Geneviève! (*Il se réveille.*) Grand Dieu, quel mal j'ai à l'estomac!

GENEVIÈVE (*entrant*). — Faites-vous assez de sabbat, au moins, depuis une heure! Je n'ai pas pu fermer l'œil; vous n'avez fait que rêver tout haut, et j'ai eu si peur que je n'ai pas osé venir vous réveiller. Oh! mon pauvre maître, j'ai bien cru que vous deveniez fou.

LE CRITIQUE. — Donnez-moi un verre d'eau.

GENEVIÈVE. — C'est toutes vos écritures qui vous donnent comme ça la fièvre.

LE CRITIQUE. — Allumez ma lampe; donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

GENEVIÈVE. — Oui, Monsieur; mais vous, donnez-moi mon congé, je ne veux pas rester dans une maison où on a, la nuit, des conférences avec les revenans.

TABLE.

Le 26 avril 1828, à une heure après midi, S. M. Charles X vint, dans le Grand-Salon, distribuer aux artistes les récompenses que leur avaient accordées les Ministres de l'Intérieur et de la Maison du Roi. Dix-neuf décorations furent données aux peintres, sculpteurs et graveurs dont les ouvrages avaient figuré au Louvre. M. P. Alaux, inventeur du *néorama*, et M. Crosatier, fondeur à qui la direction des beaux-arts confie la fonte des monumens qu'elle fait exécuter en bronze [1], obtinrent aussi la croix. Une petite promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur et dans celui de Saint-Michel a été faite le même jour. Des médailles de première et de deuxième classe complétèrent la distribution solennelle. Nous indiquerons

[1] C'est cet artiste qui a fondu le quadrige qu'on voit maintenant sur l'arc-de-triomphe du Carrousel. La statue et les chevaux sont de M. Bosio. L'ensemble de ce grand ouvrage est assez peu estimable. M. Bosio a été créé baron.

dans cette *table*, par les lettres (S.-M.) les chevaliers de Saint-Michel; — (O †) les officiers de la Légion-d'Honneur; — (†) les chevaliers de la Légion-d'Honneur; — (M) les médaillistes de première classe; — (m) les médaillistes de deuxième classe.

	Pages.
Abbott.	323
Abel de Pujol.	217, 224
Adam (Victor).	523
Alaux (†).	452
Albrier.	234
Aligny.	520
Allier.	473
Anecdotes.	113, 324
Appony (comte d').	209
Arnaud.	18
Arsenne.	366
Atoche.	528
Aubry (M).	524
Augustin.	*id.*
Auvray.	480, 497
Baptiste aîné.	233
Barbier-Walbone.	480, 497
Beaugard, dit Thil.	254
Beaume (M).	355
Bellangé.	523
Belloc.	285, 504
Benoist.	53
Béranger (de).	39
Béranger de Sèvres.	232
Berré.	521
Bertin (Édouard) (m).	519
Bertin (J. Victor).	516
Biard (m).	352
Blondel.	433
Blondin.	270
Bodinier (M).	493
Boisselier.	516
Bonald (de).	48
Bonington.	237, 498
Bonnefond (M).	182, 459
Bouillon.	414
Boulanger (m).	130, 339
Bosio.	241
Bra.	327
Brascassat (m).	518
Cailleux (de).	8
Calamatta.	527
Caminade.	447
Canning.	330
Champmartin.	314, 536
Charlet.	281, 395
Chasselat.	285
Chauvin (†).	517
Clérian fils (m).	238
Cogniet (†).	56, 95, 228, 441
Colin.	129, 353
Colson.	448
Conseil-d'État.	402
Constable.	17
Constantin (†).	527
Cortot.	467
Cottrau (m).	336
Couder.	89, 540
Counis.	527
Court.	463
Coutan.	277, 461
Crépin.	170
Dacheux et la Noble-Dame.	251
Dagnan.	516
Daniell.	17
Dassy.	445

David. 472
Debay père. 473
Debez (m). 520
Decaisne (m). 117
Decamps. 355
Dejuinne. 451
Delacroix. 14, 108, 310, 443, 465, 511
Delaroche (Paul) (†). 230, 425, 458, 490, 511
Delassus. 353
Delavau. 44, 532
Delorme. 310, 542
Demarne (†). 521
Desmoulins. 500
Destouches (M). 7, 327
Devéria (Eug.) (m). 120
Didier (mad.) 234
Drolling. 96, 439
Dubois (François). 283
Dubois-Drahonnet (m). 87
Dubufe. 236, 347, 419, 540
Dulac. 444
Dumont (François). 15
Dunouy. 517
Dupaty. 243
Duplessis-Grenédan. 335
Dupré. 353
Duras (mad. de). 269
Duval-le-Camus (M). 460
Extrait de tablettes trouvées. 226
Evangile selon *saint Effet*. 102
Fabre. 520
Fauveau (Mlle de) (m). 323, 474
Féréol. 233
Fin. 539
Fleury. 318, 459
Fogelberg. 473
Fontaine (St.-M). 195
Forbin (de). 237
Forestier (de). 494
Foyatier. 466
Fragonard. 210, 499
Franque (Pierre). 452
Franquelin (m). 164
Frosté. 315
Gaillot. 283
Garneray. 171
Garnier. 89, 305
Garreau. 232, 480
Gassies. 174, 237, 420
Gérard (le bon Fois). 147, 331, 372, 392, 465, 509
Genot. 352, 512
Gilbert. 171
Giraud. 472
Giroux. 517
Gomien. 524
Gosse (†). 281
Goyet. 349
Granet. 238
Granger. 305, 543
Grenier. 175, 279, 460
Grevedon. 233
Gros (O †). 13, 85, 195, 211, 225, 399, 511.
Gros (Claude). 354
Gudin (†). 170, 176, 460, 518
Gué (M). 239, 515
Guérin (Paulin). 71, 347
Guet. 319
Guillemot. 285, 415
Guillon-Lethière. 269, 424
Guimet (mad.). 320
Guindrand. 517
Haudebourt-Lescot (mad.) (M). 269, 291, 335, 386.
Heim. 202, 394
Henry (Mlle). 286
Hersent. 49, 121, 333, 392, 468
Hesse jeune. 417
Hohenlohe. 33, 45, 64, 95, 539
Hosties (les). 273
Houdon. 398
Hubert. 529
Ingres. 103, 197, 394

Inscription. 247
Isabey (M). 175, 179, 394, 501, 524
Jacquand. 350
Jacques. 525
Jacquot. 473
Jacquotot (mad.). 526
Jolivard (M). 515
Joly (m). 519
Jury (*franchétisé*). 254
Kinson. 22, 45, 539
Knip. 521
La Baillive de Coulommiers. 22
L'abbé Galay. 157
La Chaire du Diable. 20
La Chasse au Daim. 149
La Compagnie de Jésus. 27
La Couverture du Batelier. 252
La Critique en poste. 345
La Cuiller à pot. 156
La Décence et la Police. 156
Ladvocat. 101, 233
La Fille de Greuze. 6, 533
Lafont (mad.). 34
Lair. 285
La Mennais (de). 58
Lami. 97, 523
Lancrenon. 284, 451
Langlois. 315, 522, 542
Lanoë (de). 279
Lansac (de). 125
L'Archevêque de Bourges. 75
Larivière. 428
Latil (m). 76, 285, 289
Laurencel (de) (m). 336
Laurent. 351
Lawrence. 17, 228
Lebel. 480
Le Chapeau de Napoléon. 93
Lecomte (Hippolyte). 518
Leçon de peinture. 136
Le Cordon bleu. 153
Le Docteur Salmate. 228
Le Jury. 11
L'Emplacement. 9
Le Fou mystique. 254
Le Général Foy. 16, 101
Le Grand-Salon. 145
Lemaire (M). 472
Lemaire (mad.). 15
Lepage. 11, 16
Le Père Élysée. 154
Le Père Chonchon. 22
Le *Poncif*. 207
Leprince. 316, 518
Le pont d'Arcole. 138
L'évêque de Beauvais. 49, 532
Le grenadier de Moscou. 60
Lesaint (M). 499
Le Marquis peintre. 133
Le Rasoir. 256
Le Romantique et le Gothique. 102
Les Anglo-Vénitiens. 102
Les deux Portraits. 249
Les Femmes modèles. 162
Les Schismatiques. 357
Louis XIV. 241
Louis XVII. 227
Lugardon. 354
Madame. 227
Magimel. 130
Malbranche. 521
Manie de l'imitation. 39
Marigny. 446
Mauzaisse. 229, 392, 454
Melling-Clerget (mad.). 517
Menjaud. 354
Metternich (de). 208
Meynier. 207
Millet (M). 394, 528
Miniatures. 514
Miracles. 28
Mirbel (mad. de) (M). 3, 294, 524
Miss Macdonald. 169, 229

Mongez (mad.). 268
Monnier (Henri). 281, 395
Monthélier. 237
Monvoisin. 239, 494
Moreau. 321
Mouchy. 320, 393
Mozin. 173
Musée Charles X. 189
Nanteuil (M). 472
Napoléon. 261, 267, 527
Noëmi. 164
Olry. 174
Orsel. 349
Passot. 525
Peinture officielle. 84
Peinture de marine. 170
Pellier. 338
Percier (O ✝). 195
Périn (m). 516, 533
Personnages célèbres. 288
Petit. 521
Petitot fils (✝). 472
Peyrane. 543
Phalipon. 370
Picot. 214, 276
Pigal. 322
Poisson. 286
Police congréganiste. 156
Portrait du Roi. 85
Portrait de *Madame*. 87
Idem de Napoléon. 53
Idem de M. de Villèle. 264, 331
Idem d'une Diligence. 91
Potdevin. 355
Poterlet. 125, 497
Pradier (✝). 466
Prud'hon. 233
Ramey fils (M). 466
Récamier (mad.). 372, 375
Redouté. 393
Regnier (M). 516
Rémond (M). 517
Renoux. 318
Revoil. 350, 396
Ribault (Mlle). 354
Ricois. 516
Richard (Théodore). 518
Riesener. 334
Rioult. 499
Robert (Léopold). 459
Robert-Lefèvre. 35, 75, 314
Roger (m). 496
Roman (✝). 466
Roqueplan (M). 363, 465
Rossignon (m). 353
Rouget. 228, 395, 422
Rouillard (M). 264, 331, 506
Saint. 44, 23
Saint-Èvre (M). 115, 462
Sainte Thérèse. 372, 512
Sarrazin (Mlle). 337
Scène d'après nature. 138
Scheffer (aîné) (✝). 358, 442, 465
Scheffer (Henri). 353, 363
Schmitz. 91
Schnetz. 348, 427, 459, 505
Serrur. 87
Sigalon. 306
Smith. 277
Souchon. 128
Statue équestre. 241
Steuben (✝). 367, 447
Swebach. 521
Tableau rejeté. 254
Tanneur. 172
Tassaert. 128
Thévenin. 321
Thomas. 397, 430
Thurin. 172
Troivaux. 525
Turpin de Crissé. 353, 515
Ulrich. 173, 517
Une visite au Critique. 502
Vafflard. 284
Valentin. 521

Van-Os. 515
Van-Ysendick. 353
Vénus-Vierge. 156
Verboeckoven. 175
Vernet (Carle). 149
Vernet (Horace). 138, 151, 172, 221, 339, 405, 460, 480, 522
Vernet (Jules). 525
Victor Hugo. 39
Vietty. 126, 473
Vignes. 30
Villèle (de). 40, 75
Vinchon (†). 353
Visite au Critique. 475
Volmar. 349
Watelet. 516

Q 2 J.
N 1156 .979